Philosophie de la rigueur et développement, I

Du même auteur

Idées directrices pour une autre politique en Afrique. Essai de prospective du sens historique politico-africain,
Brazaville, Imprimerie Saint-Paul, 2006

Otwere,
Éditions Publibook, Philosophie, 2010

Éléments de philosophie morale et politique en Afrique noire. Essai d'herméneutique prospectiviste,
Paris, Édilivre, 2011

Didier Ngalebaye

Philosophie de la rigueur et développement, I

Généalogie, ambitions, figures, impasses et perspectives

Publibook

Retrouvez notre catalogue sur le site des Éditions Publibook :

http://www.publibook.com

Ce texte publié par les Éditions Publibook est protégé par les lois et traités internationaux relatifs aux droits d'auteur. Son impression sur papier est strictement réservée à l'acquéreur et limitée à son usage personnel. Toute autre reproduction ou copie, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon et serait passible des sanctions prévues par les textes susvisés et notamment le Code français de la propriété intellectuelle et les conventions internationales en vigueur sur la protection des droits d'auteur.

Éditions Publibook
175, boulevard Anatole France
93200 Saint-Denis – France
Tél. : +33 (0)1 84 74 10 24

Imprimé en France

Cet ouvrage a fait l'objet d'une première publication aux Éditions Publibook en 2016

Remerciements

En vue de la publication du présent ouvrage, je salue et remercie particulièrement Messieurs les Ministres Michel Ngakala et Henri Ossébi, les Honorables Valère Etéka Yémet, Jean Claude Ibovi et Célestin Okandzé, les Professeurs Charles Binam Bikoï, Emmanuel Okamba et Jérôme Ollandet, ainsi que Messieurs et Dames Jean-Pierre Heyko Lékoba, Alexis Bienvenu Oyombi, Jean Oyaba, Hugues Gervais Ondaye, Albert Ambendé, Clotaire Claver Okouya, Clotaire Sylvestre Akylangongo, Patrice Jalabomy, Sophie Irène Galebaye-Gassaye, Léon Alexandre Bouya, Hilaire Embolo, Narcisse Goulou, Maurice Obambi Guecko, Emile Eba, Jean-Mathurin Itoua, Alain Itoua Gassaï, Serge Itoua, Maxime Akanokabia Akanis, Ghislain-Thierry Maguessa-Ebomé, Justine Ngouapolo, Claire Justine Péya, Véronique Solange Okom Béka, Bienvenu Boudimbou, Régina Ossébi, Serge Guy Romain Dimi, Sylvain Olandzobo, Aristide Okassa, Boris Iloyi Ibara, Pierre Ngakosso, Alexis Obambi Alac, Joseph Mabi, S'horel Saya Kabhoul et Boris Sanadina, pour leurs encouragements multiformes.

Dédicace

À

- *Mes maîtres* : Charles Zacharie Bowao, Emmanuel Malolo Dissakè, Jean-Luc Aka-Evy et Phambu Élie Ngoma-Binda, pour m'avoir ouvert clairement les yeux à la problématique de fond de ma carrière universitaire, en m'enjoignant de démontrer l'articulation entre philosophie analytique et problématique du développement des Nations, lors de la défense de ma thèse unique, le 25 février 2012, à Brazzaville (Congo) ;
- *Mes enfants* : Ngalebaye Logos Del Saga (paix à ton âme !), Ngalebaye Élisia Bijou, Ngalebaye Noème D'Érôs, Ngalebaye-Inianga Séréna, Ngalebaye Danielle Espérancia Frède, Ngalebaye-Ngoli Carmelle Persévérance et Ngalebaye Marie-Emmanuelle, pour que l'amour de la chose pensée et écrite vous habite, croisse et brille à jamais de mille feux au cours de vos vies, et par-delà mes faibles lumières ;
- À *Raïssa Palévoussa*, mon cœur, pour le prix que tu as accepté de payer, afin de sauver notre amour ;
- *Mes défunts parents* : Ngalebaye Antoine, dit « *Falanga Mokondzi* »[1], pour m'avoir injecté l'amour de la chose spirituelle et intellectuelle, à travers l'exercice combiné du conte et de la tournure d'esprit par lequel tu entretenais la curiosité de la jeunesse des villages du district d'Abala que tu parcourais, et Abandza Élise, pour m'avoir appris le sens de la famille combiné à l'attachement aux principes moraux, quelles que soient les circonstances.

[1]- En *Lingala*, l'une des deux langues nationales de la République du Congo, parlée aussi en RDC : l'argent est un faiseur de roi.

En guise d'introduction

Le 25 février 2012, dans la salle de conférences de la grande bibliothèque universitaire, à Brazzaville, j'ai défendu ma thèse unique, intitulée : *Le projet de philosophie de la rigueur : Avatars historiques, actualité et devenir* (437 pages), sous la direction du Professeur Charles Zacharie Bowao (Université Marien Ngouabi, Congo), devant un jury présidé par le Professeur Emmanuel Malolo Dissakè (Université de Douala, Cameroun), et comprenant les Professeurs Elie Phambu Ngoma-Binda (Université de Kinshasa, RDC) et Jean-Luc Aka-Evy (Université Marien Ngouabi, Congo), comme membres. Le jury a salué le courage critique, l'originalité de la démarche et souligné la nécessité d'approfondir certains aspects, dont celui qui fait l'objet du présent ouvrage.

Comme savent ceux qui en ont fait l'expérience, une défense de thèse est un événement intellectuel majeur, en ce qu'elle trace le profil scientifique de la carrière du chercheur naissant. Pour mon cas, il se trouve que, depuis plus d'une décennie, j'ai engagé des recherches visant à tirer des études de logique, d'épistémologie et d'histoire des sciences, les moyens techniques, pour mener une réflexion saine sur les problèmes du développement, au nom et pour l'intérêt du règlement de ma dette du sens vis-à-vis du contribuable qui a financé et continue de financer aussi bien mes études que la recherche universitaire, en général, dans un contexte où celle-ci fonctionne presque sans obligation éthique de retour d'investissement.

Dans ce cadre, j'ai pu publier : *Idées directrices pour une autre politique en Afrique. Essai de prospective du sens historique politico-africain* (Brazzaville, Imprimerie Saint-Paul, 2006), *Otwere. La judicature traditionnelle Mbosi face aux défis de la modernité congolaise* (Paris, Publibook, 2010) et *Éléments de philosophie morale et politique en Afrique noire. Essai d'herméneutique prospectiviste* (Paris, Edilivre, 2011).

Ces travaux reposent sur le fil conducteur que, la Logique, et tout ce qui lui est proche, étant à la fois une propédeutique philosophique (Aristote) et un instrument précieux entre les mains du philosophe (Frege), la réflexion/production philosophique, avant de gagner le Monde/l'Universel, part toujours d'un lieu, dont elle doit d'abord procéder à l'évaluation prospective du corpus anthropo-sociologique, pour s'asseoir et se lever sur la critique prospective de celui-ci comme une réflexion rationnelle visant la Vérité sur cette expérience humaine au Monde, avant de formuler des options que les décideurs pourraient exploiter pour le développement de leur Nation, quand l'opinion les aura adoptées : il en a été ainsi pour les Lumières françaises. Il peut encore en être de même pour les Nations pour lesquelles, se développer est encore une quête. Ainsi, et seulement ainsi, ce philosophe pourrait épistémo-éthiquement aller acheter au marché mondial des idées, en ayant lui-même des idées à y vendre.

J'avais commencé, en quelque sorte, par la *fin*, dont il va falloir poser clairement les bases théoriques à présent. Edgar Morin n'a-t-il pas dit, d'une part, que, dans un processus, le commencement et la fin coïncident, et, d'autre part, que les principes premiers d'un tel processus n'apparaissent qu'à la fin ? C'est le sens du présent ouvrage, dont l'essentiel de la *lettre* est tiré de la thèse, mais dont *l'esprit* provient du projet que je viens de décliner et qui est bien antérieur à la thèse. Cet ouvrage, intitulé : *Philosophie de la rigueur et développement,* s'organise pour se donner à lire en trois volumes, dont chacun porte un sous-titre qui en marque l'ancrage et la portée spécifiques, mais en tant qu'ils participent du projet global.

Le *premier* tome est consacré à la généalogie, aux ambitions, aux figures, à l'impasse actuelle du projet de philosophie de la rigueur et aux perspectives qui pourraient découler de son évaluation prospective. Le *second* tome théorisera sur la philosophie de l'actualité, tandis que le *troisième* sera consacré à la pauvreté comme problème philosophique.

L'intitulé du volume présent : *Philosophie de la rigueur et développement, I. Généalogie, ambitions, figures, impasse et perspectives* est le prétexte par lequel je voudrais interroger le projet de philosophie analytique, que j'ai dénommé « philosophie de la rigueur », pour rechercher l'esprit souterrain qui

alimenterait ses figures, de façon à vérifier s'il y a traçabilité et cohérence entre elles.

Pour ne pas parler de tout en même temps, l'ouvrage épingle trois avatars du projet, à titre illustratif : Husserl, Frege et Wittgenstein, tout en sachant que les pères fondateurs de la philosophie analytique demeurent Frege, Russell, Whitehead, Wittgenstein, dont les œuvres ont été développées et vulgarisées par les membres du Cercle de Vienne (Rudolf Carnap, Hans Hahn, Otto Neurath, Moritz Schlick, que visitaient périodiquement Hans Reichenbach, Philip Frank, Alfred Tarski, Karl Popper, Kurt Gödel, Ludwig Wittgenstein), qui l'utiliseront comme base théorique de l'élaboration de leur propre *projet d'une conception scientifique du monde*[2]*,* issue directement de l'exploitation des œuvres des pères fondateurs de la philosophie analytique et ayant l'*empirisme logique* comme thèse principale, à savoir que *toute connaissance scientifique doit venir, soit de l'expérience, soit d'une vérité logique ou mathématique,* tout en considérant l'analyse logique du langage comme technique opératoire leur permettant de discriminer les énoncés scientifiques des énoncés métaphysiques, dans le cadre de leur lutte acharnée contre la métaphysique.

Sans confondre l'*essoufflement* ou la *mort* de la *doctrine* (le positivisme logique), qui a porté le projet analytique à un moment particulier des études de philosophie analytique, avec la discipline analytique elle-même, au sein de laquelle les recherches se poursuivent dans plusieurs directions aujourd'hui, *deux problèmes* me préoccupent dans le présent ouvrage : les *raisons techniques* de l'essoufflement du projet analytique et la *possibilité* de dégager de son évaluation prospective, les bases théoriques d'une réflexion approfondie sur la problématique du développement des Nations, bailleurs de fonds de la recherche universitaire, et consommateurs des résultats de celle-ci.

Aussi, l'ouvrage qui s'annonce, portant sur le *thème* de l'articulation épistémologique entre *rigueur* et *Vérité* dans le management de la curiosité humaine*,* et *titré* : *Philosophie de la rigueur et développement, I. Généalogie, ambitions, figures,*

---

[2]- Soulez Antonia (sous la dir.), « La Conception scientifique du monde : Le Cercle de Vienne », in *Manifeste du Cercle de Vienne et autres écrits*, Paris, PUF, 1985.

impasse et perspectives, se propose-t-il d'examiner la *manière* dont historiquement les programmes de recherche sont montés pour traiter de cette thématique, ou *philosophies de la rigueur,* ont pensé, au nom et pour l'intérêt de la *Philosophie éternelle,* la relation épistémologique entre la rigueur et la Vérité, objet de la curiosité, dont *Aristote* a dit qu'elle est au cœur de la raison humaine, sans cesse interpellée par l'innocence et l'insolence du réel.

Ici, je propose d'appeler « *philosophie de la rigueur* », l'esprit souterrain et transversal des différents courants de la *philosophie analytique*, dont le *positivisme logique* et l'*analyse logique du langage* constituent respectivement la doctrine et la méthode/technique opératoire mises au service d'un *programme de recherches*, cristallisé dans et par le Cercle de Vienne, qui reste historiquement un modèle d'intégration de la recherche, dont les acteurs travaillent dans le cadre d'une équipe inter/pluri/transdisciplinaire composée de mathématiciens, physiciens, philosophes, sociologues (…)[3], en vue de l'élaboration d'une conception scientifique du monde, par *l'abolition* des propositions/énoncés non doués de sens ou métaphysiques, et *préserver* le lien entre la *rigueur* et la *philosophie*, étant entendu que ces chercheurs croient en la double articulation entre *progrès scientifique* et *progrès sociopolitique* : contre l'obscurantisme.

L'examen ciblé et comparatif de quelques figures ou avatars symboliques du projet de philosophie de la rigueur (Husserl, Frege et Wittgenstein) donne à *constater* que *la Philosophie ne dispose pas d'un modèle endogène de rigueur*, au point de se retrouver dans l'obligation pratique de l'emprunter aux sciences voisines et l'adapter à ses propres protocoles et objectifs épistémiques, presque improductivement.

---

[3]- Quoique n'ayant pas de fond doctrinal partagé. A cet effet, l'on peut noter que, malgré le « *positivisme* » qu'on a raison de leur reprocher, vu l'attachement irréductible de chacun d'eux à sa discipline d'origine qui fonctionne comme un obstacle technique à l'élaboration d'une identité épistémologique commune, le fait d'accepter quand même de travailler ensemble, en se concertant régulièrement, en s'acceptant dans la différence, sans un fond doctrinal partagé, peut être considéré comme une forme de tolérance épistémologique, qui devrait amener les analystes à nuancer leurs propos. Nous reviendrons sur cette remarque opportunément.

Cette récurrence/constance historique de l'*exigence philosophique de rigueur comme moyen d'atteinte de la Vérité*, à laquelle la curiosité pousse l'Homme, à travers l'étonnement, le questionnement et la réflexion permanents, concernant le spectacle de la Nature (animale, végétale et minérale) et la place de l'homme dans l'Univers, se traduit par le *souci constant* des philosophes de veiller à ce que la rigueur jamais ne quitte la pensée et le discours philosophiques. Comme telle, elle devrait permettre d'envisager les différentes figures dudit projet, globalement considérées, comme foyers d'émergence historique du courant philosophique qu'on appellera « *positivisme/empirisme logique* », c'est-à-dire, la *philosophie analytique*, comme les avatars/métamorphoses d'un même projet historial de philosophie de la rigueur qui, ainsi réifié en objet du discours, pourrait être évalué prospectivement à partir du *constat de son échec/essoufflement historique.*

En fait, la *philosophie analytique* est le projet philosophique visant la rigueur conceptuelle par la *clarification* du sens des problèmes philosophiques traditionnels et la *dissipation des malentendus* y relatifs au moyen de leur *analyse logique*. Dans ce cadre, le *positivisme logique* (confiance dogmatique en l'instrument logique comme solution formelle à tous les problèmes philosophiques) et l'*empirisme logique* (accent mis sur l'empiricité de la connaissance scientifique, en tant qu'elle garantit l'objectivité) constituent sa *doctrine*, tandis que l'*analyse logique* du langage philosophique est sa méthode/technique d'effectuation des opérations. Afin, d'en montrer la convergence, malgré les divergences, et la continuité/constance/cohérence/actualité, malgré les discontinuités/dispersions (…), j'ai choisi de l'appeler ici : *le projet de philosophie de la rigueur.*

Le constat de l'échec de ce projet est fait, notamment, par Popper, dans *La quête inachevée*[4] en ces termes *:* « *De nos jours, chacun sait que le positivisme logique est mort. Mais personne ne semble soupçonner qu'il y ait ici une question à poser – la question "Qui est responsable ?" ou plutôt "Quel est le meurtrier ?" […]. Je crains de devoir assumer moi-même*

[4]- Paris, Calmann-Lévy, 1981, p. 126.

cette responsabilité… Pourtant la désintégration du Cercle[5] *précéda celle de ses doctrines* ». Pierre Jacob aussi, dans *L'Empirisme logique. Ses antécédents, ses critiques*[6] fait le même constat : « *Tout le programme empiriste de réduction du langage théorique des sciences dans un langage des observations a été un échec. Mais un échec important*[7] »[8].

Au regard de l'arsenal technique investi pour la réussite du projet analytique par des grandes figures comme Frege, Russell, Whitehead, Wittgenstein et les membres du Cercle de Vienne, l'échec de ce projet a quelque chose de fondamentalement étonnant. Ainsi, cet étonnement et les raisons qui pourraient justifier l'échec du projet analytique constituent le *problème* fondamental du présent ouvrage.

---

[5]- Sous-entendu Cercle de Vienne, que nous évoquerons comme véritable porteur du projet analytique dans la dernière partie de cet ouvrage.

[6] - Paris, Minuit, 1982.

[7]- Et, c'est l'importance de cet échec que nous essayerons d'interroger par l'absurde, dans la dernière partie de l'ouvrage, afin d'espérer relancer le projet de philosophie de la rigueur, en tirant les leçons qui l'auront conduit à l'échec dont le constat est interrogé ici.

[8]- Ce constat reste d'actualité. C'est ce que montre le titre du dernier chapitre : « Le déclin de la philosophie analytique » de l'étude de Peter Hacker : *Wittgenstein's Place in Twentieth-Century Analytic Philosophy* (Oxford 1996), consacrée au compte rendu sur la philosophie analytique, et repris par Grahame Lock, dans son article : « Quand la philosophie analytique s'analyse », paru dans *L'Aventure Humaine,* Paris, Presses Universitaires de France, n° 9, 1999, pp. 23-39. En effet, faisant le point sur la question, l'auteur note dès l'introduction de son article des propos aussi frappants que ceux qui suivent : « *Cette tendance philosophique date de la fin du 19e et du début de notre siècle, inspirée surtout des œuvres de Gotlob Frege [2], de G. E. Moore, de Bertrand Russell et de Ludwig Wittgenstein - de sources variées, donc, y compris « continentales » [3]. Ainsi, elle n'est pas, à l'origine, un mouvement essentiellement anglo-américain, même si elle se développe bientôt dans ce sens. Car, à partir des années trente, apparaît l'école d'Oxford, autrement connue sous le nom de* ordinary language philosophy *(philosophie du langage ordinaire), son représentant le plus élégant est J. L. Austin, auteur de* Sense and Sensibilia*. « Les philosophes analytiques de l'École de Cambridge, Russell, par exemple, et Wittgenstein, sont venus à la philosophie après une longue pratique des sciences et des mathématiques… Mais les philosophes d'Oxford abordent la philosophie, presque sans exception, après une étude très poussée des humanités classiques. Ils s'intéressent donc spontanément aux mots, à la syntaxe, aux idiotismes… C'est pourquoi l'École d'Oxford s'est vouée à des études très fouillées, très minutieuses du langage ordinaire… » [4]* (Premier paragraphe de l'introduction).

Pour cela, le regard portant, à titre illustratif, sur les travaux de Husserl (8 avril 1859-26 avril 1938), Frege (8 novembre 1848-26 juillet 1925) et Wittgenstein (26 avril 1889-29 avril 1951), tente d'*interroger stratégiquement ce constat de l'échec du positivisme/de l'empirisme logique à servir la Vérité à l'Humanité au moyen de la rigueur procédurale*, à partir d'un questionnement visant à *comprendre* et *expliquer* techniquement les raisons ayant conduit à l'*essoufflement/échec du projet*, afin de se donner les moyens d'*explorer* la nouvelle figure que présenterait celui-ci aujourd'hui, et surtout la configuration sous laquelle on pourrait *imaginer son devenir*, tant il est vrai que la Vérité demeure *l'objet* de la recherche philosophique, la rigueur, son *moyen* technique privilégié d'élaboration, et la *Sagesse*, son *objectif*.

L'enquête sur ce *problème* appelle un questionnement multidimensionnel. En effet, malgré l'investissement et la contribution singulière et collective de grandes personnalités épistémologiques aussi prestigieuses que Frege, Russell, Whitehead, Husserl, Wittgenstein, entre autres, pourquoi le projet analytique a-t-il fini par échouer ou s'est-il essoufflé ? Quelle forme présenterait-il aujourd'hui ? Serait-il encore possible de le relancer, vu et malgré le fait que la logique contemporaine, devenue logistique, est plus proche des mathématiques que de la philosophie ? Globalement, en capitalisant l'héritage du Cercle de Vienne, comment serait-il possible de penser les problématiques du développement des Nations au moyen de l'esprit du projet analytique ? En clair, serait-il possible de penser le développement des Nations à partir de l'évaluation prospective du parcours du projet de philosophie analytique ?

Pour instruire ce complexe questionnement, je soupçonne, à titre d'*hypothèse*, l'option historique prise par nos philosophes-objets d'importer le modèle de rigueur des sciences voisines pour l'adapter à la philosophie, comme l'*explication fondamentale de l'essoufflement/échec constaté du projet*, d'un côté, et comme le *socle à partir duquel l'on pourrait le relancer*, d'autre part, afin que la « *rigorisité* » de la philosophie soit reconnue par les sciences voisines[9] et tous les êtres raisonnables

[9]- La philosophie ne faisant pas partie du domaine des sciences, au regard de la spécificité comparative de son objet, ses méthodes et ses objectifs, il s'agit

finis. *Méthodologiquement*, pour traiter de ce questionnement, dans le cadre de la double hypothèse sus-énoncée, la *genèse* dudit projet sera considérée, *d'abord* ; ses avatars seront étudiés séparément, puis comparativement, pour tenter d'en identifier l'impasse, *ensuite*, et tenter de reconfigurer prospectivement l'ensemble du projet, à partir de l'interrogation de son actualité, *enfin*.

Ainsi, l'*objectif* de cette étude est de contribuer à *donner sens et cohérence* aux efforts qui, jusqu'ici, paraissaient séparés et dispersés, dans le cadre d'un programme de recherche clairement décliné : *le projet de philosophie de la rigueur,* comme esprit souterrain et transversal à tous les efforts des philosophes analytiques et post-analytiques[10]. En effet, jusqu'à ce jour, aussi loin que j'ai pu fouiller, les historiens de la philosophie et de la logique, les épistémologues et historiens des sciences présentent les œuvres de Frege, Russell, Whitehead, Husserl, Wittgenstein (…) par et pour elles-mêmes, sans voir ni montrer que celles-là, en réalité, *participent d'un même projet* visant à montrer que la Philosophie éternelle ne pourra pas atteindre son *objet* (la Vérité) et son *objectif* (la Sagesse), si elle se coupe de la rigueur comme *moyen* technique d'accomplissement. De ce point de vue, mon approche est l'une des premières tentatives de mise en connexion et en cohérence de ces efforts, à ce jour : séparés, éparpillés et dispersés.

Pratiquement, le questionnement visant à donner corps à cet objectif est décliné autour de *six foyers réflexifs,* correspondant aux six moments devant permettre au projet de gagner en lisibilité et en traçabilité, à savoir : la généalogie du projet (I), les ambitions et itinéraire de la philosophie analytique à la philosophie post-analytique (II), les figures du projet (III), l'impasse du projet (IV), les perspectives d'invention endogène d'un modèle

---

ici des régions des sciences formelles ou hypothético-déductives, naturelles ou expérimentales, humaines et/ou sociales, cognitives ou neurosciences, ainsi que des nanosciences.

[10]- Cette traction de l'héritage historique vers la cohérence est d'autant plus importante que les auteurs concernés (Frege, Russell, Wittgenstein, Quine…) n'ont pas dit, autant que nous sachions, que leurs démarches étaient analytiques. Mais, ce sont la postérité et les commentateurs qui, en comparant et recoupant les différents travaux, leur affectent un impensé commun, dit style analytique, sur la forme variable d'un auteur à un autre.

de rigueur philosophique (V) et l'essai d'articulation entre philosophie de la rigueur et développement (VI). Pour la mise en œuvre de ce projet, et dans la présentation des matières, j'accorde une grande importance aux *renvois aux textes historiques*, à la fois pour en montrer la *capacité d'anticipation* sur certains questionnements actuels, mais aussi pour montrer globalement que, sur bien des préoccupations d'aujourd'hui, *les anciens étaient plus lucides que nos contemporains* ayant choisi l'abus de langage comme mode d'expression privilégié. Dans ce cas, je leur rends hommage à travers le commentaire suivi de leurs extraits de textes, volontairement sélectionnés dans l'objectif d'y chercher les pistes pour alimenter nos réflexions d'*aujourd'hui*, mais pour *demain*, et afin que, sur chacune d'elles, le *phylum* historial soit tracé, pour en dévoiler le sens et la cohérence. Le *raisonnement* adopté pour l'écriture de ce livre est une combinaison dialogique et dynamique des styles « *continental* » et « *anglo-saxon* » de philosophie, articulant les approches diachronique et synchronique. Dans tous les cas, il s'agit de voir comment la *solidarité* et la *responsabilité* de l'humanité intellectuelle, par-delà la *pluralité* de celle-ci, se manifestent dans la conduite d'un projet aussi déterminant sur le cours du monde sociopolitique[11], lorsque l'on n'oublie pas combien la structuration de la rigueur dans les esprits[12], comme

[11]- Car, l'idée de l'articulation dialogique entre progrès scientifique et progrès sociopolitique, qui était au fondement de la *conception scientifique du monde*, du Cercle non homogène de Vienne, peut être repérée aujourd'hui à travers le paradigme de la « *recherche-développement* ». Ainsi, la critique du positivisme logique aura ouvert les horizons de l'Éthique (création des Comités d'éthique…), comme les dérapages de certains analytiques, comme Frege, auront balisé intellectuellement le chemin d'Hitler, en même temps que leur intégrisme aura sacrifié des chercheurs, comme Schlick, et poussé à l'exil d'autres, comme Einstein, Horkheimer, Habermas (…), contribuant ainsi et involontairement à la grandeur du Nouveau Monde : les États-Unis d'Amérique.

[12]- À travers l'éducation et la formation, la recherche, ainsi que la remise en ordre des institutions sociopolitiques ayant le langage comme instrument principal de travail. Sur ce point précis, la conclusion de l'article de Kant : « *Qu'est-ce que les Lumières ?* » est très claire : « Quand la nature a fait sortir de la dure enveloppe le germe dont elle prend soin le plus tendrement, *c'est-à-dire, le penchant et la vocation à la libre pensée,* ce penchant a progressivement des répercussions sur l'état d'esprit du peuple *(ce qui le rend peu à peu apte à* agir librement*)* et finalement même sur les principes du gouvernement

mode d'éducation, finit par affecter nécessairement les modes pratiques de pensée, de comportement, d'expression et d'action des hommes pris dans la relation sociale intersubjective, où certaines préoccupations sont individuelles, tandis que d'autres sont collectives ou partagées.

Par rapport à celles-ci, et à travers ces types de questionnement, le présent ouvrage envisage de réussir à montrer comment la *philosophie éternelle* pourrait gagner en *pertinence*, à partir du capital analytique, pour *pouvoir infléchir le cours réel du monde*, en y investissant les résultats des recherches sur l'articulation historiale entre rigueur et Vérité, lors que l'on sait que la recherche universitaire demeure financée par le contribuable pour des objectifs sociaux et conjoncturels connus, à savoir : l'amélioration de la situation existentielle de l'homme au monde, en termes de mieux-être, et d'élargissement temporel de son espérance de vie.

Pour cette raison épistémo-éthique, la liberté ou l'autonomie de la recherche ne devraient pas être un argument suffisant pour détourner le chercheur et l'enseignement philosophique des préoccupations d'ordre social. Cet argument semble obliger à trouver le *lieu* d'articulation entre les *intérêts (intérieurs) de la recherche philosophique* et les *attentes (extérieures) de la société*[13], c'est-à-dire l'articulation de l'exigence de « patience du concept » d'avec celle de l'« impatience de la liberté », afin de les concilier dans le cadre d'une *tolérance mutuelle* entre la société et son Université, qui fait encore défaut aujourd'hui.

Didier Ngalebaye,
Brazzaville, le 22 mars 2016.

---

lequel trouve profitable pour lui-même de traiter l'être humain, qui est désormais plus qu'une machine*, conformément à sa* dignité *»* Kant E., *Qu'est-ce que les Lumières ?* (introduction, notes, bibliographie et chronologie par Françoise Proust ; traduction par Jean-François Poirier et Françoise Proust, Paris, Flammarion, 1991, p. 51).

[13] - Cette idée est développée par Bruno Latour, dans *Politiques de la nature. Comment faire entrer les sciences en démocratie,* Paris, La Découverte, 2004.

Chapitre I.
Généalogie du projet de philosophie de la rigueur

Le procès d'avènement du discours rationnel s'est effectué progressivement, et Jean-Pierre Vernant n'est pas le seul à le souligner[14], bien qu'il faille nuancer le positivisme de ses propos, à partir d'une discontinuité relative de l'implicite vers l'explicite, de la doxa vers l'épistémè, du muthos vers le logos, comme on peut le voir dans l'œuvre de Paul Feyerabend, notamment, dans *Une connaissance sans fondements*[15]. Même pour faire l'histoire de cette *traversée*, la traçabilité, le point de repérage reste la dimension où le discours devient explicite, caractérisé par l'énonciation claire de ses postulats, problèmes, méthodes et objectifs.

En rapport avec ce contexte général d'élaboration du discours philosophique, nous démarrons l'examen des « *philosophies de la rigueur* », à partir du *premier* projet, celui de Husserl qui, pourtant, n'est pas historiquement le *primitif*, place qui reviendrait plutôt à Frege, premier père de la philosophie analytique, avec Russell. Nous le considérons comme *premier*, parce que, dans l'unité dialogique du signe et du sens, il est le premier à avoir formulé un projet explicite, dit de « *philosophie comme science rigoureuse »* (1936), tandis que le travail de Frege ne sera qualifié d'*analytique* que par ses postérieurs.

Dans le présent ouvrage, nous appelons « *philosophie de la rigueur »,* l'esprit, le souci et l'exigence souterrains, constants, permanents et transversaux qui habitent et poussent certains

[14]- Vernant J. P., *Mythe et pensée en Grèce ancienne.*

[15]- Feyerabend P. K., *Une connaissance sans fondement,* introduction, traduction, notes, bibliographie et index par Emmanuel Malolo Dissakè, Paris, Dianoïa, 1999.

grands esprits philosophiques, en général, et ceux du courant dit « *philosophie analytique »,* en particulier, à penser et considérer que, dans la recherche historiale de la Vérité, à laquelle la *curiosité* naturelle et universelle contraint tout homme, la « *rigueur »* est un instrument/moyen indispensable pour traiter de cet *objet* (Vérité) et atteindre l'*objectif* principiel de la recherche philosophique que demeure la *Sagesse*, à leur charge, d'une part, d'indiquer la provenance du modèle de rigueur choisi (endogène ou exogène, autofabriqué ou importé ?), et d'autre part, d'en dessiner et structurer le contenu, le contour, le pourtour et les alentours.

Sur cette base conceptuelle, et avec l'exigence rationnelle/axiomatique de décliner toutes les considérations qui rentrent dans le champ du discours à construire, de façon qu'il n'y ait dans la suite rien d'accidentel, de contingent, d'implicite et d'ambigu, nous considérons que ce projet de philosophie de la rigueur n'est *explicitement formulé*, c'est-à-dire, dans l'unité dialogique et prospective de son signe et de son sens, l'une des toutes premières fois, que chez *Husserl*, dans son ouvrage : *La philosophie comme science rigoureuse*[16].

Pour cette raison technique, nous allons considérer Husserl comme le *premier* des trois avatars du projet en cours d'examen, que nous avons choisis à titre illustratif, *avant* Frege, bien que celui-ci soit le *père* attitré et avéré de la philosophie analytique et qui, en plus, a historiquement vécu et philosophé *avant* Husserl, le quatrième étant Wittgenstein (après Whitehead), cette espèce de trouble fait, à la fois disciple indiscipliné des maîtres Frege et Russell, et « *condisciple* »[17] de ses maîtres, ainsi que le reconnaît Russell lui-même dans son *Introduction* au *Tractatus : « Le* Tractatus logico-philosophicus *de M. Wittgenstein, qu'il se révèle ou non comme donnant la vérité définitive sur les matières qu'il traite, mérite certainement, par son ampleur, sa portée et sa profondeur, d'être considéré*

[16]- Husserl, *La philosophie comme science rigoureuse,* traduction et commentaires de Quentin Lauer, Paris, PUF, 1955.

[17]- Ayant soutenu sa thèse sur travaux (le *Tractatus,* TLP), en 1929, devant un jury composé de Russell et Moore, avec lesquels il est déjà en débat depuis la publication du *Tractatus* en 1921.

comme un événement important dans le monde philosophique »[18].

Mais, ce commencement n'est pas absolu. Toutefois, il a été préparé par un ensemble de précurseurs qui n'avaient pas conscience de participer à l'élaboration d'un projet commun. Nous les regroupons sous le titre : *Généalogie du projet de philosophie de la rigueur,* pour y voir dans quelle mesure, des auteurs aussi éloignés dans le Temps les uns que les autres, comme Platon, Ockham, Comte et Kant, ont pu maintenir la constance du souci que nous proposons d'appeler « *philosophie de la rigueur* », appellation générique englobant les différentes dénominations du projet analytique : positivisme logique, empirisme logique (…). De cette généalogie, nous excluons Bacon et Descartes, notamment, non seulement par le fait méthodologique de ne pas devoir tout y mettre, mais simplement, dans la mesure où l'esprit de leurs projets ne peut pas intégrer celui auquel nous travaillons ici. Le but de ce premier chapitre est de montrer que le projet de philosophie de la rigueur, qui sera explicitement traité dans le *deuxième*, autour de *Husserl*, *Frege* et *Wittgenstein*, a une généalogie, que l'on peut faire remonter à Platon et qui se donne clairement à voir dans le *moment kantien de l'histoire de la philosophie*, bien qu'en réalité, on puisse aussi la remonter et retrouver à l'*état implicite* chez *Aristote* et *saint Thomas d'Aquin*, notamment, à travers leur théorie commune de la Vérité comme adéquation du concept d'avec l'objet visé.

Simplement, le souci consistant à faire de la Philosophie un mode de pensée (après, à côté, au-delà et en face du mythe, de la religion et de la science) devant réussir à fonctionner comme un savoir/discours rigoureux est historiquement *récurrent*, pour ne pas dire *constant*. C'est ainsi que Platon (429-347 av. J.-C.) construit[19] le concept d'*épistémè* sur la ruine de celui de *doxa,* qu'il repère chez les Sophistes, considérés par lui comme des imposteurs et marchands d'illusions.

---

[18]- Russell B., « Introduction » au *Tractatus logico-philosophicus* de Ludwig Wittgenstein, traduction, préambule et notes de Gilles Gaston Granger, Paris, Gallimard, 1992, p. 13, première phrase.

[19]- Les productions intellectuelles étant pérennes, nous avons choisi ce temps du présent actif et durable.

Ainsi, il y a chez Platon, au moins *trois repères* : triple distinction opinion et science, impression et science, sophiste et philosophe, qui peuvent permettre d'affirmer que celui-ci est un philosophe rationaliste qui confère à la rigueur du discours une très grande importance. Il y a, d'abord, la distinction qu'il fait entre « *opinion* », doxa, et « *science* », épistémè, dans le mot *savoir*, insinuant de la sorte l'idée qu'il y a des niveaux dans la connaissance du monde, selon qu'on en fait l'expérience dans la caverne ou à la sortie/l'extérieur de celle-ci[20], afin d'accéder au réel, au vrai et au Bien. Ce souci et ce sens de la nuance conceptuelle présenteront tout leur intérêt analytique dans le concept actuel d'« *épistémologie* », particulièrement dans la différence que les penseurs analytiques institueront entre « *science* » et « *pseudoscience* », qui donnera, par exemple chez le premier Wittgenstein « *sens* » et « *non-sens* »[21]. Ensuite, Platon distingue soigneusement les « *impressions »* de la « *science »,* dans le cadre du raisonnement discursif, ainsi qu'il le relève dans le passage ci-après : « *Ce n'est […] point dans les* impressions *que réside la* science*, mais dans le* raisonnement *sur les impressions ; car c'est par cette voie semble-t-il qu'on peut atteindre l'essence de la vérité »*[22].

En prescrivant à la science, au savoir interrogé ayant triomphé de l'opinion, de s'appuyer sur le raisonnement, plutôt que sur les impressions, Platon opte pour l'assurance et l'universalité du discours rationnel, par l'exclusion de l'éparpillement des impressions dans la conscience de chacun, ce qui ne faciliterait pas la tâche de la communication objective autour du savoir vrai, par-delà les paradigmes, dont chacun est enfermé dans son « *univers du discours »,* pour reprendre ce

---

[20]- Platon présente le *mythe de la caverne* au livre VII de *La République.*

[21]- Dans son œuvre, Wittgenstein aura publié deux ouvrages majeurs : *Tractus logico-philosophicus* (1921) et *Investigations philosophiques* (1951). De l'un à l'autre, il fait la preuve historique de la capacité d'un auteur à porter un regard critique vis-à-vis de lui-même, en revenant dans le second sur la *radicalité* du premier, à travers le passage de la thèse considérant la *logique* comme le domaine de référence absolue pour tout discours voulant accéder à la scientificité à l'autre thèse du *pluralisme des jeux de langage*, ayant chacun ses règles, et entre lesquels, il n'y a pas de coordination de type épistémologique. Dans cette mesure, les analystes distinguent un premier et un deuxième Wittgenstein.

[22]- Platon, *Théétète,* in *Œuvres complètes*, Paris, Garnier-Flammarion, p. 128.

terme cher à Boole[23], que celui-ci emprunte à son ami De Morgan, mais sans oublier que Popper établira plutôt dans « Le mythe du cadre de référence »[24], la possibilité pour deux paradigmes de dialoguer fructueusement. À la notion de « *rigueur* » prise comme engagement intellectuel à procéder à la chasse du réel conformément aux normes de conduite du discours rationnel (règlement interne à la communauté philosophique), Platon ajoute une *dimension éthique*, par laquelle il prescrit au philosophe une conduite générale (y compris sociale) fondée sur les principes d'attachement à la raison, de constance, de sériosité et de responsabilité. C'est ce qu'il affirme clairement dans le propos suivant : *« Ce n'est pas d'aujourd'hui, c'est de tout temps que j'ai pour principe de n'écouter en moi qu'une seule voix, celle de la raison qui, à l'examen, me semble la meilleure. Les arguments que j'ai soutenus jusqu'ici, je ne puis les rejeter parce qu'il m'est arrivé malheur ; ils m'apparaissent au contraire sensiblement identiques et j'ai pour eux le même respect et la même déférence qu'auparavant »*[25].

À travers ce propos, on voit clairement que ce que l'on pourrait appeler « *rigueur* » chez Platon est une *notion épistémo-éthique,* comprenant des aspects épistémiques (attachement à la raison) et éthiques (sériosité, responsabilité), la constance étant une exigence commune/transversale aux deux types d'aspect. Alors, on peut comprendre pourquoi Platon était très sélectif dans la réception des étudiants à l'Académie, dont le fronton donnait à lire la mention intimidante : « *Quel nul n'entre ici, s'il n'est géomètre ! »,* qui montre l'intérêt conditionnel de la connaissance des mathématiques avant et comme introduction à l'apprentissage de la philosophie, et qui témoigne de sa préférence pour le mode de sélection, d'évaluation et de promotion au mérite, qui fait cruellement défaut dans les sociétés d'aujourd'hui où, souvent, la barque est menée par les piètres, pour des contre-performances prévisibles. Enfin, Platon disqua-

---

[23]- Boole, *Les lois de la pensée*, texte traduit et introduit par Souleymane Bachir Diagne, Paris, Vrin, 1992.

[24]- Popper K., « Le mythe du cadre de référence », in *De Vienne à Cambridge. L'héritage du positivisme logique*, trad. fr. Pierre Jacob, Paris, Gallimard, 1980, pp. 13-41.

[25]- Platon, *Criton,* traduction et notices d'Émile Chambry, Paris, Flammarion, 1989, 46a-47a.

lifie les sophistes (qu'Aristote réhabilitera) de la dignité du prestigieux statut de philosophes, en ce que ceux-ci ne tiendraient pas la Vérité en honneur, préférant vendre opportunistement leur savoir aux jeunes gens issus de familles riches, là où il considère que le rapport au savoir doit être désintéressé et véritatique : « *C'est un chasseur intéressé de jeunes gens riches… Ils sont capables de faire croire à la jeunesse qu'ils sont, eux, les plus savants de tous sur toutes choses… C'est donc, à ce que nous voyons, un semblant de science que le sophiste possède sur toutes choses, et non la science véritable* »[26].

Et, plus généralement, Platon décrit les règles et le parcours de la *chasse du réel*, ou recherche de la Vérité, avec une précision étonnante. C'est ainsi que, dans *Sophiste,* il nous apprend à conceptualiser précisément le réel, en distinguant : catégorie, genre, espèce, cas particulier et accident, et en montrant clairement le rôle pédagogique et heuristique de la définition dans un protocole de recherche, quand il note : « *À présent, il faut te joindre à moi pour mener cette enquête, et commencer par le sophiste, en recherchant et expliquant clairement qui il est… Dans toutes les grandes entreprises que l'on veut mener à bonne fin, c'est une opinion générale et ancienne qu'il convient de s'entraîner sur des objets moins importants et plus faciles avant de passer aux plus grands… Il faut toujours se mettre d'accord sur la chose même en la définissant, plutôt que sur le nom seul sans le définir* »[27].

Cette enquête, « *ce commerce des sciences qui se rapporte aux connaissances des autres arts doit avoir un nom, et celle qui se rapporte à la vertu un autre* »[28]. Il l'appelle aussi « *l'art de trier* »[29], que nos contemporains appellent la « *critique* », qui est au cœur, non seulement de la réflexion philosophique, en général, mais aussi de la réflexion philosophique appliquée à la science, ou épistémologie.

En somme, au cours de la chasse au réel, comme dans la conduite sociale individuelle, *la rigueur* se présente fondamen-

---

[26]- Platon, *Sophiste,* 231c-232 a ; 2333a-233c ; 233c-233e.
[27]- Platon, *Sophiste*, 218b-219-a.
[28]- Platon, *Sophiste,* 224b-224d.
[29]- Platon, *Sophiste*, 226b-226c.

talement, chez Platon, sous la forme d'une triple discipline : la discipline de l'entendement par rapport à lui-même, dans sa chasse du réel, et dans son rapport au savoir, ainsi qu'aux autres hommes, encadrant de la sorte le triple souci de ne pas laisser les choses aller d'elles-mêmes, de ne pas laisser l'entendement fonctionner anomiquement et de ne pas laisser le savoir traîner dans la rue, étant le fruit d'une conquête laborieuse[30].

Chez Aristote, disciple indiscipliné de Platon, l'*idée d'une philosophie de la rigueur* peut être repérée et reconstruite au moyen de sa définition de la Vérité, de la considération qu'il a pour la cohérence du discours et l'universalité de la science, anticipant ainsi la réflexion de Carnap sur l'unité de la science, et aussi et surtout son souci de l'économie du discours, qui peut fonctionner comme un antidote à l'abus de langage, telle qu'il le formule dans les termes ci-après : « *Il vaut mieux prendre des principes moins nombreux et de nombre limité, comme fait Empédocle »*[31].

Pour satisfaire à l'irrépressible désir de savoir, dont Aristote lui-même dit qu'il est naturel en tout homme[32], il lui a bien fallu

---

[30]- L'institution universitaire actuelle semble visiblement se cramponner dans cette dimension élitiste du savoir.

[31]- Aristote, *Physique,* I, 4, 188a 17. À partir de cette base, il y aura, par exemple : Guillaume d'Ockham : « *C'est en vain que l'on fait avec plusieurs ce que l'on peut faire avec un petit nombre »* (Guillaume d'Ockham, *Summa totius logicae,* I, 12 – 1323) ; Étienne de Condillac (1715-1780) qui, pour la première fois, utilisera l'expression « *Rasoir des nominaux »* dans une note de bas de page de son livre *Origine des connaissances humaines,* en 1746 ; Ernest Mach : « *Les savants doivent utiliser les concepts les plus simples pour parvenir à leurs résultats et exclure ce qui ne peut être perçu par les sens » ;* Bertrand Russell parlera du rasoir d'Ockham comme de la : « *maxime méthodologique suprême lorsqu'on philosophe »* (Bertrand Russell, *On the Nature of Truth,* 1906) ; Ludwig Wittgenstein : « *Si un signe n'a pas d'usage, il n'a pas de signification. Tel est le sens de la devise d'Occam (Si tout se passe comme si un signe avait une signification, c'est qu'alors il en a une) »* (Ludwig Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus,* 3. 328).

[32]- Aristote, *La Métaphysique, Tome 1,* traduction française Jean Tricot, Paris, Vrin, 1995 (paragraphes 980 à 21). Étant donné que pour Aristote, *l'homme est un animal raisonnable*, il s'agit précisément d'entendre : *Tout homme est poussé de l'intérieur par sa nature (*la raison, dont la curiosité est la manifestation) *à savoir.* Et, dans la mesure où le spectacle du monde pousse l'homme à s'étonner, à se questionner et à réfléchir, cette poussée intérieure vise la connaissance des principes premiers ou des causes premières du monde, en

définir techniquement la Vérité, afin que cette définition serve d'indicateur permettant à l'entendement pensant le réel de savoir s'il s'en rapproche ou s'en éloigne plutôt, dans le contexte général de la construction de son discours où, chaque terme ou proposition est une réplique à son maître, Platon. En effet, et en général, la construction de la science chez Aristote ne s'accommode pas de la présence du *mythe*, si ce n'est celui de la science elle-même, puisque *l'Universel* qu'elle se donne comme objet rencontre des limites techniques au niveau de ses moyens de *démonstration*, ainsi que l'a montré Pierre Nzinzi, dans le séminaire : *L'Universel en question. Limites de la preuve et de la démonstration*[33], quand il relève : « *Il n'y a de science que de l'universel (et non du particulier). Or, en se donnant un tel* objet*, sans doute bien avant la systématisation aristotélicienne, la science ne savait pas qu'elle s'exposait à la* difficulté *de tout démontrer ou prouver à l'intérieur de son propre discours. Popper a su souligner cette hypothèque universaliste dans son renouvellement du « problème de Hume » qui confronte la science classique, dans son économie positiviste, directement à ses propres limites internes »*[34].

La « *difficulté* » de démontrer l'Universel qu'évoque Pierre Nzinzi ici est la même que rencontra Euclide dans la construction de son *axiomatique* où, en complément des trois postulats qui figurent en tête des *Éléments*, il dût recourir au *postulat des parallèles*, comme astuce permettant de démontrer sa *29e proposition*, un véritable manquement à la rigueur de l'enchaînement logique, aux termes de laquelle, les conditions qu'un exposé déductif doit satisfaire pour être *rigoureux* sont les suivantes :

- « *Que soient énoncés explicitement les termes premiers à l'aide desquels on se propose de définir tous les autres ;*

---

résumé : *la connaissance de l'Être de tout étant,* en tant que fondement de toute *ontologie* et de toute *sagesse*.

[33]- Nzinzi P., de l'Université Omar Bongo de Libreville, a animé ce séminaire à la Formation doctorale de l'Université Marien Ngouabi de Brazzaville, du 20 février au 10 mars 2006, dans le cadre de la coopération interuniversitaire.

[34]- Nzinzi P., « L'Universel en question. Limites de la preuve et de la démonstration », argumentaire, 1er paragraphe.

- *Que soient énoncées explicitement les propositions premières à l'aide desquelles on se propose de démontrer toutes les autres ;*
- *Que les relations énoncées entre les termes premiers soient de pures relations logiques, et demeurent indépendantes du sens concret qu'on peut donner aux termes ;*
- *Que seules ces relations interviennent dans les démonstrations, indépendamment du sens des termes (ce qui interdit, en particulier, de rien emprunter à la considération des figures) »*[35].

Robert Blanché dégage clairement les conséquences épistémologiques de ces exigences logiques de rigueur sur le cours ultérieur de la démonstration géométrique : « *On sait comment l'échec des démonstrations directes suggéra l'idée d'une démonstration par l'absurde, et comment à son tour l'échec des démonstrations par l'absurde aboutit bientôt, par un renversement du point de vue, à la constitution des premières géométries dites non euclidiennes* »[36].

Rompant avec la tradition, qui va de Thalès à Platon, dans laquelle, le *logos* et le *muthos* s'entrelacent, Aristote entreprend de construire une science universaliste, sans recourir au mythe, qu'il remplace par les observations de la vie commune et les expressions de la langue courante. À partir de là, et en raisonnant par l'absurde, il conclut à la nécessité de philosopher, étant entendu que, dans le cas où un homme donné ne souhaiterait pas philosopher, ce qui est son droit, mais en pratique, étant un animal raisonnable comme tous les autres humains, il lui faudrait encore *démontrer* pourquoi il ne le devrait pas, ce qui reviendrait déjà proprement à philosopher. Et, pour le faire en

[35]- Blanché R., *L'Axiomatique,* Paris, PUF, 1980, p. 31. Pour le compte de son axiomatique, Peano rendra cette exigence de rigueur dans les termes suivants : Zéro (0) est un nombre (1) ; zéro n'est le successeur d'aucun nombre (2) ; le successeur d'un nombre est un nombre (3) ; deux nombres ne peuvent pas avoir le même successeur (4) ; une propriété appartenant à zéro, ainsi qu'à son successeur immédiat, appartient, donc, et par induction, à l'ensemble des entiers naturels.

[36]- Blanché R., *L'Axiomatique,* Paris, PUF, 1980, p. 13.

toute rigueur, le dispositif aristotélicien s'organise autour de trois piliers : la multiplicité du réel, qui donne celle des disciplines scientifiques, l'intérêt pour l'abstraction et la place de la déduction dans le dispositif. Il semble clair que l'élaboration, le maintien et l'entretien de ce dispositif exigent de la rigueur, quand on sait que, pour Aristote, penser et connaître, c'est dégager ou abstraire la *forme* que possède toute réalité (plurielle par essence : végétale, animale et minérale), et que le syllogisme révèle, et non s'en échapper pour prétendre accéder au monde des Idées. Précisément, à la suite de la méditation amorcée par son maître, Platon, sur les *règles* du raisonnement pour une discussion saine, dans le *Sophiste* et le *Parménide*, Aristote donne à ses écrits logiques le nom générique d'*Organon* (instrument), sans l'accompagner d'un exposé systématique. Dans ce dispositif, les *Catégories* concernent la théorie des termes ; *De l'Interprétation* expose la théorie des propositions ; les *Premiers Analytiques* présentent la théorie du syllogisme, en général ; les *Seconds Analytiques* portent sur la théorie de la démonstration, ou le syllogisme dont les prémisses sont nécessaires, traçant ainsi le chemin vers la considération qu'*il n'y a de science que de l'Universel*[37] *;* les *Topiques* établissent la théorie du raisonnement dialectique et probable, dont les prémisses ne sont que des opinions généralement admises, tandis que la *Rhétorique* présente la théorie du raisonnement oratoire, dont les prémisses sont choisies de façon à persuader l'auditoire, dans les différents « *jeux de langages* » où celui-ci peut se constituer (conférence académique, prêche, meeting politique…).

Par-delà ce nivellement du corpus logique aristotélicien, le syllogisme est l'organe commun, dont usent autant les savants, dialecticiens que les orateurs, bien que chacun définisse ses prémisses en fonction des objectifs du discours qu'il veut construire. Dans ce parcours, l'indiscipline d'Aristote à l'égard de son maître, Platon, porte notamment sur le statut épistémologique que l'un et l'autre accordent à la dialectique pour la

[37]- Ce postulat, qui est aussi une conviction épistémo-éthique, on le retrouve à travers le corpus aristotélicien, jusque et y compris dans l'*Éthique à Nicomaque,* où il écrit, notamment : « *La science est le concept de* l'universel *et du* nécessaire *»* (Paris, Garnier-Flammarion, livre 6, p. 265).

philosophie. Tandis que *Platon mise essentiellement sur la dialectique* dans sa chasse de la Vérité sur le réel, en la structurant comme une théorie de la réfutation qui fonctionne au moyen d'un interrogatoire dialogique, dont le but est de pousser l'interlocuteur à se contredire, *Aristote la considère simplement comme un exercice philosophique*, dans la mesure où elle n'apporte pas la certitude recherchée, étant fondée sur les opinions des hommes sur les choses, et non sur les choses elles-mêmes, objets de la chasse platonicienne.

Au total, Aristote met l'accent sur les procédures contraignantes pour une démonstration déductive, en tant qu'instrument pour *une science universelle,* à travers la figure syllogistique dont les prémisses sont nécessaires, et en définissant la *Vérité*, ontologiquement, comme l'accord des propositions de notre langage avec les choses qu'elles décrivent, tandis que la *fausseté* est leur non-conformité, dans le contexte général où « *les sons émis par la voix sont les symboles des états de l'âme et les écrits les symboles des mots émis par la voix »*[38].

Concernant la rigueur du discours, et au moyen des éléments ainsi rassemblés autour et en fonction de la question : « *Peut-on trouver une philosophie de la rigueur chez Aristote ? »,* qui n'a pas préoccupé Aristote lui-même, l'on peut dire que sa grande contribution aura été la mise en évidence explicite du principe de bivalence qui, s'approvisionne et s'alimente de sa définition de la Vérité, qui structure ce que l'on appelle la *logique classique* et qui suppose que « *toute proposition (jugement), qu'elle soit analysée sans prise en compte de sa structure interne (calcul des propositions) ou en prenant en considération sa figuration structurelle (calcul des prédicats), ne peut et ne doit avoir que l'une des deux valeurs de vérité que sont la véridicité (V) ou la fausseté (F) »*[39]. Ce principe de bivalence se physicalise à travers les lois logiques classiques principales, à savoir :

---

[38]- Aristote, cité par Jacques Derrida, *Marge de la philosophie,* Paris, Minuit, 1972, pp. 4-14.

[39]- Bowao C. Z., « Identité et pluralité logique », in *Actes de la 3e Semaine congolaise de Philosophie*, « Philosophie et histoire », Brazzaville, 4-6 juin 1992, Brazzaville, Éditions Presse et Culture, 1993, pp. 59-75. Sans impliquer la dualité, ce principe sera élargi par les logiques plurivalentes, notamment chez Heyting, qui distingue : le vrai, le faux et l'indécidable.

la *loi d'identité* qui, fondant la constance et la clarté permanente de l'ordre conceptuel portant sur la dynamique évolutive objective, s'énonce ainsi : *un être donné doit être en tout espace et en tout temps identique à lui-même : **A = A***, la *loi de non-contradiction,* qui s'énonce : *sous un même rapport de temps et d'espace, il n'est pas vrai qu'un être soit à la fois lui-même et autre chose : **¬ (A ^ A)*** et la *loi du tiers exclus,* qui rejette principiellement la possibilité d'une troisième voie entre l'affirmation et la négation ontologiques, en postulant que l'une d'elle doit être exclusivement vraie et l'autre fausse : **p v ¬ p**[40]. Nous reviendrons sur la différence sémantique entre *principe* et *loi* logiques.

Pour sa part et son compte, nous adressons la même question à Guillaume d'Ockham : « *Peut-on trouver une philosophie de la rigueur chez Ockham ?* », pour voir quelle réponse il aurait pu y apporter. Un regard croisé sur quelques productions philosophiques des dernières années pourrait, peut-être, nous en fournir la piste. Parmi ces productions, l'on peut noter la *thèse* d'Aurélien Robert, « Essentialisme et nominalisme chez Guillaume d'Ockham »[41] et l'*article* de Peter King, « Le rôle des concepts selon Ockham »[42].

Aurélien Robert, part avec l'ambition que « *le nominalisme ontologique d'Ockham peut se résumer dans la formule suivante : il n'y a dans l'univers que des choses singulières, des individus. Il n'y a aucune chose commune et universelle »* (Introduction, p. 2), et en arrive à conclure que « *le résultat est que Guillaume n'arrive pas à rendre compte de la signification des termes strictement naturalistes… Le problème général tient en ceci que la sémantique repose sur l'épistémologie, l'une et l'autre atomiste et individualiste… Guillaume d'Ockham reflète une manière de penser chère à de nombreux philosophes contemporains de la tradition analytique. Il fait donc face aux mêmes problèmes. L'individu est le socle de tout le système, et pourtant, bien que nous ne connaissions pas d'universaux mais*

---

[40]- Il convient de signaler que ces trois premières lois relèvent précisément de la logique classique d'ancrage aristotélicienne.

[41]- Cette thèse de 278 pages a été présentée en octobre 2001, à l'Université du Québec, sous la direction de Claude Panaccio.

[42]- Peter King officie alors à l'Université de Toronto et répond au contact : peter.king@utoronto.ca

seulement des individus, nous ne connaissions pas directement ce qui fait leur individualité » (Conclusion, p. 258), avant de préciser qu'« *en réduisant les modes d'être au seul mode d'être des choses singulières de l'expérience [Ockham] s'interdit de penser de nombreuses choses. La signification des mots ne peut dépendre d'autres choses que des individus eux-mêmes* » (Conclusion, p. 262).

De son côté, Peter King, passant au crible l'argumentation contre l'interprétation standard d'Ockham[43] de Claude Panaccio, maître et tuteur de la thèse d'Aurélien Robert, développée dans *Ockham on Concepts*, conclut son analyse en disant que « *cette théorie, que Panaccio construit au nom d'Ockham[44], ne fera pas l'affaire »* (p. 443). Il justifie ce constat par le fait que « *la psychologie et la sémantique d'Ockham semblent de plus en plus anémiques. Si l'on combine cette observation avec l'idée que nous avons retenue plus haut, selon laquelle Ockham ne semble pas intéressé à élaborer dans le détail un nominalisme rigoureux et consistant, nous pouvons nous douter que ni l'*interprétation standard *ni Panaccio n'ont encore bien saisi Ockham »* (p. 444). De ce constat, il tire la conviction définitoire que, « *pour ceux qui ont cru que la philosophie d'Ockham était en fin de compte basée sur un nominalisme rigoureux et que ses vues sur la plupart des sujets pouvaient être dérivées de sa parcimonie ontologique, sa discussion positive des universaux est, au mieux, source d'embarras, une non-théorie là où il faut une théorie… Je soutiens que la grammaire, la logique et la rhétorique sont des sciences authentiquement pratiques »* (Conclusion, p. 446).

Par-delà la disparité des lectures épistémologiques d'Ockham par Aurélien Robert et Peter King, dont l'examen de la pertinence ne nous intéresse pas présentement, ce qu'il y a de commun aux deux chercheurs est l'idée de la solidarité entre la

---

[43]- Cette espèce de consensus académique qui, depuis plusieurs décennies, considère Ockham comme une sorte de « *théoricien du langage idéal »* à la manière du jeune Bertrand Russell

[44]- Panaccio affirme alors : « *La tâche qui nous incombe à ce stade est d'essayer de comprendre ce qu'Ockham veut dire par "simulitudo" dans de tels contextes, même s'il ne prend pas la peine de nous l'expliquer nous-même »* (p. 122).

psychologie et l'épistémologie, entre l'ontologie et le nominalisme, que résume sa formule d'ancrage aristotélicienne, par laquelle la postérité lui impute le concept de « *rasoir d'Ockham* », à savoir : « *C'est en vain que l'on fait avec plusieurs ce que l'on peut faire avec un petit nombre »*[45]. Le principe du rasoir d'Ockham, appelé aussi « *principe de simplicité », « principe de parcimonie »* ou *« principe d'économie »,* repose sur un fondement axiomatique qui consiste à ne pas ouvrir ou utiliser de nouvelles hypothèses tant qu'il n'est pas démontré que celles déjà énoncées ne sont pas pertinentes, et que l'on ne doit apporter à un problème une réponse spécifique que si cela s'impose réellement, pour ne pas l'escamoter, ou plus grave, passer à côté d'un théorème ou d'une loi.

Dans sa manipulation, le rasoir d'Ockham présente au moins trois faiblesses. Il ne fournit pas un principe opératoire permettant, par exemple, de distinguer clairement entre deux hypothèses n'ayant pas le même degré de complexité. Ainsi, quand les deux hypothèses n'ont pas la même vraisemblance, ou poids d'évidence, la plus simple ou parcimonieuse est choisie par bon sens. Ensuite, et plus fondamentalement, le rasoir d'Ockham constitue une méthodologie efficace, certes, pour obtenir une bonne *théorie prédictive*, mais ne garantit pas la justesse d'un *modèle explicatif*, alors que la scientificité réside dans la démonstration. Pour garantir les développements ultérieurs et nécessaires de la science, il est souhaitable que tout modèle garantisse autant la prédictivité que l'explicativité. En s'énonçant sous la forme : « *C'est en vain que l'on fait avec plusieurs ce que l'on peut faire avec un petit nombre »*, les différentes lectures du principe du rasoir d'Ockham, dans les sens de la « *simplicité »,* de la *« parcimonie »* ou de l'*« économie »,* semblent mettre beaucoup plus l'accent sur la quantité de l'individu à conceptualiser que sur la qualité du discours à bâtir.

Si l'on peut glisser le regard de la dimension quantitative du principe vers sa dimension qualitative, l'on s'apercevrait que le rasoir d'Ockham, dont le lien avec l'axiomatique est évident, permettrait d'élaborer un modèle de discours, dont l'univers soit peuplé par aussi peu d'habitants (notions premières et proposi-

---

[45]- Ockham G., *Somme de logique,* première partie, trad. J. Biard, TER, Mauvezin, 2e éd., 1993, p. 44.

tions primitives) que le sera le modèle par lequel Giuseppe Peano essaie d'expliquer le fondement des mathématiques, que tout l'édifice des mathématiques repose sur *trois notions premières* : zéro, le nombre et le successeur, et sur cinq propositions primitives, à savoir : zéro est un nombre ; zéro n'est le successeur d'aucun nombre ; le successeur d'un nombre est un nombre ; deux nombres ne peuvent pas avoir le même successeur, et toute propriété appartenant à zéro, ainsi qu'à son successeur immédiat, appartient, par induction, à l'ensemble des entiers naturels. Une telle construction permettrait d'évacuer principiellement l'abus de langage, qui est isomorphiquement compatible avec la doxa ou la pseudoscience.

Quelles que soient la compréhension et la lecture que l'on peut se faire du rasoir d'Ockham, en rapport avec notre préoccupation, le plus important est de noter la double articulation qu'il instaure entre la base objectale du discours (l'individu, l'atome) et la qualité de celui-ci (parcimonie), que l'on peut, autrement, appeler « *rigueur du discours philosophique* ». En ce sens, Guillaume d'Ockham émarge clairement sur le tracé conduisant à la formulation expresse du projet de philosophie de la rigueur, dont les tournures « *scientifique* » et « *positiviste* » émergeront clairement dans les œuvres d'Emmanuel Kant et d'Auguste Comte.

Chez Kant, avant Comte, l'anticipation de la problématique de la philosophie de la rigueur s'est faite sous le mode du *décalage épistémique entre le sens et le signe*, entre la puissance et l'acte. Cette idée est tellement rabattue en histoire des sciences que Pascal Engel a pu écrire : « *Selon la conception la plus traditionnelle, la vérité est la correspondance entre nos jugements et la réalité. En voici la définition donnée par Aristote dans la* Métaphysique *: "Dire de ce qui est que cela n'est pas, et de ce qui n'est pas que cela est le faux, et dire de ce qui est que cela est et de ce qui n'est pas que cela n'est pas est le vrai". Ce n'est que chez saint Thomas d'Aquin, dans* De veritate*, que l'on trouve la célèbre formule : "*Veritas es adeaquatio

rei et intellectus*" »*[46]. Il ajoute que "*d'autres auteurs parlent de* rectitudo, *de convenance ou de concordance." Bien que cette définition paraisse la plus naturelle et la plus conforme à nos intuitions réalistes – nos énoncés sont vrais en vertu de quelque chose qui appartient à un monde indépendant de nous, il est très difficile de l'énoncer de manière satisfaisante. Parler d'une relation de correspondance de nos énoncés avec la réalité ou le monde est trop vague. Afin de préciser cette relation, de nombreux philosophes – de Leibniz à Wittgenstein, en passant par Edmund Husserl et Bertrand Russell – ont soutenu que les entités avec lesquelles correspondent nos énoncés sont des* faits, *ou des* états de choses… »[47].

Ce qui se montre ne se disant *pas*[48], ce passage décisif de l'article de Pascal Engel règle deux problèmes essentiels pour nous : il *confirme* que le projet de philosophie de la rigueur n'est pas né accidentellement chez *Husserl*[49], mais qu'il a une longue et complexe généalogie, et que les arrêts que nous avons marqués sur le trajet de son histoire explicite chez *Husserl*, *Frege* et *Wittgenstein* ne sont ni fantaisistes, ni arbitraires. Par contre, le cas de Frege demande une justification à part. En effet, Pierre Raymond, dans : *Matérialisme dialectique et logique*[50], note en page 8 : « *Les tentatives théoriques de Marx et d'Engels, les changements qu'eux-mêmes ou leurs successeurs ont laissé échapper, les errements théoriques qui ont confiné si souvent pour nous le matérialisme dialectique dans une théorie sans fécondité : voilà ce que nous allons suivre en confrontant pas à pas les travaux de Hegel et de Bolzano, d'Engels et de Boole, l'envol d'une discipline vite mutilée chez Frege et Russell,* la montée d'une idéologie de la rigueur chez Husserl, Wittgenstein, Carnap et Popper[51]*, et les effets réels ou souhai-*

---

[46]- Que l'on peut traduire par : « *La vérité est l'adéquation de l'objet d'avec le concept ».*

[47]- Engel P., « Qu'est-ce la vérité ? », in *Sciences et Avenir,* n° hors-série, décembre 2002-janvier 2003, dossier : *La science en 10 questions,* article suscité, pp. 32-35.

[48]- Nous anticipons sur une pensée essentielle de Wittgenstein, que nous retrouverons dans le cours de l'ouvrage.

[49]- Et c'est la raison technique pour laquelle nous décalons son anticipation chez Kant.

[50]- Paris, François Maspero, 1977.

[51]- Ce passage est souligné par moi.

tables de cet envol et de cette montée sur la tradition marxiste »[52].

La confrontation de la ligne de Pascal Engel à celle de Pierre Raymond montre *l'exclusion* de Frege par le premier et son *alignement* par le deuxième, dans la catégorie de ce qu'il appelle : « *l'envol d'une discipline vite mutilée »,* à savoir *la logicisation des mathématiques,* comme figure ou avatar de la philosophie de la *rigueur.* Pour nous, la considération même de l'élaboration de l'*Idéographie,* avec en arrière-fond, la volonté d'évacuer du raisonnement tout ce qui n'est pas démontrable, c'est-à-dire, *l'intuitif,* en montant une « *chaîne déductive sans lacune* », ne permet pas de ne pas considérer l'œuvre de *Frege* dans le cadre du projet de philosophie de la rigueur, qui sera pensé explicitement chez *Husserl.*

Afin d'insister sur le *décalage entre le sens et le signe*, Michel Foucault a écrit *Les Mots et les Choses* pour traduire la relation épistémique qui les unit, sans éclipser qu'en général les *choses* sont d'abord à l'état *innocent.* C'est l'homme qui leur attribue des *dénominations*, en prouvant par cela qu'elles n'ont plus de secret pour lui. En général, la dimension du réel que l'homme ignore est plus dense que celle qu'il connaît. En conséquence, toutes les choses connues de et par l'homme ont des *noms ;* celles inconnues encore de lui sont *innocentes,* sans noms, et attendent d'être connues, si la curiosité humaine réussit à s'y poser. La connaissance de la chose et l'attribution de son nom ne sont pas toujours contemporaines. *L'histoire des sciences* montre, par exemple, que la réalité actuelle « *atome »,* connue dans son *hétérogénéité* par la physique contemporaine, n'était pas ignorée dans la physique grecque antique, chez *Démocrite*, comme « *atomos* », mais le concept n'avait pas le même sens qu'aujourd'hui. L'insécabilité ou l'*homogénéité* lui était supposée. Ce décalage épistémique entre le *mot* et la *chose*, le *signe* et le *sens* est une curiosité banale en *histoire des sciences*. Grâce aux travaux d'*Aristote*, l'*histoire de la philosophie* s'est enrichie de la distinction, au sein d'une réalité à conceptualiser, entre la *puissance* et l'*acte,* renvoyant possiblement à l'*implicite* et à l'*explicite.* La philosophie étant un

[52]- Raymond P., *Matérialisme dialectique et logique*, Paris, François Maspero, 1977, p. 8.

discours explicite, comme le montre Jean-Pierre Vernant, la préférence de la formulation claire du souci pour la ruine de la métaphysique chez *Kant* au détriment de son *émergence progressive* de la terre antérieure se trouve ainsi justifiée.

Nous avons choisi d'illustrer l'anticipation du projet husserlien de philosophie de la rigueur à travers la permanence du souci pour la ruine de la métaphysique, en nous appuyant sur l'*œuvre explicite* de Kant. Le souci de travailler à la ruine de la *métaphysique classique* pour en faire une *science* est capital chez *Kant*, en ce qu'il peut passer pour l'objectif suprême de l'ensemble de sa démarche, dont les autres aspects de l'œuvre ne seraient alors plus ou moins que des *déductions problématologiques*[53], à en juger par la formulation du titre de l'un de ses ouvrages : *Prolégomènes à toute métaphysique future qui voudra se présenter comme science*[54]. Des commentateurs sérieux s'en sont bien aperçus, comme Martin Heidegger[55] et Ferdinand Alquié[56]. Ayant structuré et stabilité la problématique de la *déconstruction*[57] de la métaphysique dans la *Critique de la raison*

---

[53]- Au sens où Michel Meyer dans : « Qu'est-ce qu'un problème ? », in *Sciences et Avenir*, numéro précité, pp. 56-59, écrit : « *Quand comme bien souvent, on ne peut plus se limiter à ignorer purement et simplement* ***le*** *problématique, le refoulement consiste à le traiter en propre, ce qui revient à s'en distancier, fût-ce en le déplaçant, mais ce n'est plus résolutoire ; la résolution dépasse cette étape préliminaire, et les notions de refoulement et de réponse cessent alors de coïncider. De plus, il faut bien voir que l'aspect psychanalytique du refoulement n'est qu'un cas particulier de ce processus de différenciation que, puisqu'il a trait aux problèmes, l'on pourrait qualifier de « problématologique ». Comme opérateur de cette différenciation, le refoulement est appelé* refoulement problématologique : *il vise à maintenir la différence problématologique, afin que l'on puisse reconnaître et dissocier les problèmes de ce qui les résout… refouler le problème consiste alors à le dire comme tel, à l'identifier, à le poser en propre, afin de mieux pouvoir le résoudre, même si dans la vie de tous les jours, le refoulement des problèmes dans l'implicite s'accompagne bien souvent d'une résolution explicite ».*
Le problématologique, dans la conceptualisation d'une problématique, revient en somme à la *dimension critique*, qui le met en face pour mieux y voir clair.

[54]- Paris, Vrin, 1941, qui est l'exposé simplifié de la première Critique.

[55]- Heidegger M., *Kant et le problème de la métaphysique,* Paris, Gallimard, 1968.

[56]- Alquié F., *La Critique kantienne de la métaphysique,* Paris, PUF, 1968.

[57]- Ce concept derridien dit la volonté de son auteur de sortir la Philosophie du schéma systématique, pour la redéployer sous un mode plus approprié, ou

pure, Kant applique les résultats de cette recherche aux autres aspects de sa réflexion, pour obtenir notamment : *La Critique de la raison pratique,* et *la Critique de la faculté de juger.*

On peut noter clairement que, visant la ruine de la métaphysique, Kant ne fait pas la critique de la métaphysique comme savoir philosophique existant, en quelque sorte pour en montrer la portée et les limites, ce qui se rangerait bien sous le concept actuel d'*épistémologie,* dans sa double acception française et anglo-saxonne. Mais, il fait la critique de la raison humaine en tant que capacité cognitive de l'homme, dont la témérité à tout vouloir savoir va jusqu'à perdre de vue les limites naturelles qui l'empêchent d'atteindre un objectif si grandiose. C'est le premier signalement du *paradoxe* que nous verrons plus loin, et qui consiste en ce que le projet de philosophie de la rigueur vise *l'absolument vrai* à partir d'une *raison humaine absolument limitée.*

Il y a plus d'un argument pour situer la base épistémologique de la critique kantienne de la métaphysique classique dans ce qu'il est convenu d'appeler le *moment kantien de l'histoire de la philosophie,* comme le note Luc Ferry : *« Le moment kantien – et sur ce point des interprètes aussi différents que Heidegger et Cassirer trouvent à s'accorder – représente un retournement de perspective sans précédent dans l'histoire de la pensée. Ce retournement, dont la* Critique de la raison pure *est le théâtre, consiste en ceci : Kant pense d'abord la* finitude*, ensuite l'absolu ou la* divinité *»*[58]. Il en tire la conclusion que « *la prétention à connaître l'Absolu, à démontrer par exemple l'existence de Dieu… se trouve relativisée par rapport à l'affirmation initiale de la condition limitée de l'homme. C'est par rapport à cette dernière que la connaissance "métaphysique" sera dénoncée par Kant comme illusoire, parce que hors de la portée de l'homme… Tout à l'inverse, c'est au nom de la*

---

modeste, entre autres, dans le sillage de Husserl, à qui il a consacré l'étude sur *La voix et le phénomène,* Paris, PUF, 2007, 117 pages.

[58]- Ferry L., « Préface à la Critique de la raison pure *»,* trad. Jules Barni, Garnier-Flammarion, Paris, 1987, pp. I-XXIII. Telle est aussi mon édition de référence. Par ailleurs, la raison pour laquelle j'ai préféré invoquer un commentateur que l'auteur lui-même vient du souci de l'universalité du regard, qui revient à ce que deux regards croisés sur une préoccupation valent mieux qu'un seul.

finitude indépassable qui est celle de toute connaissance humaine, que la figure divine de l'Absolu est à son tour relativisée, rabaissée au rang d'une simple "Idée" dont la réalité objective est à jamais indémontrable par les voies d'une théorie philosophique ou scientifique »[59].

Ainsi, toute approche capitalisant la pensée kantienne devrait partir de cette donnée fondamentale, qui bouleverse, non l'ordre du savoir, mais surtout la manière de conceptualiser le réel. Car, la *métaphysique,* en tant que *signe* disant un *sens* issu de l'œuvre d'*Aristote*, induit l'idée que, dans le processus du penser, le pensant en arrive à l'émerveillement du métaphysique après avoir fait l'expérience des limites du sensible, afin que littéralement : « *métaphysique » soit ce qui vient ou va au-delà du physique.* L'Absolu échappant ainsi au dispositif conceptuel classique, il reste à réformer celui-ci pour l'adapter au nouveau positionnement du pensable, afin que la pensée ne devienne pas simplement impossible. L'intérêt épistémologique de ce renversement est l'*invention de l'historicité par Kant*, invention par laquelle il se dessine et s'assigne une place repérable et mémorable à l'intérieur de l'histoire de la philosophie : *« Avec le retrait du divin, avec l'autonomisation de la sensibilité par rapport au concept, l'homme apparaît comme un être voué de part en part à la finitude, c'est-à-dire, à une* temporalité *qu'aucun absolu ne vient plus relativiser. Rien d'étonnant dès lors, si la* Critique *ouvre un espace de réflexion au sein duquel viendra se loger une théorie de l'histoire qu'on peut considérer comme la première théorie philosophique moderne de l'historicité »*[60].

À partir de ce moment, les domaines respectifs du *savoir* et de la *foi* sont clairement distingués par le propos kantien : « *J'ai donc dû supprimer le* savoir *pour lui substituer la* croyance »[61]. Ainsi, la pensée humaine, dont la *curiosité* est la caractéristique principielle, cesse d'être aventureuse pour se déployer dans un espace *sensible*, soigneusement délimité, en réservant le *domaine suprasensible* à la postulation éthique. Entre les deux,

---

[59]- Ferry L., article précité, p. II.

[60]- Ferry L., article précité, p. XII. Tenu par l'obligation philosophique de modestie, Kant n'aurait plus pu se vanter lui-même de cette trouvaille.

[61]- Kant E., *Critique de la raison pure,* trad. Jules Barni, Garnier-Flammarion, Paris, 1987, p. 49.

l'homme fait *l'histoire* dans l'espace connu, parce que délimité, en se rappelant à la *liberté,* en tant que sujet pensant une pensée qui s'historicise, dans la mesure où la nature a voulu que l'homme tire entièrement de lui-même tout ce qui dépasse l'ordonnance mécanique de son existence animale. Il va de soi que tant que l'homme végétait dans son immédiateté sensible, il n'avait rien de plus qu'un animal. Mais, dès l'instant où il accède à la postulation éthique, grâce à la mise en crise des prétentions de la *raison humaine,* l'homme gagne en *liberté* et en *dignité.* En considération de ce qui précède, la *base épistémologique* de la mise en ruine de la métaphysique chez *Kant* repose sur la distinction de tous les objets possibles en *phénomènes* et *noumènes,* dont les natures respectives appellent des types épistémiques d'appréhension particuliers, que dessine une méthodologie appropriée, suivant les trois grandes rubriques de la *Critique de la raison pure,* à savoir : *Esthétique transcendantale, Analytique transcendantale* et *Dialectique transcendantale*. Dans ce schéma, *l'esthétique* établit la théorie de la *sensibilité* en tant que faculté des *intuitions ;* l'*analytique,* dont il parle, est celle de l'*entendement* qui opère au moyen du *concept ;* enfin, la *dialectique* est celle de la *raison humaine,* quand celle-ci s'aventure au-delà de la sensibilité en manipulant l'*Idée.*

À ce stade, nous pouvons dire que la *Critique de la raison pure* repose sur trois termes nodaux : *intuition, concept et idée*. Cette base épistémologique appelle une méthodologie appropriée. Afin de travailler à la mise en ruine de la métaphysique, Kant emploie la *méthode analogique*[62], en capitalisant les raisons du succès de la physique galiléenne, à l'image de laquelle, il entend réorganiser l'irrépressible curiosité de la métaphysique à vouloir tout savoir, alors que la raison sur laquelle elle s'appuie n'a pas l'ensemble de la possibilité cognitive requise. Il loue les physiciens d'avoir réussi à comprendre que « *la raison n'aperçoit que ce qu'elle produit elle-même d'après ses propres plans, qu'elle doit prendre les devants avec les principes, et forcer la nature à répondre à ses questions, au lieu de*

[62]- Dont la base observationnelle est tellement réduite que la généralisation est risquée, et la rigueur de la conclusion s'en trouve affectée.

se laisser conduire par elle comme à la lisière… »[63]. Ici, Kant sort de la réserve et crée l'exception qui, peut-être, deviendra la règle. Car, jusqu'à peu près autour de *Galilée*, qu'il cite en exemple, c'était toujours, sinon généralement, la *philosophie* qui instruisait la *science*. Mais, là, c'est l'inverse qui se produit. C'est peut-être là l'émergence de la *« posture modeste »* actuelle de la philosophie, pourvu que l'analogie aide la philosophie, sous la figure de la métaphysique, à se débarrasser de ses prétentions illusoires à saisir et rendre compte de l'Absolu.

La nouvelle démarche, que Kant suggère à la philosophie, pour triompher de l'illusion métaphysique, il la formule *analogiquement* de la sorte : « *En voyant comment les mathématiques et la physique sont devenues, par l'effet d'une révolution subite, ce qu'elles sont aujourd'hui,* je devais juger l'exemple assez remarquable *pour [être amené] à réfléchir au caractère essentiel d'un changement de méthode qui a été si avantageux à ces sciences, et à les* imiter *ici, du moins à titre d'essai, autant que le comporte leur analogie, comme connaissances rationnelles, avec la métaphysique. On a admis jusqu'ici que toutes nos connaissances devaient se régler sur les objets ; mais, dans cette hypothèse, tous nos efforts pour établir à l'égard de ces objets quelques jugements a priori et par conséquent qui étendissent notre connaissance n'ont abouti à rien. Que l'on cherche donc une fois si nous ne serions pas plus heureux dans les problèmes de la métaphysique, en supposant que les objets se règlent sur notre connaissance, ce qui s'accorde déjà mieux avec ce que nous désirons [démontrer], à savoir la possibilité d'une connaissance a priori de ces objets qui établisse quelque chose à leur égard, avant même qu'ils nous soient donnés… »* [64]. Sur la base de cet exemple « *remarquable* », Kant tire la conviction qu'« *en métaphysique, on peut faire un* essai *du même genre, au sujet de l'*intuition *des objets. Si l'intuition se réglait sur la nature des objets, je ne vois pas comment on en pourrait savoir*

---

[63]- Kant E., *Critique de la raison pure,* trad. Jules Barni, Garnier-Flammarion, Paris, 1987, « Préface de la première édition *»,* p. 41.

[64]- Kant E., *Op. cit.,* pp. 41-42. En note du bas de la page 43, Kant explique : « *Cette méthode empruntée au physicien, consiste donc à rechercher les éléments de la raison pure dans ce que l'on peut confirmer ou rejeter au moyen de l'expérimentation ».*

quelque chose a priori ; que si l'objet au contraire (comme un objet des sens) se règle sur la nature de notre faculté intuitive, je puis très bien alors m'expliquer cette possibilité » [65].

Platon[66] a pourtant attiré l'attention du philosophe contre l'*imitation,* en le prévenant de ce que l'imitation de l'*orignal* par la *copie* aboutit toujours à la *perversion* de celui-là par celle-ci, comme la perversion de la *science* par la *pseudoscience* : « *C'est donc à ce que nous voyons, un semblant de science que le sophiste possède sur toutes choses, et non la science véritable ? La meilleure copie est celle qui reproduit l'original en ses proportions de longueur, de largeur et de profondeur, et qui, en outre donne à chaque partie les couleurs appropriées… Ce qui paraît, parce qu'on le voit d'une position défavorable, ressembler au beau, mais qui, si l'on est à même de voir exactement ces grandes figures, ne ressemble même pas à l'original auquel il prétend ressembler, de quel nom l'appellerons-nous ? […] Le nom de* simulacre *? […]. Mais l'art qui produit un simulacre au lieu d'une image, ne serait-il pas très juste de l'appeler* l'art du simulacre *? Très juste. Voilà donc les deux espèces de fabrication des images dont je parlais, l'art de la copie et l'art du simulacre »*[67].

Kant aura raté l'art de la copie, mais réussi l'art du simulacre. Car, en imitant les mathématiques et la physique, la philosophie ne réussira jamais à faire comme elles, n'ayant déjà pas ni les mêmes objets, ni les mêmes méthodes, ni les mêmes objectifs, à plus forte raison[68]. L'avenir éclairant le passé, comment Kant a-t-il pu revaloriser l'« *art du simulacre* » prohibé par Platon, là où il fallait *inventer* ? N'ayant pas écouté Platon, et afin de montrer l'opérationnalité de ce changement spectaculaire de méthode en philosophie, Kant élabore pédagogiquement des tables qui fondent le fonctionnement logique de

---

[65]- Kant E., *Op. cit.,* pp. 41-42.

[66]- Platon, *Sophiste,* 235a-235e.

[67]- Platon**,** *Sophiste,* 233c-233e ; 235a-235e ; 235e-235c ; 236c-237a.

[68]- Je me permets de renvoyer le lecteur à mon article : « La philosophie : l'une des sciences humaines ? », publié dans *Penser l'épistémo-logique. Hommage à Charles Zacharie Bowao,* sous la direction de Marcel Nguimbi, Paris, L'Harmattan, 2014, pp. 67- 91.

l'*entendement humain*[69], avant d'accueillir l'*intuition* que lui sert la *sensibilité*. À cet effet, il monte *deux tables* qui s'appliquent, pour le premier cas aux *jugements* de la raison et, pour le deuxième, aux *concepts* de l'entendement :

Table des jugements :

	1. Jugements selon la *quantité* : - universels ; - particuliers ; - singuliers.	
1. Jugements selon la *qualité* : - affirmatifs ; - négatifs ; - indéfinis.		1. Jugements selon la *relation* : - catégoriques ; - hypothétiques ; - disjonctifs.
	1. Jugements selon la *modalité* : - problématiques ; - assertoriques ; - apodictiques.	

Au sujet de cette table des jugements, Kant fait quatre remarques importantes :

1. Les jugements *singuliers* peuvent être traités comme des jugements *universels*, dans la mesure où, n'ayant pas d'extension possible, leur prédicat ne peut être rapporté simplement à une partie de ce que contient le concept du sujet et être exclu du reste ;
2. Les jugements *indéfinis* doivent être distingués des jugements *affirmatifs*, dans le cadre d'une logique transcendantale, bien que la logique générale les mette au même rang, en faisant abstraction de tout contenu dans le prédicat ;

[69]- Ici, le terme « *entendement* » n'a pas le sens technique que lui donne Kant, en tant que *faculté des concepts,* à côté de celles respectives des *intuitions* et des *idées* que sont la *sensibilité* et la *raison*. Il signifie plutôt, et en ce lieu précis : *capacité humaine de comprendre.*

3. Tous les rapports de la pensée dans les jugements sont ceux : a) – du prédicat au sujet, b) – du principe à la conséquence, c) – de la connaissance divisée à tous les membres de la division ;

4. La modalité des jugements est une fonction tout à fait particulière, qui a ce caractère distinctif de n'entrer pour rien dans le contenu des jugements, du fait qu'en dehors de la quantité, de la qualité et de la relation, il n'y a plus rien qui forme le contenu d'un *jugement*[70].

Dans la traduction pratique de la curiosité humaine en connaissance, les jugements, dont la table vient d'être établie, s'appuient sur les concepts pour se constituer et permettre à l'entendement de les articuler.

Table des concepts :

	1. Concept selon la *quantité* : - unité ; - pluralité ; - totalité.	
2. Concept selon la *qualité* : - réalité ; - négation ; - limitation.		3. Concept selon la *relation* : - substance et accident ; - causalité et dépendance[71] ; - communauté[72].
	4. Concept selon la *modalité* : - possibilité-impossibilité ; - existence-non-existence ; - nécessité-contingence.	

[70]- À cette étape de la présentation du schéma kantien pour la ruine de la métaphysique, il n'y a pas de commentaire particulier que l'on puisse faire sur les remarques faites aux pages de 131 à 134 de la *Critique de la raison pure.*

[71]- Renvoyant à la relation de cause à effet.

[72]- Celle de l'action réciproque entre l'agent et le patient.

Conformément à l'option a prioriste qui est la sienne, Kant commente cette table en indiquant : « *Telle est la liste de tous les concepts originairement purs de la synthèse, qui sont contenus* a priori *dans l'entendement et qui lui valent le nom d'entendement pur. C'est* uniquement[73] *grâce à eux qu'il peut comprendre quelque chose dans les éléments divers de l'intuition, c'est-à-dire, en penser l'objet. Cette division est systématiquement dérivée d'un principe commun, à savoir de la faculté de* juger (*qui est la même chose que la faculté de penser) »*[74].

En somme, et méthodologiquement, Kant travaille à la ruine de la métaphysique à partir d'un triple dispositif : l'*appel à l'imitation* de la physique galiléenne, l'*élaboration des tables* des jugements et concepts, qui montrent pratiquement comment fonctionnent l'entendement, lors qu'il reçoit la matière (les intuitions) de la sensibilité, avant de les passer à la raison, en tant que faculté de synthèse, et le *rasoir* qui permet d'apprécier la *pertinence des jugements rationnels*. Le rasoir de Kant, un peu à l'image de celui d'*Ockham*[75], consiste en une articulation entre matière (intuition) et concept (idée), qui nous permet, entre autres, d'accentuer la dialogique entre le signe et le sens, et d'éviter l'égarement du sens au milieu, ainsi qu'il le précise clairement : « *Des pensées sans matières sont vides ; des intuitions sans concepts sont aveugles »*[76]. Ce double énoncé à

---

[73]- On verra plus loin que tel est l'un des germes du positivisme kantien, malgré toutes les précautions qu'il prend contre la rechute de la raison dans le dogmatique, après avoir réussi le parcours de la *Critique.*

[74]- Kant E., *Op. cit.,* p. 137.

[75]- Daniel Boquin et Jean Celeyrette écrivent à propos de *Summa logicae* : « *Le* signe *est pour Ockham ce qui permet de renvoyer à quelque* chose *d'autre que lui ; ce qu'Ockham nomme* tenir lieu *ou « supposer » pour cette chose. Dans ce domaine de signes, Ockham distingue les* termes singuliers *qui « supposent » pour une seule chose, et les* termes communs *qui peuvent « supposer » pour plusieurs… Ockham dénonce alors deux positions « réalistes » [qui] reviennent à créer des êtres supplémentaires, ce que refuse Ockham ; cette attitude est habituellement désignée sous le nom de «* rasoir d'Ockham *» : désormais,* on exige d'une bonne théorie scientifique qu'elle soit excisée des entités théoriques superflues *».*

Dans le langage contemporain, on dirait que le rasoir est un dispositif conceptuel qui rase techniquement le non-sens sous la dialogique signe-sens, qui garantit au discours sa signification et justifie sa pertinence.

[76]- Kant E., *Op. cit.*, p. 110.

l'objectif unique, mais qui paraît abscons, à première vue, pourrait gagner en *clarté* au regard du processus de la connaissance tel que décliné par l'auteur de la *Critique de la raison pure :* « *Toute notre connaissance commence par les sens, passe de là à l'entendement et finit par la raison »*[77].

Avant de formuler clairement l'objectif de son projet de ruine de la métaphysique classique, étape nécessaire pour que celle-ci devienne « *Science* », Kant prescrit une condition formelle à cet avènement : « *Au point de vue de la forme, il y a encore deux choses, la* certitude *et la* clarté*, que l'on est en droit d'imposer comme condition à tout auteur qui tente une entreprise si difficile. Pour ce qui est de la* certitude*, voici la loi que je me suis imposée à moi-même* : *dans cet ordre de considérations, l'opinion est absolument proscrite, et tout ce qui ressemble à une hypothèse est une marchandise prohibée qui ne doit être mise en vente à aucun prix, mais qu'on doit saisir dès qu'on la découvre… Pour ce qui est enfin de la* clarté*, le lecteur a le droit d'exiger d'abord la clarté*[78] *discursive (logique), celle qui résulte des concepts ; et ensuite la clarté intuitive* (*esthétique), *celle qui résulte des intuitions, c'est-à-dire des exemples ou autres éclaircissements in concreto… L'abbé* Terrasson *dit bien que si l'on mesure la longueur d'un livre, non d'après le nombre des pages, mais d'après le temps nécessaire pour le comprendre, il en est beaucoup dont on pourrait dire qu'ils* seraient beaucoup plus courts s'ils n'étaient pas si courts »[79].

Ce dernier passage montre bien que ce qui fait la *science,* ce n'est pas l'*étendue* ou la densité du texte, mais la *profondeur des idées* avancées, bien que structurées dans un ensemble textuel apparemment léger. Une fois que cette clause de forme est fixée, *Kant* en ajoute une autre de style : « Le devoir de la philosophie était de dissiper l'illusion résultant du malentendu *(…)*[80]*, dût-elle anéantir du même coup les plus accréditées et les plus aimées des chimères. Dans cette entreprise, j'ai eu pour objectif de tout embrasser, et j'ose dire qu'il n'y a point un seul*

---

[77] - Kant, *Op. cit*., p. 306.

[78]- Cette insistance sur le réquisit de *clarté*, nous la retrouverons avec la philosophie analytique ; elle témoigne d'un certain esprit pragmatiste chez Kant.

[79]- Kant E., *Op. cit.,* Préface à la première édition, pp. 34-35.

[80]- Voir p. 31. Les analytiques ambitionneront de dissiper les *ambiguïtés du langage*, objet essentiel de l'*Idéographie* de Frege. Ce terme « *malentendu* », on le retrouvera aussi bien chez Frege que chez Wittgenstein.

problème métaphysique qui ne soit ici résolu[81]*, ou qu'aussi la raison pure offre une si parfaite unité que, si son principe était insuffisant à résoudre, une seule des questions qui lui sont posées par sa propre nature, on ne pourrait que le rejeter, parce qu'alors, on ne saurait plus les appliquer à aucune autre question avec une entière confiance*[82] *»*[83].

Mais, par-delà l'énonciation de cette double clause de forme et de style, par laquelle Kant donne à voir son *attachement à la rigueur* dans l'agencement du discours, l'objectif de l'entreprise de ruine méthodique et technique de la métaphysique est de faire de celle-ci ce que *Husserl* appellera une « *science rigoureuse* », accomplissant ainsi l'ambition formulée en 1783, dans : *Prolégomènes à toute métaphysique future qui voudra se présenter comme science.* Quand la métaphysique sera devenue « *science* », ainsi que l'a projetée Kant, elle se présentera sous un nouveau jour, qui en fasse le meilleur héritage cognitif légué à la postérité :

« *Aussi, la* métaphysique *a-t-elle le rare bonheur, qui ne saurait être le partage d'aucune science rationnelle ayant affaire à des objets (car la* logique *ne s'occupe que de la forme de la pensée en général), la science elle, peut embrasser complètement tout le champ des connaissances qui relèvent d'elle, achever ainsi son œuvre et l'abandonner à la postérité comme une possession qui ne peut plus être augmentée, puisqu'il ne s'agit que de déterminer les principes et les limites de leur usage, et que c'est elle qui les détermine.* Elle est donc tenue à cette perfection comme science fondamentale… *»*[84].

La conviction de Kant est définitivement faite sur sa contribution à l'élaboration d'une science philosophique sûre : « *La critique peut seule couper les racines du* matérialisme, *du* fatalisme, *de* l'athéisme, *de* l'incrédulité *des esprits forts*, *du* fanatisme *et de la* superstition, *ces fléaux qui peuvent devenir nuisibles à tous, comme aussi de l'*idéalisme *et du* scepticisme, *qui ne sont guère dangereux qu'aux écoles et pénètrent difficilement dans le public. Si les gouvernements jugeaient à propos de se mêler des affaires des savants, ils feraient beaucoup plus*

---

[81]- Ce ton très positiviste, on le retrouvera chez L. Wittgenstein au sujet de la même préoccupation.

[82]Cette *confiance***,** Wittgenstein l'appellera : *certitude***.**

[83]- Kant E., *Op. cit.,* p. 32.

[84]- Kant E., *Op. cit.*, p. 45.

sagement, dans leur sollicitude pour les sciences aussi bien que pour les hommes, de favoriser la liberté d'une critique qui seule est capable d'établir sur une base solide les travaux de la raison, que de soutenir le ridicule despotisme des écoles, toujours prêtes à dénoncer à grands cris un danger public, quand on déchire leurs toiles d'araignées, dont le public n'a jamais entendu parler et dont il ne peut pas même, par conséquent sentir la perte »[85].

Contre la réserve habituelle, Kant est satisfait de sa contribution à la Science universelle et croit dur comme fer avoir débarrassé la métaphysique classique de ses illusions et l'avoir placée sur une voie *sûre*[86] : celle de la *critique*, sur laquelle devra s'appuyer toute possibilité ultérieure d'approfondissement du Savoir. La formulation de *l'ambition kantienne de ruiner la métaphysique classique, en vue de la muer en une science sûre*[87] montre la détermination et la ténacité d'un philosophe à l'esprit encyclopédiste, qui a réellement travaillé à la réconciliation de la philosophie avec la rigueur du discours, qu'on n'a plus vu être pratiquée qu'en logique, puisque Dominique Lecourt parle même des *Piètres penseurs*[88].

Au terme de cette présentation de la tentative de *ruine de la métaphysique* chez Kant, nous pouvons dire que *la rigueur de la philosophie repose sur la force et la finesse des procédures de ses conceptualisations et de ses jugements, dans le cadre d'une science a prioriste, fondée sur l'imitation de la réussite de la physique mathématique, mais qui résiste difficilement à la complexité de la pratique scientifique historique*. Tout en res-

---

[85]- Kant E., *Op. cit.,* p. 51.

[86]- L'objet de la présente partie n'est pas de suivre les développements de la *Critique de la raison pure,* mais d'en caractériser l'esprit en le situant par rapport au projet historial de *philosophie de la rigueur.*

[87]- Dans la mesure où à la page 33, Kant insiste sur la *certitude,* cela me paraît suffisant pour penser que chez lui, l'assurance de l'entreprise cognitive est le qualificatif le plus pertinent dont on puisse le gratifier, au sens où il est permis de parler à son propos d'une *science sûre,* comme se voulant *assurée et sachant à quoi s'en tenir.*

[88]- Lecourt D., *Les piètres penseurs,* Paris, Flammarion, 1999, où il dénonce ces penseurs dont les œuvres sont incapables d'*infléchir le cours du monde,* en ces termes : « *Un penseur qui délaisse la pensée, dont il a reçu la charge, et ne se soucie plus que de la porter au-delà d'elle-même, je l'épingle comme "piètre penseur". À l'ère des "maîtres penseurs" a succédé, selon moi, l'époque des "piètres penseurs" »* (dos de la couverture).

tant collé à l'objet de l'analyse : *l'évaluation prospective du projet de philosophie de la rigueur*, l'on peut noter, toutefois, que la civilisation occidentale, saisie historialement, repose sur un *a priori épistémologique* qui affirme que *l'ordre du savoir fonde l'ordre social* et qui consiste en la valorisation du savoir et de l'éducation comme conquête fondamentale, sans cesse réajustée, pour organiser et réguler la vie sociale, dans la perspective de l'accomplissement des grandes aspirations de l'Humanité sur terre.

Tel est le contenu de la *Sagesse,* dans laquelle il y a, d'un côté, le *savoir* qui, devenu progressivement *technoscience*, tout en délivrant l'homme de l'ignorance et des superstitions, contribue à l'amélioration de ses conditions de vie, et à la prolongation conséquente de son espérance de vie sur terre, pour autant que la cause de la mort est diagnostiquée comme étant exclusivement biologique. Mais, il y a aussi, de l'autre, la *vertu* qui pousse l'homme à sortir de l'animalité pure, par *l'éducation*[89], pour conquérir et accéder à la dignité de la condition humaine (humanité) : sous la forme d'une normalisation des comportements par rapport aux exigences transversales du développement, permettant à l'homme de faire l'expérience d'un certain bonheur sur terre. Telle est la leçon qu'inspire cette analyse de la quête kantienne de la rigueur à travers le projet de ruine de la métaphysique comme anticipation de la formulation explicite du projet de philosophie de la rigueur, dont l'examen critique et prospectif des avatars fera l'objet du chapitre suivant. Et cette leçon, les hommes de tout lieu et de tout temps devraient se *l'approprier*[90], puisque, non seulement ils vivent déjà

---

[89]- Au sens kantien du *travail sur le caractère de l'être humain* (identification, connaissance et correction/promotion progressive des traits du caractère), en vue de son harmonisation avec la loi morale, fondement et finalité de la vie de droit, et non au sens actuel où l'éducation se confond avec l'instruction et la formation aux métiers. Les hommes n'étant pas éduqués, mais simplement formés, leur comportement social présente le spectacle que l'on voit quotidiennement dans toutes les sociétés du monde.

[90]- Car, comme l'a noté Martien Towa, là se trouve le secret de la domination de l'Occident sur le reste du monde : « *La démarche philosophique se caractérise, disons-nous, par la liaison intime entre le souci de connaître rationnellement, méthodiquement la réalité aussi bien physique que socioculturelle et la volonté de prendre appui sur ce savoir pour définir l'orientation profonde, absolue que doit adopter le comportement humain... Cependant, quelles que soient leurs divergences, toutes les philosophies, pour mériter le*

à son rythme, mais aussi, l'œuvre d'Auguste Comte, que nous allons à présent interroger, pour savoir si l'on peut y trouver quelque chose comme une « *philosophie de la rigueur »,* marque proprement l'articulation entre progrès de la recherche positive de la Vérité et progrès sociopolitique.

Florence Khodos, qui a présenté le *Cours de philosophie positive* d'Auguste Comte, note : « *Ces deux* Leçons *ont marqué une étape de la philosophie. Une partie de leur contenu est passée dans le sens commun. D'autres aspects plus étroitement liés aux problèmes d'une époque, et au projet d'un auteur, gardent un grand intérêt historique. Il y a dans chaque siècle un très petit nombre de penseurs qui demeurent pour nous des références. Nous entendons par là que rien de ce qui a suivi dans l'histoire de la pensée n'est compréhensible sans eux, même et surtout les mouvements qui les ont contredits ou refusés. Comte est de ceux-là, et pour le XIX*e *siècle français, il est le principal et peut-être le seul. Plus particulièrement les* Leçons *introductives du* Cours de philosophie positive *sont le type même du texte classique »* [91]. Ce passage de Florence Khodos montre la place de l'œuvre d'Auguste Comte (1798-1857) dans l'histoire de la philosophie (celle du XIXe siècle).

À travers l'extrait ci-après, Comte présente lui-même le parcours de sa recherche : « *En étudiant ainsi le développement total de l'intelligence humaine dans ses diverses sphères d'activités, depuis son premier essor le plus simple jusqu'à nos jours, je crois avoir découvert une grande loi fondamentale, à laquelle il est assujetti par une nécessité invariable, et qui me*

---

nom de philosophie, doivent résulter d'un débat sur l'absolu, sur la réalité, les valeurs et les normes suprêmes.
S'il est vrai que l'esprit scientifique ne peut s'enraciner qu'au détriment de la mentalité surnaturaliste et que l'introduction de la technologie moderne nécessite des transformations profondes au niveau de l'organisation de la production, de la taille des États (…), il faut voir en même temps que la science et la technologie constituent un atout puissant dans l'effort de redécouverte et de promotion des cultures traditionnelles : recherche, enregistrement ou impression des résultats et leur diffusion par les mass médias » (Towa M., *L'idée d'une philosophie négro-africaine,* Yaoundé, Édition Clé, 1979, pp. 13 ; 70).

[91]- Comte A., *Cours de philosophie positive,* introduction et commentaires par Florence Khodos, collection dirigée par Laurence Hansen-Love, édition numérique de Pierre Hidalgo, éditions La Gaya Scienza, décembre 2012, **http://sspsd.u-strabg.fr/IMG/pdf/Comte_discours_philosophie**, p. 7.

semble pouvoir être solidement établie, soit sur les preuves rationnelles fournies par la connaissance de notre organisation, soit sur les vérifications historiques résultant d'un examen attentif du passé »[92]. Il précise que « *cette loi consiste en ce que chacune de nos conceptions principales, chaque branche de nos connaissances passe successivement par trois états théoriques différents : l'état théologique ou fictif ; l'état métaphysique, ou abstrait ; l'état scientifique ou positif »*[93].

Auguste Comte tire de cette précision la conviction que « *l'esprit humain, par sa nature, emploie successivement dans chacune de ses recherches trois méthodes de philosophie, dont le caractère est essentiellement différent et même radicalement opposé : d'abord la méthode théologique, ensuite la méthode métaphysique, et enfin la méthode positive »*[94]. La conséquence en est l'existence successive de « *trois sortes de philosophies, ou de systèmes généraux de conception sur l'ensemble des phénomènes, qui s'excluent mutuellement ; la première est le point de départ nécessaire de l'intelligence humaine ; la troisième, son état fixe et définitif ; la seconde est uniquement destinée à servir de transition »*[95]. Par ces passages, Comte développe une conception linéaire de l'évolution de la connaissance humaine, en considérant l'étape positive ou scientifique, comme point d'aboutissement, ou fin de l'histoire du développement de l'intelligence humaine. En cela, il est le *fondateur du positivisme*[96], et l'un des précurseurs de la *Sociologie*. Cette contribution à la Science universelle de l'auteur de la célèbre loi des trois états permet de comprendre la cristallisation faite aujourd'hui sur les sciences qualifiées de « *positives* », autrement appelées « *sciences exactes* » ou « *sciences dures* », par opposition aux « *sciences molles »,* sociales ou humaines[97], comme les mathématiques et la physique.

---

[92]- Comte A., *Op. cit.,* p. 3.
[93]- Comte A., *Op. cit.,* p. 3.
[94]- Comte A., *Op. cit.,* p. 3.
[95]- Comte A., *Op. cit.,* p. 3.
[96]- Dont le type de lien avec le *Positivisme logique* du Cercle de Vienne sera précisé.
[97]- Cette classification s'appuie, entre autres, sur le point de vue bachelardien, selon lequel les *« sciences humaines »* ne mériteraient pas encore le statut de « *sciences objectives* », pour n'avoir pas encore opéré leur « *rupture épistémologique* », dans le sens du principe wébérien de neutralité axiologique. Historiquement, cela peut aussi se comprendre par le fait que Comte a été

Sur cette base, Comte envisage la réalisation d'une triple tâche, revenant à éliminer les spéculations métaphysiques abstraites, établir les critères de la rationalité des savoirs et comprendre les lois de l'organisation sociale. Son influence sur l'épistémologie française actuelle est considérable, au regard du fait que sa démarche intègre toutes les régions des sciences connues à ce jour jusqu'à la nouvelle région des sciences humaines/sociales, à travers le cas de la Sociologie, à l'émergence de laquelle Comte aura fondamentalement contribué.

Ce résumé fait apparaître, d'une part, le caractère historique du positivisme d'Auguste Comte, ainsi que l'a souligné Florence Khodos dans son extrait que nous avons cité plus haut, lorsqu'elle parle du « *grand intérêt historique* » que garde l'œuvre de Comte, en considération d'un certain nombre de travaux épistémologiques actuels tendant à montrer la « *fin des certitudes* » en Science, comme ceux de Ilya Prigogine, et d'autre part, il montre que la thématique de la rigueur comme soubassement de la construction de la science traverse implicitement son édifice de bout en bout. En effet, ce dernier aspect, qui nous préoccupe ici, transparaît à travers *la notion et le souci d'ordre* qui sous-tend toute sa production philosophique, concernant notamment ses trois principaux chantiers que sont : l'axiomatisation épistémo-éthique ayant abouti à la mise en évidence de *la loi des trois états*, (états théologique, métaphysique et positif), qu'il considère comme fondamentale dans l'histoire du développement de l'intelligence humaine, la classification des sciences en *sciences théoriques et pratiques*, et en *sciences concrètes et abstraites*, et l'ouverture/l'élargissement de l'enquête scientifique à la dimension sociale de la vie humaine, qui conduira à la naissance de la Sociologie.

Cette notion et ce souci épistémo-éthiques d'ordre témoignent inversement de la ferme volonté d'Auguste Comte de ne pas laisser les choses aller d'elles-mêmes, mais de les prendre intellectuellement en mains, avec davantage de rigueur, de vigueur et de dirigisme, c'est-à-dire, à la frontière de *l'intolérance,* de ce qui entre dans le schéma face à ce qui le viole. Et, l'on sait que cette intolérance épistémo-éthique, prin-

---

influencé par Bacon, Descartes, Condorcet, Saint-Simon et Bichat, alors qu'il influencera des auteurs comme Littré, Michel Bakounine, Le Play, Mill, Proudhon, Bernard, Ferry, Durkheim, Lévy-Bruhl, Duhem, Alain, Maurras, Brunschvicg, Gilson, Bachelard, Canguilhem.

cipiellement inévitable chez Comte, causera la mort ou l'échec du positivisme logique, sous son enveloppe analytique. L'impératif épistémo-éthique kantien – « *Il n'y a pas de philosophie que l'on puisse apprendre… On ne peut qu'apprendre à philosopher* »[98] par soi-même – prescrit au philosophant la double obligation épistémo-éthique de *s'informer* dans l'histoire de la pensée, afin d'accéder au déjà-pensé et connu, et d'éviter de répéter la science d'il y a cent ans, d'une part, et *d'innover*, par l'aménagement d'un espace d'expression du « *Je pense que… »,* par-delà le déjà-pensé et connu, d'autre part. Ainsi, il apparaît chez Comte, que la rigueur, c'est le nécessaire ordre que l'homme doit observer, en vue du développement de son intelligence sur la connaissance positive des objets empiriques jusqu'aux phénomènes sociaux.

Sur la base de cette brève généalogie, il est permis, tout au moins logiquement, de penser que l'élaboration des avatars du projet de philosophie de la rigueur, dont nous situons le premier geste explicite chez Husserl, s'est faite sans ignorer, d'une façon ou d'une autre, cette généalogie du projet de philosophie de la rigueur, ou de philosophie analytique.

[98]- Kant E., *Critique de la raison pure,* p. 625.

Chapitre II.
Ambitions et itinéraire de la philosophie analytique à la philosophie post-analytique

De Frege à Carnap, l'*analyse logique du langage* est l'esprit souterrain dont on ne voit que les *traces*, le fil conducteur qui, au cœur du *courant analytique*[99], alimente les *figures historiques* de celles-ci de sa sève essentielle. À ce titre, et avant d'étudier comparativement les figues du projet choisies à titre illustratif (Husserl, Frege et Wittgenstein[100]), ce chapitre II va s'employer à présenter les ambitions du projet et en dresser brièvement l'*itinéraire,* pour essayer de comprendre comment s'est effectué le passage de la philosophie analytique à la philosophie post-analytique.

Selon certains auteurs, comme Pierre Jacob, la philosophie analytique serait née deux fois : « *En Allemagne dans les années 1880 et en Angleterre dans les années 1900 »*[101]. Voulant marquer les différences entre les deux naissances, l'auteur note,

---

[99]- On peut dire que la philosophie analytique est la discipline fondamentale de la philosophie de la rigueur ; l'analyse logique est son bras droit, notamment chez Frege, Russell, Wittgenstein et Carnap. Mais, l'on peut voir que chez Husserl, l'analyse du langage, a été préparée par la série des *Recherches logiques,* dont Derrida a produit l'un des meilleurs commentaires critiques.

[100]- Cette sélection illustrative est dans l'ordre historique des choses, ainsi que le relèvent Jan Sebestik et Antonia Soulez dans la présentation du *Cercle de Vienne. Doctrines et controverses* (Paris, L'harmattan, p. 14) : « *Il apparaît que le positivisme logique est bien l'héritier de la tradition empiriste qui, au-delà de Mach, remonte à Mill et à Hume (et dans une moindre mesure au positivisme d'Auguste Comte), mais aussi d'un puissant courant logico-sémantique représenté par Bolzano, Frege, Peirce, Husserl, Russell et Wittgenstein ».*

[101]- Jacob P., *L'empirisme logique. Ses antécédents, ses critiques,* Paris, Minuit, 1980, p. 31.

concernant Frege : « *Trois différences entre les deux accouchements font du deuxième un événement à la fois spectaculaire (en tout cas, plus bruyant) et moins révolutionnaire que le premier. L'œuvre de Frege se borne à la logique, au logicisme et à l'analyse des significations. Elle ignore purement et simplement la philosophie générale et notamment la théorie de la connaissance »*[102]. Concernant Russell, il écrit : « *Les contributions de Russell et de Moore sont au contraire complètement embourbées dans des controverses générales…* Entre 1897 et 1918-19, Russell n'aura pas épousé moins de trois attitudes philosophiques globales. *En même temps, la logique et l'analyse linguistique ne pouvaient pas instaurer une tradition (philosophique) sans courir le risque de se diluer en abordant des thèmes généraux, notamment la théorie de la connaissance »*[103]. Il conclut ainsi : « *Mais, comme a raison de le souligner Dummett, il faudra attendre le* Tractatus *de Wittgenstein pour retrouver l'austérité et la retenue du propos de Frege* »[104].

Le recoupement des sources que nous avons consultées montre qu'il en est réellement ainsi, au point où, née deux fois dans l'espace et le temps, la philosophie analytique est riche de sa diversité, dont nous allons essayer de vérifier la pertinence en suivant le parcours de ses œuvres fondatrices.

Ainsi, la philosophie analytique[105] naît une *première* fois avec Gotlob Frege (8 novembre 1848-26 juillet 1925), en Allemagne. Celui-là construit son dispositif en épôchalisant l'idéalisme de son compatriote Hegel, et en donnant à la philosophie analytique le contenu et la figure du *logicisme*, qu'il cultive à travers des disciplines comme la logique, l'arithmétique, la géométrie et l'épistémologie, au moyen desquelles, il met en jeu les concepts essentiels de « *fonction* », d'« *idéographie* » et de « *dénotation* », qu'il exprime dans des

---

[102]- Jacob P., *Op. cit.,* pp. 31-32.
[103]- Jacob P., *Idem,* p. 32.
[104]- Jacob P., *Ibidem,* p. 32.
[105]- Dans le présent parcours, je m'inspire largement de l'article de Stéphane Chauvier, intitulé : « Le langage, la pensée et les origines de la philosophie analytique », version légèrement remaniée d'un exposé qu'il présenta, le 1er avril 1999, lors d'une journée MAFPEN de l'Académie de Caen, consacrée à la philosophie analytique.

travaux majeurs comme *Les fondements de l'arithmétique, Écrits logiques et philosophiques, Idéographie*.

Influencé, notamment, par le projet de langue caractéristique universelle de Leibniz et la théorie du jugement synthétique a priori de Kant, Frege a apporté une contribution fondamentale en logique et en mathématique, par sa théorie de la démonstration, de la définition et son analyse des nombres qui, suivant la méthode de formalisation de la pensée logique, a pris les différentes *pistes* de la formalisation systématique, l'analyse des phrases complexes, l'analyse des quantificateurs, entre autres, grâce auxquelles, les historiens ne se trompent pas en le considérant comme le *père* de la philosophie analytique, avec la *nuance* à apporter contre le propos de Pierre Jacob, rapporté tout à l'heure, quant à l'abus évident de considérer Frege et Russell comme des *cogéniteurs* de la philosophie analytique, alors que, logiquement, malgré la complémentarité de leurs contributions à la logique dans un rapport au Temps différencié, Frege reste le *primitif*, ayant inventé un modèle original, dont Russell essaie de réévaluer la pertinence. Pour cela, le sens du projet frégéen a été de vouloir réaliser, par le développement d'une notation formelle de la pensée, l'idée leibnizienne d'une langue caractéristique universelle, qui soit aussi le fondement logique de l'« *entente rationnelle* » entre les hommes.

Dans ce cadre, il considère une expression complète comme une expression signifiante dénotant un objet, telle que l'on puisse distinguer des « *noms simples d'objet* » (« 2 »), des « *noms complexes d'objets* » (« 2+2 ») et des « *propositions* », dont l'enjeu revient à montrer, par exemple, que les noms complexes du genre : « $(2)^2$ », « $()^2$ » constituent la *fonction,* dont les parenthèses indiquent la place des arguments (simples ou complexes), sans lesquels, cette fonction serait incomplète et s'appellerait encore « *concept* ». Il en est de même de l'objet « (2+2) » qui dénote le résultat de son application sur les arguments, à savoir « 4 », alors que les propositions (« *concepts* ») dénotent des *valeurs de vérité,* dans la double direction où, le *Vrai* (« (2+2) = 4 ») dénote le Vrai et le *Faux* (« (2+2) = 5 ») dénote le Faux, avec la règle que la prédication s'analyse comme une fonction.

Comme *père* de la philosophie analytique, Frege a créé le *calcul des prédicats*, fonction d'une ou plusieurs *variables* que

ses arguments divisent en vrai ou en faux, vérifiables par les techniques conventionnelles. Ainsi, la proposition : « *le soleil brille* » signifie que l'objet dénoté par *le soleil* tombe sous le concept signifié par le terme *brille*. Il note alors B (), le concept, quand *le soleil brille* est noté B(s), en fonction du nombre d'arguments liés à la nature de la fonction considérée. Cette théorie frégéenne générale de la proposition s'applique particulièrement à la philosophie du langage, en considérant que *la pensée est inséparable du langage,* qui permet à l'attention de se libérer de l'immédiateté sensible, bien que cette libération se fasse au moyen d'autres éléments sensibles, que sont les *signes* (sonore, écrit et visuel)*,* et que, finalement, le langage libère la pensée, comme la technique de navigation contre le vent libère du vent par le vent, d'un côté, mais que les langues ordinaires pèchent par l'*équivocité* de leurs signes, et aussi par le fait qu'elles *ne sont pas calquées sur les lois objectives de la pensée*, sinon sur celles de la psychologie humaine : sans rigueur, de l'autre. Au regard de cette lacune technique, Frege distingue les deux types de langage, par l'invention[106] d'une langue spéciale, formalisant les exigences logiques. Dans ce processus, l'écriture constitue une étape importante dans et pour la libération de la *pensée rigoureuse*, et permet de s'appuyer sur des *signes constants*, comme elle permet de rapporter librement l'énoncé aux lois de la logique. Dans ces conditions, la première tâche de la logique sera d'*édifier un langage aussi rigoureux que possible*, au sein duquel toute lacune dans l'exposé des raisons puisse être *aperçue d'un coup d'œil*.

Ici, Frege développe son *positivisme véritable*, sa philosophie de la rigueur, fondée sur la croyance en l'infaillibilité de la raison, à travers le développement d'une conception du langage tirée de ses recherches logiques, dans laquelle, il montre la nécessité de distinguer *sens* et *dénotation,* dans la mesure où, le problème du jugement d'identité : « a = b » est un jugement d'identité, dans lequel « a » et « b » dénotent des objets, tels que

[106]- Ce terme est sûrement à relativiser. Car, par exemple, concernant le carré logique, dans *Idéographie,* il reformule la présentation du même instrument historique d'origine aristotélicienne, tout en se plaçant dans la *logique du jugement*, en rupture avec celle du *concept*, issue d'Aristote, différence d'approche, par laquelle, aussi, il situe sa différence d'avec Boole, par ailleurs.

« a = b » est vrai, si l'objet « a » est identique à l'objet « b », si a et b dénotent le même objet, ou ont la même dénotation. Ainsi, les mathématiques évitent de se réduire à de *vaines tautologies*, comme *« Paul est Paul »*, grâce au fait que deux formules dénotant, pourtant, le *même objet x*, n'ont pas nécessairement le *même sens,* comme le *vainqueur* d'Austerliz (a), qui est le même individu (x) que le *vaincu* de Waterloo (b) : mais, les deux expressions n'ont nullement le même sens. Ainsi, Frege tient pour techniquement capitale, la distinction entre *sens* et *dénotation*, au sens où, dans un discours, la *dénotation est l'objet auquel on fait référence*, tandis que *le sens est le mode de donation de cet objet*, comme le montrent les exemples suivants où, *« l'étoile du matin »* et *« l'étoile du soir »* ont des *sens différents,* mais la même dénotation (Vénus). Cette distinction frégéenne, que rejettera Russell, a pour objet de montrer l'utilité d'une formule comme a = b, qui ne se réduit pas à a = a, ce grâce à quoi, nous apprenons que deux concepts distincts peuvent renvoyer à un seul et même objet, puisqu'il est entendu que le concept se dit d'un objet, sans se confondre avec lui. Par exemple, *« le cheval »* est en fait un certain objet que nous dénotons par sa propriété d'*« être un certain cheval ». « Il y a un cheval »* veut dire qu'il existe un x (objet dénoté), tel qu'il est un cheval (*concept signifié*). En effet, le langage désigne le plus souvent moins chaque objet par un *nom propre* que par une *catégorie commune* à plusieurs objets.

Anticipant métaphysiquement la critique de Russell, Frege attire l'attention contre la possibilité de psychologiser la distinction qu'il établit entre sens et dénotation : le *sens* n'étant pas la représentation subjective que chacun voudrait introduire sous le concept. C'est en cela qu'il est rigoureux et universel, parce que reposant sur un *fond d'objectivité*, auquel conduiraient les différentes pistes comme : « 2+2 », qui a la même dénotation que « 3+1 », sans que l'objet soit le même. Avec ce *logicisme*, Frege, de son vivant, a connu le refus ou la négligence d'articles destinés à la publication, tant par les logiciens que les philosophes.

Il faudra attendre Russell, pour reconnaitre l'importance de cette production, qui glissera au Cercle de Vienne, à travers Rudolf Carnap, qui suivît les cours de Frege à Iéna. À ce titre, l'influence de Frege sur la pensée postérieure peut se mesurer

doublement au fait qu'il est, *d'une part*, l'inventeur incontesté de la logique moderne, dans le jeu d'ignorance réciproque avec Boole[107], léguant ainsi aux mathématiques modernes un formidable outil, et d'autre part, qu'il est le père de la philosophie analytique, ayant à ce titre influencé et inspiré des auteurs aussi majeurs que Russell, Wittgenstein, Whitehead, Carnap, le Cercle de Vienne, Popper, Dummett, Searle et la majeure partie de la philosophie analytique du XX^{e} siècle. Husserl, père de la phénoménologie, âprement critiqué dans un article de Frege[108] qui l'accuse de « *psychologisme* », en prît acte et modifia ses conceptions, en conséquence, comme il convient, en application du principe d'honnêteté.

Comme l'a indiqué Pierre Jacob supra, la philosophie analytique naît complémentairement une *deuxième fois* avec Bertrand Russell (18 mai 1872-2 février 1970) qui, inspiré/influencé par Euclide, Leibniz, Hume, Frege, Whitehead, Wittgenstein et Moore, travaille contre l'empirisme de ses compatriotes et combine fondamentalement les apports de Frege avec ceux de l'ancien empirisme britannique issu de David Hume, pour élaborer l'*atomisme logique* et la *théorie des descriptions définies*, dans le cadre des disciplines logique, mathématique, physique, éthique, religieuse et politique. Ayant contribué au débat philosophique général, Russell a globalement produit une œuvre que l'on peut résumer suivants *trois principaux axes* : la logique, le combat social et moral. Capitalisant les travaux de Giuseppe Peano sur l'axiomatisation de l'arithmétique et les siens propres, il élabore la *question du fondement des mathématiques*, le logicisme, et soutient l'*idée d'une philosophie scientifique*, qui confirme ma thèse en cours de démonstration, tout en proposant d'appliquer l'analyse logique héritée de Frege aux problèmes philosophiques traditionnels, comme les analyses de l'esprit, de la matière, de la connaissance ou de l'existence du monde extérieur. Fidèle en cela à la tradition du *Cercle de Vienne*, Russell (que Jules Vuillemin fit connaître en France) élargit sa contribution au bonheur de l'Humanité par un enga-

[107]- Rapporté par Souleymane Bachir Diagne, « Les procédures algébriques de Georges Boole et leur signification logique », in *Revue sénégalaise de philosophie,* n° 9, janvier-juin 1986, pp. 29-51.

[108]- Rassemblée dans le corpus *Frege-Husserl Correspondance*, Trans-Europ-Express, 1987 (bilingue).

gement social et moral ayant pris des formes diverses, compte tenu desquelles, il écrit dans une langue simple et accessible, afin de partager sa conception d'une philosophie rationaliste œuvrant pour la paix et l'amour dans le monde.

Les contributions de Russell au niveau précisément logique portent essentiellement sur le *développement du calcul des prédicats de premier ordre*, la défense du logicisme, le paradoxe qui porte son nom et la théorie des types, dans le contexte d'un XX^{e} siècle où Frege a fait de la logique une science à part entière, avec son *Idéographie*, stimulant ainsi Russell (*Principles of Mathematics, 1903*, et *Principia Mathematica,* à partir de 1910) à construire un calcul des propositions, un calcul des classes, et un calcul des relations, d'après une analyse des propositions qui se heurtera, toutefois, à plusieurs *difficultés*, dont quelques paradoxes, et l'impossibilité d'analyser l'unité de la proposition.

En effet, contre la logique classique qui, depuis Aristote, Port-Royal et Descartes, développe la conception selon laquelle, le raisonnement est composé de jugements, et les jugements d'idées, Bertrand Russell *élabore la proposition atomique comme base de l'édifice logique*, dont la perspective revient, d'une part, à combiner les propositions, et d'autre part, à analyser celles-ci en leurs éléments constituants, sur lesquels, sa position a varié : tantôt ontologique, tantôt générique. Dans ce cadre, la proposition simple ou atomique est aussi dite inanalysée, tandis que la proposition complexe ou moléculaire peut s'analyser en fonction de la nature des *connecteurs ou constantes logiques* qui la déterminent (et, ou, si, alors, soit, par conséquent…). La fonction syntaxique de ces constantes logiques leur confère le statut d'opérateurs du calcul propositionnel ayant une signification déterminée en tant que *foncteurs de vérité.* Ce terme, strictement logique, est à sa bonne place. Dans *le langage ordinaire*, il renvoie aux *mots de liaison*, en tant qu'ils articulent les propositions, mais dans le *méta-langage*, ils permettent d'apprécier et de calculer le degré de véridicité ou de fausseté des propositions. C'est le développement qu'il fait dans *La philosophie de l'atomisme logique,* où il définit la proposition atomique comme *une proposition qui ne contient qu'un seul verbe*, suivant l'exemple : « *Socrate est mortel* » ou : « *Il pleut* », proposition atomique, fonctionnant

suivant le *principe de bivalence*, qui la rend susceptible de n'être que vraie *ou* fausse.

Ce faisant, Russell réfute la *théorie naïve des ensembles issue de Frege*, en découvrant un paradoxe qui porte son nom et dont on peut donner diverses versions en langage ordinaire, ainsi que le rapporte Joseph Vidal-Rosset : *« Le barbier d'un village rase toutes les personnes qui ne se rasent pas elles-mêmes et seulement celles-là. Le barbier de ce village se rase-t-il lui-même ? S'il se rase lui-même, en vertu de ce qui le définit, alors il ne se rase pas lui-même, et, s'il ne se rase pas lui-même, alors toujours en vertu de sa définition, il se rase lui-même. Le barbier de ce village se rase et ne se rase pas lui-même »*[109].

Russell accéda à l'intelligence de ces paradoxes en 1901, en cours de rédaction des *Principes des mathématiques*, et dut créer la théorie des types, pour les résoudre, avec l'idée que les espèces logiques sont hiérarchisées, telles aucune *fonction logique* ne peut s'appliquer à des objets ayant son propre type[110]. Au sein du courant analytique, Russell joue un rôle intermédiaire décisif aussi bien par rapport à Frege et Wittgenstein que par rapport à Carnap, Quine et Gödel, qui trouveront à repenser à partir de sa contribution à la logique. En effet, Russell entreprend de *procéder à la réduction de l'ensemble des mathématiques à la logique*, reprenant ainsi le projet logiciste hérité de Frege, mais tel qu'il le reconfigure dans *Principes des Mathématiques,* par rapport auxquels, les *Principia Mathemati-*

---

[109]- Vidal-Rosset J., *Qu'est-ce qu'un paradoxe ?* Paris, Vrin, 2004, pp. 13-14.

[110]- Dans *Qu'est-ce qu'un paradoxe ?* (Paris, Vrin, 2004, 120 pages), Joseph Vidal-Rosset analyse la notion philosophique de « *paradoxe* », en résumant comme suit la théorie des types : « *La théorie des type formulée par Russell en 1903 définit une règle de construction des ensembles selon une progression qui évite les paradoxes : celle-ci part d'un niveau 0 qui est celui des éléments qui ne sont jamais des ensembles puis s'élève aux ensembles d'éléments, puis aux ensembles d'ensembles d'éléments, etc. À partir de cette hiérarchie il est alors possible de définir un schéma d'axiome de compréhension qui affirme qu'il existe un ensemble x de type n+1, pour tout individu x de type n, tel que x appartient à y si et seulement si F est vrai de x. le résultat d'un tel axiome est qu'un ensemble est nécessairement d'un type plus élevé que ses éléments. On comprend alors aisément comment la théorie simple des types permet d'éviter les paradoxes : elle interdit que l'on puisse parler de l'ensemble de tous les ensembles mais autorise que l'on fasse référence à tous les ensembles d'un certain type »,* p. 17.

ca sont l'étape où il axiomatise et formalise la logique des propositions et prédicats, tout en en dérivant les objets et propositions des mathématiques. Ces axes de sa recherche seront beaucoup discutés par la génération de Carnap, Quine et Gödel.

Le contenu de l'« *atomisme logique* » chez Russell est en même temps la transition avec la philosophie, dans le sens où il justifie le recours à ce concept par le fait que les « *atomes* » auxquels il veut parvenir en tant que résidus ultimes de l'analyse ont un contenu plutôt « *logique* » que « physique ». C'est ainsi que, dans *La Philosophie de l'atomisme logique*, il utilise la logique, pour tenter de *clarifier les problèmes philosophiques*, mais en mettant un accent particulier sur ce qu'il considère comme un problème fondamental, celui de savoir si l'Homme est capable de connaître quelque chose, en formulant la problématique de la sorte : *Existe-t-il au monde une connaissance dont la certitude soit telle qu'aucun Homme raisonnable ne puisse la mettre en doute ?* C'est une façon de reposer l'éternelle question sur la nature de la vérité (qui sera beaucoup discutée entre Popper, Kuhn, Feyerabend et Lakatos), en pointant le versant absolu. À cet effet, la *théorie des descriptions définies* est l'une de ses contributions les plus importantes à la *philosophie du langage*, où il se préoccupe particulièrement de la question de la valeur de vérité des phrases dont le sujet n'aurait pas de référent, comme : *Le roi de France est chauve,* présentant le défi d'en identifier l'objet, dans la juste mesure où, la France étant devenue une République, n'a plus de roi. La technique de la description définie est, alors, convoquée (incluant pronoms personnels et noms propres), pour espérer dégager la signification de ce genre de phrases, au sujet desquelles, Alexius Meinong développera la *thèse d'une réalité d'entités non existantes* auxquelles l'homme se réfère dans le cas des propositions du type en examen.

Russell préférera analyser, d'abord, non pas les termes seuls, mais la proposition entière contenant une description définie. Dans ce cadre, il propose d'analyser la phrase : *« Le roi de France est chauve* », en la reformulant ainsi : « Il y a un *x* tel que cet *x* est le roi de France, et il n'y a rien à part *x* qui soit roi de France, et x est chauve », de telle façon que, s'il n'y a pas de roi de France, alors la phrase devient *fausse*, et non pas *privée*

de sens. Ceci est une *nuance importante* par rapport à la conception du rapport entre sens et non-sens chez Frege et Wittgenstein, par exemple, vu la notion d'*affirmation logique d'existence* qu'il met en avant, en tirant la conclusion que, finalement, sur un sujet, la proposition dit trois choses, dont *deux* sont dans la description définie (affirmations d'*existence* et d'*unicité*), la troisième étant la *prédicativité* de la proposition générale (*x est chauve*). L'enjeu pour lui est ici de montrer que, si l'objet n'existe pas, ou s'il n'est pas seul en son genre, alors l'ensemble de la proposition est faux et non pas dénué de sens. Par ailleurs, et dans le cadre des débats épistémologiques, *Russell, dont l'inconstance a été signalée*, adopte une posture à cheval entre la psychologie et l'empirisme (1940), à la suite de Tarski, mais contre Wittgenstein, à qui il reproche de penser qu'il est impossible à un langage de parler de lui-même, et d'avoir conclu à la nécessité du silence face à l'ineffable, par laquelle, il développe la théorie des types, comme moyen d'éviter les paradoxes, en introduisant un ensemble de langages reposant sur un langage de base, constituant lui-même un langage-objet.

Malgré son *penchant empiriste*, Russell a eu la lucidité nécessaire pour s'apercevoir de l'existence d'un sens à supposer en dehors de notre perception et notre conscience, des choses en soi, que les propositions *indiquent*, mais qu'elles ne peuvent *exprimer*, se rapprochant ainsi de la conception du symbolisme chez Wolff. La distinction qu'il fait entre « *connaissance directe* » (vérité-correspondance) et « *connaissance par description* » (vérité par analyse des termes de la proposition) l'a placé sur le chemin du *problème de l'induction*, pour montrer, à la suite de Hume, que la connaissance par induction ne peut pas être certaine, dans la mesure où les lois qu'elle donne et que l'on peut considérer comme « *générales* » n'ont pas été vérifiées par et pour tous les cas envisageables. Pour cela, *l'induction*, qui découle de l'association et de l'habitude, reste une *croyance*, une doxa qui *fonctionne*, mais qui ne peut expliquer le « *pourquoi ?* » des choses, comme dans le cadre de la logique déductive. Ainsi, *toute explication du principe d'induction est une pétition de principe*.

Avec un tel fond de pensée, l'œuvre de Bertrand Russell influencera Wittgenstein, Ayer, Carnap, Popper, Quine, Godel,

Austin, Kripke, Turing, Chomsky, Eddington. Ainsi doublement née, la philosophie analytique, que je propose d'appeler « *philosophie de la rigueur* », va culminer dans le *Cercle de Vienne*, créé en 1929, ayant le *positivisme logique* comme doctrine, sous l'impulsion décisive de Ludwig Wittgenstein, dont l'ouvrage majeur : *Tractatus logico-philosophicus,* a été publié d'abord en allemand en 1921, puis en anglais en 1922 et amélioré en 1929. À cet effet, *Le Manifeste du Cercle de Vienne*[111]*,* texte historico-programmatique de Rudolf Carnap, Hans Hahn et Otto Neurath, publié en 1929, décrit les missions philosophiques, scientifiques et politiques de ce que ses auteurs appellent la *conception scientifique du monde,* dédiée à Moritz Schlick qui, après avoir quitté Stanford (où il était Professeur invité), et refusé un poste à Bonn, choisît de rester à Vienne où, malheureusement, un étudiant antisémite l'assassinera quelques années plus tard, avec pour conséquences, l'exil de Carnap et Neurath, et le démantèlement de fait du *Cercle*. Les réunions du Cercle se tenaient les jeudis soir au domicile de Schlick, dans une ville de Vienne, fière de renforcer l'*esprit des Lumières* et la recherche antimétaphysique dans le monde (Angleterre, Europe continentale, Russie…), dans le prolongement d'un ensemble de raisons historiques d'ordre quadruplement politique, sociologique, intellectuel et scientifique. Dans l'histoire de l'Humanité, on aura rarement vu un projet de recherche intégré, complexe, cohérent et interdisciplinaire, au sein duquel se retrouvent des chercheurs venus de plusieurs nationalités.

Le projet positiviste des membres du Cercle de Vienne débordait les frontières de l'épistémologie, et comme l'écrit Mélika Ouelbani : « *Les motifs du projet d'élimination de la métaphysique n'étaient uniquement d'ordre épistémologique, mais également d'ordre politique et historique, en ce sens que c'est la montée des idéologies fascistes de l'époque qui a suscité une réflexion sur le langage et les conditions de possibilité du sens »*[112].

L'intention de ce projet motivé par l'insolence du contexte sociopolitique de l'Europe de l'époque, dont on retrouve par ailleurs le souci dans la *Krisis* de Husserl, est d'utiliser

---

[111]- Le texte comprend une préface, quatre parties et une bibliographie.
[112]- Ouelbani M., *Le Cercle de Vienne,* Paris, PUF, 2006, p. 149.

l'épistémologie comme prétexte, pour plonger rationnellement, procéduralement dans le non-sens ambiant, en dégager du sens, en tirer des leçons pour la gouvernance politique, et fournir ainsi quelques réponses théoriques aux angoisses pratiques des peuples, de façon à réconcilier la recherche, l'Université avec son bailleur de fonds : le contribuable. Ce projet aura été, à sa manière, un instrument de lutte contre l'obscurantisme, l'intolérance et l'intégrisme, vices politico-culturels dont continue à souffrir l'Humanité aujourd'hui. Sur le *plan politique*, la domination du libéralisme, de l'utilitarisme, du libre-échangisme a favorisé l'afflux de savants et la création d'un milieu intellectuel riche et diversifié, à l'origine de la production de plusieurs travaux scientifiques ayant un impact réel sur la marche du monde. Ainsi, politiquement, l'enracinement de l'esprit des Lumières à Vienne a impacté favorablement sur l'éducation populaire, relayée par la création de l'*Association éducation populaire*, ayant suscité des réformes scolaires et favorisé l'émergence de l'esprit scientifique dans la population. Sur les *plans intellectuel et scientifique*, la pratique scientifique dans sa diversité s'efforce de se libérer de toute influence métaphysique, incitant ainsi productivement l'enseignement de chercheurs comme Ernest Mach et Boltzmann, dans le cadre, par exemple, d'une chair de philosophie des sciences, spécialement créée pour le premier. L'empirisme de Mach, en influençant ainsi directement le *Cercle de Vienne*, obtint aussi de s'exprimer à l'Université officielle.

Tous ces éléments, considérés globalement, permettent rétrospectivement de comprendre pourquoi Vienne fut le centre d'une aussi grande affluence de scientifiques et penseurs, ayant en partage le ferme engagement dans des discussions portant sur la science empirique et la théorie de la connaissance, en général, dans la perspective globale et prospective de voir les résultats de la recherche scientifique infléchir la gouvernance politique au profit des populations contribuables finançant la recherche. Au sein de ce *Cercle*, grand laboratoire de la philosophie analytique au XX^{e} siècle, ayant reçu son souffle des maîtres Frege, Russell, Whitehead et Wittgenstein, Schlick prit à sa charge de réunir, progressivement des philosophes de formation scientifique et des scientifiques désireux de *travailler au programme commun d'une conception scientifique du monde*,

dont le but est, d'une part, de traiter interdisciplinairement[113] des questions de la vie (organisation des relations économico-sociales, réforme de l'éducation et de l'école, unification de l'Humanité), et d'autre part, la diffusion des résultats de ces recherches auprès du grand public, par le biais de l'Association Ernest-Mach. Grâce à ce mode opératoire, et sans travestir la nature de l'activité scientifique, le *Cercle* ambitionne de transformer les outils intellectuels destinés à la conquête scientifique de la Vérité sur le monde solidairement avec les modes de vie (mentalités ou codes épistémo-éthiques communautaires), ainsi que l'ordre social et économique, dans lequel la recherche se mène, en les organisant de manière consciente et cohérente.

La conception scientifique du monde, sur laquelle repose le *Cercle de Vienne*, est beaucoup moins caractérisée par des *thèses systématiques* que par une *attitude clairement marquée vis-à-vis de la pratique philosophique et scientifique*, et dont l'essence est déclinée dans la deuxième partie du *Manifeste*[114], comme étant l'unité dialogique des deux thèses ci-après :

1. La conception scientifique du monde est empiriste et positiviste ;
2. Elle est caractérisée par l'application de l'analyse logique à l'étude des problèmes de la tradition philosophique.

En pratique, ces deux thèses s'articulent de telle manière que, l'analyse des énoncés, en général, permet de faire apparaître une *démarcation* entre les énoncés essentiellement empiriques et les énoncés dépourvus de signification, dans la mesure où ces derniers ne représentent aucun état de choses réelles. Ainsi, la conception scientifique du monde est nécessairement antimétaphysique, au sens où, par exemple, dire : « *Il y a un Dieu »,* ce n'est pas encore communiquer sa connaissance,

---

[113]- Cette interdisciplinarité est donnée par la composition même du Cercle qui, sur un sujet donné, a les moyens techniques d'un regard pluriel, bien que celui-ci n'ait pas été coordonné, à cause de l'attachement de chaque membre du Cercle aux scrupules de sa science d'origine.

[114]- Soulez A. (sous la dir.), « La conception scientifique du monde : Le Cercle de Vienne », in *Manifeste du Cercle de Vienne et autres écrits,* Paris, PUF, 1985.

mais exprimer tout simplement un sentiment de la vie, à ce titre discutable. Organisés autour de la *lutte contre la métaphysique*, les auteurs du projet analytique du *Cercle de Vienne* pensent que l'existence historique de la Métaphysique, comme figure emblématique de la Philosophie éternelle, repose sur *deux erreurs* : d'une part, l'usage du langage ordinaire conduirait à la confusion de la nature des choses avec leurs propriétés, comme « *beauté* » et « *bien* », « *réalité* » et « *vérité* », à propos desquels, Aristote s'était opposé à son maître Platon : l'un privilégiant les individus concrets, et l'autre, les universaux abstraits, et d'autre part, la prétention du métaphysicien à découvrir de nouvelles connaissances, par la pensée seule, sans l'aide d'aucune donnée empirique, au sens où, par exemple, Emmanuel Kant a entrepris de bâtir son *projet de métaphysique comme science* sur les jugements synthétiques a priori, oubliant que ce qu'il appelle « *pensée pure* » ne serait capable que d'une *inférence tautologique* (jugement analytique, à contenu logico-mathématique), qui opère au moyen des règles de la déduction circulant d'un énoncé à un autre, sans pouvoir rien y ajouter d'exogène.

Pour toutes ces raisons, la Métaphysique serait impossible. Ce rejet de la métaphysique alimente, au-delà des sciences empiriques, la posture du *Cercle de Vienne* sur les sciences sociales, que le *Manifeste* étudie dans sa troisième section, en privilégiant l'étude des groupes d'individus, pour des raisons théoriques, tout en s'opposant logiquement à une conception « *romantique* » du concept de « *peuple* », par exemple, pris comme abstraction métaphysique dépourvue de sens, alors que son analyse logique permettrait de l'en débarrasser, en le ramenant à une dimension empirique raisonnable, en tant que « *groupe d'individus formant une nation* », par l'exclusion de l'« *esprit du peuple* ». Ainsi, le *Manifeste* espère dénoncer efficacement l'hypostase opérée par la psychologie sociale d'un Gustave le Bon, dans le même sens que Freud et Kelsen, chacun pour son compte. La complexité et la perplexité du *Tractatus logico-philosophicus* de Ludwig Wittgenstein, dont se réclament les membres du *Cercle de Vienne* (ce que l'auteur lui-même contestera et qui sera à l'origine de son éloignement du *Cercle*), conduiront les membres de celui-ci, en particulier, et les analytiques en général, à s'engager dans des pistes de re-

cherche diversifiées portant sur des *thématiques* comme celles de l'origine du langage, la relation entre le langage et la réalité, la relation entre le langage et la connaissance, la relation entre le langage et les autres modes d'expression, la nature et les enjeux de la communication, de la relation entre la multiplicité des langues et la diversité des modes de pensée, et celle de la nature respective du signe, du dialogue, du texte, du discours et de l'énoncé.

La philosophie du langage étant une discipline de la philosophie analytique, on peut considérer que celle-ci pose les principes que celle-là applique dans le traitement de ses différentes thématiques, qui se fait globalement suivant deux approches, non nécessairement compatibles : celle qui part de la *fonction expressive du langage*, du rapport des mots/concepts aux idées qu'ils sont censés exprimer, d'une part, et celle qui part plutôt de la *fonction de représentation du langage*, ou du rapport des mots/concepts aux choses, au réel, d'autre part. Pratiquement, dans ce *clivage* qui est déjà visible à travers les travaux de Platon et Aristote, l'approche expressive est celle qu'adoptera Thomas Hobbes, par exemple, qui pense que l'usage général de la parole est de transformer notre discours mental en discours verbal et l'enchaînement de nos pensées en un enchaînement de mots[115], et qui initie par la même occasion, une *théorie classique du langage* reposant sur une théorie des signes et mots, distinguant entre « *signes naturels* » (fumée, pour le feu) et « *signes conventionnels* » (chien, pour le chien). Et, il n'est pas seul. C'est ainsi que Jerry Fodor et Paul Grice reprendront cette approche au XX^e^ siècle, sous la forme du *computationnisme* qui, travaillant à l'établissement de *l'analogie* entre l'esprit humain et l'ordinateur, défend l'idée selon laquelle, « *le langage de la pensée* » fonctionnerait à l'aide d'opérateurs symboliques, reprenant ainsi l'hypothèse de la « *langue mentale* », dont on peut retrouver les prémisses aux Moyen Âge, chez Guillaume d'Ockham. Synthétisant le réalisme intentionnel et le physicalisme, Fodor affirme l'existence et la causalité des états mentaux, en considérant les attitudes propositionnelles, la manière dont le sujet se comporte à l'égard d'une proposition, en disant, par exemple : « *Je crois que x »,*

[115]- Hobbes T., *Léviathan, I, 4*.

« *Je pense que p* ». Sa théorie est fortement liée aux sciences cognitives.

Dans le même sillage, Paul Grice, à travers le concept de « *signification du locuteur* », pense que les propriétés du langage dépendent de celles de la pensée, au sens où, le sens d'une phrase est celui que veut bien lui donner son locuteur contextuellement, et que cette considération primerait sur la « *signification conventionnelle* », fondant ainsi la « *théorie de la pertinence* ». Accentuant le *pragmatisme* que John L. Austin développe dans *Quand dire, c'est faire,* Paul Grice insiste sur les implications conventionnelles qui amènent le sens d'une phrase à dépendre, non pas seulement de son contenu sémantique (rapport au réel), mais aussi et surtout de son contexte conversationnel, un peu dans le sens où Francis Bacon faisait dépendre la signification, non seulement du signe lui-même, mais encore de celui qui en fait usage et de l'intention qu'il y met. Cette *approche expressive du langage* sera fortement critiquée par Frege et Husserl, qui y voient du « *psychologisme* », considération selon laquelle, les lois logiques ne seraient que la description des régularités psychologiques, des généralisations fondées sur le raisonnement individuel, et n'ayant, en conséquence pas de portée objective partageable par tous. Ils défendent, inversement, une *approche objectiviste de la signification*, aux termes de laquelle, le sens des mots/concepts ne peut être réduit à des entités subjectives, comme les idées, au risque de faire passer la *fantaisie de chacun* pour la *Norme de tous*. Par cela, ils élaborent la *théorie de la vérité-correspondance*, que nous avons vu poindre chez Aristote et que nous retrouverons chez Popper, selon laquelle, un énoncé contient un *contenu propositionnel* qui n'est vrai que, si et seulement s'il correspond à un état de choses réel, en tant que *condition de vérité de la proposition*, comme le montreront, pour leurs comptes respectifs, aussi bien Russell que Wittgenstein.

Par-delà ces deux principales lignes d'analyse de thématiques de la philosophie analytique, d'une part, et les clivages épistémologiques entre les partisans de la *philosophie du langage idéal* (issus de Frege et du premier Wittgenstein) et ceux de la *philosophie du langage ordinaire* (issus, notamment du deuxième Wittgenstein), les recherches en philosophie du lan-

gage *aujourd'hui* s'organisent suivant trois directions ou thèses fondamentales, qui ne font pas toujours l'unanimité, à savoir :

1. La signification d'un énoncé déclaratif (comme « *Il pleut »)*, énonçant un fait considéré comme réel, dépend ou s'identifie avec ses conditions basiques de vérité, spécifiant les circonstances dans lesquelles seulement l'énoncé peut être considéré comme vrai ;
2. La valeur sémantique d'une expression complexe dépend fonctionnellement des valeurs sémantiques de ses constituants, renvoyant ainsi à la notion de « *compositionnalité* » de la signification ;
3. Les entités mentales (images, représentations diverses…), associées aux expressions linguistiques, ne constituent pas les significations de ces expressions, au regard de l'indépendance et de l'objectivité attachées au fondement de la signification des expressions du langage par rapport à nos représentations mentales, ce fondement étant le réel, par essence extérieur à la conscience de l'Homme.

Dans la mise en œuvre de ces orientations, chaque auteur élabore et emploie sa conceptualité, pour mieux spécifier sa posture épistémologique. Au regard de cette situation complexe de la philosophie analytique, Grahame Lock conclut ainsi l'article : « Quand la philosophie analytique s'analyse », qu'il lui a consacré : « *Nous sommes de retour dans le pays de l'auto-analyse. Car, l'analyse philosophique, pour autant qu'elle existe toujours, ne peut pas faire l'économie d'un tel processus réflexif. Cependant, nous sommes à présent dans une situation de* régression *: la philosophie anglo-saxonne s'éloigne du projet d'une telle auto-analyse. Les raisons profondes de cet état de choses restent à analyser : elles ne sont que partiellement philosophiques »*[116].

De ce propos de Grahame Lock, nous tirons deux idées, que nous développerons par la suite. D'une part, la *virulence* et la *vigueur* de la critique que les auteurs analytiques exercent sur

[116]- Lock G., « Quand la philosophie analytique s'analyse », [en ligne], p. 12, in **www.http://philo.labo.univ-poitiers.fr**, consulté le 5 octobre 2013.

les thématiques qu'ils abordent et leurs détracteurs ne sont pas allées jusqu'à s'appliquer à eux-mêmes, dans le cadre de l'autocritique, sinon ils se seraient aperçus que l'importation par eux du modèle de rigueur (suivant lequel ils travaillent) auprès des sciences voisines les éloigne complètement et réellement de la *Sagesse*, objectif final de la recherche philosophique, dont ils se réclament toujours, à force de fonctionner comme une « *technique* »[117]. Comme quoi, il est plus facile de critiquer autrui que de se critiquer soi-même. D'autre part, cette complexité de l'objet analytique appelle, non seulement son auto-analyse, mais plus largement la constitution de programmes de recherche inter-pluri-trans-disciplinaires, comme le montrera Paul Feyerabend, qui mettent à contribution les acquis de toutes les régions épistémologiques que la classification contemporaine des sciences donne à lire : les *sciences formelles/hypothético-déductives* (mathématiques, logiques), les *sciences naturelles/expérimentales* (chimie, physique, biologie, géologie…), les *sciences humaines/sociales* (sociologie, histoire, anthropologie, économie, droit, psychologie…), les *sciences cognitives/neurosciences* (biologie, linguistique, psychologie, informatique) et les *nanosciences* (sciences de l'infiniment petit), afin de dégager une conception tout aussi complexe du monde, dans laquelle, l'empirique et le métaphysique, le fait et la valeur (…) se retrouvent entrelacés dans le complexe-tissage psychosomatique. Par-delà la liberté de pensée et de parole reconnue à chaque auteur, surtout dans le domaine de l'essai, ce terme *complexe-tissage* réunit deux substantifs, pour mettre en lumière l'idée de complexité de l'objet du discours philosophique analytique, jusqu'ici buté sur la dichotomie des faits et valeurs, dont nous proposons la subsomption par le terme de *faileur*[118], en tant que lieu épistémique de fédé-

[117]- Contre ce courant, Martin Heidegger a pu écrire : « *Depuis, la « philosophie » est dans la nécessité constante de justifier son existence devant les « sciences ». Elle pense y arriver plus sûrement en s'élevant elle-même au rang d'une science. Mais cet effort est l'abandon de l'essence de la pensée* » (Heidegger M., *Questions III. Le chemin de campagne. L'expérience de la Pensée. Hebel – Lettre sur l'humanisme. Sérénité,* traduit de l'Allemand par André Préau, Julien Hervier et Roger Maunier, Paris, Gallimard, 1989, p. 76). C'est cette situation que j'appellerai *« posture modeste »* tout au long de ce livre.

[118]- Je reviendrai en détail sur ce concept tout à l'heure.

ration de toutes les approches concernant la situation de l'Homme dans le Monde. Comme on peut s'en apercevoir, le « *faileur »,* comme objet du discours philosophique, assure la synthèse de l'empirique et du métaphysique, et surmonte merveilleusement le clivage entre les énoncés scientifiques et métaphysiques, retrouvant ainsi le chemin vers la *Sagesse*, objectif séculaire de la recherche philosophique, peu importe la méthode employée, qui demeure un *moyen*. Par-delà ces divisions au sein de la philosophie analytique issue de Frege, Russell et Wittgenstein, amplifiée par les membres du *Cercle de Vienne*, ainsi que leurs continuateurs et/ou discontinuateurs, la critique de Karl Popper aura eu techniquement raison de sa *doctrine* (objet, méthode, but) : *le positivisme/empirisme logique*, dont le constat de la mort, ou de l'échec/essoufflement/extinction a été le point de départ de l'ouvrage en cours, mais dont le *problème* est de comprendre les *raisons véritables* de cette situation, qui n'est pas nouvelle dans l'histoire des idées philosophiques : là, le constat historique se change en problème philosophique.

Mais, méthodologiquement, cela suppose d'abord une brève *présentation du protocole analytique,* afin de mieux comprendre comment la critique poppérienne a pu se dresser mortellement contre cette construction historiquement laborieuse. En effet, dans la construction de son discours, le positivisme logique distingue trois types d'énoncés : les *énoncés analytiques*, ou « *tautologiques »,* vraies par leur signification intrinsèque (Frege, Russell, Wittgenstein), comme lorsque l'ont dit : « *Les célibataires sont non mariés* », les *énoncés synthétiques a posteriori,* qui se vérifient empiriquement, comme : « *Après la pluie, vient le beau temps »,* et les *énoncés qui ne sont ni analytiques, ni synthétiques a posteriori,* ayant conduit Scheffer à élaborer la célèbre barre qui porte son nom et qui signifie le double rejet ; ces énoncés seraient vides de sens, remettant ainsi en cause les « *jugements synthétiques a priori* », que Kant plaçait au cœur de son projet de refondation de la métaphysique par l'imitation des bases de la science physico-mathématique de son époque, influencé en cela par Platon, Descartes, Locke, Spinoza, Newton, Leibniz, Wolff, Berkeley, Hume, Rousseau, Mendolssohn, alors que lui-même influencera Fichte, Hegel, Schelling, Schopenhauer, Dilthey, Peirce, Cohen,

Nietzsche, Charma, Windelbrand, Natorp, Husserl, Rickert, Cassirer, Heidegger, Sartre, Arendt, Rawls, Habermas, Durkheim…[119]

Au regard de ce cadrage, les énoncés éthiques ou métaphysiques, ayant un *contenu prescriptif* et non *descriptif* ou vérifiable, sont ontologiquement « *vides de sens* », ainsi que les présente clairement Antoine Corriveau-Dassault, de l'Université de Laval (Canada), dans son article : « Putnam et la critique de la doctrine fait/valeur »[120]. Par ce fait, le positivisme logique est à l'origine de la *dichotomie tranchée* entre les « *faits* » et les « *valeurs* », heureusement partiellement nuancée, par la suite, par Hilary Putnam. À cause de toutes ces *difficultés internes*, qui justifieront son *déclin*, la recherche en philosophie analytique s'est développée dans plusieurs directions, au point où l'on a pu même parler de « *métaphysique analytique* »[121], ce qui serait un véritable non-sens au temps fort du positivisme logique. Ces types d'énoncés caractérisent à eux seuls *l'esprit analytique*, qui demeure toutefois ambigu dès qu'on tente d'en clarifier l'usage, en le considérant, notamment, comme *tradition, doctrine* et « *méthode* », avec la connotation épistémo-éthique que René Descartes a conférée à ce concept[122]. Ainsi, vue comme *tradition*, la philosophie analytique débute avec Frege, Russell, Moore et Wittgenstein au XX^{e} siècle, et travaille sur des problématiques originelles, comme : Peut-on philosopher en suivant une méthode scientifique ? Peut-on introduire

---

[119]- Une œuvre aux sources aussi diversifiées ne pouvait être que plus ou éclectique et hermétique.

[120]- De l'Université de Laval (Canada) dans « Putnam et la critique de la doctrine fait/valeur », in revue *Phares,* vol. 7, 2007.

[121]- Whitehead, *Procès et réalité ;* Peter Strawson, David Lewis, Saul Kripke… Globalement, un canal comme la critique jonassienne de la coupure kantienne de la raison pure d'avec la raison pratique, sous le rapport de la thématique écologique (Hans Jonas, *Le principe Responsabilité*, Paris, Le Cerf, 1979), devrait pouvoir permettre d'organiser techniquement leur articulation dans le cadre du concept « *faileur* », que je suggère à la communauté, et dont l'enjeu consiste à marquer et montrer l'inséparabilité du fait et de la valeur ou du physique et du métaphysique/psychique dans l'homme. En surmontant stratégiquement la dichotomie de l'objet, il permettrait inversement de montrer l'ineptie du débat sur le sens et le non-sens.

[122]- Descartes René, *Discours de la méthode pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences,* présentation, notes, dossier, bibliographie et chronologie par Laurence Renault, Paris, Flammarion, 2000, 189 pages.

plus de rigueur en philosophie en capitalisant les procédures logiques ? La philosophie peut-elle être réduite à la logique ?

On trouve la résonance de la première problématique dans un ouvrage comme *La méthode scientifique en philosophie* de Bertrand Russell[123], la deuxième dans le *Tractatus logico-philosophicus* de Ludwig Wittgenstein[124], tandis que la troisième résume à elle seule l'entreprise frégéenne. Dans tous les cas, la philosophie est supposée être ontologiquement désertée par la rigueur, qui ne pourrait l'habiter que si elle en importe l'esprit auprès des sciences voisines, en espérant fructifier le procès d'imitation, que Platon a blâmé de toutes ses forces comme ne pouvant conduire qu'à la perversion du modèle imité. Toutes ces déclinaisons de la tradition analytique confirment l'hypothèse que j'essaie d'établir ici et maintenant, à savoir que *le déclin de la philosophie analytique constaté par Pierre Jacob et Karl R. Popper, entre autres, est dû, pour l'essentiel, à l'importation du modèle de rigueur auprès des sciences voisines*, qui crée une disjonction improductive entre l'objectif de la recherche philosophique (la Sagesse) et les instruments méthodologiques dont elle se sert (l'analyse logique du langage). Considérée comme *doctrine*, la philosophie analytique se donne généralement à voir et à entendre comme positivisme logique, atomisme logique et empirisme logique. Comme je l'ai signalé, la philosophie analytique se dit aussi « *philosophie du langage* », celle-ci étant la discipline de celle-là. Dans ce cas-ci, et pour tenir compte de la théorie russellienne des types, il faudrait mieux considérer la première comme le *principe*, et la seconde, comme le domaine privilégié d'application de celui-là. Toujours est-il que deux principaux courants, tous pratiquement issus du premier et deuxième Wittgenstein, caractérisent la recherche en philosophie analytique : la *philosophie du langage idéal* portant sur des codes techniques formalisés et la *philosophie du langage ordinaire* portant sur les catégories du sens commun.

Considérée comme « *méthode »,* la philosophie analytique caractérise une approche générale de la philosophie qui, capita-

---

[123]- Traduit de l'Anglais par Philippe Devaux et préfacé par Marcel Barzin, Paris, Payot, 2002, 291 pages.

[124]- Ici, il convient de saluer le discernement du colloque de Paris, qui sera signalé supra : entre mérite et limites, bien que des perspectives dialogiques ne soient pas clairement dessinées.

lisant la technique de l'analyse logique du langage comme base de clarification du sens des énoncés/problèmes philosophiques traditionnels, vise à réussir de les discriminer entre « *faits* » (observables) et « *valeurs* » (considérées comme vides de sens) et à dissiper les « *faux problèmes* » relevant simplement de malentendus linguistiques, qu'un langage épuré permettrait d'évacuer (*Idéographie)*. Aujourd'hui, cette « *méthode* » se présente non plus comme un « *programme de recherche* », mais comme des *soucis épistémo-éthiques* majeurs de *clarté* et de *précision*, exigeant de donner une grande importance au type d'argumentation utilisant les procédés de la logique formelle, dont les *mérites* et *limites* ont été évalués au colloque de Paris sur la philosophie analytique. *Clarté*, *précision* et *rapprochement du style scientifique* d'argumentation technique sont ainsi les grandes exigences ou soucis de ce que l'on pourrait appeler la « *méthode* » de la philosophie analytique, pour parler dans le dos de Descartes. Par contre, au bon sens de « *règles pour la direction de l'esprit* » dans sa recherche de la Vérité, on pourrait dire que la « *méthode »* de la philosophie analytique est *l'induction*, telle que Popper la repère et dénonce à travers les travaux des membres du *Cercle et de Vienne* et Wittgenstein[125]. Pour les analytiques, l'enjeu de cette thématisation est de montrer que la *clarté,* la *précision* et le *rapprochement du style scientifique* rapprochent eux-mêmes réellement la philosophie de la méthodologie des sciences, basée sur l'induction, et contribuent effectivement à éviter et lever les ambiguïtés, ainsi que les difficultés d'interprétation, souvent reprochées à la philosophie dite « *littéraire* », allusion faite à la « *philosophie continentale* ». À ces trois soucis plutôt épistémo-éthiques qu'épistémologiques, il convient d'ajouter un quatrième, dit « *approche par problème* », très concrète. Ce corpus d'exigences épistémo-éthiques, prolongement, d'une certaine manière, de l'héritage humien[126], permettrait à la philosophie

[125]- Popper K. R. *La quête inachevée,* pp. 204-213. Il écrit, notamment : « *L'induction est donc un mythe. Il n'y a pas de "logique inductive". Et s'il y a bien une interprétation "logique" du calcul des probabilités, il n'y a aucune raison valable pour supposer que cette "logique généralisée" (comme on* peut *la nommer) soit un système de logique inductive »* (p. 213).

[126]- En ce sens, Jean-René Vernes a pu écrire : « *C'est ainsi que la critique humienne de l'idée de cause a bouleversé la conception du monde des philo-*

analytique, et sur un problème donné, de procéder à sa description précise (il en est ainsi de la théorie des descriptions définies de Russell), à son identification claire, et à la recherche d'une solution conjoncturelle appropriée (usage de l'approche synchronique), là où la philosophie continentale interrogerait l'histoire, souvent pour conclure à la diversité des approches, avec l'alibi qu'en philosophie les problèmes seraient plus importants que leurs solutions.

Contre cet édifice analytique, des critiques ont commencé à relever que ces exigences sont une simple injonction normative à la clarté et à la rigueur, décrivant/caractérisant plus une tradition, des périodiques, lectures et références communes structurant des exemples et problèmes récurrents, certes, mais qui ne sauraient fonctionner comme une *véritable* « *méthode* », au sens cartésien susmentionné, d'une part, et considèrent la réduction logiciste comme étant trop superficielle, là où la philosophie continentale estime nécessaire de remonter jusqu'aux conditions du métaphysique dans l'affaire (les « *valeurs* »), en deçà et au-delà des « *faits* », en vue d'une ouverture à l'Être, comme procède Heidegger, et qui précéderait toute catégorisation logico-mathématique, tout en étant plus fondamentale et profonde, au sens où Marlène Zarader écrit : « *S'il est vrai que la conscience se rapporte à ses objets par un mouvement d'ouverture et non d'emboîtement, c'est qu'avant tout rapport à l'objet, elle est déjà constituée par une ouverture préalable. C'est en cela qu'elle n'est plus conscience, mais dasein* »[127].

Il ressort de cette présentation sommaire du protocole analytique que la « *vigorisité* » des critiques formulées contre la métaphysique par les premiers philosophes analytiques, qui lui reprochent son absence de rigueur, comme Carnap, dont le titre de l'article a le mérite de décliner clairement l'ensemble du programme du Cercle de Vienne : *Le dépassement de la métaphysique par l'analyse logique du langage* (1931)[128], est

---

sophes et conduit certains d'entre eux à décréter la ruine de la métaphysique » (Vernes J.-R., *Le principe de Pascal-Hume et le fondement des sciences physiques,* Paris, L'harmattan, 2005, p. 25).

[127]- Zarader M., « Être et transcendance chez Martin Heidegger », in *Revue de Morale et de Métaphysique*, n° 3-1981, Paris, Armand Colin, p. 310.

[128]- Historiquement, Carnap joue un rôle stratégique au sein du Cercle de Vienne, dont il assure le pont avec les pères fondateurs de la philosophie

largement *tempérée* depuis quelque temps, et le programme du *Cercle* s'étant avéré un échec instructif, des travaux comme ceux de Peter Strawson et Frédéric Nef présentent les rapports entre la philosophie analytique et la métaphysique comme n'étant plus contradictoires, mais sans trouver le *nouveau signe* permettant de désigner ce *nouveau sens* : c'est là que je suggère opportunément le concept « *faileur* », comme la synthèse dialogique de « *fait* » et « *valeur* », autour duquel les analytiques se sont déchirés à ce jour, en structurant et consacrant la *dichotomie* entre sens et non-sens au cœur du positivisme logique.

C'est au regard de cette historicité du positivisme logique, en tant que doctrine de la philosophie analytique, que Popper prononce sa sentence, dans un ouvrage autobiographique : *La quête inachevée*[129], où, il note cyniquement *:* « *De nos jours, chacun sait que le positivisme logique est mort. Mais personne ne semble soupçonner qu'il y ait ici une question à poser – la question « Qui est responsable ? » ou plutôt « Quel est le meurtrier ? » […]. Je crains de devoir assumer moi-même cette responsabilité… Pourtant la désintégration du Cercle précéda celle de ses doctrines*[130] ». Cette sentence a été précédée par le constat de même nature fait par Pierre Jacob dans *L'Empirisme logique. Ses antécédents, ses critiques*[131] : « *Tout le programme empiriste de réduction du langage théorique des sciences dans un langage des observations a été un échec. Mais un échec important »*[132].

---

analytique, en tant qu'il a été le seul qui a suivi directement les enseignements de Frege. Par ce contact humain direct, il a pu contracter la vigueur de l'*Idéographie,* qu'il essaie péniblement de transformer en *rigueur* dans son œuvre.

[129]- Mais, je travaille sur la version publiée à Paris par Calmann-Lévy, en 1981, ici, p. 126.

[130]- Ici, on peut préciser que la « *désintégration du Cercle* » est liée à l'exil de ses membres (Carnap, Otto Neurath…), à la suite de l'assassinat de Moritz Schlick par un étudiant antisémite, sur la place même de l'Université de Vienne, tandis que « *celle de ses doctrines* » peut être imputée aux critiques du protocole analytique.

[131] - Paris, Minuit, 1980.

[132]- Et, c'est l'importance de cet échec que j'essayerai d'interroger par l'absurde, afin d'espérer relancer le projet de philosophie de la rigueur, en tirant les leçons qui l'auront conduit à l'échec ici constaté.

Ici, le rapport entre Pierre Jacob et Karl Popper est tel que l'un tente d'expliquer ce que l'autre a beaucoup plus constaté. En effet, Pierre Jacob, dans l'ouvrage précité, identifie au moins deux *erreurs techniques* commises par Carnap[133] et qui rendent raison illustrativement de la mort du projet analytique dans son ensemble. Il présente ainsi la première erreur : *« La première erreur de Carnap est d'avoir cru qu'une même métathéorie […] pouvait aussi servir à la construction d'une théorie générale de toutes les formes linguistiques possibles…, que la métalogique permettrait d'élaborer une théorie générale de la signification cognitive pour toutes les phrases de tout langage possible…* »[134]. On voit clairement que le fond de cette première erreur, c'est l'usage positiviste de la méthode inductive, au moyen de laquelle, il généralise à partir *d'un cas* et entend réduire tout le geste scientifique à la base logique : saturée, nécessaire et incontournable, pour tout autre discours voulant accéder à la scientificité. Car, poursuit l'auteur : « *Il se serait notamment agi de produire un système de "règles de formation" des phrases à partir d'un alphabet de base et de "règles de transformation" (ou d'inférence) de théorèmes à partir d'axiomes, grâce auquel on aurait pu déterminer le statut cognitif de n'importe quel énoncé »*[135]. Prolongeant l'explication, il ajoute : « *Identifiant la tâche de la philosophie à la construction de la syntaxe logique, Carnap distingue, dans l'esprit de la distinction de Hilbert et de Russell, entre "l'idiome formel" et "l'idiome matériel" : le second correspondant au langage-objet et le premier au métalangage. Grâce à cette distinction, Carnap croit pouvoir ranger toute phrase qui n'aurait pas violé l'une des règles de formation ou de transformation du langage dans l'une des trois catégories suivantes : "phrase d'objet", "pseudo-phrase d'objet" et "phrase syntaxique"* »[136].

---

[133]- On peut comprendre le choix d'illustrer les faiblesses de l'ensemble du projet par le cas de Carnap, au regard de la place que ce dernier occupe dans le Cercle de Vienne, dont il est l'un des membres fondateurs, avec Otto Neurath et Hans Han.

[134]- Jacob P., *L'Empirisme logique. Ses antécédents, ses critiques,* Paris, Minuit, 1980, pp. 104-105. Se trouve ici dénoncé le réductionnisme méthodologique.

[135]- Jacob P., *Op. cit.,* p. 105.

[136]- Jacob P., *Op. cit.*, p. 105.

Ce prolongement et cet aboutissement de l'idée carnapienne de la science, en général, sont la résultante de son réductionnisme inductionniste, qui le pousse à commettre la deuxième erreur : « *La théorie proposée n'est pas purement syntaxique : elle fait appel au rapport entre le langage et des entités extralinguistiques. Or, c'est la seconde erreur commise par Carnap en 1934 d'avoir cru que le statut cognitif d'un énoncé d'un langage quelconque pouvait être déterminé sur une base non sémantique »*[137]. Ce passage, qui établit le recours de Carnap à la *sémantique*, alors qu'il voulait faire de la *syntaxique* la base nécessaire pour l'élaboration de l'unité de la Science, montre assez les tensions techniques qu'il y a à l'intérieur du dispositif analytique qui, finalement, travaille pour un *objectif* (rendre la philosophie rigoureuse comme la science) que les moyens techniques (analyse logique, recours au langage physicaliste) importés des sciences voisines ne lui permettent pas d'atteindre.

En face de Pierre Jacob, Karl Popper explique techniquement la mort du positivisme logique de la façon suivante : « *Ce qui m'attirait peut-être le plus au Cercle de Vienne, c'était "l'attitude scientifique" ou, comme je préfère l'appeler maintenant, l'attitude rationnelle… Je suis en désaccord avec Carnap sur de nombreux points… il y a des choses que je considère comme fausses : car bien que je convienne qu'il y a quelque chose de "déprimant" dans la plupart des systèmes philosophiques, je ne pense pas que ce soit leur "pluralité" qu'il faille blâmer, et j'ai l'impression que c'est une erreur d'exiger l'élimination de la métaphysique, et une autre de donner pour raison à cette élimination "le fait que les thèses ne peuvent être rationnellement justifiées" »*[138]. On pouvait considérer cette première partie du propos de Popper comme un simple et normal désaccord d'idées, qui ne peut pas fonctionner comme un argument épistémologique, s'il ne le précisait pas ce qui suit :

« *Ce que je considère comme la* cause fondamentale de la dissolution du Cercle de Vienne *et du positivisme logique, ce ne sont pas ses diverses graves erreurs de doctrine (dont j'ai mis*

---

[137]- Jacob P., *L'Empirisme logique. Ses antécédents, ses critiques,* Paris, Minuit, 1980, pp. 106-107.

[138]- Popper K., *La quête inachevée,* traduction de l'Anglais par Renée Bouveresse, avec la collaboration de Michelle Bouin-Naudin, et l'avant-propos de Christian Schmidt, Paris, Calmann-Lévy, 1981, p. 127.

en évidence un grand nombre), mais le fait qu'il ait cessé de s'intéresser aux grands problèmes[139] *: qu'il se soit concentré sur des détails sans importance (des "puzzles") et particulièrement sur le sens des mots ; bref le fait que son esprit soit devenu scholastique. Ses successeurs en Angleterre et aux États-Unis ont hérité de cet esprit »*[140].

Au-delà du fait que Popper a renversé et remplacé l'ancrage inductionniste du positivisme logique par la systématisation du recours à la méthode déductive, comme méthode générale de la Science, qui met à l'épreuve les énoncés physiques, en considérant même ceux qui servaient à tester comme hypothétiques ou conjecturaux, imprégnés de théorie, ce dont Carnap et Hempel prirent acte, *ces propos de Popper justifiant la mort du positivisme logique du Cercle de Vienne posent le problème de fond qui est dans la ligne du présent livre.* En effet, la philosophie, comme l'une des approches cognitives humaines du monde (historiquement après le mythe et la religion, mais avant la science), étant cultivée par et pour l'Homme raisonnable, ne restera pertinente et justifiée aux yeux de celui-ci (puisque ses recherches et son enseignement sont financés par le contribuable), que si elle pose, structure et suggère quelques lumières sur les problèmes généralement liés au sens de la vie humaine sur terre, que tout homme rencontre inévitablement, et pour lesquels une compréhension rationnelle est nécessaire, comme : *D'où vient le monde ? Quel est le sens de la vie humaine sur terre ? Où va le monde ?* Ces problèmes, que Popper appelle « *les grands problèmes »,* en ce qu'ils tiennent l'Homme à cœur et en haleine, le positivisme logique les a rangés soigneusement comme de *faux problèmes*, objet de pseudo-discours, très éloignés de la rigueur, que l'Homme ne devrait retrouver qu'en se rapprochant et en important le style scientifique du traitement des « *problèmes* », sans se soucier de la valeur épistémo-éthique que ses élaborations auraient ultimement aux yeux de l'Homme, mais en s'enlisant dans des procédures techniques détaillées, qui ne peuvent plus fonctionner comme les moyens techniques par lesquels l'Homme travaillerait à conquérir la *Sagesse*, pour

---

[139]- Car, c'est l'étude critique et prospective de ces problèmes qui met sur le chemin de la Sagesse.

[140]- Popper K., *Op. cit.,* p. 128.

vivre moins malheureux sur terre, avant l'hypothétique bonheur paradisiaque[141].

De ce point de vue, et dans le souci de retrouver, poser et traiter les véritables problèmes de l'Humanité, la quête poppérienne constitue une grande avancée épistémo-éthique, par le fait qu'elle ramène ces problèmes sur la table de la réflexion philosophique, ainsi que le relève Christian Schmidt dans son *Avant-propos* à *La quête inachevée* de Karl Popper : « *Contrairement à la notion naïve de vérifiabilité utilisée par les premiers membres de l'École de Vienne en particulier par Carnap, la réfutabilité ne doit pas être interprétée comme un critère de signification. En d'autres termes, pour Popper, un énoncé philosophique non réfutable par définition n'est pas, tout au contraire, vide de sens. De plus, Popper acquiert très tôt la conviction que le fond du problème de la signification n'est pas de nature linguistique et que le sens des mots ne constitue que des repères symboliques arbitraires par nature. C'est pourquoi, il soutiendra plus tard, contre l'auteur du Tractatus qu'il existe des problèmes philosophiques sérieux dont les fondements ne peuvent être trouvés dans les paradoxes de langage chers à la tradition philosophique analytique anglaise*[142] »[143].

Ainsi, Popper ayant réussi à ramener les problèmes concernant le sens de la vie humaine sur la table de la réflexion philosophique historiale, pour la suite et l'aboutissement de mon enquête sur les avatars, l'actualité et le devenir de la philosophie analytique, à laquelle j'ai attribué le nom propre de *« philosophie de la rigueur »,* la bonne question technique devient : *Pourquoi les instruments procéduraux capitalisés par la philosophie analytique n'ont-ils pas pu servir la cause de la Sagesse, dont les pères fondateurs de la Philosophie éternelle nous ont prescrit la poursuite sempiternelle, à travers la configuration combinatoire du concept grec « sagesse », comme comprenant à la fois le « savoir » et la « vertu » (la morale, l'éthique), et que l'on retrouve dans « philosophia » ?* Vrai-

---

[141]- Au sujet duquel, j'admire la formule de mon ami Roland Tété : « *À défaut d'aller au* ciel *(avec des conditions de sainteté que nos péchés ne permettent pas toujours de remplir), il vaut mieux transformer le* désert *en paradis (qui est à notre portée et qui dépend de nous) ».*

[142]- Allusion claire à Bertrand Russell (*Théorie des types).*

[143] - Schmidt C., « Avant-propos » à *La quête inachevée,* p. 9.

semblablement, le programme du *Cercle de Vienne*, le positivisme logique, fondé bizarrement sur la méthode inductive empruntée aux sciences expérimentales/naturelles et sur le protocole hypothético-déductif, issu du dispositif logico-mathématique, synthétisé dans le concept ambigu d'« *empirisme logique* », qui donnerait la bonne impression que le « *fait* » et la « *valeur* » peuvent être pensés ensemble, alors que les analytiques travaillent plutôt à leur disjonction, s'avère ainsi être un échec. Mais, un *« échec instructif »*, selon le mot de Pierre Jacob, en ce qu'il conduira à l'avènement de la *philosophie post-analytique*. C'est ainsi que, malgré et après l'échec du *colloque de Royaumont* (1958) à instaurer un dialogue fructueux entre les courants dits analytique et continental, présentés dès l'abord comme irréductibles, avant de voir leurs frontières s'effacer et s'ouvrir progressivement, *Quine va travailler à la réorientation de l'esprit analytique classique, vers ce que l'on appelle depuis la philosophie post-analytique*[144], elle aussi écartelée entre la tendance pour une nouvelle philosophie scientifique adaptée à la *nouvelle étape du savoir humain*, représentée par les sciences cognitives ou neurosciences, avec des auteurs de référence comme Fodor, Putnam, Dennett, Dretske et Paul Churchland, et la deuxième tendance pour une philosophie analytique de type wittgensteinien ou oxfordien, qui dénonce les nouvelles maladies de l'entendement, que constituerait la première tendance, dans la mesure où le travail d'élucidation ne cesse jamais, tellement les malentendus et ambiguïtés demeurent résiduels.

En réalité, ces tendances de la philosophie post-analytique, comme la philosophie analytique classique elle-même, n'ont plus de philosophiques que le nom, au regard de l'étymologie grecque du mot *philosophia* (à laquelle elles continuent

---

[144]- En effet, Quine, qui ne formalise pas son discours, critique sévèrement les deux dogmes de l'empirisme, par-delà lesquels il tente d'instituer un holisme épistémologique, qu'il exprime dans des ouvrages comme : *Relativité de l'ontologie et autres essais* (traduit de l'américain par Jean Largeault, Paris, Aubier Montaigne, 1977), *Le mot et la chose* (traduction française par Joseph Dopp et Paul Gochet, Paris, Flammarion, 1977), *La poursuite de la Vérité* (traduction française de Maurice Clavelin, Paris, Seuil, 1993…) et des articles comme « Les deux dogmes de l'empirisme », in *De Vienne à Cambridge. Héritage du positivisme logique,* sous la direction de Pierre Jacob, Paris, Gallimard, 1980…

d'émarger en tant que disciplines philosophiques), qui se décompose en *philos* et *sophia,* ce dernier comprenant à la fois le *savoir* et la *vertu :* aujourd'hui *la technoscience, les faits, la compétence technique* et *l'éthique, les valeurs,* la *moralité*. Car, comme l'a relevé Popper plus haut, « *Ce que je considère comme la cause fondamentale de la dissolution du Cercle de Vienne et du positivisme logique… [est] le fait qu'il ait cessé de s'intéresser aux grands problèmes : qu'il se soit concentré sur des détails sans importance (des "puzzles") et particulièrement sur le sens des mots ; bref le fait son esprit soit devenu scholastique. Ses successeurs en Angleterre et aux États-Unis ont hérité de cet esprit* »[145].

Cette *dualité*, qui était au fondement de la *Sagesse* chez les Grecs de l'Antiquité (savoir vrai et vertu), et qui est l'objectif final de la recherche philosophique, par-delà la Vérité chassée/recherchée, a été *négligée* par et depuis Frege, *embrassée* par les membres du Cercle de Vienne et Russell, mais *abandonnée* par les post-analytiques, qui entretiennent la coupure épistémo-éthique entre « *faits* » et « *valeurs* », pour ne mettre l'accent que sur les procédures logico-mathématiques devant conduire au savoir vrai, *éclipsant* ainsi la Sagesse visée dès et depuis le départ du parcours philosophique historial, sûrement pour longtemps. Ainsi, la philosophie post-analytique étant écartelée entre la tendance fondée sur les « *faits* » et celle fondée sur les « *valeurs* », pour la ramener dans le giron philosophique de la Sagesse, après son égarement logico-mathématique, il conviendrait de *ramener la problématique du sens de la vie en son sein*, par la re-réification de la Sagesse comme finalité de toute démarche philosophique, par-delà la recherche de la Vérité. De la sorte, le terme grec « *moral* » ayant eu un contenu restreint/local, pour être en phase avec le contexte international actuel marqué par la mondialisation, amplifiée par les nouvelles technologies de l'information et de la communication, l'on pourrait techniquement redéfinir la *Sagesse*, en y entendant désormais le « *savoir* » comme technoscience et la « *vertu* » comme Éthique, universelle par essence, en tant que synthèse des aspirations de tout homme sur

[145]- Popper K., *Op. cit.,* p. 128.

Terre à son mieux-être, à son *bonheur* (liberté, dignité, responsabilité, tolérance, justice, solidarité…).

Dans une telle perspective, les différentes disciplines philosophiques (philosophie des sciences/épistémologie, philosophie morale et politique, philosophie de l'art, philosophie des religions…) deviennent des *étapes préparatoires* vers l'accomplissement procédural de la *Sagesse*, grâce à laquelle, la recherche philosophique se réconcilierait, non seulement avec l'histoire de la philosophie, mais aussi et surtout avec le « *peuple* », son bailleur de fonds, comme le projetaient déjà les membres du *Cercle de Vienne*, sous la forme d'un retour d'investissement, et sans s'altérer en idéologie, ni sans que ses acteurs se dévoient dans les partis politiques, lieux d'intégrismes divers et partiaux, incompatibles avec la nature critique, impartiale, ouverte et universaliste de la philosophie. *Appelons cette redéfinition et cette réinscription de la Sagesse au cœur de toute démarche philosophique : « Nouvel esprit de la philosophie post-analytique »*, dont le concept opératoire est « *faileur* », obtenu en combinant la racine de « fai*t* » avec la terminaison de « *va*leur », comme mécanisme technique de réconciliation dialogique et prospective des *deux tendances de la philosophie post-analytique actuelle*[146], en vue d'un *nouveau type de philosopher* où, les instruments analytiques servent de base à l'élaboration d'une *philosophie du développement*, dont chacune des thématiques est un « *faileur* »[147], un objet complexe. Le *parallélisme* (fait/valeur) de la situation actuelle de la philosophie post-analytique rejoint celui que j'ai relevé au sujet et à l'occasion du *constat* de l'essoufflement/échec/extinction du projet analytique de dépasser la métaphysique par l'analyse logique du langage, selon les termes mêmes de Rudolf Carnap, l'un des trois membres fondateurs du *Cercle de Vienne*.

Pour être assez complet sur cet itinéraire de la philosophie analytique à la philosophie post-analytique, dont la mort et

---

[146]- À savoir : la tendance pour une nouvelle philosophie scientifique adaptée à la *nouvelle étape du savoir humain*, et la tendance pour une philosophie analytique de type wittgensteinien ou oxfordien.

[147]- Si l'on prend l'exemple de la « *pauvreté* », l'on se rendrait compte que sa nature étant complexe, comprenant des aspects économiques, sociaux, psychologiques, politiques, moraux, spirituels (…), la méthodologie pour l'étudier ne pourrait être qu'inter-pluri-transdisciplinaire.

l'échec instructifs ont été constatés/expliqués par Popper et Jacob, il convient d'intégrer les actes du colloque international organisé par Jules Vuillemin, en partenariat avec la Fondation Singer-Polignac, en juin 1984, à Paris (France), sur le thème : « Mérites et limites des méthodes logiques en philosophie », publiés chez Vrin, en 1986. Déjà, l'intitulé même du colloque confirme la vocation de la philosophie à importer ses modèles de rigueur des sciences voisines : « Mérites et limites des méthodes logiques *en*[148] philosophie ». À cet effet, Gerhard Heinzmann n'a pas manqué de rapporter que les organisateurs et participants à ce colloque « *se proposaient de faire le point sur l'application des méthodes logiques (ou analytiques)* en *philosophie. Le résultat reflète la compétence des auteurs et la variété des sujets abordés : ces derniers couvrant en effet une grande partie de la philosophie analytique* »[149]. De même, Kuno Lorenz, qui rapporte l'exposé précis de Evandro Agazzi, intitulé : *«* La logique et le problème de la rigueur », note : « *Ainsi, les méthodes logiques permettent à Lorenz de* traiter des problèmes philosophiques d'une manière rigoureuse sans avoir recours aux formalismes *»*[150].

Ce qui est intéressant à noter ici, c'est que, *complémentairement* à ma thèse revenant à dire que l'importation du modèle de rigueur par la philosophie auprès des sciences voisines, y compris la logique[151], n'est ni efficace, ni efficiente quant à la contribution attendue de la philosophie pour rendre l'homme heureux sur terre, sous le rapport de la Sagesse, l'auteur de cette communication reconnaît et montre clairement que : « *C'est*

---

[148]- Souligné par moi.

[149]- Heinzmann G., « Mérites et limites des méthodes logiques en philosophie », in *L'âge de la science. Lectures philosophiques 5. Philosophie de la logique et philosophie du langage, II,* sous la dir. De Gilles Gaston-Granger, Paris, Odile Jacob, p. 258.

[150]- Lorenz K., « La logique et le problème de la rigueur », in *L'âge de la science. Lectures philosophiques 5. Philosophie de la logique et philosophie du langage, II,* sous la dir. de Gilles Gaston-Granger, Paris, Odile Jacob, p. 261. Et comme je l'ai indiqué à l'introduction, c'est ainsi que je procède dans le présent ouvrage : interroger prospectivement les fondements et finalités du discours analytique, sans formaliser, pour ne pas tomber dans le même piège que lui, mais « *délivrer* » le discours analytique, et le remettre sur le chemin de la Sagesse.

[151]- Qui, depuis Frege et Boole, n'a plus de philosophique que l'histoire.

bien connu, le développement des études formelles fait vite fondre les éventuels espoirs demeurés dans une notion logique de rigueur : l'impossibilité de se limiter au plan syntaxique, l'indécidabilité du calcul des prédicats du premier ordre, l'incomplétude sémantique du calcul des prédicats d'ordre supérieur et l'incomplétude de l'arithmétique du premier ordre sont tous les éléments qui obligent que la syntaxe et la sémantique formelles ne peuvent épuiser l'horizon de la rigueur »[152].

Les formalismes logico-mathématiques n'épuisant pas l'horizon de la rigueur, la possibilité reste ouverte de tenter de construire d'autres types de schémas permettant de traiter rigoureusement des problèmes philosophiques sans faire recours aux formalismes logico-mathématiques, ainsi que j'essayerai de le montrer dans la suite de l'ouvrage en cours, pour laquelle, le *parallélisme*, que j'évoquais avant la citation du colloque analytique de Paris, marque et caractérise la figure emblématique de la situation de la philosophie post-analytique aujourd'hui, et nous laisse poliment devant la question : *« Que faire ? »,* face à laquelle, nous avons le choix entre laisser les choses en l'état *ou* tenter de reconfigurer le projet. Ma posture sur la question est la seconde. Dans le cadre du « *nouvel esprit de la philosophie post-analytique* », débarrassée de sa lettre positiviste, je vais essayer à présent de proposer une modalité de renouvellement du projet qui était au fondement de la création du *Cercle de Vienne*, en l'infléchissant vers les objectifs de l'élaboration d'un mode d'articulation entre le monde de la recherche *et* celui de la décision à impact sociopolitique, de façon à *dialogiser* signe et sens, savoir et vertu, science et philosophie, fait et valeur, théorie et pratique, pensée et action (…). *L'originalité* d'une telle démarche consiste dans l'ouverture/inscription explicite et résolue de la philosophie post-analytique à *l'Éthique*, considérée comme l'horizon prospectif du Sens pour toute activité humaine sur terre (recherche, politique, affaires, vie communautaire ou de foyer…), après l'échec des formalismes logico-mathématiques à consacrer la rigueur dans l'Absolu, en tant que différentes sortes d'intégrismes épistémo-éthiques que l'humanité pensante doit surmonter vers une vision universaliste du rôle de la Science pour la vie humaine sur terre.

---

[152]- Lorenz K., *Idem,* pp. 261-262.

À ce niveau-ci, la vie elle-même et ses problèmes s'offrent à penser à partir des leçons tirées du parcours analytique : en privilégiant les procédures au détriment de la recherche de la Vérité, la philosophie analytique a distrait et dispersé la Philosophie éternelle du chemin devant conduire l'Homme à la Sagesse[153], à laquelle il tient de toutes les manières : par le mythe, la religion, la philosophie, la science, et par leur combinaison, peut-être. Cette exigence et cette possibilité que Husserl a clairement formulées dans la *Krisis,* Hegel l'avait déjà énoncée : *Philosopher, c'est penser la vie.* Dans ce cadre, et pour tenter de subsumer/surmonter l'opposition restée marquée entre « *faits* » et « *valeurs* » dans le dispositif analytique, Putnam a entrepris des efforts importants visant son anéantissement. En effet, dans *Faits/Valeurs : La fin d'un dogme et autres essais*, Putnam écrit : « *Puis, j'ai montré que leurs toutes premières conceptions de ce qu'est un fait étaient au fond très proches de Hume (...). En effet, leur dichotomie fait/valeur n'étant fondée sur absolument aucun examen sérieux de la nature des valeurs ou de l'évaluation. L'objet de leur analyse – dans un esprit étroitement empiriste – portait sur la nature des faits »*[154].

En considération de l'inaboutissement des efforts de Putnam, dont le dispositif, malgré tout, maintient la dichotomie, le parallélisme, je suggère le concept dynamique et prospectif « *faileur* »[155], comme complexe-tissage, objet unifié et complexe de l'effort humain sur terre, en tant que lieu d'entrelacement des faits et valeurs, des normes et réalités, objet

---

[153]- J'appelle « *Sagesse* », l'état d'esprit, le souci et l'élan intellectuel avec et suivant lesquels, l'homme aborde théoriquement et pratiquement, individuellement et collectivement les grands problèmes de la vie, en faisant recours autant à la conception scientifique du monde, portée par les exigences épistémo-éthiques de clarté, de précision, d'objectivité, d'universalité, d'impartialité et de pertinence, qu'à l'Éthique, ce souci de l'Universel dans les morales particulières, qui ne retient de chacune de celles-ci que les valeurs qui peuvent être partagées par l'ensemble de la condition humaine. Ainsi, le « *faileur »* est l'objet complexe de la Sagesse, dont le traitement requiert autant le regard de la science que celui de la métaphysique, sans qu'une coordination épistémo-éthique de leurs apports soit indispensable.

[154]- Putnam H., *Faits/Valeurs : La fin d'un dogme et autres essais,* traduit de l'Anglais (États-Unis) par Jean-Pierre Cometti et Marjorie Caverbe, Paris, Éditions de l'Éclat, Collection tiré à part, 2004, p. 37.

[155]- Composé au moyen de la combinaison de la racine de « ***fai***ts » avec la terminaison de « va***leurs*** ».

de la recherche philosophique dans le cadre du nouvel esprit de la philosophie post-analytique, dont le discours se réorganiserait autour d'un nouveau paradigme de rigueur, non plus importé des sciences voisines, mais « *fabriqué* » à partir de l'évaluation critique et prospective endogène de son propre patrimoine historique, et articulant dialogiquement signe et sens, fait et valeur, technoscience et Éthique, politique et moralité, théorie et pratique, compétence et moralité (…), comme nouvelle figure de la Sagesse. Ce concept, en lui-même, serait un bon prétexte technique pour fédérer toutes les régions épistémologiques actuelles, et de saper la base ontologique de la dichotomie de et dans l'objet du discours, au moyen duquel, la philosophie analytique s'était autorisée de distinguer, d'un côté, les énoncés scientifiques ou doués de sens, et de l'autre, les énoncés métaphysiques ou non doués de sens. L'argument en est que, dans tout objet métaphysique, la phénoménalité n'est pas absente, et inversement, il y a du physique dans le métaphysique. C'est le cas de la relation entre l'Être et l'étant, l'Un et le multiple, le père et le fils (…). Un tel modèle endogène de rigueur serait un puissant instrument au service de la conquête humaine du Bonheur sur terre, tant que la Philosophie reste le lieu de la synthèse de la possibilité de la réflexion sur les problèmes de la vie, dans la mesure où il pourrait être fructueusement investi dans les différentes activités humaines comme l'éducation, la recherche, la gouvernance publique, la vie d'entreprise, la vie associative, la vie communautaire, la vie de foyer, la vie individuelle. L'expérience de la Sagesse, ainsi envisagée, peut se faire tant individuellement, collectivement qu'institutionnellement, au sens d'y insuffler, non plus la simple rationalité critique, mais la rationalité éthique qui contemple et manipule empirico-métaphysiquement le « *faileur* ». À cet effet, l'exemple du *Cercle de Vienne* est critiquement instructif, pour avoir élaboré un mécanisme, l'*Association éducation populaire*, ayant diffusé les *lumières* de la connaissance rationnelle et l'esprit critique dans la population, et suscité des réformes sociopolitiques, notamment, scolaires de nature à tirer davantage l'Humanité vers son mieux-être. Car, s'il est établi que l'Humanité actuelle souffre davantage à cause de la *disjonction épistémo-éthique* entre les couples conceptuels signe et sens, fait et valeur, technoscience et Éthique, politique et moralité, théorie et pratique,

compétence et moralité (…), la *clé* pour la résolution durable de ses principaux problèmes (justice, pauvreté…) me semble être l'adoption et l'application locales/régionales/mondiale/universelles d'un nouveau mode d'éducation et d'action axé sur le principe de l'action dialogique des couples conceptuels susmentionnés, sans porter atteinte au principe de diversité/pluralité, dans la simple mesure où toute action est pensée/faite par et pour l'Homme.

Alors, en prescrivant la dialogisation du fait et de la valeur dans le « *faileur* » comme nouvel esprit de la pensée et de l'action individuelle, collective et institutionnelle, par l'éducation, l'Humanité pourrait être sûre de tenir l'abus de langage, la démagogie, le mensonge et l'hypocrisie institutionnalisés en résidence surveillée, en sortant inversement l'Homme de la surveillance résiduelle où l'ont placé historialement ces vices épistémo-éthiques.

Chapitre III.
Figures du projet de philosophie de la rigueur

Le premier chapitre de cet ouvrage a présenté la généalogie du projet de philosophie de la rigueur, complémentairement à la brève présentation de ses ambitions et de l'itinéraire de la philosophie analytique à la philosophie post-analytique dont s'est chargé le chapitre II. Le troisième chapitre, qui commence, va essayer d'illustrer la manière dont fonctionnent ces ambitions dans la texture de chaque figure choisie du projet global, pour faire voir qu'au cœur du projet historial, qui sera clairement formulé : « *Philosophie de la rigueur »,* il y a la problématique fondamentale de *la Vérité*, dont chaque auteur intéressé essaie d'indiquer la *figure*, le mode d'accès et les enjeux, la *rigueur* étant considérée comme le mode d'accès privilégié à la *Vérité,* en tant qu'ensemble de techniques d'encadrement de l'esprit, pour éviter la distraction, en le gardant concentré sur l'objectif-Sagesse.

Suivant Pascal Engel[156], trois grandes conceptions de la Vérité peuvent être relevées historiquement :

- la *vérité-correspondance,* selon laquelle, la vérité est la correspondance entre nos jugements et la réalité ; on y trouve des auteurs comme : Aristote, saint Thomas d'Aquin, Leibniz, Husserl, Russell, Wittgenstein…
- la *vérité-cohérence,* selon laquelle, aucun énoncé ou proposition n'est vrai isolément, mais dans le contexte d'un système d'énoncés ; on y trouve des auteurs

[156]- Engel P., « Qu'est-ce que la vérité ? », in *Sciences et Avenir*, numéro précité, pp. 31-35.

comme : Spinoza, Hegel, Pierre Duhem, Willard V. O. Quine, Charles S. Peirce, Hilary Putnam…

- la *conception déflationniste de la vérité* selon laquelle il n'y a rien de plus dans le concept de vérité que cette équivalence banale qui nous permet de passer de l'assertion d'un énoncé à l'assertion de sa vérité seulement en ajoutant les mots « *est vrai* », avec une charge convictive importante, sur le modèle de l'exemple d'Alfred Tarski : « *La neige est blanche » est vrai si et seulement si la neige est blanche.* Parce qu'elle nous décourage de rechercher une définition substantielle de la vérité, et qu'elle réduit celle-ci à un pur mécanisme d'assertion linguistique, on qualifie cette théorie de *déflationniste ou minimaliste de la vérité.*

Le tableau ci-après présente le panorama de ce projet :

N°	Auteurs	Durée de vie	Formulation du projet	Ouvrages essentiels	Années de parution
1	Aristote	384-322 avant J.-C.	La vérité-correspondance	*La Métaphysique*	Antiquité
2	saint Thomas d'Aquin	Antiquité	La vérité-correspondance	*De Veritate*	Antiquité
3	Leibniz	1646-1716	La caractéristique universelle	*Discours de métaphysique*	1685
4	Kant	1724-1804	Le criticisme transcendantal	*Prolégomènes à une métaphysique future qui voudra se présenter comme science*	1783 1781

				Critique de la raison pure	
5	Frege	1848-1925	L'analyse logique du langage (initiateur)	*Idéographie* *Écrits logiques et philosophiques*	1879, 31 ans
4	Husserl	1859-1938	La philosophie comme science rigoureuse	*La philosophie comme science rigoureuse* *La crise des sciences européenne et la phénoménologie transcendantale*	1911 1936
5	Russell	1872-1970	La philosophie de la logique	*Principia mathematica*	1910-1913
6	Whitehead	1861-1947	Philosophie de la nature	*Principia mathematica* *Procès et Réalité*	1910-1913 1929
7	Wittgenstein	1889-1951	La philosophie comme clarification logique des pensées	*Tractatus logico-philosophicus* *Investigation philosophique* *De la certitude*	1922, 33 ans 1953 1970
8	Carnap	1891-1970	Le dépassement de la métaphysique	*Le dépassement de la méta-*	1931 1934

			par l'analyse logique du langage	*physique* *La syntaxe logique du langage*	
9	Bachelard	1884-1962	L'articulation de la recherche pour le nouvel esprit scientifique et l'homme imaginant	*Le nouvel esprit scientifique* *La Formation de l'esprit scientifique* *La philosophie du Non* *L'activité rationaliste dans la physique contemporaine* *La terre et les rêveries de la volonté*	1934 1938 1940 1951 1948
9	Popper	1902-1994	La réfutabilité comme critère de démarcation entre science et métaphysique	*Logique de la découverte scientifique* *Conjectures et réfutations*	1934
10	Kuhn	1922-	Sociologie des sciences	*La structure des révolutions scientifiques*	1962
11	Feyerabend	1924-	Anarchisme épistémologique	*Contre la méthode, Esquisse*	1979

				d'une théorie anarchiste de la connaissance	
12	Lakatos…	1923-1974	Ouverture et/ou pluralisme méthodologique des programmes de recherche	*Preuves et réfutations, essai sur la logique de la découverte mathématique*	1984

Ici, le propos consiste à interroger les avatars du projet de philosophie de la rigueur à travers la *pluralité* des œuvres de Husserl, Frege et *Wittgenstein*[157], en y recherchant les éléments techniques pouvant contribuer à la définition du contenu du concept de « *rigueur* », afin de voir s'il est possible d'en généraliser le contenu et l'élever au rang de *catégorie logique*[158]. Mais, avant cette étape et en général, dans la conduite pratique du discours philosophique sur le monde, il en est à peu près comme l'indiquent, pour leur compte, Gilles Deleuze et Félix Guattari, entre autres : « *Le philosophe est l'ami du concept, il est en puissance de concept. C'est dire que la philosophie n'est pas un simple art de former, d'inventer ou de fabriquer des concepts, car les concepts ne sont pas nécessairement des formes, des trouvailles ou des produits. La philosophie,* plus rigoureusement, *est la discipline qui consiste à créer des concepts… Créer des concepts toujours nouveaux, c'est l'objet de la philosophie »*[159].

Dans l'énoncé qui précède, Deleuze et Guattari placent la référence à la *rigueur* en apposition, et la prennent comme un *adverbe*, et non habituellement comme un *substantif*. L'on peut

---

[157]- Cette liste est *indicative.*

[158]- En Logique, un concept devient « *catégorie* », quand son extension atteint son terme logique, de façon qu'il ne peut plus évoluer, c'est-à-dire, quand l'univers du discours se clôture.

[159]- Deleuze G. et Guattari F., *Qu'est-ce que la philosophie ?* Paris, Minuit, 1991, p. 10.

dire que « *plus rigoureusement* » a ici le sens de « *plus sérieusement* », qui pousse l'analyste à quitter la surface logique, pour accéder au fond des choses, à la métaphysique des signes, en application du *principe de raison suffisante* énoncé par Leibniz, par et pour lequel, *l'étant* est tiré de la *contingence* en se raccordant à *l'Être*, comme modalité du règlement de sa dette du sens et de justification de son séjour au monde. Dans ce cas, nous retrouvons le sens exact qu'Husserl lui donne, ainsi que nous le verrons bientôt, à savoir : la descente aux abysses du réel.

Ainsi, après l'examen critique et prospectif des avatars du projet de philosophie de la rigueur, je donnerai ma posture sur la question dont la tentative d'évaluation historiale est l'objet de la thèse en cours.

I. Le projet de « Philosophie comme science rigoureuse chez Husserl »

Dans l'unité du *signe* et du *sens*[160], et compte tenu du critère d'antériorité, l'on peut constater que le projet de « *philosophie de la rigueur* » est clairement formulé pour la première fois chez Husserl, sous la figure de la « *philosophie comme science rigoureuse* ». Le présent chapitre essaie de donner à voir la figure husserlienne du projet historial de philosophie de la rigueur sur quatre axes : genèse, structuration, contenu épistémologique et *enjeux*[161]. L'histoire de la philosophie, comme celle des sciences, montre que l'impulsion (philosophique) pour la recherche part toujours *d'un lieu*, d'un *temps* et d'une *préoccupation précise*[162], en fait conjoncturelle, mais que

[160]- Que résume la série de ses *Recherches logiques.*

[161] - La matière que nous exploitons pour monter le présent paragraphe est puisée, pour l'essentiel, dans l'article relatif à la présentation de Husserl de l'Encyclopédie Encarta 2004.

[162]- Pour laquelle la communauté attend fiévreusement la solution. Quand Louis Pasteur découvrit le principe de la pénicilline, c'était un grand soulagement pour la population de son pays, tant les infections microbiennes faisaient des ravages sur leur santé ; par la suite, cette solution contextuelle pouvait servir aux autres peuples du monde faisant face aux mêmes types de difficultés sanitaires, sous le rapport de l'universalité de la condition humaine.

le penseur élabore épistémiquement de façon à en faire partager les enjeux à l'ensemble de la condition humaine, pour gagner en *universalité* par le moyen de son *objectivité* : c'est en cela qu'elle est *universelle*, d'une universalité construite *a posteriori*, suivant le mécanisme d'*universalisation* qui vient d'être précisé. N'échappant pas à cette règle, dont la pertinence est historialement vérifiable, Husserl, philosophe allemand, né à Proßnitz, en Moravie (actuellement en République tchèque), le 8 avril 1859, est mort à Fribourg le 26 avril *1938*, laissant une œuvre monumentale, à en juger par l'influence qu'elle a fini par exercer sur la philosophie au XX^e^ siècle, et peut-être au-delà. Bâtisseur de science et de paradigme, l'Histoire retient que Husserl aura notamment écrit : *Philosophie de l'arithmétique* (1891) ; *Les recherches logiques* (I, II et III : 1900-1901) ; *La philosophie comme science rigoureuse* (1911) ; *Idées directrices pour une phénoménologie pure et une philosophie phénoménologique* (1913) ; *Méditations cartésiennes* (1931) ; *La Krisis ou Crise des sciences européennes et la Phénoménologie transcendantale* (1934-1936).

Cette *œuvre*[163] a suscité d'érudites traductions et des commentaires ayant achevé d'en montrer l'importance, au point où l'on pourrait risquer de dire qu'il n'y a plus rien à en pouvoir redire, bien qu'elle ne cesse de donner à penser, surtout lorsqu'on essaie de la croiser avec la réalité de la société contemporaine mondialisée. Passé par les conditions qui viennent d'être décrites, Husserl fit des études de *science du fait*[164],

---

[163]- Nous appelons « *œuvre* », l'ensemble de la production scientifique ou intellectuelle d'un auteur, dont les *ouvrages* sont les composantes.

[164]- En croisant ontologiquement la nature de *l'objet* et de la *méthode* de chaque science, on peut classifier les sciences en quatre principales *régions épistémologiques* : les *sciences formelles ou hypothético-déductives* (mathématique, logique), qui s'occupent des conditions formelles de la Vérité, les *sciences du fait, naturelles, expérimentales ou physiques* (physique, chimie…), étudient la *nature* en et autour de l'homme, sous la triple forme végétale, animale et minérale, les *sciences humaines ou sociales* (sociologie, histoire, psychologie, anthropologie…), qui étudient la partie spirituelle-intellectuelle de l'homme pris triplement en tant qu'individu, dans son rapport avec le Temps, avec les autres hommes, ainsi qu'avec son environnement existentiel (*géographie, écologie),* et les *sciences cognitives ou neurosciences,* qui étudient la capacité cognitive de l'homme, en interrogeant le rapport entre l'esprit et le cerveau (…, en attendant que naissent d'autres régions épistémologiques).

de philosophie et de mathématiques aux Universités de Leipzig, de Berlin et de Vienne et *consacra sa thèse de doctorat au problème du calcul des variations*. Il commença à s'intéresser au fondement psychologique des mathématiques et, peu après avoir obtenu un poste de Maître-assistant en philosophie à l'Université de Halle, fit paraître son premier livre : *Philosophie de l'arithmétique* (1891). À cette époque, Husserl pensait que les vérités mathématiques sont valides indépendamment de la façon dont on est amené à les découvrir et à y croire, c'est-à-dire, que *l'objectivité était fondée dans l'objet de la science et non dans la procédure qui conduit à la découverte de la vérité y relative*[165]. Husserl réfuta cette première position, qu'il qualifiait lui-même de *psychologisme*, dans la série des *Recherches logiques*. Dans cet ouvrage unique en philosophie, par sa démarche, Husserl, sans ignorer le *mythe de la caverne* de Platon, assigne au philosophe *la tâche de contempler l'essence des choses*, essence à laquelle on peut remonter en faisant varier systématiquement l'objet dans l'imagination. Husserl entendait montrer que la conscience est toujours conscience de quelque chose. Reprenant chez Brentano un terme d'origine scolastique, il appelait cette visée *intentionnalité*, et affirmait que la conscience renferme des structures idéales et immuables appelées *significations*, qui déterminent le type d'objet visé par l'esprit à un moment donné.

C'est à Göttingen, où Husserl fut Professeur de 1901 à 1916, qu'il attira un grand nombre d'étudiants qui commencèrent à former un *groupe de phénoménologues*. Il rédigea un ouvrage qui eut un grand retentissement, les *Idées directrices pour une phénoménologie pure et une philosophie phénoménologique* en 1913, lequel introduisait le terme de *réduction phénoménologique,* pour qualifier la méthode de réflexion sur les significations qu'utilise l'esprit lorsqu'il contemple un objet. Cette méthode étant centrée sur les significations présentes dans l'esprit, que l'objet présent dans la conscience existe réellement ou non, elle impliquait, selon Husserl, une « *mise entre parenthèses* » de l'existence, c'est-à-dire, une *suspension de la question* de l'existence réelle de l'objet contemplé. Il a procédé

[165]- Cette option est clairement contraire à l'esprit a prioriste de *La critique de la raison pure* de Kant.

à des *analyses détaillées*[166] des structures mentales impliquées dans la perception de catégories particulières d'objets, par exemple, la perception d'un pommier de son jardin. Si la phénoménologie ne suppose pas l'existence de quoi que ce *soit*[167], elle n'en demeure donc pas moins *une discipline descriptive*. Pour Husserl, la phénoménologie n'a pas pour vocation d'*inventer des théories*, mais plutôt de *décrire « les choses mêmes »*[168].

À partir de 1916, Husserl enseigna à l'Université de Fribourg. La phénoménologie ayant été critiquée comme une *méthode fondamentalement solipsiste*, confinant le philosophe dans la contemplation de significations privées et *incapables d'universalité*, Husserl s'employa à montrer dans les *Méditations cartésiennes*, puis dans la *Crise des sciences européennes et la Phénoménologie transcendantale*, comment la conscience individuelle vise autrui, la société et l'*histoire*[169]. Dans ce magistral ouvrage, et en strict rapport avec la préoccupation de la présente thèse, Husserl, par une intuition métaphysique géniale qui ne traverse plus qu'accidentellement les têtes des penseurs d'*aujourd'hui*[170], eut la *lumineuse intuition* de *sentir les problèmes de son temps*, en les voyant venir : par la densité du titre « *Krisis* » qu'il a bien voulu donner à son ouvrage, par lequel, *la pensée sort d'elle-même à la rencontre des problèmes de son temps*, afin d'en partager les *misères,* de contribuer à en *clarifier l'horizon* et de tenter d'en *infléchir le cours*. Ce *geste pensé, historialement platonicien*[171], ne court plus à travers les productions intellectuelles qui, pour cette raison technique, n'ont plus de philosophique que l'abus de langage de la réfé-

---

166 - Dont la reprise n'est pas l'objet du présent ouvrage.

167- Un *archè,* antéprédicatif qui serait l'idée innée comme chez Descartes.

168- Et, c'est par et pour cet aspect caractériel qu'il est possible d'exploiter le dispositif husserlien vers un paradigme de *philosophie du développement*, que je propose d'appeler *Prospective du sens historique.*

169- Ici se trouve la deuxième phase de l'œuvre de Husserl, celle *pragmatiste,* marquée par l'ouverture aux problèmes du Temps (autrui, société, histoire).

170 - Au sens où Dominique Lecourt parle de « *piètres penseurs* ».

171- L'on pourrait, et pour résumer, dire que le geste platonicien, à l'image de *La République*, consiste en deux moments : dresser l'état des lieux (*diagnostic*) et construire une projection corrective (*pronostic*), dont l'épistémologie faillibiliste poppérienne montre heureusement les limites structurelles, qu'il ne faudrait toutefois pas absolutiser.

rence formelle à l'histoire de la pensée déjà pensée. Ayant à ce point atteint le seuil épistémologique de son intuition prospective du sens *historique*[172], Husserl mourut à Fribourg, le 26 avril 1938, le même mois où il était né.

Au vu de cette *genèse* de l'œuvre de Husserl, nous allons à présent tenter d'en présenter la structuration et le contenu épistémologique, en pensant que la figure husserlienne du projet de philosophie de la rigueur se trouve définie dans la « *La philosophie comme science rigoureuse »,* pour exprimer ensuite sa vocation pragmatiste dans la « *Krisis* », où le paradigme ainsi construit expérimente les problèmes du *Temps*[173]. Pour *La philosophie comme science rigoureuse,* nous travaillons sur la version présentée par Quentin Lauer (Paris, PUF, 1954, 190 pages), dont l'introduction court sur 49 pages (des pages 1 à 50) ; le texte brut sur 78 pages (des pages 51 à 129) et les notes sur 64 pages (de 126 à 190). Concernant le texte de Husserl lui-même, qui nous intéresse particulièrement, des pages 51 à 58 (7 p.), l'auteur présente des préalables épistémologiques ; de la page 58 à la page 98, il traite de la « *philosophie naturaliste* » (40 p.) et de la page 99 à la page 129, il traite de « *l'historicisme et la philosophie de la "Weltanschauung"* » (30 p).

Le texte pur comprend ainsi deux articulations, décalées, du point de vue de leur densité, de 10 pages l'une de l'autre. Dans la première, qui est une critique épistémologique du *naturalisme*, Husserl montre que le naturalisme pèche par un *double réductionnisme ontologique* : en naturalisant la conscience et en naturalisant les idées, au motif que l'une et les autres sont tamisables au travers de *la méthode expérimentale*, issue des *sciences ontiques* (physique, chimie, biologie, géologie…), visibles au moyen de leur méthode commune. Précédées histo-

---

[172]- En effet, dans *Criton,* Platon développe l'idée que chaque homme est venu au monde pour occuper un poste où il joue un rôle utile pour la société, par obligation éthique du règlement de la dette du sens ; après quoi, pourrais-je ajouter, le rôle étant épuisé, le séjour sur terre ne vaut plus la peine d'être prolongé. Ainsi, dit-il : « *Qu'est-ce que donc ta* sagesse*, si tu ne sais pas que la* patrie *est plus précieuse, plus respectable, plus sacrée qu'une mère, qu'un père et que tous les ancêtres, et tient un plus haut rang chez les dieux et chez les hommes sensés »* (50c-51b).

[173]- Cet a priori méthodologique nous évite la balade à travers l'œuvre de Husserl.

riquement des *sciences formelles ou hypothético-déductives* (mathématique et logique), elles sont succédées par les *sciences humaines ou sociales* (histoire, sociologie, psychologie, anthropologie, géographie, économie…) et les *sciences cognitives* : telle est aussi la présentation de *l'espace* configuratoire des sciences en *régions*.

Suivons à présent le *texte*[174]. Husserl dessine le projet même de *philosophie comme science rigoureuse*, qui est aussi la formulation qu'il a bien voulu donner au projet plus global de *philosophie de la rigueur*. Il note à cet effet : « *Depuis ses tout* premiers commencements *la philosophie a toujours prétendu être une* science rigoureuse*, et même la science qui satisfait aux besoins théoriques les plus profonds, rendant ainsi possible, du point de vue éthico-religieux une vie réglée par les normes pures de la raison. Cette prétention a été soutenue aux diverses époques de l'histoire avec plus ou moins de validité, mais elle n'a jamais été abandonnée. Cela même aux époques où les intérêts et les aptitudes à l'égard de la théorie pure menaçaient de s'étioler, ou bien pendant celles où les puissances religieuses liaient la liberté de la recherche théorique »*[175].

Husserl poursuit : « A aucune époque de son développement la philosophie n'a pu satisfaire cette prétention d'être science rigoureuse*, pas même pendant la période moderne, qui avec toute la diversité de ses orientations philosophiques, progresse, depuis la Renaissance jusqu'à nos jours, en une marche essentiellement unifiée. Il est vrai que le caractère dominant de la philosophie moderne consiste, non pas à s'abandonner naïvement à l'impulsion philosophique, mais bien plutôt dans la volonté de se constituer comme science rigoureuse, au moyen de la réflexion critique*[176]*, en scrutant toujours plus profondément sa propre méthode. Mais* le seul fruit mûr de ces efforts *a été de fonder en leur indépendance aussi bien les sciences ri-*

[174]- Pour faciliter la lecture fine des passages cités, j'ai pris l'option de les citer directement entre parenthèses.

[175]- Husserl E., *La philosophie comme science rigoureuse,* présentée par Quentin Lauer, Paris, PUF, 1954, p. 51.

[176]- Husserl annonce par ce passage que la radicalisation de la critique est le cœur même de la figure du projet de philosophie de la rigueur qui s'élabore sous sa plume.

goureuses de la nature et de l'esprit que les nouvelles disciplines de la mathématique pure »[177].

De ce passage, il ressort que le projet de philosophie de la rigueur est aussi vieux que le discours philosophique lui-même : il s'agit d'*intensifier la critique dans la recherche de la Vérité*. Bien que les objectifs de ce projet ne soient pas encore atteints, face à des résultats très relatifs, son intention fondamentale est de faire de la philosophie une science rigoureuse, au même titre que les sciences du fait, dont la rigueur a été *prouvée*, parce qu'*éprouvée*. La structuration de ce projet apparaît plus clairement dans le passage suivant : *« Les « changements » décisifs pour le progrès de la philosophie sont ceux dans lesquels la prétention des philosophies antérieures à être sciences s'évanouit devant la critique de leur prétendu procédé scientifique, et où c'est la volonté pleinement consciente de forger à nouveau et radicalement la philosophie dans le sens d'une science rigoureuse qui dirige et détermine l'ordre du travail. Tout d'abord, la pensée concentre toute son énergie pour jeter une pleine lumière, par le moyen d'un* examen systématique sur les conditions de science rigoureuse *qui étaient ou naïvement négligées ou bien méconnues par la philosophie antérieure »*[178].

Husserl précise ainsi ce texte : *« De cette façon elle essaiera d'établir la doctrine philosophique sur un nouveau pied. Une telle volonté consciente de science rigoureuse dominait la révolution socrato-platonicienne*[179] *en philosophie ainsi que la réaction scientifique contre la scolastique au début des temps modernes – en particulier la révolution cartésienne. L'impulsion de cette volonté traverse les grands systèmes philosophiques du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècles ; elle se renouvelle radicalement*[180] *dans la critique de la raison d'un Kant et agit encore sur la philosophie d'un Fichte. Chaque fois, de nouveau,*

---

[177] - Husserl E., *Op. cit.,* pp. 51-52.

[178]- Husserl, *Op. cit.,* p. 55.

[179]- En effet, Platon appelle « *science »,* le savoir vrai, critique, en tant qu'il a triomphé de la *doxa*.

[180]- C'est compte tenu de cette radicalité que nous avons choisi de concentrer l'anticipation du projet en cours d'analyse chez Kant, bien que son histoire remonte à plus loin.

la recherche a pour but les vrais commencements, les formulations décisives des problèmes, les méthodes correctes »[181].

Ce passage montre clairement que l'élaboration du projet de philosophie comme science rigoureuse sous-tend la mise en relief explicite de ses repères comme : son but ou objectif ; la formulation décisive des problèmes, celle qui, par la position des questions réellement attendues, met sur la voie des réponses apodictiques et, enfin la mise en place des méthodes appropriées, afin de contribuer à l'élaboration d'un corps de science au travers duquel, l'humanité, la dignité, l'objectivité et l'universalité de la raison soient reconnues et préservées, comme socle de l'*entente rationnelle*[182] entre les hommes, au-delà de leurs différences naturelles et sociales.

Dans la deuxième articulation, Husserl dit son accord avec la critique de Dilthey, dont il complète le propos par l'ouverture du discours à la *phénoménologie comme philosophie rigoureuse et fondamentale*[183]. Il veut y montrer que l'histoire intérieure de l'expérience humaine au monde s'accomplit à travers l'art et la religion.

Complémentairement à *La philosophie comme science rigoureuse, La « Krisis*[184] », quant à elle, marque l'ouverture du projet épistémologique de philosophie de la rigueur aux problèmes du temps présent, à la résolution théorique desquels Husserl voudrait contribuer, en considérant ce projet, qui s'exprime à travers la religion, l'art et la morale, comme un paradigme d'appréciation de la marche générale du monde vers la réalisation des grandes attentes terrestres de l'Humanité (eu-

---

[181]- Husserl, *Op. cit.,* p. 55.

[182]- À l'ère de la mondialisation, ce concept leibnizien est important, pour chercher, au-delà des différences de statut économique et militaire entre les Nations et les citoyens du monde, le moyen de fonder une entente objective entre les hommes, dont la valeur essentielle soit *la tolérance*, s'exprimant à travers les relations diplomatiques, économiques, politiques et culturelles entre les États, ainsi que les citoyens du monde. On sent cette attente à travers la notion de *« nouvel ordre mondial ».* Cette notion d'« *entente rationnelle entre les hommes »* était l'objectif de la *Caractéristique universelle* de Leibniz.

[183]- La fondamentalité de l'approche phénoménologique réside dans ce qu'elle s'occupe des « *choses mêmes* », c'est-à-dire, la *Chose* qui permet d'aborder les autres choses extérieures, à partir du souffle intérieur : *la conscience*.

[184]- Ainsi résumé, pour une meilleure maniabilité.

ropéenne). Cette démarche équivaut à la métaphysique, au point où, Husserl, s'appuyant sur Dilthey, montre la nécessité de réajuster celle-ci aux problèmes des contemporains, dont nous proposons d'appeler la prise en charge intellectuelle par le concept de « *philosophie du développement* », par lequel, le philosophe paie sa dette à la société qui l'a élevé, en tranchant d'avec l'hypocrisie caractérisant la « *recherche* » philosophique actuelle, notamment en Afrique, où les « *philosophes* », les « *intellectuels »,* tenus par la frilosité interrogative, n'évoquent *la réalité*, c'est-à-dire, les problèmes de la vie contemporaine qu'*au passé* ou *au futur*, en évitant soigneusement le *présent*. Dans ce cadre, il s'agirait mieux de *faire éclater l'historicisme vers la philosophie du développement*[185]. Ces intuitions prospectivistes peuvent se justifier, lors que l'on réalise que Dilthey a eu raison de dire que : « *La doctrine du développement… est nécessairement liée à la connaissance de la relativité de la forme historique de la vie. Devant la vue, qui embrasse la terre et tout le passé, disparaît la validité absolue de n'importe quelle forme isolée d'interprétation de la vie, de la religion et de la philosophie. Ainsi, le perfectionnement de la conscience historique détruit encore plus définitivement qu'un aperçu pris sur la lutte des systèmes la croyance à la validité générale de n'importe laquelle des philosophies qui ont entrepris d'exprimer la cohérence du monde (…) d'une façon contraignante par une connexion de concepts* »[186].

Et Husserl, qui a perçu l'intérêt heuristique et épistémologique de la percée dilthéyienne, en résume ainsi la lecture : *« De la vérité de fait que Dilthey énonce il n'y a évidemment pas à douter. Mais la question est de savoir si, pris dans une universalité de principe, ce qu'il dit peut être justifié.*[187] *Certainement Weltanschauung et philosophie de la Weltanschauung sont des modes de formation culturels qui, dans le courant du développement humain, paraissent et disparaissent, et donc leur attitude d'esprit est, dans des circonstances historiques données, une attitude certainement motivée. Mais la même chose*

185 - Quitte à démontrer l'articulation dialogique de ce passage.
186 - Dilthey, cité par Husserl, *Op cit*, p. 101, 1er paragraphe.
187 - Cette justification est la nécessité d'en tirer la prospective.

est vraie pour les sciences rigoureuses. Est-ce qu'elles manquent pour cette raison *de valeur objective ? »*[188].

Par cette dernière question, Husserl cristallise sa critique de la posture dilthéyienne, rangée de la sorte dans l'historicisme :

« *On voit facilement que l'historicisme poursuivi avec conséquence conduit à l'extrême subjectivisme sceptique »*[189]. Cette réserve épistémologique figure pour Husserl la dénonciation de la chute dans le relativisme culturel, qui rate l'universalité et l'objectivité indispensables au Savoir. Il est d'accord avec la critique de Dilthey, mais surmonte son impasse par l'ouverture à la phénoménologie au moyen d'un questionnement quadridimensionnel : l'identité de l'objet par rapport à la multiplicité des expériences, qui conduit à l'élargissement du concept de « *science de la nature* » (p. 94) ; l'inadaptation de la méthode expérimentale à la spécificité de l'objet psychique ; la nécessité d'une bonne appréhension phénoménologique de la réalité pour triompher de la confusion humienne sur la nécessité et l'autonomie du jugement phénoménologique.

L'approche phénoménologique, qui est une théorie de la connaissance, se structure, contre Kant, pour l'ouverture de l'épistémologie aux problèmes du Temps. Elle procède et advient par-delà la double critique du *naturalisme* et du *culturalisme.* Husserl commence par *définir* comparativement le naturalisme et l'historicisme en tant que courants épistémologiques : *« Le naturalisme est une manifestation qui suit la découverte de la nature, prise comme unité de l'être spatio-temporel conforme aux lois exactes de la nature. Avec la réalisation progressive de cette idée dans des sciences de la nature toujours nouvelles qui fondent une surabondance de connaissances rigoureuses, le naturalisme se propage toujours plus loin. D'une façon toute semblable, l'historicisme s'est développé plus tard comme une manifestation qui suivit la découverte de l'histoire et la fondation de sciences de l'esprit toujours nouvelles. Suivant les habitudes d'interprétation dominant en tout un chacun, l'homme qui fait la science de la nature est enclin justement à tout envisager comme nature, celui qui fait la science de l'esprit, tout comme esprit, comme création histo-*

188 - Husserl, op cit, p. 101.
189 - Husserl E., *Op cit*, p. 101.

rique et par suite tous les deux tendent à fausser le sens de ce qui ne peut être envisagé à leur façon »[190].

Le *naturalisme* se donne à voir comme la philosophie objectiviste basée sur les capacités cognitives des sciences ontiques, tandis que l'historicisme s'appuie sur les sciences de l'esprit, sans qu'un croisement dialogique de type complexe entre les deux n'émerge, dans le sens de surmonter ce double réductionnisme à la fois méthodologique et paradigmatique. *Ce dépassement aurait pu permettre la construction de la prospective du sens historique* comme *modus operandi* permettant la construction des solutions aux défis actuellement identifiés sur le double plan de la nature et de l'esprit. Dans cette enquête épistémo-prospectiviste, Husserl est clairement *réaliste*, ainsi que le laisse transparaître le propos suivant : « *Donc, si* l'idée d'une philosophie comme science rigoureuse des problèmes indiqués *et de tous les problèmes qui leur sont essentiellement rapportés* ne doit pas rester *impuissante,* il faut justement que nous ayons devant les yeux la *claire possibilité de sa réalisation ; il faut que par l'éclaircissement des problèmes et par un approfondissement de leur vrai sens, des méthodes adéquates aux problèmes parce que commandées par l'essence même des dits problèmes s'imposent à nous de manière complètement intelligible. C'est cela qu'il s'agit de réaliser ;* il s'agit par-là d'acquérir du même coup une confiance vivante et active aussi bien dans la science qu'en son principe réel » [191].

Husserl en tire la conviction suivante : *« De ce point de vue la réfutation du naturalisme*[192] *tirée des conséquences, d'ailleurs certainement très utiles et même indispensables, n'a*

---

[190]- La double disqualification du naturalisme et de l'historicisme du champ des discours rigoureux montre inversement la nécessité du chemin à parcourir vers et pour l'élaboration de la phénoménologie comme solution abyssale aux problèmes de l'homme en société, puisqu'Aristote ne l'a pas imaginé ailleurs. Il est permis de penser que les épistémologies réductionnistes portent les germes de l'*intolérance*.

[191]- Husserl E., *Op cit*, p 62. L'option pour des longues citations dénote de ma préférence de laisser plus parler Husserl lui-même, afin de mieux apprécier la modernité de son dire face à l'acuité de nos préoccupations contemporaines. Le soulignement en italiques nous engage.

[192]- Cet emploi informé par Husserl du concept "*réfutation"* en 1936 n'ignore sûrement la place que Popper lui réserve dès 1934 dans *Logique de la découverte scientifique.*

que fort peu de valeur pour nous ; il en va tout autrement si nous appliquons la critique positive nécessaire – par là même une critique de principe à ses fondements, à ses méthodes, à ses accomplissements. En tant que la critique distingue et clarifie*, en tant qu'*elle nous force à poursuivre le vrai sens des motifs philosophiques*, qui sont pour la plupart si vaguement et si équivoquement formulés comme problèmes, elle est qualifiée pour convoquer les représentations des buts et des moyens les meilleurs et pour promouvoir positivement notre plan* »[193]. Le *plan* dont parle Husserl[194] est la nécessité éthique, pour *le philosophe,*[195] de contribuer à la recherche des solutions aux problèmes naturels et spirituels préoccupant l'humanité contemporaine, problèmes dont l'irrésolubilité présente garantit la possibilité de leur perpétuation contre l'humanité future. Car, du point de vue du passage du témoin entre générations, il y aurait, pour la première, *manquement au devoir*, par le fait de laisser en héritage à la postérité des problèmes sans approches de solutions. À ce point, si la philosophie ne peut plus contribuer à la recherche des solutions aux problèmes préoccupant l'humanité présente, compte tenu bien entendu de son angle spécifique de vue, elle s'écarterait de la liste des *savoirs utiles* et intégrerait celle des *loisirs distractifs*, dans une humanité où la première question, la question existentielle n'est pas encore résolue pour le plus grand nombre.

Le naturalisme, par son principe, obscurcit l'horizon pour l'élaboration d'un tel *plan d'actions*, déjà qu'il pèche par un double réductionnisme épistémo-ontologique : il naturalise autant la conscience que les idées, monades pourtant ontologiquement *incompatibles*[196]. Cela montre que le *principe critique*, qui implique le discernement, n'est pas de mise :

---

[193]- Husserl E., *Op cit*, p 62.

[194]- Je fais une lecture prospectiviste de l'œuvre de Husserl, suivant le postulat de Charles Zacharie Bowao, pour qui, *l'avenir éclaire le passé* (*La mondialité, entre histoire et avenir*, Paris, Paari, 2004, p. 83).

[195]- Qui comme dirait Platon tient une place où il doit jouer un rôle social pour justifier son séjour au monde : *Criton* montre la supériorité des structures sociales (l'État) sur les individus.

[196]- Dans *Essai de théodicée* (Édition J. Jalabert, Paris, 1962), Leibniz développe l'idée qu'il y a différents mondes possibles, mais au sein de chaque monde possible, chaque chose doit être compossible, connectable avec toutes les autres qui en font également partie.

« *Dans ce but nous discutons plus en détail ce caractère de la philosophie controversée que nous avons ci-dessus surtout mis en relief, c'est-à-dire la naturalisation de la conscience. Les connexions plus profondes avec les conséquences sceptiques déjà signalées sauteront d'elles-mêmes aux yeux dans ce qui suit… Naturellement nous ne référons pas notre critique aux réflexions plutôt populaires des savants qui font de la philosophie, mais nous nous occupons de la Philosophie érudite qui se présente avec une tenue réellement scientifique, en particulier d'une méthode et d'une discipline par lesquelles cette philosophie croit avoir définitivement atteint le rang d'une science exacte*[197]. Elle en est tellement sûre qu'elle méprise toute autre façon de philosopher *»*[198]. À ce double réductionnisme épistémologique caractéristique de la science ontique, Husserl ajoute *la naïveté,* ainsi qu'il l'énonce dans l'extrait qui suit :

« *Il suffit de rappeler simplement la « naïveté » avec laquelle, selon ce qu'on a déjà dit, la science de la nature accepte la nature comme elle est donnée* »[199]. La critique de cette naïveté s'impose au point où : « *Si la théorie de la connaissance veut étudier les problèmes des rapports entre la conscience et l'être, elle ne peut alors avoir devant les yeux que l'être comme corrélat de la conscience, comme quelque chose visé d'après la manière de la conscience comme perçue, rappelée, attendue, représentée dans une image, imaginée, identifiée, différenciée, crue, supposée, évaluée, etc.* On voit donc que l'étude devrait porter sur une connaissance scientifique de l'essence de la

---

[197]- L'on peut ici affirmer que la *philosophie de la rigueur* ou la *philosophie comme science rigoureuse* est un plan de *mûrissement intérieur,* par lequel, la pensée philosophique gagne en rigueur, en radicalisant le principe critique, en adoptant une tenue réellement scientifique, par la « *réconciliation* » avec la *méthode et la discipline,* pour enfin accéder au rang prestigieux d'une science exacte.

[198]- Husserl, *Op. cit*, p. 63. Par la dernière phrase de cette citation, Husserl souligne le caractère épistémologiquement intolérant du naturalisme, qui s'avère très ouvertement fermé.

[199]- Husserl E., *Op cit*, p. 65. Ici, Husserl fait une mauvaise lecture de l'histoire des sciences. Car, comme le note Bachelard dans *La Formation de l'esprit scientifique,* la science déconstruit l'attitude naturelle, pour reconstruire son rapport à la nature au moyen d'un dispositif de vérification des hypothèses.

conscience[200]*, sur ce que la conscience elle-même est selon son essence dans toutes ses diverses formes, mais en même temps sur ce qu'elle « signifie », ainsi que sur les diverses manières en rapport avec l'essence de ces formes selon lesquelles elle vise l'ordre objectif, clair ou non clair, présentant ou présentifiant, significative ou en image, immédiate…* »[201].

La nouvelle science rigoureuse qu'est la *phénoménologie* surgit comme une nouvelle démarche au cœur de la théorie de la connaissance : « *Avec cela nous rencontrons une science – dont nos contemporains ne se représentent pas encore l'énorme étendue – qui, il est vrai, est une science de la conscience et pourtant n'est pas une psychologie – une phénoménologie de la conscience par opposition à une science naturelle de la conscience »*[202]. Cette science annoncée, qui attend d'être énoncée, se dégage radicalement de *la psychologie*, compte tenu des tares que, par ailleurs, il est permis de lui reprocher, ainsi que l'explicite Husserl lui-même : « *Si cela est exact, le résultat serait donc sans démentir la vérité que la psychologie n'est pas philosophie et ne peut pas l'être, pas plus que la science de la nature – que la psychologie doit se trouver, pour des raisons essentielles, plus proche de la philosophie – à savoir, moyennant la phénoménologie – et aussi lui rester dans son destin le plus intimement unie. On en arriverait finalement à pressentir que toute théorie psychologiste de la connaissance devrait son existence au fait que, manquant le sens exact de la problématique de la théorie de la connaissance, elle succombe à une confusion – par présomption facile à concevoir – entre la conscience pure et la conscience empirique, ce qui veut dire qu'elle "naturalise" la conscience* »[203].

Naturalisant à ce point la conscience, la psychologie, comme les sciences du fait, à cause de leur attachement irréductible commun à *l'objectalité* de l'objet de la science, et aiguillonnée par la méthode expérimentale, manque de saisir la *spécificité* de l'objet psychique. Ceci est de fait notre interprétation, qui doit trouver dans la suite plusieurs illustrations. L'objet psychique

---

[200]- Ici se trouve *annoncée* et non encore *énoncée* la phénoménologie.
[201]- Husserl E., *Op. cit*., 6e.
[202] - Husserl E., *Op. cit*., p. 69.
[203] - Husserl E., *Op. cit*., p. 77.

restait, pour cette raison, innocent, inabordé. La nature ayant horreur du vide, il était nécessaire que naquît *la phénoménologie*, la « *plus* » rigoureuse des sciences, en ce que, de la surface, elle descend jusques et y compris dans les profondeurs du réel, à partir d'une approche originale. Husserl affirme : Le « *principe constant de cette psychologie est d'éliminer toute analyse directe et pure de la conscience – c'est-à-dire 1'analyse et la « description » (qui sont à réaliser systématiquement) des données qui se présentent dans les diverses directions possibles du* voir immanent – *en faveur de toutes les fixations indirectes des faits psychologiques ou relevant de la psychologie, qui sans une telle analyse de la conscience ont un sens intelligible au moins extérieurement* »[204].

Dans cette mesure, il y a nécessité épistémologique pour l'émergence d'une nouvelle approche, afin de combler ce *trou d'intelligibilité*, qui installe un chiasme entre le *regard* et la *vision* : l'un étant médiat et vague, et l'autre immédiat et précis. La psychologie, ainsi conduite, n'est pas prête à guérir de cette cécité épistémologique. Cela permet de « *dire que la relation entre la psychologie expérimentale et la psychologie originaire est analogue à celle qui existe entre la statistique sociale et la science sociale originaire… Une telle statistique rassemble des faits importants, elle découvre en eux des régularités importantes, mais d'une espèce très médiate. Seule une science sociale originaire peut arriver à leur compréhension explicite, leur clarification réelle, c'est-à-dire, une science sociale qui ramène les phénomènes à l'état de données immédiates et les pénètre selon leur essence. De manière analogue la psychologie expérimentale est une méthode pour constater éventuellement des faits et des régularités psycho-physiques importants, lesquels pourtant, sans une science systématique de la conscience qui étudie d'une manière immanente le psychique, sont tout à fait privés de la possibilité d'être compris plus profondément et d'être jugés scientifiquement d'*une manière définitive »[205]. Mis à part ce dernier aspect positiviste de l'œuvre, qui ne nous préoccupe pas ici, le défaut que Husserl relève dans le dispositif épistémologique des sciences du fait et de la psychologie, et qui

[204] - Husserl E., *Op. cit*., p. 70.
[205] - Husserl E., *Idem*.

l'a conduit à créer la *phénoménologie,* est d'être simplement descriptives et *incapables d'engager une compréhension sérieuse de la réalité humaine profonde, au moyen de laquelle puisse se construire une prospective du sens historique*[206]*, qui ouvre l'épistémologue à la réflexion sur les problèmes du Temps*[207] : *« La psychologie exacte n'est pas consciente qu'il y a ici un grand défaut dans son procédé. Elle en est d'autant moins consciente qu'elle s'élève ardemment contre la méthode de l'introspection, où elle dépense son énergie pour surmonter par la méthode expérimentale les défauts de la méthode expérimentale »*[208].

Sur le chemin vers la phénoménologie, il s'agit de réaliser que « *la méthode expérimentale est indispensable, comme partout où il s'agit de fixer les connexions intersubjectives des faits. Mais elle présuppose ce qu'aucune expérience n'est capable d'accomplir, l'analyse de la Conscience elle-même* »[209]. Pour accéder à la compréhension profonde de la spécificité du psychique, la phénoménologie husserlienne, voulant montrer que la psychologie n'a pas considéré ce qu'il y a dans le « *sens* » de l'expérience psychologique et quelles « demandes l'être au sens psychique du terme fait *de soi-même* à la méthode, est portée par la conviction que « *la méthode de toutes*

---

[206]- Bien sûr, ce concept n'est pas husserlien ; mais, « *l'avenir éclairant le passé* » (Bowao C. Z., *Op. cit*., p. 77), Je voudrais amener Husserl à répondre à mes préoccupations d'aujourd'hui, alors qu'il en était à lutter contre *l'intégrisme* au cœur de l'Europe, qui n'a pas disparu, et bien qu'il ne menât pas cette lutte pour des raisons mondialistes.

[207]- Comme je l'ai souligné dès le début, le dessein du présent ouvrage n'est pas de *commenter* ou d'*interpréter* l'œuvre de Husserl. Mais, pour l'intérêt de la réflexion sur les grands défis qui minent l'humanité contemporaine, que l'on peut prendre en charge dans le cadre de la philosophie de l'actualité, il tente de comprendre comment chez Husserl la pensée *sort* de l'épistémologie pure pour *s'ouvrir au Temps*, en conceptualisant les problèmes sociaux, globaux et mondiaux qui empêchent les hommes réels d'être heureux sur terre, et dans quelle mesure cette *sortie* peut nous être utile aujourd'hui. Par ce biais, je voudrais, dans une approche non classique, *montrer comment le philosophe pourrait, aux côtés d'autres acteurs sociaux, contribuer, par la réflexion, à la recherche des solutions aux maux de l'humanité présente et à venir, à travers le concept de prospective du sens historique,* qui sous-tende et soutienne *la philosophie du développement.*

[208] - Husserl, *Op. cit.*, p. 71.

[209] - Husserl E., *Op. cit.*, p. 79.

les sciences de l'expérience, considérée dans une universalité de principe, est essentiellement la même, et donc la même dans la psychologie que dans la science de la nature physique. Si la métaphysique a souffert si longtemps de la fausse imitation tantôt de la méthode géométrique, tantôt de la méthode physique[210]*, c'est également le même procédé que répète ici la psychologie. Il n'est pas sans signification que les pères de la psychologie expérimentale exacte aient été des physiologues et des physiciens.* La *vraie*[211] méthode suit la nature des choses soumises à l'investigation et non nos préjugés ni nos perceptions *»*[212]. Ce dernier extrait, souligné par nous, résume bien l'esprit compréhensiviste de la démarche husserlienne qui veut montrer la continuité ontologique entre l'objet d'étude et la méthode y relative. Cette liaison, Husserl l'établit bien en détail et ailleurs, en ces termes : « *Le psychique peut aussi être un ressouvenu et ainsi d'une façon quelque peu différente, un expérimenté*[213] *; et dans le "ressouvenu" se trouve l'"avoir été perçu"... Dans cette connexion et uniquement dans celle-ci l'a priori psychique peut être comme étant "expérimenté" et identifié comme l'identique de telles répétitions. Toute chose psychique qui est ainsi une totalité compréhensive dans une unité "monadique" de la conscience, une unité qui en soi n'a absolument rien à faire avec l'espace, le temps, la substantialité et la causalité, mais qui a ses formes à elle absolument uniques. C'est un flux de phénomènes illimité de deux côtés avec une ligne intentionnelle qui le traverse, une ligne qui est en même temps l'index de l'unité qui pénètre tout, l'unité, c'est-à-dire, du*

---

[210]- Le passage, souligné indiqué aussi l'appréciation de Husserl sur l'appel lancé par Kant à la communauté philosophique, pour l'imitation du modèle physico-mathématique, dans l'objectif de recharger la philosophie en rigueur.

[211]- En fait, il convient de signaler, ici, un abus de langage : car, l'écart sémantique entre *réalité* et *vérité* (l'une relevant de la langue-objet et l'autre du métalangage), n'autorise pas rigoureusement une telle réduction, si nous dialogisons signe et sens ; le terme approprié ici est : la *pertinence*.

[212]- Husserl E., *Op. cit.,* p. 80.

[213]- Le rationalisme a priori de Platon a abouti au concept de réminiscence ; Husserl lui adjoint un a priori psychique expérimenté originairement, qui est la condition de toute expérimentation empirique ; en tant que flux, il est le fond commun, permanent et stable sous lequel l'écoulement étantique, perçu par Héraclite, s'effectue.

"temps" immanent sans commencement et sans fin, temps qu'aucun chronomètre ne mesure »[214].

Husserl établit la spécificité épistémologique de la phénoménologie sur la base de cette continuité ontologique entre l'objet d'étude et la méthode, à partir de laquelle il critique et disqualifie tout autant le naturalisme et le culturalisme du chemin pouvant et devant conduire au projet de philosophie de la rigueur, dont l'objectif principiel est de doter le discours philosophique d'un statut épistémologique, qui lui permette de penser les problèmes globaux de l'humanité contemporaine, vue comme devant expérimenter le bonheur sur terre, avant d'accéder à l'au-delà. La philosophie, devenue phénoménologie, doit pouvoir se constituer de façon à pouvoir trouver réponses aux problèmes majeurs de l'humanité, c'est-à-dire, à être la possibilité de la trouvaille de telles réponses. Pour cela, il convient d'examiner à fond sa spécificité épistémologique.

Husserl soutient le principe de l'autonomie du jugement phénoménologique par rapport à l'expérience, tout en soulignant la différence de nature entre la saisie d'essence et la saisie perceptive, après avoir montré l'absurdité de l'approche naturaliste de l'essence, et en insistant sur « *le problème immense de l'identité de l'objet vis-à-vis de la multiplicité des impressions, ou bien des perceptions qu'on a de lui* »[215]. Il y insiste tellement qu'il est permis de penser que la clé y réside : « *En effet, comment de multiples perceptions ou apparences arrivent-elles à « conduire à l'apparence un seul et même objet, de façon qu'il puisse être le même » et pour soi-même, et pour la conscience d'unité ou d'identité qui réunit les apparences,* c'est une question qui ne peut être clairement posée et résolue que par une étude phénoménologique de l'essence *(que notre manière de reformuler la question a déjà, il est vrai, indiquée par avance). Vouloir répondre à cette question selon une science empirique de la nature c'est ne pas la comprendre et lui donner un sens absurde* »[216].

Le sujet épistémique phénoménologue est ainsi une espèce de sujet transcendantal à la kantienne, mais qui se donne les

---

[214]- Husserl E., *Op. cit*., p. 85.
[215] - Husserl E., *Op. cit*., p. 91.
[216]- Husserl E., *Op. cit*., p. 91.

moyens de l'identité meyersonienne, où la réalité, tel un phylum, persiste au-delà du *Temps*[217]. Ce cadre épistémologique général permet à Husserl de formuler quatre interrogations principielles, qui orientent la recherche phénoménologique portant sur les préoccupations relatives à : l'identité de l'objet psychique par rapport à la multiplicité d'expériences ; l'élargissement du concept de science ; l'inadaptation de la méthode expérimentale à l'objet psychique ; la spécificité de la phénoménologie comme sortie de la confusion humienne. Ces quatre axes de la recherche phénoménologique amènent Husserl à formuler la *Question* dont le traitement le met sur le chemin de l'élaboration de la philosophie comme science rigoureuse : « *Comment donc l'historien devrait-il avoir à décider sur la vérité des systèmes donnés et surtout sur la possibilité en général d'une science philosophique valable en soi ? »*[218].

Ayant travaillé à cette question directrice, Husserl en tire la conclusion critique que voici et qui engage l'avenir de la pensée : « *L'histoire donc ne peut rien avancer de pertinent ni contre la possibilité de la validité en général, ni en particulier contre la possibilité d'une métaphysique absolue, c'est-à-dire scientifique, ni d'aucune autre philosophie. Même l'affirmation que* jusqu'ici *il n'avait aucune philosophie scientifique, l'histoire comme telle ne peut pas la prouver ; elle ne peut la prouver que par d'autres sources de connaissance, et celles-ci sont déjà philosophiques. Car il est clair que la critique philosophique, dans la mesure où elle prétend réellement à la validité, est aussi philosophie et implique dans sa signification la possibilité idéale d'une philosophie comme science rigoureuse. L'affirmation inconditionnelle que toute philosophie scientifique est une chimère, pour la raison que les soi-disant essais des millénaires passés rendent probable l'impossibilité interne d'une telle philosophie n'est pas fausse seulement du fait que l'induction ne serait pas bonne si l'on concluait de quelques millénaires de haute culture à un avenir illimité, mais fausse comme une absurdité absolue, comme 2x2 = 5 »*[219].

---

[217]- Meyerson E., *Identité et Réalité,* publié en 1908.
[218] - Husserl E., *Op. cit.*, p. 105.
[219] - Husserl E., *Op. cit.,* p. 4. Le propos se dirige clairement contre Kant.

Ce passage, que nous avons voulu délibérément long, précise clairement l'idée que Husserl a de son projet de philosophie comme science rigoureuse.

Dans la perspective du « *projet d'une science philosophique rigoureuse du monde* »[220], la rigueur de l'approche phénoménologique, en application du principe critique, et partant du double dépassement du naturalisme et de l'historicisme consiste, pour le penseur, à *descendre profondément en soi*, sans ignorer l'environnement, pour chercher-trouver des solutions aux problèmes qui s'y posent à la vie humaine. Ce projet commande au penser de revenir à et en soi devant les grands problèmes, pour trouver *le* chemin. C'est le sens du passage ci-après : « *Lorsque les problèmes d'origine, tant discutés pendant des siècles, sont libérés du faux naturalisme qui les renverse de façon absurde, ils deviennent des problèmes phénoménologiques*[221]*. Tels les problèmes de l'origine de l'espace-représentation, des représentations de temps, de chose, de nombre, des représentations de cause et d'effet, etc. Les problèmes empiriques du commencement de telles représentations comme événements de la conscience humaine ne prennent un sens scientifiquement saisissable et compréhensible en vue de la solution que lorsque ces problèmes purs sont définitivement formulés et résolus d'une manière vraiment significative »*[222].

Husserl décrit ce chemin de la descente aux abysses, pour la sortie pensante, de la sorte :

« *Mais tout cela sera vrai seulement si on voit et si l'on fait sien le fait que, aussi immédiatement qu'on entend un ton, on*

---

[220]- Ce passage est capital pour la présente démonstration ; il reprend le souci hégélien que « *philosopher soit penser la vie présente* » (Hegel*, Principes de la philosophie du droit,* Paris, Gallimard, 1989, p. 43, préface) et montre que le « *philosophe* » n'a rien compris, s'il théorise sur le monde, sans participer à la recherche des solutions aux problèmes qui minent la qualité de la vie humaine sur terre. Appelons « *philosophie du développement* » ce souci, au regard duquel, Marx est plus actuel que jamais (cf. *Onzième thèse sur Feuerbach*). Lorsqu'on reste un peu marxien, le phénomène actuel de la vie chère et de la faim dans le monde, avec, même en Europe, des gens qui, simplement, ne mangent pas bien, à leur faim, ne surprend personne, tant que la question de la justice sociale n'est plus travaillée sur le fond au motif que ce serait une atteinte aux libertés individuelles.

[221]- Telle est la définition de l'approche phénoménologique.

[222] - Husserl E., *Op. cit.*, p. 5.

peut aussi voir une « essence », l'essence « ton », l'essence « apparence de la chose », l'essence de la chose visible, l'essence « représentation en images », l'essence « jugement » ou « volonté », et qu'en la voyant on peut porter un jugement sur l'essence. Mais d'un autre côté ce ne sera vrai que si l'on se garde de la confusion propre à Hume et que par conséquent l'on ne confonde pas la vision phénoménologique avec l'« introspection », avec l'expérience intérieure, bref, avec des actes qui, au lieu d'essences, posent beaucoup plus les unités individuelles qui leur correspondent »[223]. L'aboutissement de ce processus, c'est la nécessité de « *prendre les phénomènes tels qu'ils sont* »[224], en eux-mêmes. Car, *« tout cela possède le titre "conscience-de" et a une "signification", vise quelque chose d'"objectif", et ce dernier se laisse décrire – disons de n'importe quel point de vue, "fiction" ou "réalité" – comme "objectif dans l'immanence", "visé comme tel" et visé dans tel ou tel mode du viser* »[225].

De toutes ces manières se trouve exprimée la fameuse thèse, qui est aussi le meilleur des résumés possibles de l'approche phénoménologique husserlienne *: « Toute conscience est conscience de quelque chose »*[226]. Sans que l'indication détaillée de la procédure phénoménologique soit l'objet de la présente étude, il convient de compléter les *traces du chemin vers la philosophie comme science rigoureuse*, en relevant les deux *actes* fondamentaux de la démarche phénoménologique : la *réduction* et la *constitution*. La première, *la réduction,* met la conscience comme flux en évidence, en mettant entre parenthèses l'*attitude naturelle*[227], qui consiste à affirmer l'« *existence* » du monde sans y pratiquer de doute, et que Socrate appelait *l'ironie*. La deuxième, *la constitution,* quand la première est accomplie, prend acte du vide créé par la réduction, et la nature ayant horreur du vide, remplit l'espace vidé par ce qu'il verra alors : *tel est le contenu de la vision directe des essences des choses qui, sur fond du reflux, laisse « apparaître » l'inapparent*. Ainsi se trouve résumé le chemin

---

[223] - Husserl E., *Op. cit.*, p. 6.
[224]- Husserl E., *Op. cit.*, p. 86.
[225] - Husserl E., *Op. cit.*, p. 86.
[226] - Husserl, *Ideen*, p. 28.
[227]- Ou la doxa.

phénoménologique du retour aux choses mêmes qui, en fait, est un retour à la Chose qui permet d'appréhender toutes les choses qui se donnent en spectacle à l'occasion de l'expérience humaine au monde, que les hommes appellent *vie*.

Entre et au-delà de la critique du naturalisme et du culturalisme, Husserl bâtit *la phénoménologie, dont l'enjeu et tout l'intérêt heuristique sont de prescrire au penseur le retour à et en soi, pour chercher-trouver des solutions aux grands problèmes qui empêchent l'humanité présente d'expérimenter le bonheur sur terre…* Le regard que Husserl porte sur les problèmes du Temps dans la *Krisis,* ouvrage publié en 1936, est d'une actualité frappante, et surtout d'un sens d'*à-venir*[228] très poussé. En effet, sans être « *Député* », pour disposer du droit constitutionnel de *parler* au nom de tous, l'obligation éthique de payer la dette du sens, et surtout son statut de « *fonctionnaire de l'Humanité* », ne retirent pas au philosophe le droit de *penser* pour le bien de tous, dans la perpétuation des textes fondateurs comme l'*Éthique à Nicomaque* d'Aristote. Cela pouvant se faire en échos à l'appel de « *l'Ailleurs indéterminé* » de Jacques *Derrida*[229], le philosophe interroge le Temps au nom de la Civilisation, pour le devenir de laquelle il donne quelques indications sur le statut et le rôle de la discipline dont il est l'ouvrier, pour justifier la nécessité de la philosophie dans le *contexte de crise de civilité et d'intolérance en Europe*[230]. Le *projet d'une philosophie universelle*, ou tout au moins *universaliste*, rigoureusement et méthodiquement fondée, ne s'étant pas accompli dans le rapport à l'universalité de sa visée, il y voit la nécessité d'un changement de paradigme pour penser le Temps, en tenant compte de ses moments.

---

[228]- Le sens de cette orthographe sera clarifié plus loin.

[229]- Derrida J., *Du droit à la philosophie,* Paris, Galilée, 1990.

[230]- La *Krisis* parait en 1936, c'est-à-dire, trois ans après l'accession d'Hitler au Pouvoir, avec à la fois le Parti National Socialiste et la terreur intolérante qui sera instaurée en Allemagne et qui contraindra plusieurs chercheurs juifs à l'exil. Husserl, par une merveilleuse *intuition d'à-venir*, a vu venir cette sombre période de l'histoire de l'Europe, qu'il a voulu éviter, en réussissant l'exploit de mourir avant le déclenchement de la deuxième Guerre Mondiale de 1939-1945. Il y a d'intenses publications sur cette période que l'on peut consulter avec fruit.

Chez Husserl, en effet, le Temps global s'émiette en trois moments auxquels correspond un mode spécifique d'appréhension du réel, ainsi que l'indique le tableau ci-après :

N°	Moments du Temps	Réalité	Mode temporel d'appréhension du réel
01	Futur	Possible en droit	Protension
02	Présent	En expérimentation	Perception
03	Passé	Accompli	Rétention

Le *passé* étant accompli, on ne peut en repenser la réalité que pour des besoins de mémoire ; le *présent* étant en cours d'accomplissement, la matière n'est pas suffisante pour le penser ; le *futur* est plus riche en promesses que le passé et le présent pris ensemble ; mais en interrogeant le rapport au temps qui vient, il se trouve que le réel attendu est de l'ordre de l'*avenir*, laissant échapper toute la possibilité d'*à-venir*. Pour cela, le concept même de *protension* devient, du point de vue de la *sémantique historique*, très faible, immature, pour prendre conceptuellement en charge toute la richesse de la réalité du temps qui vient. Là, la langue pratiquée n'arrive plus à dire le *sens* entrevu qui, pour cela, déborde du *signe* connu.

Pour surmonter cette *crise de sens*, nous pensons que le recours au c*oncept de prospective* élaboré par Berger est indispensable, ainsi qu'il le formule : *« Si* l'avenir *est une entreprise ouverte, chargée à la fois de possibilités et de risques, si l'accident y est toujours possible et la liberté toujours présente, l'idée d'une méthode qui lui soit applicable doit s'entendre d'une manière particulière. Il ne saurait plus être question d'établir et de systématiser un ensemble de recettes ou de procédés qu'on pourrait ensuite appliquer en toute assurance et d'une manière presque automatique. Il ne s'agit point de découvrir, dans la nature, une articulation autrefois inaperçue et qui nous permettrait d'avoir sur elle des prises plus sûres parce qu'elle nous livrerait la clef de son fonctionnement. Les sciences et les techniques pourvoient aux découvertes de ce*

genre » [231]. Berger poursuit : *« La* méthode que nous cherchons *ici n'est pas dans les choses, mais dans l'homme. Elle* n'est pas une loi de l'objet, mais une règle pour le sujet. *Ce que l'on semble perdre en rigueur objective se regagne en exigence subjective : il s'agit, pour mieux agir, de nous transformer nous-mêmes*[232]*. Nous sommes aux antipodes du mécanisme, qui facilite toutes les opérations. Au point où nous nous plaçons, il ne s'agit pas de supprimer les difficultés et les risques, mais de se préparer à les affronter »* [233].

Avenir, devenir, responsabilité et méthode sont les concepts dont les occurrences sont récurrentes à travers les passages que nous venons de citer. Mais l'on peut observer que *le concept fondamental d'*avenir *est pris globalement, sans que la méthode indiquée par Berger l'ait soumis à l'exigence critique, afin qu'il nous révèle ce qu'il nous occulte*. La rigueur des précautions critiques prises par Berger dans cet extrait ne permet pas de penser ce concept d'avenir dans cette globalité presque empirique. Dans le prolongement de la protension husserlienne, tamisée par Berger, il convient d'interroger le temps que pense la prospective : *est-ce celui qui vient vers nous ou celui que nous construisons, pour mieux y voir se dérouler les événements plus ou moins tels que souhaités par les humains aux prises avec les heurts et malheurs de l'existence,* sans garantie inverse de leur accomplissement dans les figures souhaitées par l'homme *?*

En ajoutant la *dimension temporelle,* qu'il s'agit de conceptualiser, à l'avenir, au devenir, à la responsabilité et à la méthode, le concept de *prospective du sens historique*, comme paradigme d'appréhension du Temps, qui échappe à *l'avenir* en se donnant un *à-venir*, qui est en droit réfutable, peut s'avérer pertinent. Il présente l'intérêt heuristique d'instaurer *l'historicité* comme trace de la raison humaine, parfois délirante dans la nature, dont les *termes du contrat*[234] ne sont pas toujours

---

[231]- Berger G., « Méthode et résultats », in *Prospective n° 6*, 1960, p. 2. Qu'il ait été donné à Berger le bonheur d'enrichir la *protension* de Husserl, il n'y a aucun accident. Car, là, il est dans sa maison, ayant été l'étudiant de Husserl.
[232]- S'il n'y avait cette ouverture à l'éthique, la restriction bergérienne sur la nature de la méthode de la prospective nous ramerait à l'a priorisme kantien.
[233]- Berger G., « Méthode et résultats », in *Prospective n° 6*, 1960, p.2.
[234] - Serres M., *Le contrat naturel,* Paris, Flammarion, 1990, 1991.

respectés, bien que l'homme y ait la *troisième possibilité*[235]. Ce concept de prospective du sens historique, ayant désormais l'*à-venir* plutôt que l'*avenir* comme matière, nous semble apporter la précision technique sur le type du *temps qui vient* et qu'il faille penser. Car, cette précision n'est explicite ni chez Husserl ni chez Berger. Avec la prospective du sens historique ainsi envisagée, et ayant l'à-venir comme objet, la conscience phénoménologisée, sortie de la réduction et de la constitution, pourrait mieux affronter un temps qui vient ayant échappé à *sa globalité donationnelle*, pour et vers une *notion de temps qualitatif*, saisissable faillibilistement par la pensée.

Il était indispensable de *décanter le rapport de la phénoménologie au Temps*, pour pouvoir *relire la Krisis rétrospectivement,* et voir comment Husserl y formule une attaque en règle contre l'establishment et la nécessité d'un nouveau statut pour la philosophie par rapport aux problèmes de l'humanité, qu'il *réduit* volontairement à la seule *terre Europe*, alors qu'il a clairement conscience par ailleurs de la pluralité humaine, ainsi que le montre le passage qui suit : « *L'héritage contingent d'une humanité contingente, perdue au milieu d'autres humanités et d'autres historicités… »*[236]. Husserl pratique, de la sorte, un réductionnisme volontaire, par intolérance culturelle *d'autrui*[237], peut-être. Pour cela, le *concept d'universalité* se retrouve limité à l'humanité européenne, qui n'est pourtant pas l'Humanité tout court. Cette *crise dans l'appréhension du concept d'humanité* amène Husserl à fonder l'universalité du projet de philosophie de la rigueur, non sur *l'esprit* (la rigueur et la méthode), mais sur *le contenu conjoncturel* : la communauté des problèmes sociaux, globaux, et mondiaux vécus de et par l'Europe. Pourtant, arrivé au diagnostic essentiel, Husserl se remet à l'Histoire, pour en structurer la

---

[235] - Serres M., *Le Tiers-Instruit,* Paris, Gallimard, 1991.

[236] - Husserl, *La Krisis*, p. 21.

[237]- Cette remarque peut s'atténuer, vu qu'en général, toute recherche est faite d'abord pour répondre aux préoccupations spatio-temporelles de la population environnante qui l'a financée…

compréhension, par l'élaboration d'une herméneutique phénoménologique et *prospectiviste*[238].

De cette base, nous pensons que la prospective, en se tournant vers l'à-venir, pour *« fabriquer des solutions »* faillibilistes aux problèmes de l'humanité présente, à la misère du monde, permet de *changer le monde après l'avoir compris*[239]. Par le titre même de sa conférence, Husserl veut montrer que *la philosophie est le lieu d'expression de la crise de l'humanité européenne et la phénoménologie en est la solution*, celle-ci consistant en une plongée métaphysique en soi-même. Pour résumer le sens de sa démarche et les raisons de sa sortie de l'épistémologie pure pour les problèmes du temps, Husserl écrit : « *Nous sommes devenus conscients, au moins d'une façon très générale, que le philosopher humain et ses résultats n'ont nullement dans l'ensemble de l'existence humaine la simple signification d'un but culturel privé »*[240].

Husserl ajoute : *« Nous sommes donc – comment pourrons-nous l'oublier ? – les Fonctionnaires de l'Humanité. La responsabilité tout à fait personnelle qui est la nôtre à l'égard de la vérité de notre être propre comme philosophes, dans la vocation personnelle intime, porte en soi la responsabilité à l'égard de l'être véritable de l'humanité*[241]*, lequel n'est que tendu vers un Telos*[242] *et ne peut parvenir à sa réalisation, si du moins il le*

---

[238]- Qui analyse et interprète l'héritage, afin d'en tirer des leçons pour le temps qui vient, en présupposant que la vérité du sens est dans le temps à venir.

[239]- Cette ouverture appelle une réflexion spécifique sur la relation entre le changement et le développement social, dont celui-ci n'est pas le lieu.

[240]- Cette phrase inaugurale, qui prépare les parenthèses suivantes, annonce qu'un philosophe n'a rien compris s'il se concentre sur sa *petite vie* ; il doit s'occuper du *destin de la communauté humaine*, dont il doit enrichir et complexifier le concept, en rapport avec son statut de fonctionnaire de l'Humanité : apatride.

[241]- Cette espèce de devoir d'ingérence éthique dans les domaines à la fois public et privé est l'écho de la responsabilité que confère l'appel de l'« *ailleurs indéterminé* ».

[242]- En fait, cette *fin* est *l'avenir* qui, comme disait Levinas, est ce qui n'a pas de visage. Pour cela, il est massif, et implacable. De là aussi vient l'intérêt heuristique de le distinguer de l'à-*venir*, plus structuré, parce que pensé.

peut que par la philosophie[243]*, que par nous, à condition que nous soyons philosophes avec sérieux* »[244]. Il précise : *« Notre méditation historique initiale ne nous a pas seulement éclairé sur la situation de fait actuelle*[245] *et sur notre détresse comme sur un fait nu, elle nous a aussi remis en mémoire qu'en tant que philosophes nous sommes, sur les buts qu'indique le terme de « philosophie », sur les concepts, sur les problèmes, sur les méthodes*[246]*, des héritiers du passé*[247]*… J'essaie de guider, non d'endoctriner*[248]*, et seulement de montrer, de décrire ce que je vois*[249]*. Je n'ai d'autre prétention que celle de parler à moi-même d'abord et ensuite seulement aux autres, avec le meilleur savoir et la plus grande conscience qu'y ait jamais mis qui-*

---

[243]- L'appréhension du temps qui vient étant fondamentale à l'homme, Husserl dit qu'elle ne peut être réalisée que par la philosophie, toujours pour lui devenue phénoménologie.

[244]- Les critères de *sériosité* sont entendus pour Husserl ; il fait sûrement allusion à la *rigueur* qui, pour lui, ne renvoie pas simplement au formalisme logique, mais à la capacité du penseur de descendre jusqu'aux abysses de la possibilité de penser tout pensable au moyen de la pensée dont le seul rôle est de penser, en radicalisant la critique.

[245]- L'approche husserlienne envisage la situation réelle et présente de l'humanité, avec ses problèmes réels, et non supposés, avant d'en conceptualiser *l'à-venir*, à partir de l'état des lieux réel de la société contemporaine ; par ce dernier aspect, il pratique de *l'interdisciplinarité* ; pour tout cela, il est même étonnement plus *pragmatique* qu'on ne l'a dit.

[246]- En articulant *but* (que nos contemporains appellent « *objectif* »), concepts, problèmes et méthodes, l'on pourrait élaborer un management moderne de l'organisation du travail qui soit une vision réellement pragmatique ; quelle anticipation !

[247]- Ce passage montre que la *pro-tension* husserlienne se construit en payant sa dette au passé, qu'elle assume sans le renier.

[248]- Pour être capable de « *guider* » sans « *endoctriner* », Husserl fait montre d'un *esprit faillibiliste*, qui n'a rien de la *fermeture* dont on l'a taxé quelques fois. Cette considération peut être considérable pour la reconsidération des études husserliennes.

[249]- Par ce bout de phrase, Husserl présente l'essence et le sens de sa démarche phénoménologico-protentives ; elle consiste à décrire l'état réel du monde saisi par la conscience au moyen des acquis des sciences ontiques et sociales (naturalisme et historicisme), pour « *pro-tenter* », prospecter l'*avenir* sans visage de l'humanité : sur cette base, la *prospective du sens historique* peut élaborer le concept capital d'*à-venir*, qui figure la capacité du philosophe à penser le temps qui vient, en esquissant quelques ébauches de solutions aux problèmes qu'il aura dûment analysés.

conque a vécu de bout en bout dans tout son sérieux le destin d'une existence philosophique »[250].

Ces propos d'une gravité et d'une responsabilité extrêmes s'entendent rarement dans les milieux de la recherche (philosophique) aujourd'hui. Ainsi, donc, globalement, Husserl s'emploie à établir son projet de philosophie de la rigueur à partir d'une argumentation articulée sur deux niveaux : la critique protentive ou prospectiviste du naturalisme et du culturalisme conduite dans *La Philosophie comme science rigoureuse,* et la contribution du philosophe à la recherche des solutions aux problèmes de l'humanité contemporaine dans la *Krisis*, en prenant conceptuellement en charge les inquiétudes du Temps.

Son projet peut se résumer ainsi : les sciences du fait, grâce à la méthode expérimentale, ont atteint un degré de rigueur incontestable épistémologiquement, qui leur confère une légitimité avérée dans l'opinion, en termes de contribution significative à l'amélioration des conditions de vie de l'humanité, dont elles prolongent l'espérance sur terre ; sous le rapport de leur rigueur réputée, la philosophie a besoin de celle-ci, pour accéder au rang de science rigoureuse. Mais, il se trouve que le socle épistémique de leur paradigme est *fragile et superficiel*, du fait qu'il se limite à la surface de la perception qu'elle expérimente, sans s'ouvrir au Phénomène des phénomènes qui rend possible cette perception. Pour cela, l'ouverture d'une nouvelle approche qui rapporte la possibilité de la perception à la perception originaire elle-même, et qui garantit à la pensée sa *rigueur*[251], s'impose et s'appelle : *Phénoménologie*[252]. En clair, chez Husserl, quand la

---

[250]- Pour et à partir de Husserl, le sérieux du destin de l'existence philosophique est, dans le schéma tracé jusqu'à présent, de *penser le Temps*, en contribuant à la recherche des solutions aux problèmes qui préoccupent la société ; ce faisant, il accomplit sa responsabilité, en articulant le signe et le sens de son séjour au monde.

[251] - Au sens de Husserl, *la rigueur du penser* consiste à descendre méthodologiquement jusqu'aux abysses de la possibilité même de penser, afin de pouvoir penser en connaissance de cause et de but.

[252]- Pensant le rapport de Heidegger à Husserl, Marleine Zarader, dans « Être et transcendance chez Martin Heidegger » écrit : « *S'il est vrai que la conscience se rapporte à ses objets par un mouvement d'ouverture et non d'emboîtement, c'est qu'avant tout rapport à l'objet, elle est déjà constituée par une ouverture préalable. C'est en cela qu'elle n'est plus conscience, mais*

philosophie atteint le degré de rigueur, elle devient phénoménologie. Celle-ci présente l'avantage éthique de mettre la conscience au cœur de toute l'activité de l'homme au monde, afin de le sauver des défis qui le menacent de disparition et ce, dans un monde où les hommes sont envoûtés par le *parallélisme épistémologique*, qui a du mal à articuler *le naturalisme d'essence techniciste*, qui s'alimente des résultats des sciences du fait, et *le culturalisme*, qui s'alimente, quant à lui, des résultats des sciences sociales.

Comme toute thèse philosophique, la phénoménologie husserlienne a ouvert un champ de recherches assez disparates, qui ont beaucoup marqué la philosophie contemporaine, jusqu'à se donner un ancrage herméneutiste. Pour mesurer cet écart, l'on peut mentionner, par exemple, le fait que la phénoménologie est pour son fondateur Husserl la figure de la philosophie au XX^e^ siècle, tandis que, pour son disciple Heidegger, insouciant de la dette du sens, la figure de la phénoménologie au XX^e^ siècle, c'est l'ontologie. Le propos suivant de Marlène Zarader note bien cet écart : « *S'il est vrai que la conscience se rapporte à ses objets par un mouvement d'ouverture et non d'emboîtement, c'est qu'avant tout rapport à l'objet, elle est déjà constituée par une ouverture préalable. C'est en cela qu'elle n'est plus conscience, mais dasein »*[253]. Mais, la phénoménologie husserlienne en tant que telle, ainsi que l'histoire du débat qu'elle a soulevé, ne nous intéresse pas ici, pour ne pas nous éloigner de notre sujet, à savoir : *l'évaluation prospective du projet de philosophie de la rigueur*. Nous l'évoquons en passant, parce qu'elle est la chute à laquelle parvient Husserl au terme de l'élaboration de sa figure du projet de philosophie de la rigueur, telle que déclinée dans son ouvrage : *La philosophie comme science rigoureuse.*

En étudiant cet ouvrage, notre seul souci était de savoir : où, quand et comment Husserl structure-t-il, pour la première fois, et de façon explicite, le projet de philosophie de la rigueur, et quel impact aura eu cette conception sur le devenir de ce projet ? Cette *lecture prospectiviste de l'approche*

---

dasein » (in *Revue de Métaphysique et de Morale*, n° 3-1981, Paris, Armand Colin, p. 310).

[253]- Zarader M., article précité, p. 310.

phénoménologique husserlienne des soucis du monde trouve du répondant auprès d'un certain nombre de ses commentateurs. Il y a ainsi François De Gandt qui, dans l'avant-propos de *Husserl et Galilée : Sur la crise des sciences européennes*[254], écrit les pensées ci-après, que nous commentons en notes de bas de pages : « *La toute première sensation d'un enfant est pour lui le monde extérieur ; et l'univers tel qu'il arrive à le connaître plus tard n'est qu'un développement de ce premier et très simple germe, enrichi d'apports ultérieurs du dehors et du dedans, et devenu si énorme, si complexe et si différencié que l'on ne peut plus se ressouvenir de son premier état… Cette opération miraculeuse est-elle seulement possible ? Husserl a des mots moins heureux, plus techniques : la connaissance est un mystère, il faut élucider l'essence de la connaissance, comprendre comment le même objet peut « être en soi » et « être donné ». Ce fut le long travail de Husserl, parfois jusqu'à l'angoisse : l'énigme de la connaissance »* [255]. Pour lui, *« la phénoménologie est la mise en œuvre patiente de cette question. Ce n'est pas de la philosophie*[256]*, on ne construit pas de systèmes, on n'argumente pas, on cherche à décrire au plus près les pleins et les vides de la vie de la connaissance, à comprendre comment dans cette vie secrète et fuyante s'annoncent des objets, des êtres, un monde.* »[257]

Sur cette base, François De Gandt précise que, « *telle qu'elle était présentée dans les* Recherches logiques *de 1900-1901 ou dans les* Idées directrices *de 1913, la phénoménologie était un préambule à la philosophie, une méthode ou plutôt une attitude pour un travail de plus en plus radical*[258]*. Husserl semblait*

---

[254] - Paris, J. Vrin, 2004, p. 7.

[255] - Paris, J. Vrin, 2004, 235 pages.

[256]- L'écart entre la phénoménologie et la philosophie tient en ce que, selon Husserl, la première *décrit,* tandis que la deuxième *interroge.*

[257] - Paris, J. Vrin, 2004, p. 8.

[258]- A savoir, la phénoménologie comme propédeutique philosophique. Cette interprétation pose un grave problème. Car, plus haut, nous avons vu que, quand la philosophie atteint son seuil de rigueur, elle devient : *phénoménologie ;* dans ces conditions, *que Gandt présente paradoxalement la phénoménologie comme « préambule »* de la philosophie, il y a là un conflit de compréhension entre l'auteur et son commentateur, dans lequel, je présage que le premier a raison. C'est pour cette raison technique que je préfère aller à la rencontre de l'auteur par ses ouvrages, plutôt que par ses commentateurs.

régresser de préalable en préalable vers des descriptions encore plus élémentaires. Vers 1935, quand l'Europe a été tout près d'être submergée par la barbarie, le temps des préalables indéfiniment repoussés était révolu. Husserl a transformé, un peu hâtivement peut-être, les acquis de cinquante ans de travail phénoménologique en une philosophie de l'esprit. Il a tenté de tirer de ces analyses les ressources d'un humanisme et d'une sagesse qui pourraient remettre l'Occident et l'humanité sur la voie qu'elle avait perdue, celle de la rationalité » [259]. De ce développement, il tire la conviction qu'« *il faut revenir aux sources de la tradition européenne mesurer l'échec de notre*[260] *culture, et comprendre que son naufrage est le dévoiement d'un idéal toujours vivant, l'idéal d'une vie guidée par la connaissance*[261]*. La theoria est le principe même de la culture européenne. C'est par la connaissance désintéressée, critique et rationnelle que se définissent l'Europe et l'Occident*[262]*… La connaissance s'est méconnue elle-même, l'esprit s'est perdu dans ses œuvres. La critique de la science moderne est une pièce décisive dans le diagnostic… La philosophie n'est-elle pas, comme Husserl le répète inlassablement, une œuvre de critique collective ? »*[263].

Il y a aussi Jean-Michel Salanskis qui, dans *Husserl*[264] développe des thèses qui montrent l'actualité de l'approche husserlienne par rapport à notre réflexion sur l'intérêt d'un regard problématologique sur le projet de philosophie de la rigueur aujourd'hui. Son commentaire participe de l'idée de l'articulation de l'*épistémologie* d'avec *l'éthique* dans le *projet husserlien de philosophie de la rigueur :* « *Les formulations idéalistes ultimes de Husserl, dans la conférence* La crise de l'humanité européenne et la philosophie, écrit *Salanskis*[265], *ex-*

[259] - Paris, J. Vrin, 2004, 235 pages.
[260]- Ancrage européocentriste.
[261]- Articulant savoir et vertu.
[262]- Ancrage européocentriste.
[263] - De Gandt F., *Husserl et Galilée,* Paris, J. Vrin, 2004, avant-propos, pp. 7-11.
[264] - Salanskis J. M., *Husserl,* Paris, Les Belles Lettres, 2004.
[265] - Salanskis J. M., *Op. cit*., pp. 97-98.

prime bien cette conception qui conjoint[266] *la tension éthique et la tension théorique pour donner son statut au sujet phénoménologique « final ». Dans cette conférence, en effet, après avoir désigné l'origine du fait historique* Europe *dans l'irruption de la philosophie en Grèce, il décrit l'*Homo philosophicus *comme un homme «* en proie à l'infini » d'une façon qui implique à la fois l'intérêt théorique et l'attitude éthique, et semble les fédérer »[267].

Écoutons à ce propos Husserl lui-même : « *Les mots philosophie, science désignent une classe spéciale de créations culturelles. Le mouvement historique qui a pour style la forme supranationale que nous nommons l'Europe, a pour pôle une forme normative située à l'infini, mais non une forme qu'on pourrait discerner en considérant seulement les formes successives. Cette propriété permanente d'être dirigée vers une norme est inscrite au cœur même de la vie intentionnelle de personnes isolées ; de là, elle passe dans les nations, dans les structures sociales particulières, et finalement, dans l'organisme que constituent les nations liées par la forme Europe »*[268]. Ensuite, il nuance : *« Sans doute toutes les personnes ne sont pas dirigées vers cette norme : dans les personnalités d'élite elle n'a pas son plein développement. En même temps ce processus signifie que l'humanité dans son ensemble est progressivement* réformée *à partir de mouvements d'idées qui ont acquis de l'efficacité*[269] *dans des cercles petits et mêmes minuscules. Les idées, les œuvres chargées de sens, créées dans des personnes isolées, et qui ont une particularité admirable et nouvelle de receler quelque intention infinie, diffèrent des choses qui existent à l'état brut dans l'espace ».* Enfin, il en conclut ainsi : *« Que l'homme se soucie d'elles ou non, elles le laissent inchangé.*

---

[266]- Dans ce « *con-joint* » il y a deux parties : *cum*, en Latin et *con*, en Espagnol, qui traduisent l'idée de jonction ou d'articulation de l'épistémologie d'avec la philosophie du développement.

[267]- De Gandt F., *Op. cit.,* p. Ici gît l'articulation entre théorique et éthique, épistémologie et philosophie du développement, qui dispose réellement le modus husserlien à servir de base à une réflexion rigoureuse sur les soucis des temps présents.

[268]- De Gandt, *Op. cit. p*.

[269]- Ces mouvements d'idées ne peuvent acquérir de l'efficacité que si la recherche porte sur les problèmes de l'humanité présente. Le terme *réforme,* comme figure du changement social est lâché.

Par le fait qu'il conçoit des idées, l'homme devient un nouvel homme : il vit dans le fini, mais sa vie est tendue vers un pôle infini. Pour rendre tout compréhensible, il suffit de remonter aux origines historiques de l'humanité européenne[270]*, et de discerner le nouveau type d'historicité qui par elle se détache désormais sur le fond de l'histoire mondiale »*[271].

Il résulte de la présentation de la figure husserlienne du projet de philosophie de la rigueur développée dans son ouvrage : *La philosophie comme science rigoureuse,* que Husserl est, rétrospectivement, l'un des philosophes qui nous permettraient le mieux d'articuler l'épistémologie à l'éthique. Mais, le rapport de l'herméneutique au Temps ne nous parait pas clair. L'on a jusqu'ici développé des *herméneutiques tournées vers le passé* et dont le but a été de *révéler* à la présente génération *le sens* des grandes œuvres portant sur les événements du passé. Mais, l'on s'est gardé d'en élaborer qui *portent sur les œuvres travaillant des problématiques dont l'humanité soit en train de faire l'expérience*, pour ainsi éclairer les acteurs du présent sur les enjeux à court, moyen et long termes de leurs *combats pour le sens*, pour reprendre cette expression chère au philosophe béninois Jean Paulin Hountondji. Peut-être le moment de cette tentative viendra-t-il un jour. En ce qui concerne strictement la contribution de Husserl à l'élaboration du projet de philosophie de la rigueur, dont l'évaluation prospective est l'objet de la thèse en cours, nous pouvons à cette étape observer que chez lui, la rigueur n'est immanente à la philosophie, mais elle doit être « *importée »* des sciences formelles et du fait, dont il relève pourtant les limites du paradigme, par ailleurs. On peut dire que chez Husserl, la « *rigueur »* porte sur le contenu de la pensée.

La nécessité de rester collé à l'objet du discours ne nous permet de nous égarer dans les méandres des prolongements phénoménologiques, herméneutiques et métaphysiques des fondations de la figure husserlienne du projet de philosophie de la rigueur, en suivant par exemple des auteurs comme Dilthey, Gadamer, Merleau-Ponty, Lyotard, et surtout Ricœur, pour au moins deux raisons. D'un côté, le projet de « *philosophie*

---

[270]- C'est-à-dire, la Grèce antique.

[271]- Husserl, *La crise de l'humanité européenne et la philosophie,* trad., Paul Ricœur, Paris, Aubier, 1977, pp. 38-39.

comme science rigoureuse », aussitôt formulé, a plutôt pris la *piste de la phénoménologie* que celle de l'*analyse du langage*, où se jetteront ses successeurs comme Frege, Russell, Wittgenstein, Carnap. De l'autre, Jacques Derrida, l'un parmi ses meilleurs commentateurs, a conclu l'analyse de la construction husserlienne par un *manquement à la rigueur conceptuelle*, qui ne pouvait pas nous inciter à aller au-delà, sans trahir notre thématique : évaluer prospectivement le projet de philosophie de la rigueur à partir de la grille sémantiste signe-sens que nous tentons de construire au moyen de l'herméneutique du carré, autorisé par le principe du passage à l'épistémologie. Derrida conclut : « *Tout a sans doute commencé ainsi : Un nom prononcé devant nous a fait penser à la galerie de Dresde… Nous errons à travers les salles (…). Un tableau… représente une galerie de tableaux… Les tableaux de cette galerie représentent à leur tour des tableaux, qui de leur côté feraient voir des inscriptions qu'on peut déchiffrer… Rien n'a sans doute précédé cette situation. Rien assurément ne la suspendra. Elle n'est pas comprise, comme le voulait Husserl, entre des intuitions ou des représentations. Du plein jour de la présence, hors de la galerie, aucune perception ne nous est donnée ni assurément promise. La galerie est le labyrinthe qui comprend en lui ses issues : on n'y est jamais tombé comme dans un cas particulier de l'expérience, celui que croit alors décrire Husserl…* C'est pourquoi, *il reste alors à parler, à faire résonner la voix dans les couloirs pour suppléer l'éclat de la présence. Le phonème, l'akoumène est le phénomène du labyrinthe. Tel est le cas de la phonè. S'élevant vers le soleil de la présence, elle est la voie d'Icare. Et contrairement à ce que la phénoménologie – qui est toujours phénoménologie de la perception – a tenté de nous faire croire, contrairement à ce que notre désir ne peut pas ne pas être tenté de croire, la chose même se dérober toujours*[272]. *Contrairement à l'assurance que nous en donne Husserl un peu plus loin, "le regard" ne peut pas "demeurer" »*[273].

---

[272]- C'est moi qui souligne. Car, ici, se trouve le cœur de la critique de Derrida contre Husserl.

[273]- Derrida J., *La voix et le phénomène,* Paris, PUF, 3e édition « Quadrige », 2007, pp. 116-117.

En l'espace de cinq lignes, Derrida emploie le terme « *contrairement* » trois fois, pour relever que la chose même se dérobant toujours, le regard ne peut pas demeurer pour que les descriptions qu'il élabore soient dignes de science rigoureuse. Cela signifie que, pour penser le sens sous le signe, la présence s'est déjà évanouie, et une telle pensée ne serait plus que *travestissement*, abus de langage. Pour cela, il convient de rechercher la *rigueur* ailleurs que dans la piste tracée par Husserl.

II. La dialogique signe-sens comme fondement du discours rigoureux chez Frege

Frege est l'auteur de la célèbre *Idéographie,* ou *langage formulaire, écriture du concept,* aux sources de laquelle, Wittgenstein puisera, comme chez Russell**,** l'essentiel de la matière qui alimentera son *Tractatus*. Tout en rangeant l'*aspect formaliste de l'œuvre*[274], le but de cette partie est d'interroger *l'esprit* (et donc non *la lettre*) de la figure frégéenne du projet de philosophie de la rigueur, d'apprécier la place que celui-ci occupe

[274]- Voulant construire un langage formalisé et infaillible en Logique, on peut dire que la contribution essentielle de Frege dans *Idéographie* est d'opérer dans l'histoire de cette discipline une *rupture* qui consiste en ce que, au lieu de partir des *termes*, dont la composition donne les *propositions-jugements*, comme chez Aristote, il envisage le *jugement* comme la donnée première de la Logique. De ce point de vue, il pense que Boole demeure aristotélicien, malgré ses efforts pour la *quantification du prédicat* (…) : « *C'est bien là une des différences les plus significatives entre ma conception et celle de Boole, et j'ajouterai celle d'Aristote, que je ne pars pas des concepts, mais des jugements* » (Frege, « *Sur le but de l'idéographie* », in *Écrits logiques et philosophiques,* trad. Claude Imbert, Paris, Seuil, 1971, p. 70). Désormais, la proposition logique s'analyse en « *fonction* » et « *argument* », et non plus en « *termes* » constituant la proposition. Dans son entendement, la *fonction* est la partie *stable* de l'expression, tandis que l'*argument* renvoie à la partie *variable* ou soumise à substitution, en empruntant aux Mathématiques, pour les besoins de la Logique, l'écriture des fonctions habituelle aux mathématiciens. Frege était, toutefois, conscient des critiques que ses contemporains formulaient à l'égard de son œuvre, ainsi qu'il le reconnaît : « *On m'a reproché, entre autres, de n'avoir pas tenu compte des travaux de Boole. E. Schröder a formulé cette même objection (…). Au terme d'une comparaison entre mon idéographie et le langage formulaire de Boole, il conclut que ce dernier est à tous égards préférable* ».

sur le *tracé historial de ce projet*, pour voir comment la *dialogique signe-sens* fonctionne chez lui comme fondement du *discours rigoureux*.

L'on peut constater que le souci pour une *philosophie de la rigueur* est constant à travers l'œuvre de Frege**,** notamment dans *Idéographie* et *Écrits logiques et philosophiques.* Dans l'*Avant-propos à l'Idéographie,* en effet, Frege fixe ainsi qu'il suit le *contenu positiviste de son projet de philosophie de la rigueur :* « *La démarche suivie a d'abord consisté à réduire*[275] *le concept de succession dans une suite à celui de succession logique, pour de là, passer au concept de nombre. Afin que rien d'intuitif ne s'insinuât subrepticement dans cette démarche, il importait de tout réduire à une chaîne déductive dépourvue de lacune. Mais alors que je m'efforçais de satisfaire cette exigence le plus rigoureusement possible*[276]*, je me heurtai comme à un obstacle à l'insuffisance de la langue : malgré toutes les lourdeurs d'expression auxquelles j'étais prêt à consentir, je parvenais d'autant moins à réaliser l'exactitude exigée par cette entreprise que les relations à exprimer devenaient plus complexes*[277] *»* [278].

Cette notification amène Frege à préciser : « *Telle fut la difficulté dont surgit l'idée de la présente idéographie. Celle-ci doit donc servir à contrôler de la manière la plus infaillible la validité d'une déduction, et débusquer toute hypothèse qui se glisserait furtivement afin de l'examiner quant à sa provenance…, donc servir à contrôler de la manière la plus*

---

[275]- C'est pour cela que Pierre Raymond, *Op. cit.,* p. 8, et concernant Frege, parle de « *l'envol d'une discipline vite mutilée chez Frege et Russell* ».

[276]- Contre toutes les réserves des historiens à classer Frege dans le courant de la *philosophie de la rigueur,* l'intéressé s'en réclame vivement ici, en tant qu'*initiateur de la philosophie analytique,* ce que Wittgenstein reconnaît à la préface du *Tractatus.*

[277]- Ce passage est à comprendre à rebours : loin d'être dans un état d'esprit qui reconnaît la complexité du réel, la « *complexité »* dont parle Frege, ici, est la *difficulté* essentielle qu'il repère dans la langue logique de son temps, son incapacité à traduire la nouvelle dimension de sa pensée. Cela le pousse à créer un nouveau langage qu'il débaptise : *Idéographie.*

[278]- Frege G., « Avant-propos » à *Idéographie,* p. 101, repris par François Rivenc et Philippe de Rouilhan, *Logique et fondement des mathématiques,* Paris, Payot, 1992.

infaillible la validité d'une déduction »[279]. Sur la base de cet extrait du propos de Frege, nous pouvons définir le *positivisme* comme consistant dans : la *surestimation* du pouvoir de la raison humaine à rendre compte du réel, tout en en évacuant la complexité ; la *croyance* dans sa capacité à *élaborer des mécanismes débarrassés de toute impureté et de toute ambiguïté,* pouvant durablement et définitivement corriger les erreurs constatées et en prévenir de possibles, vers un apaisement méthodologique, que Wittgenstein appellera le « *dégrippement des crampes mentales »,* source de malentendus entre chercheurs ; la *croyance dans l'infaillibilité de la raison,* qui justifie l'intolérance intellectuelle et sociale ; la *croyance* dans le pouvoir de la raison à trouver des solutions *globales* et *définitives* aux problèmes de la recherche ; la ferme volonté d*'éliminer l'intuitif dans le raisonnement au profit du strictement rationnel,* pour lequel, l'irrationnel est un parfait fantôme qui, comme tel ne devrait pas avoir droit de cité dans ce monde…

Dans le texte qui précède, et afin *d'exprimer la vigueur de son projet de philosophie de la rigueur,* Frege, qui *n'ignore pas une certaine complexité, maintient l'optimisme dans la croyance à l'infaillibilité de la nouvelle idéographie,* malgré l'expérience de la limitation liée aux insuffisances de la langue qu'il vient de relever. Selon les propres termes de Frege, son projet de philosophie de la rigueur, exprimé dans *Idéographie,* se déploie procéduralement sur deux moments : *contrôler de la manière la plus infaillible la validité d'une déduction,* en mettant en œuvre les procédures de l'*Idéographie,* et *débusquer toute hypothèse qui se glisserait furtivement, afin de l'examiner quant à sa provenance ;* cela permet de disqualifier préventivement et prospectivement l'irrationnel : ainsi le système autoréférentiel de Frege est-il assuré et rassuré contre l'erreur. Prouvant sa constance, Frege reprend les mêmes préoccupations dans *Écrits logiques et philosophiques*[280]*,* notamment à l'article intitulé : « *Que la science justifie le recours à une idéographie* »[281]. Il y souligne non seulement le *rôle des signes*, les

[279]- Frege G., *Idem.*
[280]- Frege G., *Écrits logiques et philosophiques,* traduction et introduction par Claude Imbert, Paris, Seuil, 1971.
[281]- Frege G., *Idem*, pp. 63-69.

conditions formelles de la rigueur, mais aussi la nécessité d'éviter les erreurs d'interprétation et de raisonnement, pour la *fondation d'une épistémologie rassurante,* qui identifie l'origine des erreurs et prévienne celles-ci. C'est ainsi qu'aux pages 63, 65, 66, 67 et 69 il écrit : « *Les sciences abstraites ont besoin, et ce besoin est ressenti de plus en plus vivement, d'un moyen d'expression qui permette à la fois de* prévenir *les erreurs d'interprétation et* d'empêcher *les fautes de raisonnement. Les unes et les autres ont leur cause dans l'imperfection du langage*[282]*. Car il est bien certain que nous avons besoin de signes sensibles pour penser… Et nous ne pourrions guère échapper à cette dépendance si le monde extérieur ne dépendait à son tour, dans une certaine mesure, de nous… Les signes donnent présence à ce qui est absent, invisible, et le cas échéant inaccessible aux sens ».*

Frege poursuit que *« les signes ont, pour la pensée, la même importance qu'eut pour la navigation, l'idée d'utiliser le vent afin d'aller contre le vent… Sans les signes, nous nous élèverions difficilement à la pensée conceptuelle. En donnant le même signe à des choses différentes quoique semblables, on ne désigne plus à proprement parler la chose singulière, mais ce qui est commun* : *le concept… Le mot écrit l'emporte sur le mot parlé… Malgré ce contrôle, des fautes légères échappent à l'œil du censeur… L'expérience, l'intuition spatiale nous garde de nombreuses fautes ».* Cette précision l'oblige à apporter la nuance qu'« *à l'inverse, les règles logiques offrent une faible protection… ces règles n'ont pas pu préserver de l'erreur quelques grands philosophes… du fait qu'elles sont toujours*

[282]- Cette hypothèse est vraie, si toute la recherche se focalise sur la traduction de ses résultats dans le *texte écrit,* pour débusquer les erreurs, en veillant à la bonne application des dispositions formulaires ; mais, si l'on pense que *l'oralité* peut être aussi un mode de capitalisation des résultats de cette recherche, tels qu'en plus ils aient la capacité de cuirasser l'entendement, afin de mieux le disposer à l'action sociale, dans la mesure grecque antique, où dans *sagesse,* il y a *savoir* et *vertu :* les choses seraient tout autrement. Si les *symboles écrits* sont dictés par la *voix*, elle-même expression des *états de l'âme*, alors nous pouvons dire que les erreurs d'interprétation et les fautes de raisonnement traduisent plutôt un *défaut d'entendement.* À rebours, il convient plutôt d'élaborer des mécanismes de cuirassement de l'entendement avant toute expression *écrite* ou *orale,* effet lointain de la faute d'origine.

extérieures au contenu[283]*… Les défauts que nous avons signalés ont leur origine dans une certaine instabilité et mutabilité du langage*[284]*… Le langage parlé a lui-même une insuffisance : aussi avons-nous besoin d'un ensemble de signes, purifiés de toute ambiguïté, et dont la forme strictement logique ne laisse pas échapper le contenu… ».*

C'est pourquoi, *« la question est alors de désigner lesquels, des signes audibles ou des signes visibles, ont l'avantage… Les sons ont un rapport plus intime aux états d'âme que les figures et les couleurs… Mais si précieux que puissent être ces avantages pour d'autres buts, ils sont sans signification pour la rigueur des déductions… Les figures sont en général bien délimitées et clairement différenciées. Cette précision du signe écrit aura pour conséquence de donner un relief plus net à ce qui est désigné. Or, cet effet induit sur nos représentations est précisément ce que l'on doit chercher pour parvenir à la rigueur du raisonnement : ce résultat ne peut être atteint que dans le cas où le signe renvoie immédiatement à la chose »*[285].

Dans ce texte, Frege veut justifier le recours à l'idéographie, à partir de la *région des sciences abstraites*, formelles ou hypothético-déductives. Pour lui, *l'Idéographie* a été montée, pour contenir le contenu de la pensée sous le signe. Il évoque constamment *les signes,* qu'il met en relation indispensable avec *les choses,* que ceux-là symbolisent, pour se donner les moyens logiques de les penser en toute rigueur, parce que la *pertinence* est ainsi garantie.

---

[283]- Nous verrons vers la fin de l'ouvrage comment et combien l'*importation* des principes de la *rigueur* des différentes sciences n'a pas permis à la philosophie de se cuirasser du dedans, compte tenu de la nature de l'objet.

[284]- Pour cela, l'*Idéographie* est présentée comme un langage stable et immuable.

[285]- Cette dialogique *signe-sens*, qu'il appelle ailleurs « *concept* et *objet* » (*Idem*, pp. 127-141) est au principe de la rigueur du discours qui, de la sorte, gagne en pertinence. La formulation du paragraphe sur Frege trouve là sa justification, sans vouloir insinuer que le *sens* est *l'objet* empirique, mais plutôt *l'idée qui en tient lieu.* Ce schéma permet structurellement d'évacuer l'abus de langage comme pseudo-discours. Cette conquête me paraît tellement fondamentale qu'elle se laisse pratiquer aussi bien dans le paradigme de l'épistémologie classique (*simpliste)* que dans celle non classique (*complexe),* mis à part le défaut d'ouverture.

Le terme *« rigueur »* y apparaît deux fois. Dans sa première occurrence, il est lié aux *« déductions »,* tandis que dans sa deuxième, il est lié au « *raisonnement »,* bien que celles là-bas soient l'un des modes de celui-ci. En combinant les deux occurrences, on obtiendrait : *« la rigueur du raisonnement déductif »,* qui tranche d'avec la chose qu'il présente comme le vis-à-vis *exogène* des signes. Cette combinaison renvoie à la région des sciences formelles d'où Frege est parti, alors que, pour le paraphraser, l'on ne peut parvenir à la rigueur du raisonnement que dans le cas où « *le signe renvoie immédiatement à la chose* ». Il pense bien (*la pertinence du discours est fondée dans l'objet)* ce qu'il exprime mal (*la pertinence du discours est fondée dans la rigueur du raisonnement déductif)*. Lorsque l'on n'oublie pas la spécificité des objets des sciences formelles (nombres, mesures, quantités continue et discontinue…) et ontiques (phénomènes observables au moyen de la causalité…), l'on pourrait bien dénoncer un certain *parallélisme méthodologique chez Frege*. Toutefois, il reste constant que pour Frege, la promotion de la culture du raisonnement déductif rigoureux ne se coupe pas de la nécessité de sa mise au service de la réflexion philosophique sur la vie. En cela, il rejoint le projet aristotélicien de faire de la logique une propédeutique philosophique, quand il écrit : « *Si briser l'emprise du mot sur l'esprit humain est la tâche de la philosophie, dans la mesure où elle décèle les illusions rendues souvent presque inévitables par l'application de la langue usuelle aux relations entre concepts, alors mon idéographie, libérant la pensée de toutes les surcharges, dues uniquement aux caractéristiques des moyens d'expression, et développée plus amplement à cette fin, sera sans doute un instrument précieux entre les mains du philosophe* »[286]. Ce regard, délibérément rapide sur l'*esprit*[287] *du projet frégéen de philosophie de la rigueur,* permet de voir que, *pour lui, les causes de la faillibilité de la raison sont dans le langage et non dans l'entendement qui pense.* De là, aussi, et complémentairement à la dette wittgensteinienne, nous tirons l'intérêt heuristique de l'étude de *l'abus de langage*, dont la fonction déstabilisatrice

[286]- Frege G., « Avant-propos » à *Idéographie,* Idem, p. 101.
[287]- Et, donc, non la lettre.

permettrait de mieux comprendre le travestissement des intentions « *pures* » de l'âme par la voix.

La *clôture positiviste du projet frégéen* constitue à elle-même sa *limite* dans un contexte épistémologique où, la *trans-disciplinarité* n'arrive que précairement à « *trans-penser* »[288] les approches interniste et externiste de la *science*[289]. C'est à ce niveau que nous avons *senti* et formulé la nécessité d'*interroger la structure épistémologique de l'abus de langage*[290], comme stratégie pour sa déconstruction, lorsqu'il nous apparaît que l'abus de langage est le fondement commun de la méprise, du mensonge et de la démagogie, dont les dégâts sur l'éducation de la jeunesse sont connus, parce qu'énormes. Puisque Frege reconnaît que *« ce résultat ne peut être atteint que dans le cas où le signe renvoie immédiatement à la chose »,* il nous semble pertinent de travailler à la mise en place d'un vecteur épistémique qui, priorisant la dialogique entre le signe et le sens, la fasse reposer sur une double exclusion, consistant, d'un côté, à « *dés-ontologiser la logique »,* et de l'autre, à « *dé-logiser l'ontologie »,* pour *mettre simplement le concept en face du réel,* et capturer l'énergie intelligible résultant de cette confrontation comme une nouvelle figure de la signification.

Dans ce cadre, le sens de notre démarche est de pousser Frege au-delà de lui-même, afin qu'en sorte la possibilité d'une philosophie rigoureuse, mais faillibiliste, tolérante, qui permette

---

[288]- Ni dialectique, ni dialogique, ni transcendance, ni même la synthèse hégélienne, « *trans-penser »* deux entités mises l'une en face et non à côté de l'autre*,* c'est *capturer la positivité de leur confrontation* (idées ou paradigmes basiques opposés), en laissant tomber la négativité de leur rapport, pour l'intérêt vérifié du *présent* et de *l'avenir* : c'est par cette technique que le *signe herméneutique* extrait de la tradition un *sens* que la philosophie de l'actualité élabore, mais dont la vérité est dans le futur, où sa pertinence-praticabilité peut s'avérer ou non aux yeux de la postérité.

[289]- L'*épistémologie interniste* est celle que développent des scientifiques disciplinairement situables, mais qui perçoivent du dedans la nécessité de combler les limites endogènes de leur discipline par une interrogation de type philosophique, tandis que l'*épistémologie externiste* est celle que développent des philosophes de formation, mais curieux de regarder les choses scientifiques de plus près, en se donnant la peine d'une acclimatation locale indispensable. Dans le premier cas, nous logeons Bernard d'Espagnat, et dans le deuxième, Edgar Morin.

[290]- Complémentairement à l'ouverture qu'en donne Wittgenstein.

de penser à nouveau la vie, comme le voulait *Hegel*[291], au sens où, au lieu de nous préparer platoniciennement à mourir, le geste philosophique devrait nous permettre plutôt de *mieux vivre* dans le cadre du traitement du projet de philosophie de l'actualité, notamment sous la figure de la *philosophie du droit,* dont Hegel définit l'objet dans les termes suivants : « *La science philosophique du droit a pour objet l'Idée du droit, c'est-à-dire, le concept du droit et sa réalisation. La philosophie s'occupe des Idées et non des concepts au sens étroit… La science du droit est une partie de la philosophie. Elle a donc pour objet de développer, à partir du concept, l'Idée, puisqu'elle est la raison de l'objet, ou, ce qui est la même chose, observer l'évolution immanente propre à la matière… Le domaine du droit est le spirituel en général ; sur ce terrain, sa base propre, son point de départ sont la volonté libre si bien que la liberté constitue sa substance et sa destination et que le système du droit est l'empire de la liberté réalisée, le monde de l'esprit produit comme seconde nature à partir de lui-même »*[292]. L'héritage frégéen est à ce point écartelé entre les deux extrêmes : *« Chercher pour parvenir à la rigueur du raisonnement* », qui renvoie à la procédure délibérative des sciences formelles et *« ce résultat ne peut être atteint que dans le cas où le signe renvoie immédiatement à la chose* », schéma propre à une ontologique inspirée des sciences ontiques, et que caractérise la dialogique signe-sens, au point où, *pour sauver le projet de philosophie de la rigueur, en le débarrassant du double réductionnisme positiviste, il nous semble nécessaire de lui trouver un autre ancrage, ici, celui de la restructuration de la formule épistémologique du discours rigoureux,* que Frege a manqué d'énoncer à cause de son penchant trop prononcé pour le formalisme. En somme, Frege a élaboré l'*Idéographie* pour corriger les lacunes de la langue logique de son époque, et en écarter toute possibilité d'erreur, à travers l'observance des deux règles que sont le contrôle de la manière la plus infaillible de la validité de la déduction et la débusquation de toute hypo-

---

[291]- Il écrit alors : « *Concevoir ce qui est, est la tâche de la philosophie, car ce qui est, c'est la raison »* (Hegel W. F.*, Principes de la philosophie du droit,* traduction française par André Kaan et préface par Jean Hyppolite, Paris, Gallimard, 1989, préface, p. 43).

[292]- Hegel W. F., *Op. cit.,* pp. 47 ; 48 ; 57.

thèse qui se glisserait furtivement, afin de l'examiner quant à sa provenance, disqualifiant ainsi préventivement et prospectivement l'*irrationnel,* la complexité.

Il est clair que, chez Frege, la rigueur du discours consiste dans la *dialogique fructueuse entre le signe et le sens*, en veillant à deux choses complémentaires : d'un côté, dans la proposition à travers laquelle l'homme exprime ce qu'il a conquis du monde, *« le signe [doit] renvoyer immédiatement à la chose »*[293], et de l'autre, au respect strict des deux tabous que sont : l'élimination de la langue naturelle et celle du psychologisme, ainsi que l'ont développé Jacques Dubucs et Gabriel Sandu, dans l'article : « *La logique, fil d'Ariane du raisonnement »*[294]. Et, c'est le discours logique ainsi disposé qu'il voudrait mettre au service de la réflexion philosophique comme *instrument*, afin que celle-là se déploie clairement, précisément et techniquement sous le mode scientifique : à notre charge d'en évaluer la pertinence plus loin dans le cadre global des philosophies de la rigueur.

Comme chez Husserl, je constate ici *aussi* que chez Frege, la *rigueur* n'est pas immanente à la philosophie, mais elle est « *importée »* des sciences hypothético-déductives, c'est-à-dire, *la logique* devenue *Idéographie,* pour les raisons largement évoquées plus haut. Par contre, chez Frege, la « *rigueur »* porte sur la *forme* même du raisonnement discursif.

---

[293]- Cette dialogique d'essence frégéenne, sera exploitée plus loin comme le fondement logique de la pertinence du discours philosophique.

[294]- In *Pour la Science,* dossier n° 49, pp. 2-5. Les auteurs de cet article en ont consacré l'avant-dernier paragraphe à Frege : « Les tabous de Frege *»,* où il est dit, notamment : « *Du temps de Frege, la reformulation mathématique de la logique s'est faite au prix d'un double sacrifice. D'une part, la logique a rejeté le langage ordinaire comme support possible d'une analyse logique. D'autre part, elle s'est écartée du « psychologisme », dont l'objectif était de rendre compte de la manière dont les humains raisonnent vraiment : la logique formalisée de Frege avait affaire aux « Lois du Vrai » et non celles du « Tenir Pour Vrai » des individus. Aujourd'hui, la logique a rompu avec ses deux dogmes :* rejet du langage ordinaire et antipsychologisme *».*

III. La déconstruction de l'abus de langage comme fondement de la rigueur du discours philosophique chez Ludwig Wittgenstein

La partie qui commence a pour objet de voir comment fonctionne la philosophie de la rigueur chez Wittgenstein. Procéduralement, il résume, d'abord, le *Tractatus* et les *Investigations,* pour l'y repérer. Puis, il organise cette investigation autour de la *déconstruction technique de l'abus de langage*[295], en élargissant le regard à *De la certitude,* afin de voir si le projet est resté constant.

[295]- Cette focalisation sur l'abus de langage vise, d'un côté, à articuler les intuitions mes mémoires de maîtrise et de DEA, et de l'autre, à lever les indécisions, ainsi que les méprises de Frege sur le langage, qu'il rend coupable de tous les défauts du discours philosophique.

III.1. Tentative de repérage de la problématique de l'abus de langage à travers le *Tractatus*[296]

[296]- La rédaction du manuscrit du *Tractatus logico-philosophicus* a été achevée dans les tranchées de la guerre de 1914-1918, à laquelle Wittgenstein avait pris part avec le grade de Lieutenant. Ce manuscrit fut envoyé à Keynes en 1919, ainsi qu'à Frege. Ses éditions allemande et anglaise datent respectivement de 1921 et 1922, avant d'être améliorées en 1933, en plein milieu de la période faste du *Cercle de Vienne* (1929-1936). L'histoire des traductions de cet ouvrage majeur de Ludwig Wittgenstein est intéressante à observer, non seulement pour son auteur lui-même, mais aussi pour le courant analytique, dans la mesure où cet ouvrage donnera lieu à des interprétations divergentes, que l'on peut considérer comme étant partiellement à l'origine des divisions observées au sein du Cercle de Vienne. Dans l'*univers francophone*, la *première* traduction, celle de Pierre Klossowski, parue en *1961*, est aujourd'hui considérée comme défectueuse, en ce qu'elle recèle une mauvaise compréhension du texte. La *deuxième* traduction est due à Gilles Gaston Granger et date de *1972*. Bien que plus exacte que la précédente, elle reçoit quelquefois le reproche de présenter *bestehen* comme « *subsistance* », au lieu de « *existence* », que l'auteur considère lui-même comme l'existence *dans* un espace logique. Visant une bien meilleure présentation, deux autres traductions se sont ajoutées au marché du livre. Ainsi, avant même *1961*, on peut signaler celle de Pierre Hadot, étouffée par la parution de celle de Pierre Klossowski, alors que, pour quelques raisons techniques, on pouvait espérer que son projet de traduction serait supérieur à celui de Granger, par exemple quand celui-là parlait déjà d'*« état de choses* » pour rendre *Sachverhalt*. La seconde traduction française, qui ne semble pas avoir été éditée, est de François Latraverse, que Mathieu Marion mentionne dans son *Introduction au Tractatus logico-philosophicus* (2004), où l'on peut voir quelques extraits du *Tractatus*. Mais, antérieurement, et dans l'*univers anglophone*, deux traductions du *Tractatus* méritent d'être signalées. Il s'agit, d'abord, de celle de C. K. Odgen, qui date de 1922 et qui est historiquement la première traduction du *Tractatus,* préparée avec l'aide de Frank P. Ramsey, G. E. Moore et Ludwig Wittgenstein lui-même, mais qui présente le même type de défauts que ceux reprochés à la traduction de Pierre Klossowski. Plus aggravant, dans l'édition Ogden, le texte est précédé d'une préface de Bertrand Russell, que Wittgenstein trouvait extrêmement mauvaise, au point de s'être opposé à sa publication dans la version allemande, ainsi qu'il l'a notifié à Russell dans une lettre du 6 mai 1920 : *« Ton Introduction ne sera pas imprimée, et par conséquent il est vraisemblable que mon livre ne le sera pas non plus. Car lorsque j'ai eu devant les yeux la traduction allemande de l'Introduction, je n'ai pu me résoudre à la laisser imprimer avec mon livre. La finesse de ton style anglais s'était en effet, comme il est naturel, perdue dans la traduction, et ce qui restait n'était que superficialité et incompréhension ».* Cette introduction contestée par Wittgenstein sera finalement insérée dans le cadre des éditions postérieures du *Tractatus*, tant en Anglais que dans d'autres langues, avec la précision que l'édition Ogden est *bilingue* et présente le texte allemand en face de la traduc-

Ludwig Wittgenstein naquit le 26 avril 1889 à Vienne, en Autriche. Il y a des fois où l'élément biographique peut avoir une influence décisive sur la vie intellectuelle d'un penseur, ici, son intérêt pour la logique, au point où il pensera pouvoir réorganiser le dispositif philosophique à partir de celle-ci, ainsi que s'en est aperçu Jean-Pierre Cometti : « *Au printemps de 1908, inscription au Collège de technologie de Manchester. À l'automne, Wittgenstein commence des études techniques à l'Université. Là, il effectue des recherches qui le conduisent à la construction d'un turboréacteur dont les plans sont actuellement déposés à la bibliothèque de l'Université. C'est à ce moment-là que son intérêt pour les Mathématiques pures commence à s'affirmer. Wittgenstein y aurait entendu parler pour la première fois de Frege. Samuel Alexander, alors professeur de philosophie à Manchester présentait en effet celui-ci comme "le plus grand philosophe vivant". C'est lui qui en aurait parlé à Wittgenstein »*[297]. Cometti précise : « *En 1911, Wittgenstein se rend à Iéna pour y rencontrer Frege. Celui-ci semble lui avoir conseillé de se rendre à Cambridge pour y suivre l'enseignement de Russell. Le 18 octobre 1911, il rencontra Russell pour la première fois. En 1910, celui-ci avait publié avec Whitehead les* Principia mathematica. *Plus tard, Russell écrira : "La fréquentation de Wittgenstein fut l'une des aventures intellectuelles les plus passionnantes de toute ma vie […]. C'est peut-être le plus parfait exemple que j'aie jamais connu du génie, tel qu'on le conçoit traditionnellement : passionné, profond, intense et dominateur. Il avait une espèce de pureté que je n'ai jamais vue égalée, sauf par G. E. Moore" »*[298].

---

tion, ce qui permet au lecteur averti de mieux suivre. Il y a, ensuite, la traduction de David Pears et Brian McGuinness, qui est publiée la même année que celle de pierre Klossowski (1961) et qui introduit le terme de « *state of affairs* » (état de choses), pour restituer *Sachverhalt.* Elle a le mérite d'être due à un des critiques les plus reconnus de Wittgenstein, Brian McGuinness. En considération de ce qui précède, nous nous appuyons ici sur la traduction de Gilles Gaston Granger.

[297]- Cometti J. P., *«* Chronologie *»,* in *Le Magazine littéraire*, n° spécial sur Wittgenstein, 352, mars 1997, pp. 20.

[298]- Cometti J. P., *article précité,* p. 23.

Ce renvoi biographique permet de comprendre pourquoi, dès la première ligne de la préface du *Tractatus*[299], Wittgenstein écrira : « *Il se peut que ce livre ne soit compris que par celui qui aura lui-même déjà pensé les pensées qui y sont exprimées – ou des pensées analogues »,* allusion très claire à l'*Idéographie* de Frege et aux *Principia* de Russell et Whitehead[300]. Ce renvoi permet aussi de comprendre pourquoi Bertrand Russell à la première phrase de l'*introduction* du même ouvrage écrira *: « Le* Tractatus logico-philosophicus *de M. Wittgenstein, qu'il se trouve ou non donner la vérité dernière sur les matières qu'il traite, mérite certainement, par son ampleur, son étendue et sa profondeur, d'être considéré comme un événement important dans le monde philosophique ».* Dit avec le plus grand sérieux par un certain Bertrand Russell, le livre dont son auteur achèvera le manuscrit dans les tranchées de 1914-1918, envoyé à Keynes en 1919, ainsi qu'à Frege, et dont les éditions allemande et anglaise datent respectivement de 1921 et 1922, améliorée en 1933, n'est pas une anecdote en *philosophie*[301]*,* mais un événement, plus qu'un avènement pour la pensée philosophique, en général, et pour l'épistémologie, en particulier. Entre-temps, le *Tractatus* est accepté comme thèse de doctorat sur travaux en 1929 à Cambridge, avec un jury composé de Moore et Russell, le 18 juin 1929. Nommé Professeur à Cambridge, il succède à Moore, le 11 février 1940, et prend la nationalité britannique, le 14 avril, tout en éprouvant une gêne insupportable de devoir mener une vie académique, pendant que d'autres exposent leur vie au front. À Cambridge, ses cours portent sur la philosophie, le fondement des mathématiques et la philosophie de la psychologie, qu'on appellerait aujourd'hui : *épistémologie*. L'histoire retient que Wittgenstein a appartenu à la *Pépinière* des jeunes talents liés au groupe de Bloomsbury, qui était aussi une *confrérie homosexuelle secrète.*

---

[299]- J'ai adopté d'appeler « *Tractatus »,* le *Tractatus logico-philosophicus* de Ludwig Wittgenstein.

[300]- Parce que le plan de rédaction du présent livre accorde une place stratégique à Wittgenstein, et complémentairement à l'argument technique, il se trouve que celui-là recommande au « *bon* » lecteur du *Tractatus* d'avoir lu l'*Idéographie.*

[301]- Je travaille sur la base de la traduction française de Gilles-Gaston Granger, introduite par Bertrand Russell, Paris, Gallimard, 1993.

On peut en déduire que Wittgenstein n'aura vécu que *pour* la *philosophie*.

Après une vie intense et mouvementée : « *De retour en Angleterre, Wittgenstein établit son testament. Il désigne Rhees comme exécuteur testamentaire et charge ses amis G. E. M. Anscombes, Rush Rhees et G. H. von Wright de s'occuper de ses écrits posthumes. Le 8 février, il s'installe chez son médecin, le Dr Bevan à Cambridge. Il travaille encore à deux manuscrits dont une partie paraîtra sous le titre :* Remarques sur les couleurs *en 1977. Il rédige également l'essentiel des remarques qui composent* De la certitude, *ouvrage qui paraîtra en 1970. Le 28 avril 1951, Wittgenstein perd conscience. Il meut le matin suivant, le 29. Avant de perdre conscience, il aurait déclaré à Mrs Bevan qui était restée près de lui : "Dites-leur que cette vie était pour moi merveilleuse"* »[302], avant d'être enterré le 1er mai au cimetière de Saint Gilles.

Nous allons à présent essayer brièvement de présenter cet ouvrage dans son esprit philosophique, en faisant l'économie du *formalisme*[303], pour voir comment le projet de philosophie de la rigueur s'y donne à lire. Wittgenstein énonce lui-même ainsi l'objet de son livre : *« Le livre traite des problèmes de philosophie, et comme je le crois, montre que la formulation de ces problèmes repose sur un malentendu de la logique de notre langage. On pourrait résumer tout le sens du livre en ces mots : tout ce qui peut être dit peut être dit clairement ; et ce dont on ne peut parler, on doit le taire »*[304].

Les règles du langage logique sont mal entendues par la philosophie qui, de la sorte, formule mal ses problèmes, pour aboutir à des solutions illusoires, sur la base de ce mauvais *dia-*

---

[302]- Cometti J. P., *«* Chronologie *»,* in *Le Magazine littéraire*, n° spécial sur Wittgenstein, 352, mars 1997, pp. 23.

[303]- Car, à travers cette étude du projet de philosophie de la rigueur, je voudrais en réalité dénoncer *l'égarement* de la rigueur philosophique (cristallisée dans la systématisation de la critique, dont les principales figures historiques sont : l'ironie socratique, le doute cartésien, l'épochè husserlienne) dans les techniques formalistes d'essence logico-mathématique, faisant passer finalement le *moyen* pour *l'objectif.*

[304]- Wittgenstein L., *Op. cit.,* préface, p. 27. En vertu de la loi historique du décalage du sens par rapport au signe, on voit clairement que l'abus de langage est l'objet principal du *Tractatus,* comme *sens ;* mais, il n'a pas encore le *signe pertinent et adéquat* pour le désigner.

gnostic[305]. L'intention profonde de Wittgenstein en concevant le *Tractatus* était de *donner à la philosophie un fondement logique* tout en posant la logique elle-même comme domaine de *référence absolue* pour tout jeu de langage ou domaine du savoir voulant se présenter comme *science*[306] : la *clarté* doit garantir la validité au discours, c'est-à-dire, que « *la philosophie a besoin de la logique, mais que celle-ci montre l'impossibilité de toute philosophie – cette impossibilité se révélant néanmoins être la plus grande des libérations* »[307]. De cette intention, qui se trouve au fondement du *Tractatus,* découle sur le plan herméneutique la « *lecture* » que, pour Wittgenstein, cette logique liée à l'analyse du *langage*[308], fondement de droit de la philosophie, n'est pas une *épistémè*, mais une *propédeutique philosophique* qui aiderait la philosophie à se mettre sous les conditions formelles de la rigueur. La logique dont se réclame L. Wittgenstein, c'est *« le symbolisme algébrique »* de George Boole ; c'est aussi la logistique des *Principia mathematica* de B. Russell et A. Whitehead ; c'est enfin l'axiomatique de G. Frege**.**

Pour dérouler cette architecture logique permettant à la philosophie de gagner en rigueur et triompher de ses *malentendus*, Wittgenstein structure le *Tractatus* en sept thèses*,* développées chacune en une série de sous-thèses, sous forme d'*aphorismes*, numérotées de 1 à 7, suivant un ordre décimal, qui n'en garantit ni la chronologie successionnelle, ni la logicité thématique des idées qui y sont déployées. Ces thèses sont : « *Le monde est tout ce qui a lieu »* (Wittgenstein L., *Tractatus,* 1)[309] ; « *Ce qui a*

---

[305]- D'ici vient l'idée que je développerai plus tard et qui consiste à dire que *la rigueur en philosophie est importée de la logique*, avec des dégâts énormes d'incompatibilité méthodologique. Nous verrons, avec l'examen de la philosophie de l'actualité comme devenir de la philosophie de la rigueur, combien Nietzsche a réhabilité la *fonction diagnostique de la philosophie.*

[306]- On retrouve ici l'allure kantienne, voulant tirer la métaphysique de l'illusion vers la science.

[307] Guinness M., « La légende des Wittgenstein », in *Le Monde des livres,* du 10 avril 1991, p. 28. Sous cette forme radicalisée, il n'y a que la Logique pour « *délivrer* » la Philosophie et la remettre sur la liste des savoirs qui comptent.

[308]- Dans le droit fil de la double dette frégéenne et russellienne.

[309]- Uniquement pour permettre de retrouver facilement l'énoncé de chacune de ces thèses du *Tractatus,* j'en indique aussitôt le numéro de la page concernée entre parenthèses.

lieu, le fait, est la subsistance d'états de chose » (Wittgenstein L., *Tractatus,* 2) ; *« L'image logique des faits est la pensée »* (Wittgenstein L., *Tractatus,* 3) ; *« La pensée est la proposition pourvue de sens »* (Wittgenstein L., *Tractatus,* 4) ; « *La proposition est une fonction de vérité des propositions élémentaires (la proposition élémentaire est une fonction de vérité d'elle-même) »* (Wittgenstein L., *Tractatus,* 5) ; *« La forme générale de la fonction de la vérité est :* [p, ξ, N (ξ)]. C'est la forme générale de la proposition » (Wittgenstein L., *Tractatus,* 6) ; *« Sur ce dont on ne peut parler, il faut garder le silence » (*Wittgenstein L., *Tractatus,* 7*).*

De ces sept thèses, seule la dernière intéresse la réflexion en cours. Mais elle ne peut être comprise que si elle découle logiquement de la présentation des six précédentes. À ce moment, l'on se rendra même compte que son commentaire sera tautologique. Par cette thèse, effet, nous voudrions comprendre comment le projet de philosophie de la rigueur fonctionne chez Wittgenstein, à travers la déconstruction de l'abus de langage. C'est pourquoi, pour mieux la situer dans le contexte de l'ouvrage, nous allons à présent brièvement présenter les six autres.

a. Thèse 1 : « Le monde est tout ce qui a lieu »

Six sous-thèses sont ici nécessaires *à* Wittgenstein pour clarifier cette thèse dans le contexte de l'espace logique des propositions, où le concept *« Monde* » renvoie *à* l'ensemble des *faits*[310], c'est-à-dire, la corrélation ou le rapport entre *« atomes* » ou individus existants. Ces faits, structure élémentaire du monde, tout en déterminant celui-ci comme *« totalité organisée »* des faits, pris quant à leur structuralité, déterminent ou conditionnent, en outre, la possibilité du « *possible »* (dans le cadre de la totalité des faits en quoi le monde se dissout comme microcosme dans un macrocosme) ; c'est l'événementiel qui s'inscrit dans l'espace-temps ; mais, c'est aussi « *l'impossible »,* le non encore advenu, une puissance non encore actualisée (pour reprendre le terme aristotélicien), possible en droit. Dans

[310]- En pratiquant la technique booléenne de quantification du prédicat, que Wittgenstein n'ignore pas, on réduirait : « *Le Monde est tout arrivant ».*

ce *déterminisme rigoureux*, qui prévoit le hasard, l'événementiel, en son double statut de puissance et d'acte, la chose reste telle dans sa choséité fluctuante.

Au terme de cette lecture de la première thèse du *Tractatus,* le constat est que Wittgenstein confère à ce concept inaugural de l'ouvrage, le *« monde »,* un sens qui s'inscrit en droite ligne dans la perspective métaphysique, celle de la transcendance et se situe complètement en rupture et au-delà de la *doxa*, c'est-à-dire, de son acception commune. Alors que l'opinion entend par *monde* l'espace configuratoire où les choses se donnent individuellement à voir dans leur ipséité, Wittgenstein y voit les *rapports* nécessaires entre les atomes existentiels. Cependant, *« objet »* et *« fait »* sont pour lui des *pseudo-concepts* au sujet desquels on élabore des *« pseudo-propositions »* ou énoncés déclaratifs non vérifiés expérimentalement, du fait que leur existence même (conçue comme unité ontologique de la substance avec son apparaître) est problématique. Ces pseudo-propositions ne peuvent, à la limite, que faire l'objet d'une *pseudoscience.*

Porté par la volonté de *substitution,* le traducteur signale que R. Carnap, dans *Syntaxe logique du langage*[311]*,* reprendra ce *premier paradoxe du Tractatus*[312], en le traduisant dans un langage formel, où il devient : *« La science n'est pas un système de noms, mais d'énoncés* ». Cela se justifie par le fait que, si le *nom*, relevant de la langue naturelle, nomme les choses sans en viser explicitement la connaissance, l'*énoncé* est par contre une proposition non pas constatative, mais déclarative, c'est-à-dire, non pas analytique, mais synthétique, se servant des concepts comme moyen épistémique pour atteindre le réel et en rendre compte par le langage (oral ou écrit). Le « *monde »* n'est donc rien en dehors de « *tout ce qui a lieu* », c'est-à-dire, les événements qui s'y produisent et que la pensée peut saisir par le concept.

311- Édition anglaise, 1937, p. 303 ici note, p. 29.
312- Qui annonce assez clairement le dernier se trouvant à 6. 54.

b. Thèse 2 : « Ce qui arrive, le fait, est la subsistance d'états de chose ».

Dans la première thèse du *Tractatus*, Wittgenstein présente le *monde* comme un contexte logique, un espace configuratoire, une vaste hypothèse contenant tout en puissance, et à l'intérieur de laquelle les faits particuliers se déduisent : *« Le monde est tout ce qui arrive* ». Ce *tout ce* qui arrive, c'est le *« fait »* dont le contenu ontique est d'être, non pas une *chose individuelle*, douée d'ipséité absolue, mais un *« état de choses »,* une liaison d'atomes existentiels. Eu égard à cela, la deuxième thèse du *Tractatus* s'énonce : *« Ce qui arrive, le fait, c'est l'existence d'états de choses* ». Le fait qui, pour le langage ordinaire, est « *une action* » (individuelle), est considéré par Wittgenstein comme l'événement du monde. En effet, dans la mesure où, en Logique, il n'y a pas de surprise, *« rien n'est accidentel »*[313], le fait est la *connexion* des choses ou phénomènes qui se produisent suivant un contexte spatio-temporel rigoureusement déterminé. Par cette idée de cadre nécessaire dans lequel s'inscrivent tous les événements, Wittgenstein se rapproche de Kant**,** précisément à l'*Esthétique transcendante* où il écrit *:* « *Il y a deux formes pures de l'intuition sensible, comme principes de la connaissance a priori,* à *savoir l'espace et le temps* »[314].

À rebours, ce déterminisme rigoureux, qui fut au principe de la science newtonienne et de celle du XIX[e] siècle[315], et selon lequel, le monde ne présenterait plus de mystères pour l'homme, est sérieusement contesté aujourd'hui, à propos de la stricte précision qui caractériserait la techno-science contemporaine par la nouvelle *« théorie du chaos »,* qui a cours en mathématique et en physique, malgré la contestation *récente*[316] de cette contestation du strict déterminisme de la science. Cette théorie du chaos voit dans la nature un désordre ontologique fondamental, à partir duquel, l'ordre et la prédiction sont possibles. La chaoticité des phénomènes naturels étant

---

313- P. 30.

314 Kant E., *Critique de la raison pure*, trad. Fr Jules Barni, Paris, GF, 1989, pp. 14, 91-105.

315- D'après laquelle, l'homme peut tout connaître, progressivement par la science et, par conséquent, peut tout connaître pour tout prévoir et, donc, le hasard ou l'accidentel n'existeraient plus.

316 Jaffelin J., *« Théorie et totalité »,* in *Esprit*, n° 5, mai 1993, pp. 104-109.

fondamentale, inversement, la prédictibilité rigoureuse à leur sujet n'est plus possible et la science y va désormais sur la base des *probabilités*. Se trouvent alors relancées l'idée kantienne de l'immanence du déterminisme par rapport à la nature naturelle et celle de la liberté au monde des comportements humains, régis par la libre volonté qui, au rythme des progrès vers la Civilisation, peut prendre la forme du droit.

En outre, déployant sa thèse, que le monde s'épuise dans le *« fait »,* dont la totalité le constitue, Wittgenstein définit « *une pensée structurale* »[317], lorsqu'il thématise l'immanence de la *« possibilité occurrentielle »* par rapport à l'objet. Les états de choses sont possibles à partir de la donation entière des choses. Mais, il ne dit pas *pourquoi* et *comment* cette connexion interchosale en vue de la formation des faits se fait, ce qui relance la question ontologique du fondement de l'étant. La possibilité ou la *« chance »* de l'objet à intégrer le fait, c'est sa forme ; sa structure ontique se signale par sa simplicité et cette simplicité chosale rend ensuite possible la composition des choses dans l'espace-temps. Ainsi, l'objet est la substance, l'existence individuelle, authentique et irréductible du fait qui garantit la stabilité du monde ; cette *« stabilité originelle »,* qui fait l'économie du changement, justifie sa *« reprise originaire »* dans le fait, et finalement, sa *« réappropriation destinale »* dans le monde. Ainsi sont le *mot*, la *phrase* et le *texte*, comme sont la *chose*, le *fait* et le *monde* :

Univers du discours	Monde naturel
Mot	Chose
Phrase	Fait/état
Texte	Monde

Le monde étant l'ensemble des états ou *faits*[318], il est la réalité effective. La structure de l'état de choses est la *manière* dont les choses individuelles s'enchaînent dans le fait. Le fait et l'objet, en Logique, sont ce que le tableau ou l'image et son élément sont à l'art pictural. Enfin, pour terminer le développement de la thèse 2, Wittgenstein fait songer à la *théorie de la*

317- Wittgenstein L., *Tractatus,* 2. 011-012.

318- Positifs, indépendants entre eux : les faits particuliers ont une relation directe avec leur destinée, le monde et non entre eux.

participation de Platon, quand il dit : *« C'est dans l'accord ou le désaccord de son sens avec la réalité que consiste sa vérité ou sa fausseté »* (Wittgenstein L., *Tractatus,* 2. 222). Cet aphorisme illustre le *décalage* qui existe entre l'idée de perfection artistique et sa réalisation (ici, le tableau ou l'image[319]). Ce que l'artiste constate empiriquement, le philosophe Platon l'a pensé conceptuellement. Cette *théorie de la participation*[320]*,* Platon l'a développée dans *Cratyle, Hippias majeur* et le *Banquet.* Niamkey Koffi l'a rendu ainsi : « *Toute répétition d'un modèle conduit nécessairement à sa perversion ou trahison. Car, dans cette copie, le répétant (sensible) répète le signe de l'original (Idée) en son absence »* [321].

C'est déjà paradoxal que Wittgenstein veuille penser une réalité dont il reconnaît la pertinence à partir d'une approche réductionniste, où la Logique alimente la philosophie sans être elle-même alimentée par aucune autre discipline.

c. Thèse 3 : « L'image logique des faits constitue la pensée »

Si le monde est tout ce qui arrive, et si ce qui arrive est l'existence d'états de choses, c'est-à-dire, le fait, alors *« le tableau logique des faits constitue la pensée* » : ainsi s'énonce la troisième thèse du *Tractatus.* Au-delà du syntagme adjectivo-nominal : « *image logique des faits »,* ce qui fait problème dans cette thèse, c'est le concept « *pensée »,* dont le contenu épistémologique a été généralement défini par les *philosophes*[322]

---

[319]- Pierre Klossowski, dans sa traduction du *Tractatus* (Paris, Gallimard*,* 1990) appelle « *tableau* » ce que Gilles-Gaston Granger a préféré rendre par « *image* ».

[320]- Qui pense le rapport que soutiennent les êtres sensibles avec les Idées et celles-ci entre elles.

[321] Koffi N., « L'invention philosophique de la démocratie en Afrique », in *Annales de l'Université Marien Ngouabi*, 1992.

[322]- Cette pratique du recours constant à l'histoire pour définir des concepts que Wittgenstein pose simplement comme des fétiches, témoigne, d'un côté, du fait que Wittgenstein n'est pas un philosophe professionnel, instruit dans l'histoire de la philosophie, qu'il considère à la limite comme un épiphénomène ; de l'autre, ce recours est une anticipation de mon option de tirer un moyen terme méthodologique positivé entre la philosophie continentale et la philosophie analytique, dans le cadre de la « *trans-pensée »,* déjà élucidée plus haut. L'objectif de ce recours est de montrer la fructuosité de la « *trans-pensée* ».

comme une fonction critique et rationnelle de rupture ou de prise de distance nécessaire par rapport à l'opinion, au sensible, à ce qui se donne, en vue de l'élaboration du savoir interrogé, en évitant de se laisser envoûter par le réel.

C'est ainsi que Platon, dans *Criton*, définit la pensée comme le repli de l'âme humaine sur elle-même, par l'exclusion du corps et de l'hétérogène sensible. Descartes, pour sa part, dans *Discours de la méthode,* ne dira presque pas autre chose au terme du doute méthodique : comme l'émergence du cogito, principe de toute connaissance. Bachelard**,** enfin, dira : *« L'opinion pense mal, elle ne pense pas, mais traduit ses besoins en connaissances* »[323]. *Penser* apparaît comme l'acte de l'esprit qui, sortant de soi, vise à établir méthodiquement, critiquement, rationnellement et conceptuellement, la vérité au sujet du réel (tout ce qui pose problème), tel que cet établissement soit reconnu et validé par tous comme étant effectivement vrai, dans le cadre d'une mise en commun critique des idées versées au Patrimoine culturel de l'Humanité. Le *penser est donc rupture et contestation de l'opinion,* de l'héritage culturel, recommencement du savoir : penser, c'est philosopher ; et philosopher, c'est d'abord dire « *non* »**,** moyennant justification, pour comprendre pourquoi quelquefois on peut dire « *oui* », en connaissance de cause alors.

Mais, la conception wittgensteinienne de la *pensée* se situe sur un autre plan. Pour la saisir, il faudrait partir d'un certain nombre de considérations. La pensabilité du monde renvoie à sa représentation dans un tableau logique. Ici, fonctionne la logique bivalente, dont les valeurs sont le « *vrai »* et le *« faux »,* à côté des logiques plurivalentes, comme la *logique floue*[324]. La totalité des pensées vraies, celles ayant un référent chosal, figure le tableau du monde dont elle rend compte. De là, la pensée contient, en puissance, l'état de choses. Le pensable est ainsi possible et le possible essentiellement pensable. Dans ce cadre logique où tout se tient et se tire déductivement, aucun accident n'est possible, et cela, en vertu de la continuité ontologique et déterministe de la pensée dans la logique et vice versa.

---

[323]- Bachelard G., *Le Nouvel esprit scientifique*, p. 14.

[324] Kosko B. et Satoru I., « La logique floue », in *Pour la science*, n° 191, septembre 1993, pp. 62-68.

Ainsi, toute science ne peut supposer que ce qui est conforme à son paradigme, ses canons et principes. Cela qui est possible en *physique*[325], ne l'est pas en géométrie, où le changement de problématique implique une révision générale de la conceptualité. Ainsi, Riemann et Lobatchevski ont conçu des géométries non euclidiennes, à partir d'un espace aux dimensions différentes de celles de l'espace euclidien *(largeur, longueur et hauteur),* par l'insertion d'une quatrième dimension, *l'espace-temps.* Toutefois, au-delà de cette nécessité absolue, caractéristique de l'espace logique de la pensée, une pensée peut être juste *a priori* : sa véridicité est déterminée alors par sa possibilité ontologique et s'établit en référence à cette pensée même *(accord de la pensée avec ses principes),* sans faire signe vers l'objet sur lequel elle porte.

Tout ceci se donne cours au sein de l'être pensant (qui, ayant rompu d'avec la *doxa,* tend constamment à s'élever jusqu'à l'épistémè, savoir interrogé), où le *logos se pense et pense* l'étant multiple, le monde d'abord ; cette pensée pensée et pensante *se dit,* ensuite, en direction de l'*alter ego* (dimension sociale) et elle *s'inscrit,* enfin : le symbole écrit est alors la *trace,* le mode d'expression privilégié de nos jours, sans être ni l'ancrage, ni l'épuisement nécessaire de la pensée. Dans la double modalité de sa profération *(orale et écrite),* son expression attire notre attention sensible et ne laisse pas indifférent. C'est justement en ce *signe propositionnel* (*phonè*, ou graphique) que s'opère la projection d'un état de choses possibles. La méthode ou modalité suivant laquelle cette projection s'opère, c'est la pensée ou représentation du sens de cette proposition. Et dans le système non systématique du *Tractatus,* le signe servant à exprimer la pensée se dit « *signe propositionnel »,* qui se rapporte intentionnellement à la réalité ou sens. De sorte que la proposition, énoncé de l'état de choses, contient la *forme* du sens (l'objet) et n'en est pas le *contenu*. Le signe n'étant pas le sens*,* chaque fois qu'il se pose dans l'expression *(orale ou écrite)* pour dire le sens, il est déjà *déserté* par celui-ci

[325]- Les mécaniques quantique, ondulatoire et relativiste ont beau révolutionner cette science, ontologiquement, elles ne s'inscrivent pas moins dans le même espace newtonien, dont ils n'ont pas renié les catégories de base : l'élargissement ne visant que l'approfondissement !

et n'en est plus que la *trace* ou le *symbole*[326]. Là, le signe gît dans une *suspension ontologique*, entre la pensée et le sens, suspension que Kant appelle *schème :* représentation intermédiaire entre le concept et l'objet. Sur le plan ontique *(existentiel),* ce signe est un *mot* et les mots sont les atomes ou éléments de la *proposition* liés dans le *fait.*

Ainsi, la proposition est faite d'un ensemble cohérent de mots ou de choses, sans être leur agrégat, mais leur articulation logique, en fonction de l'expression du *sens du signe*[327]. Le fait exprime le sens et celui-ci est exprimé par le signe : *sens et signe* ou *signe et sens*[328]. Ce sens, que dit le fait, se signale par sa transcendance par rapport au signe propositionnel. La *variable*, caractère commun des propositions, permet la détermination des valeurs, leur énonciation, c'est-à-dire, de les décrire au moyen des symboles et non des *significations,* rapports épistémiques entre le *signe* et le *sens.* Ceci signale, *sur* le plan ontologique, un chiasme, un décalage entre le symbole et son signifié ou *sens*[329]. Ainsi, en considérant cette proposition complexe : « Le *Congo est, comme la Côte d'Ivoire, un pays sous-développé »,* on remarque que la *variable,* le caractère commun entre les deux pays (en fait la *constante)* est le sous-développement ; mais à ne s'en tenir qu'à ce symbole, l'analyse manque de fil conducteur pour saisir les *spécificités* et disproportions dans les différents secteurs de la vie des deux pays : là donc, le signe ne désigne pas son sens, ce en quoi consiste précisément et techniquement *l'abus de langage.*

Plus largement, la *proposition* seule a un sens, et ce n'est que dans ce contexte qu'un *nom* a un *sens.* Là, *l'expression* devient le symbole qui caractérise le sens de la proposition. Celle-ci se dit aussi « *expression* »*,* c'est-à-dire l'avoir commun

---

326- Dont le sens, actuellement évanoui, ne pourrait être retrouvé que par l'herméneutique, sans que cette reconquête du sens soit absolutisée. Dans mon schéma, la sortie de la logique pour la philosophie de l'actualité se fait par *la médiation de l'herméneutique*, qui dégage un sens de la tradition, dont la vérité est pourtant dans le futur.

327- Ici, Wittgenstein paie sa dette frégéenne.

328- La « *sécurisation* » de cette dialogique devrait faire que jamais la signification ne s'évade, évasion qui oblige les philosophes de la rigueur à rechercher les conditions formelles de celle-ci en dehors de la Philosophie, signant ainsi la perte du contrôle de l'initiative.

329- C'est *l'arbitraire du signe* dont parlait Ferdinand de Saussure**.**

des propositions. La *forme* de l'expression est constante et son *contenu* variable. À leur limite, se produit une dialectique entre les fonctions de variable, de constante et d'expression et de proposition. Une telle variable est dite *« variable propositionnelle »* qui, comme le nom l'indique, ne prend sens qu'à l'intérieur d'une proposition. Il convient de signaler que la classe des propositions issues de l'interférence entre variable et constante transcende notre subjectivité, en ce qu'elle s'inscrit dans l'horizon de l'objectivité et dépend uniquement de la nature de la proposition ou de sa forme logique. Ces considérations établissent une dimension fondamentale du *Tractatus :* c'est la plurivocité ou la *plurisymbolicité du mot,* caractéristique du langage ordinaire. L'exemple du mot *« Est*[330] », signifiant triplement : copule, symbole d'égalité et expression d'existence, illustre selon L. Wittgenstein, les confusions fondamentales dont la philosophie est *remplie*[331].

Il en découle que le langage ordinaire, parce que confus, ne peut énoncer aucun savoir rigoureux. Alors, *pour échapper aux confusions y relatives,* en vue de la constitution du savoir interrogé, il faudrait *élaborer un langage idéal,* un symbolisme précis ou *une syntaxe logique,* dont les mots deviennent des concepts. Cette élévation du mot au concept se fait au moyen de la *catachrèse,* qui consiste en la fixation du sens du mot, afin que celui-ci puisse acquérir une généralité dimensionnelle, en devenant *catégorie,* terme logique dont l'extension est parvenue à son terme, et qui comme tel ne peut évoluer vers l'Universel. Ce projet, Wittgenstein en trouve les bases théoriques partiellement énoncées par G. Frege et B. Russell, à qui il paie sa dette du sens. La significativité du symbole se révèle dans le signe. La syntaxe logique confère au signe sa forme logique. De sorte que, si un signe « *ne sert* à *rien* » (lire : ne signifie rien d'objectal), il est dépourvu de signification et est une simple idée *(au sens kantien du terme),* un concept rationnel sans contenu empirique. Ainsi, au sein de la syntaxe logique, la

[330]- Que Russell a attaqué comme étant à l'origine des paradoxes, dans la mesure où il se prête à plusieurs usages ; cette pluralité d'usages du même concept serait à l'origine des ambiguïtés et confusions le concernant, et qui gênent la rigueur du discours.

[331]- Wittgenstein L., *Tractatus,* 3. 323.

signification du signe ne joue aucun rôle. Elle présuppose la description des expressions.

Pour mieux éclaircir cette recherche d'un langage adéquat ou symbolisme précis, Wittgenstein fait une incursion chez Bertrand Russell. Par sa *« théorie des modèles »* (*theory of type*), Bertrand Russell vise l'établissement empirique de la syntaxe ou des signes au moyen de leur signification, en évitant la confusion des niveaux de langage, ce qui aboutit logiquement à un cercle vicieux, qu'on appelle « *pétition de principe ».* L'autodoublement d'une proposition étant impossible, celle-ci n'énonce finalement rien d'elle-même : elle n'est alors pas le contenant *(concept)* et le contenu *(objet),* comme si la fonction était son propre argument. Car, le signe fonctionnel contenant en puissance son prototype argumentatif ne saurait en même temps se *contenir*[332]. Contrairement à la *méthode a posterioriste* de B. Russell, *les règles de la syntaxe logique doivent être élaborées avant toute expérience signifiante*[333], en sachant que la procédure d'établissement des lois logiques n'est pas *l'induction*, mais *la déduction*[334].

Au demeurant, les caractères essentiels (expressions du sens même) et accidentels (marquant la particularité) résident dans la proposition. Dans ce contexte, le *nom* est réel (signifiant) et énonce le caractère commun des symboles signifiant l'objet, tandis que *l'essence* est immanente à la proposition, comme on dirait : *l'homme est un animal raisonnable*. Inversement, toute

---

[332]- Wittgenstein L. *Tractatus,* 3. 331-3. 332. Joseph Vidal-Rosset, dans *Qu'est-ce qu'un paradoxe ?* (Paris, Vrin, 2004), le rend ainsi : « *La théorie simple des types formulée par Bertrand Russell en 1903 définit une règle de construction des ensembles selon une progression qui évite les paradoxes : celle-ci part d'un niveau 0 qui est celui des éléments qui ne sont jamais des ensembles puis s'élève aux ensembles d'éléments, puis aux ensembles d'ensembles d'éléments, etc. À partir de cette hiérarchie il est alors possible de définir un schéma d'axiome de compréhension qui affirme qu'il existe un ensemble* y *de type n+1, pour tout individu x de type n, tel que x appartient à y si et seulement si F est vrai de x. Le résultat d'un tel axiome est qu'un ensemble est nécessairement plus élevé que ses éléments. On comprend alors aisément comment la théorie simple des types permet d'éviter les paradoxes : elle interdit que l'on puisse parler de l'ensemble de tous les ensembles mais autorise que l'on fasse référence à tous les ensembles d'un certain type »* (p. 17).

[333]- Wittgenstein rejoint ici l'a priorisme épistémologique de Kant.

[334]- Contre Quine.

composition est accidentelle. C'est en cela que tient *l'arbitraire* dans la détermination du sens par le signe, ce qui signale la nécessité d'un sens différent qui serait le fondement de l'essence de la notation. Une proposition complexe en contient des particulières. Pour dégager leur essence commune, soit on somme, soit on en généralise une particulière. Du moment où nous disposons de cette syntaxe logique, le tout cosmique peut prendre sens à partir d'une *unité ontique*[335]. Eu égard à cela, le principe de la *traductibilité* entre les langues fait de la *définition* le caractère commun de tous les langages. La proposition détermine, ainsi, *un* lieu dans l'espace l*ogique*[336], assuré et soutenu ontologiquement par la proposition qui est empiriquement douée de sens. Il ne s'agit pas seulement d'*un* lieu dans l'espace logique, mais aussi de *tout* l'espace logique. Les catégories logiques permettent de saisir la réalité située dans l'espace. Pour cela, le *signe propositionnel*, appliqué et pensé, est *la pensée*, qui n'est plus ici la *faculté* naturelle, mais l'*exercice* artificiel de cette faculté à la conquête de la connaissance sur le monde, c'est-à-dire : « *Tout ce qui a lieu* ».

d. Thèse 4 : « La pensée est la proposition pourvue de sens » (Wittgenstein L., Tractatus, 4)

L'intention première de la conceptualité wittgensteinienne se manifeste encore ici pour préciser le sens du concept « *pensée* ». Elle consiste à soustraire le concept à redéfinir de son usage commun ou doxique pour, l'élever à la *métalangue* par sa catachrèse ou épurement, et de là, déployer de nouvelles problématiques. Ainsi, *le langage,* sans plus être la faculté naturelle et humaine de *dire*, désigne désormais la *totalité des propositions sensées* que l'homme peut émettre sur le monde, qu'on appellerait plutôt « *expression* ». Ce déploiement propositionnel

335- C'est de ce socle que je tire la technique de l'*herméneutique de la subversion,* qui consiste à dégager le sens du *Tout* à partir de sa *partie* considérée comme *symptôme.*

336- La jonction des signes propositionnels avec les coordonnées logiques marque la coïncidence des topos logique et géométrique, les deux constituent la possibilité de toute existence, puisque le réel à conceptualiser se donnera à voir toujours dans l'espace-temps, et le sera au moyen des règles de l'entendement.

de la pensée fait signe vers la logique dont elle définit l'espace : *la proposition*. La faculté de créer ou de construire des *langages artificiels* exprimant le sens est propre à l'homme, sans avoir inversement le concept de la possibilité ou du fondement de la signification : l'homme parle (empiriquement) sans savoir comment les sons particuliers de la parole sont émis, et n'en aperçoit pas l'étrangeté. La logique (les règles) du langage n'est pas immédiatement et ontologiquement immanente au langage ordinaire ou naturel. Elle est une élaboration seconde qui va au-delà du sens commun.

Saisi au niveau de l'expression, *le langage travestit la pensée*, qui ne s'épuise pas ontologiquement *en lui*[337]. Celui-ci, voulant exprimer le sens (l'objet) au moyen des concepts, trahit finalement l'essentiel de la richesse du réel perçu par la pensée : quand la pensée s'exprime par le langage, le *réel* n'y a laissé plus que la *trace*. À partir de cette considération générale, on comprend que *« la plupart des propositions et des questions qui ont été écrites sur* les *matières philosophiques sont non pas fausses, mais dépourvues de sens »*[338].

Pour comprendre le sens de cette proposition capitale du *Tractatus,* il est utile, entre autres, de remonter à Kant : *« Des pensées sans matières sont vides ;* des *intuitions sans concept sont aveugles »*[339]. La fondation de l'épistémè, du savoir rigoureusement interrogé, de la science, suppose que le concept de l'entendement soit le moyen par lequel nous accédions à l'intelligibilité du réel : le concept saisit et ordonnance le réel (essentiellement divers), qui assure de son côté une assise au concept. De telle sorte que, tout discours déployant des concepts logiquement cohérents, mais n'ayant pas de référents objectaux ou empiriques, est insensé, vague, et par conséquent, suivant la rigueur discursive même, est un *pseudo-discours*, posant des *pseudo-problèmes*, et comme tel, ne saurait avoir le statut de *science rigoureuse*, n'étant qu'une *pseudoscience*. Tel

---

[337]- Ce que l'homme *tait* est sûrement plus dense que ce qu'il *exprime*.

[338]- Wittgenstein L., *Tractatus,* 4. 003. On peut mieux traduire cette proposition inversement : le sens n'est pas dans la plupart des propositions écrites par les philosophes, pour dire que leurs textes sont *creux*, articulent des concepts au sens kantien, mais ne visent aucun référent objectal, pour gagner en pertinence.

[339] Kant E., *Critique de la raison pure*, idem, p. 110.

est le cas de *la métaphysique*, qu'il faudrait bannir du champ du *savoir*[340]. Car, *en violant les règles de la syntaxe logique, elle pose des faux problèmes*, comme l'existence de Dieu, qui sont en fait des *simples malentendus linguistiques*, que l'on pourrait éviter à la longue en repensant la conceptualité à la lumière des acquis de la syntaxe logique.

Dans cette nouvelle perspective, Wittgenstein entreprend la redéfinition du concept de *« proposition »* qui est, selon lui, une *image de la réalité*[341]. Au moyen de l'écriture, la pensée se physicalise, abandonnant ainsi la dimension *verbo-iconique*, où l'image est dans une certaine relation avec l'objet, dont elle est le reflet. De la même manière, le signe est en rapport avec son sens, comme le langage humain est en rapport avec le monde, matière essentielle qui sollicite sa curiosité. La *figuration* est ainsi essentielle à l'expression de la pensée. Les différents modes de figuration (phonographique, idéographique, notes musicales, ondes sonores…) ont la *même structure logique* : « a R b », traduit l'idée que « a » (concept, signe) entretient un certain rapport avec « b » (sens, objet), rapport dialectique et de similitude, en vertu de la *projection*. La logique de la représentation du *sens* par le *signe* constitue la possibilité ou la finalité entière de toute représentation. Par l'écriture hiéroglyphique, d'où est née l'écriture alphabétique, la pensée se « *verbo-iconise* »[342], se dit au moyen des images visibles. Pour cela, la compréhension de la proposition donne celle de la réalité qu'elle représente, au sens où, dit-il : « *La proposition montre son sens*[343] »[344], dévoile son contenu empirique dans la mesure où elle l'exprime. Ce sens, Wittgenstein le définit clairement à 2. 221-3. 22 : « *Ce que l'image figure est son* sens », avant de le préciser à 3. 22 : « *Le nom est dans la proposition le représentant de l'objet* »[345].

---

[340]- Aussi bien pour Wittgenstein que pour les autres membres du Cercle de Vienne : Carnap, Neurath, Reichenbach…

[341]- Wittgenstein L., *Tractatus,* 4. 01.

[342]- S'exprime au moyen des images, qu'il faudrait encore décoder, pour accéder au message.

[343]- C'est-à-dire, non pas l'objet brut, mais l'objet du discours saisi par la pensée, aux différents niveaux de l'entendement, du langage et de l'écriture.

[344]- Wittgenstein L., *Tractatus,* 4. 022.

[345]- Wittgenstein L., *Op. cit.,* 2. 221 ; 3. 22.

Car, *la proposition est* la *description d'un état de choses*[346]; pourvue d'une forme logique, elle est *vraie* quand elle est sensée, a un référent empirique ; elle est *fausse* quand elle ne renvoie à rien d'e*mpirique*[347]. Elle est en soi conclusive et sa compréhension se mesure à l'intuition de son contenu empirique, ses parties constitutives. Le principe de la traduction entre langues n'est pas la *restitution* comme transposition propositionnelle, mais la restitution du contenu des propositions composant le texte à traduire.

L'explication des « *signes simples »* (mots) donne la compréhension de la proposition en laquelle nous nous exprimons, et à l'occasion, de laquelle chaque fois, un *sens nouveau* est dit, au moyen de *signes entamés*[348]. C'est le cas du concept d'*atome* qui désignait la *microréalité* dans la physique de Démocrite et qui désigne la *macroréalité* dans la physique contemporaine (mécaniques ondulatoire, quantique et relativiste). Ceci n'interdit pas, toutefois, pas l'*invention de concepts nouveaux* impliquant des problématiques *nouvelles*[349]. La sensitivité d'une proposition (image d'une chose) vient de sa représentativité objectale. Dans ces conditions, la totalité nominale est une *image vivante* qui représente l'état des choses, et les noms particuliers représentent des choses particulières, tout en étant en rapport entre eux. À cet égard, le principe de la représentation des objets par les signes (oraux ou écrits) constitue à lui seul la possibilité de la proposition. Les constantes logiques (Λ, v, p, = …) n'assurent pas la fonction représentative *;* la seule logique représentable est celle de la pensée portant sur les *faits*, qui n'ont pas de logique propre. La structure logique de la proposition est ainsi comparable à celle de l'état de choses. Cette hétérogénéité structurelle n'est représentable d'aucune manière

---

[346]- Wittgenstein L., *Op. cit.,* 4. 023.

[347]- Cette approche est proprement ontologique.

[348]- C'est la figure inverse du décalage entre le sens et le signe.

[349]- En ce sens Gilles Deleuze et Félix Guattari, dans : *Qu'est-ce que la philosophie ?* (Paris, Minuit, 1991), écrivent : « *La philosophie n'est pas un simple art de former, d'inventer ou de fabriquer des concepts, car les concepts ne sont pas nécessairement des formes, des trouvailles ou des produits. La philosophie,* plus rigoureusement, *est la discipline qui consiste à* créer des concepts*... Créer des concepts toujours nouveaux, c'est l'objet de la philosophie. C'est parce que le concept doit être créé qu'il renvoie au philosophe » (*p. 10).

et se dit aussi « *multiplicité mathématique ».* Pour cela, la symbolisation l'est du sens. Car, la symbolisation de la symbolisation n'est pas possible. Cette multiplicité mathématique, on ne peut en sortir lorsqu'on la *représente*[350]. Un signe (la colombe, par exemple) symbolise quelque chose (la paix), mais n'est représenté par rien. Un symbole particulier manque de multiplicité mathématique générale, pour représenter l'hétérogénéité d'une structure propositionnelle.

La proposition étant une *image de la réalité*, elle lui devient comparable sous ce rapport. Selon que la proposition en est ou non l'image, elle est vraie ou fausse. En vue de l'expression de la pensée, le fait que les signes *« P » et* «~P » (proposition « p » et *« non* p ») puissent dire la même chose est d'une importance singulière, en ce qu'il montre qu'au signe «~ » (non…) rien ne correspond dans la *réalité*[351], où l'existence ne se hiérarchise pas entre l'existence et sa négation, entre lesquels, il y a un chiasme absolu. L'intervention de la négation dans une proposition ne caractérise pas son sens : la double négation de la proposition « p » donne inversement son affirmation. Les propositions « P » et «~ *p* » ont des sens formels *opposés* (graduellement en référence au carré logique), même si les deux renvoient à une même réalité. Exemples : *Le Congo est un pays sous-développé* et *le Congo n'est pas un pays sous-développé :* donc *p* et ~ *p*, vraies ou fausses, la réalité « Congo » est la même sous nos yeux.

Pour Wittgenstein, et contrairement à Frege, le verbe d'une proposition n'est pas « *est vrai* » ou « *est faux* » ; ce qui est vrai doit déjà *contenir* son verbe. Il faut que chaque proposition ait déjà un sens, que l'affirmation ne saurait lui donner : elle affirme précisément le sens et la même chose vaut pour la négative. L'inverse serait une impertinence dans la détermination. La négation de la négation propositionnelle, fait signe non vers son fondement : l'affirmation du sens, à travers une proposition dont elle est le jugement. Ainsi décrite en rapport avec la

---

[350]- Wittgenstein L. *Tractatus,* 4. 041.

[351]- Wittgenstein L., *Tractatus,* 4. 06. C'est pour cela qu'au seuil de la réalité, Aristote plus modestement, a dit que la Logique ne pouvait tout au plus être que la *propédeutique philosophique,* idée que reprendra Frege autrement : *la Logique est un instrument précieux entre les mains du philosophe.* Elle ne pense pas, mais permet de penser.

pensée, la proposition représente l'existence ou la non-existence des états de choses qu'elle décrit et dont elle tient lieu. De sorte que *la totalité des propositions vraies,* constituant le monde *(qu'elles décrivent),* puisse finalement constituer *l'objet entier des sciences de la nature.* Car, en vertu de leur *pertinence conceptuelle*, seules les sciences naturelles énoncent des propositions vraies, empirico-expérimentalement prouvées. À un moment de l'évolution du savoir, ces énoncés ou propositions apodictiques signalent, dessinent et indiquent l'espace configuratoire des sciences de la nature. C*e champ, par principe et par essence exclut la philosophie.* Il en découle qu'une épistémologie du point de vue philosophique *strict* n'est pas possible. La Philosophie étant soit au-dessus, soit en dessous, mais pas au niveau des sciences naturelles, elle ne pourrait constituer qu'une pré-épistémologie ou une méta-épistémologie, mais jamais une épistémologie.

Si, selon Wittgenstein**,** la philosophie ne peut plus constituer l'*épistémè*, c'est qu'il faudrait la redéfinir dans sa conceptualité, ses méthodes, sa problématique et ses enjeux. Pour cela, et pour être réaliste, le *but* de la philosophie devient la clarification logique de la pensée, ainsi qu'il le relève avec suffisamment de cynisme : *« La philosophie n'est pas une doctrine*[352]*, mais une activité. Une œuvre philosophique consiste essentiellement en élucidations… La philosophie a pour but de rendre claires et de délimiter rigoureusement les pensées, qui autrement… sont troubles et floues… »*[353]. Ici, Wittgenstein déconstruit la philosophie traditionnelle, l'ontologie, la métaphysique et lui assigne un nouveau statut, ainsi qu'une nouvelle fonction. Elle n'est *(et n'a)* plus une activité propre, fondamentale, capable de constituer un savoir vrai. Ayant perdu sa systématicité traditionnelle, qui justifiait et fondait sa doctrinalité, elle devient une *activité seconde,* réflexive sur *l'activité première* que constituent les *sciences naturelles*, dont la philosophie devra désormais clari-

[352]- Celui qui travaille à la déconstruction de l'abus de langage est finalement plus enclin à en abuser lui-même. Wittgenstein, pour prouver qu'il n'envisageait pas la Philosophie comme *système* n'aurait pas dû donner à son ouvrage le statut d'un *traité :* ce serait plutôt un *essai.*

[353]- Wittgenstein L., *Tractatus,* 4. 112.

fier, conceptualiser et *délimiter le contenu*[354], afin d'en dégager le sens qui, sans être immanent à elles, leur est entièrement transcendant.

La *psychologie,* qui prend en charge l'étude du processus de pensée par lequel la connaissance est possible, appartient, de ce fait à la *philosophie* et non aux *sciences naturelles.* En ce sens, la théorie de la connaissance, c'est la philosophie psychologique. Mais la *philosophie de la logique* peut faire l'économie de cette psychologie, en considérant la science dans ses *résultats* et non plus dans son *processus d'élaboration*. Il en découle, en tant qu'activité de la pensée, que la philosophie doit avoir pour fonction la clarification du contenu des propositions ou connaissances issues des sciences naturelles, dont elle deviendrait alors une *« épistémologie »*[355]. Mais, pour demeurer lucide et critique, en plus de *clarifier*[356], elle doit *« limiter le domaine discutable des sciences de la nature »*[357]. En effet, dans le passage précité, il s'agit de montrer que les énoncés des sciences naturelles portent sur *« le concevable* », le phénomène dont la science peut rendre compte au moyen de son dispositif théorico-expérimental ; que le *phénomène*, pour être la seule modalité existentielle que la science peut étudier, n'est cependant pas la seule modalité donationnelle de l'Être qui, justement se situe *au-delà* du phénomène expérimentable. Là, apparaît *« l'inconcevable »,* ce dont nous ne pouvons rendre compte au moyen des concepts rationnels auxquels peut être donné un contenu empirique, gage de la scientificité, au sens où l'enquête scientifique commence par l'observation des phénomènes. L'inconcevable indicible limite le concevable et celui-ci manifeste celui-là.

354- Par cette tâche de *délimitation*, Wittgenstein rejoint Kant, sans dire pourquoi.

355- Wittgenstein L. *Tractatus,* 4. 112.

356- Wittgenstein L., *Op. cit.,* Tel est le premier réquisit de la philosophie analytique.

357- Wittgenstein L., *Op. cit.,* 4. 113. En fait, Wittgenstein est très lucide, et n'est en rien triomphaliste : il ne déplume pas la philosophie au profit des sciences naturelles, dont il perçoit clairement les limites. Il travaille pour un autre type du philosopher, qui s'ouvre à l'éthique à partir des résultats des sciences naturelles, dont la rigueur est avérée.

À ce niveau, *Wittgenstein* retrouve simplement *Kant*[358] : la philosophie, sans pouvoir rendre compte de *l'indicible,* le signifie, en *le montrant simplement* par la *représentation claire du dicible* phénoménal. La *clarté*[359] devient le réquisit de la nouvelle conceptualité philosophique à la lumière duquel s'opère la discrimination du *pensable* d'avec l'*impensable*. Celui-ci peut alors être pensé et exprimé clairement, mais sans outrepasser sa limite ontologique. Wittgenstein bâtit ici ce que nous pouvons appeler : *la philosophie de la renonciation,* une philosophie timide, morose et indécise, sans ambition épistémologique autre que la clarification des connaissances issues des sciences du fait, ce qui revient à un travail pédagogiquement intéressant, mais épistémologiquement faible, puisque la conquête du savoir n'a plus lieu. Pour lui, la philosophie ne donnant plus fondamentalement le savoir, doit s'appuyer sur la nouvelle crédibilité issue des sciences naturelles, en *dévoilant*[360] de la sorte la *précarité ontologique* du concevable, et donc se pose comme *non-sens* appuyé sur un fondement ontologique *précaire*[361].

Et, *ici*[362], l'amplification se produit : sur la conceptualité, la thématique et la logicité du discours. Alors, la proposition peut représenter la *réalité totale*, mais elle ne peut représenter la *forme logique ;* parce qu'alors, il faudrait au sujet logique maîtriser et transcender entièrement la logique, « *se situer avec la proposition en dehors de la logique »*[363]*,* et par conséquent, du monde. La forme logique irreprésentable par la proposition, simplement se trouve *reflétée* dans celle-ci. De la même manière, le *langage* ne peut représenter ce qui se reflète en lui. Cette incapacité ontologique du langage à représenter ce qu'il

---

[358] Dans *Critique de la raison pure*, Kant déclare modestement : *« J'ai donc dû supprimer le savoir, pour lui substituer la croyance »* (p. 49).

[359]- Ainsi, il n'y a pas de clarté universelle : on ne peut clarifier que ce qui est clarifiable.

[360]- Cette fonction du dévoilement, qui est logiquement au bout du travail de clarification, fait signe vers l'*herméneutique,* que Wittgenstein n'a pas envisagée.

[361]- Cette lucidité et cette ouverture épistémologiques à la complexité empêchent techniquement de présenter Wittgenstein dès le *Tractatus* comme un positiviste pur et dur, ainsi que les membres du *Cercle de Vienne* l'auront compris, contre le sentiment de l'intéressé.

[362]- Wittgenstein L., *Tractatus,* 4. 2.

[363]- Wittgenstein L., *Tractatus,* 4. 12.

dit s'énonce ainsi : *« Ce qui s'exprime soi-même dans le langage, nous-mêmes ne pouvons l'exprimer par le langage. La proposition montre la forme logique de la réalité. Elle l'exhibe… Ce qui peut être montré ne peut pas être dit »*[364]. La compréhension de ce passage décisif du *Tractatus* commande un éclairage au sujet des concepts *« d'expression »* et de *« monstration ».* Le *langage ordinaire* connaît l'expression et entend par là le simple fait d'émettre une opinion, un point de vue à propos d'un sujet donné, peu importe sa nature ; *montrer* serait alors l'indication verbale et/ou gestuelle de ce sujet. Mais, dans le langage wittgensteinien (artificiel), *l'expression est l'énoncé rigoureux d'une connaissance, pour ainsi dire, scientifique ;* ce genre d'énoncé relève des sciences naturelles qui étudient les phénomènes au moyen de la méthode expérimentale.

Ainsi, l'expression relève des différents dires sur le dicible ou le concevable, où l'énonciation par le sujet est *active.* Par contre, tout à fait au-delà de l'expression, la *« monstration »* est l'acte par lequel la pensée humaine avoue son incapacité à conceptualiser et à tenir un discours *« scientifique »* sur l'impensable, *l'inconcevable*[365], se contentant de l'indiquer, ou de l'invoquer dans une évocation quasi-pathétique. Quand Parménide dit : *« L'Être est »* ; Levinas : *« Il y a le Il y a »*, et Heidegger : *« Il y a l'Être »*, il ne s'agit pas d'énonciation multiple de l'Inconcevable, mais de sa *« monstration »,* de sa *diction* par et au travers de la nudité du langage. Ils auraient dû même dire : « *Voici l'Être ! ».* L'Être se donne alors à voir (mais pas à saisir) au travers de l'incapacité immanente à la pensée humaine à rendre compte de certains problèmes. Pour en prendre la mesure véritable, il conviendrait ici de rappeler Kant : *« Je dus abolir le savoir pour trouver une place à la croyance ».* Ainsi, des propositions « fa » et *« ga »,* il ressort qu'en toutes deux il est question du même objet « *a* » pris dans des contextes différents. Cette capacité propositionnelle à mon-

[364]- Wittgenstein L., *Op. cit.,* 4. 121-4. 212. La déconstruction de l'abus de langage se fait ici à reculons. C'est déjà, pour Wittgenstein, abuser du langage que de parler de « *ce qui ne peut pas être dit »,* ainsi que quiconque tente de commenter l'« *incommentable »* !

[365]- Wittgenstein L., *Tractatus,* 7.

trer son sens se donne clairement à saisir ici[366] : « *Ce qui peut être montré ne peut pas être dit ». Ainsi, l'abus de langage vient de l'élargissement de la capacité expressive du langage à l'indicible, en violation flagrante des règles de la syntaxe logique, qui prescrivent les modalités de constitution d'un discours rigoureux*. De la sorte, l'expression propositionnelle de la pensée ne peut mieux attirer notre attention intellectuelle que dans la mesure où elle est *écrite,* et non pas simplement *dite.* À ce titre, l'écriture, en fondant la pensée, la physicalisant, l'inscrivant et l'ancrant dans la *matérialité du signe,* en devient aussi le *principe*, sans lequel la pensée subsisterait dans son ipséité et son ineptie fondamentales.

À la lumière de ce qui précède, Wittgenstein se satisfait d'avoir fondé *« une conception logique correcte dans notre langage des signes ».* Évidence intellectuelle ou autosatisfaction ? Ce n'est pas encore le moment de cette question. Toutefois, nous est-il possible de parier, assertoriquement, pour des propositions formelles des objets et des états de choses, comme des propriétés de la structure des faits et, dans le même sens, des relations formelles et de structure, ce dont la logique s'occupe précisément, en ce qu'elle est la science de la forme de la pensée, des règles et principes de celle-ci, en tant qu'instrument de sa chasse de la Vérité sur le sens du réel.

Cette clarification conceptuelle dévoile les confusions dont est nourrie l'histoire de la pensée philosophique entre les relations internes (aspects caractéristiques d'un sens) et externes, stricto sensu. L'existence de pareilles propositions et relations internes ne peut, cependant, pas être affirmée par des propositions. Mais elle se montre dans les propositions qui représentent ces états de choses. Et cela fait conclure à la nécessité et à *l'accidentalité* de la proposition par rapport à l'objet ou au sens, ontologiquement extérieur par essence à elle. De pareilles séries ordonnées par des rapports internes se disent *« séries formelles » ;* la série des nombres est ordonnée et linéaire, comme la série des entiers naturels… Ainsi, les propriétés formelles sont corrélatives des concepts formels et permettent d'expliquer *les confusions caractéristiques de la logique classique* (aristotélicienne et chrysippienne), entre « *concepts formels* « et »

[366]- Wittgenstein L. *Op. cit.,* 4. 1212.

concepts », stricto sensu. Suit alors, pour Wittgenstein, l'évidence que le sens du concept formel n'est pas exprimable par et dans la proposition, mais il se montre, en ce que le nom nomme et détermine des objets en nombre proportionnel. De même, ses caractères et propriétés ne sont pas exprimés par des fonctions *;* l'expression de la proposition de la propriété formelle est un caractère de certains symboles. Le concept formel est l'articulation épistémologique du concept singulier. Le signe désignant les caractéristiques d'un concept formel est donc un trait caractéristique de tous les symboles, dont la signification relève du concept.

Par conséquent, l'expression du concept formel est une variable propositionnelle dans laquelle seul ce trait caractéristique est *constant*. Plus loin[367], Wittgenstein précise davantage le sens du concept formel : « *La variable propositionnelle désigne le concept formel et les valeurs de cette variable, les objets qui tombent sous ce concept ».* Si à un *concept* correspond son *sens*[368], alors nous évitons de construire un pseudo-langage à partir des pseudo-propositions, elles-mêmes fondées sur des pseudo-concepts. La nécessité du lien ontologique du sens et du signe montre l'opérativité effective du concept, en tant qu'instrument cognitif. Le concept formel, par rapport aux objets des concepts formels, est une *catégorie*, c'est-à-dire, un concept dont l'extension est parvenue à terme, au point de ne plus pouvoir évoluer vers l'Universel.

Ainsi, contre Frege et Russell**,** le terme général d'une série formelle ne peut être exprimé que par une variable. Car, le concept, terme de cette série formelle, est un concept formel, ce qui conduit au cercle vicieux. En définitive, *« la question concernant l'existence d'un concept formel est dénuée de sens »*. Elle n'a pas de correspondant propositionnel *;* le concept formel est une fonction de pensée. Ici, Wittgenstein attaque la logique du

---

[367]- Wittgenstein L., *Tractatus,* 4. 127.

[368]- À cette étape, je peux relever que, malgré la *variété* des formulations du *projet de philosophie de la rigueur*, sous le rapport constant de la recherche de la Vérité, *la rigueur du discours consiste essentiellement dans l'unité du signe et du sens*. Nous y reviendrons au moment de l'évaluation des figures de cet unique projet philosophique historial. Mais, il est clair que le concept n'étant pas une chose empirique, ne saurait non plus saisir des réalités empiriques, sinon l'idée qui en tient lieu.

« *Principia mathematica »* de B. Russell et A. Whitehead, pour qui, le calcul des propositions inanalysées (simples éléments comme : p, q, r…), sur la base de la bivalence, précède le calcul des classes et des relations, en vue de l'analyse ultérieure. Pour lui, toutefois, *le calcul des propositions inanalysées se suffit à lui-même et la question du nombre de termes à figurer dans une proposition élémentaire est logiquement un non-sens.*

Après cette longue mise au point sur le concept formel, Wittgenstein revient sur l'essence de la proposition : *« Le sens de la proposition est son accord ou son désaccord avec les possibilités de subsistance ou de non-subsistance des états de choses »*[369]. La proposition la plus simple ou élémentaire, affirme l'existence d'un état de choses et ne peut être contredite par une autre. Car elles ont deux sens ou originalités ontologiques différentes et la proposition consiste en noms dont elle est la connexion. Eu égard à cela, *le principe de l'analyse propositionnelle est l'élémentarisation ou réduction nominale ;* celui-ci consiste à décomposer *le tout,* la proposition en *ses parties* constitutives. Et alors, la proposition élémentaire montre le nom en tant que symbole simple.

En rapport avec la proposition, la définition est une règle de signe, où a = b, c'est-à-dire que les symboles de représentation n'affirment pas le sens du signe, étant représentation de la représentation. Et le critère de véridicité propositionnelle, c'est sa sensitivité, sa référence au sens qui sous-tend le signe et que celui-ci dit. Alors, une fois établie la spécification des propositions élémentaires, ayant un sens, donc assertoriques, le monde se trouve entièrement décrit et ne consiste plus qu'en état de choses. Pour Wittgenstein, et contre la théorie de Frege, nul objet ou complexe d'objets ne correspond au complexe de signes « F » et « V », pour que sa théorie naïve de la signification soit justifiée, pas plus qu'aux lignes horizontales et verticales ou aux parenthèses. En ce sens, il ne saurait y avoir *d'objets logiques, mais seulement des symboles logiques*, servant à désigner et déterminer le sens ou la référence du discours. Ce détail montre *le décalage épistémologique entre le signe ou concept et le sens ou idée de l'objet* ; le signe n'est pas le sens, mais il reste le seul moyen pour l'homme de se rappor-

[369]- Wittgenstein L., *Tractatus,* 4. 2.

ter au monde, et du sens, il ne retient pas tous les détails, mais les traits principalement caractéristiques : par cela s'expliquent la généralité et le caractère abstrait du concept qui, finalement de la chose ne retient que l'essence et non l'accident. Ainsi est-il logiquement impossible pour une proposition de pouvoir affirmer d'elle-même qu'elle est vraie. Car, le signe propositionnel ne dit pas sa véridicité ; celle-ci transcende la proposition et ne lui est pas immanente : *se trouve ici posé le problème de la reconnaissance l'extériorité ontologique du sens par rapport au signe,* qui est au fondement de l'approche scientifique du monde. Sur ce point, l'on peut dire que Wittgenstein a abandonné Frege et Russell[370].

Dans sa perspective, pour *N* propositions élémentaires, il y a *Ln* groupes possibles de conditions de vérité se donnant en deux cas extrêmes :

1. La proposition est *fausse* pour la totalité des possibilités de vérité des propositions élémentaires : les conditions de vérité sont alors dites *tautologiques*. C'est le cas des *propositions analytiques* de Kant**,** que R. Carnap redéfinira comme énoncé dont la démonstration n'exige rien d'autre que le recours *« aux lois logiques universelles »*, conjointement avec les définitions ;
2. La proposition est *fausse* pour la totalité des possibilités de vérité : alors les conditions de vérité sont dites *contradictoires* et s'opposent de part en part. Les constituants de la proposition logique étant des symboles (monde 2), on comprend que celle-là soit principielle et n'ait pas besoin de conditions de vérité, étant *tautologique*.

Il faut *ici*[371] attirer l'attention sur le *malentendu sémantique,* repérable entre les traductions anglaise et française, à propos des expressions : « *vide de sens »* et « *non-sens ».* Il est question du « *vide de sens »,* s'agissant des propositions monovalentes *(strictement vraies ou fausses)* et qui n'accroissent pas notre

[370]- Wittgenstein L., *Tractatus,* 4. 442.
[371]- Wittgenstein L., *Op. cit.,* 4. 461.

savoir sur l'actualité du monde, parce qu'*analytiques*[372]. Par contre, « *le non-sens »* désigne une *incohérence formulationnelle,* une combinaison de mots formée sans égard aux règles de la syntaxe *logique*[373]. La proposition *« vide de sens »* devient « *non-sens »* lorsqu'on veut lui donner un sens qu'elle n'a pas primitivement.

Sur le plan épistémologique, la vérité de la tautologie est certaine et non arbitraire *;* celle de la proposition possible ; celle de la contradiction impossible : telle est la gradation de la théorie de la probabilité. Alors, se dégage ainsi la forme générale de la proposition : *il en est ainsi (...).* Nous retrouvons ici Aristote : S----P, schéma propositionnel qui donne au sujet parlant l'occasion de décrire les atomes ou des états de choses qu'il entend exprimer dans la proposition. La *pensée* est réellement, pour Wittgenstein, la *proposition ayant un sens*, dans une dialogique accomplie entre le *signe* et le *sens* qui, en chargeant le discours de *signification*, non seulement l'empêche de *délirer*, mais surtout le fonde ainsi principiellement en *rigueur*. Au niveau de l'aphorisme 4 002, Wittgenstein écrit : « *Le langage* déguise[374] *la pensée »*. Il est bon d'observer ici que ce *diagnostic* porte sur l'*effet* et rate la *cause.* Car, à part les cas de *lapsus*, on peut penser que le *langage* n'est pas responsable des pensées qu'il exprime, sans l'autorisation de la disposition d'esprit qui permet à ce qu'il en soit ainsi. Au milieu, il y a l'*hypocrisie* qui fait qu'on ne dit pas toujours ce qu'on pense, ou que l'on a présent à l'esprit. Donc, le *dit* n'est pas la bonne piste pour retrouver le *pensé* ou l'*envisagé.* Dans cette hypothèse, le langage ne ferait, en réalité, qu'exprimer ce que *l'entendement* a

---

[372]- En général, ce sont les propositions des sciences hypothético-déductives (Mathématique et Logique).

[373]- Wittgenstein L., *Tractatus,* 4. 461. C'est en ce sens que je l'emploie : le *non-sens* renvoie à l'*impertinence du discours en général*, au sens où le signe manque de répondant empirique, en tant qu'idée précise de la chose prise dans son ipséité. Penser autrement serait confondre les niveaux de langage dans la proposition, où la chose ne saurait s'installer avec sa corporéité.

[374]- Ici, Pierre Klossowski emploie le verbe « *travestir* », qui me semble rendre plus explicite la pensée de l'auteur, que « *déguiser ».* Car, ce terme appelle le dévoilement herméneutique, que Wittgenstein n'a pas envisagé, tandis que « *travestir »* appelle à l'obligation de vigilance épistémo-éthique face au risque réel de perte du sens en route, entre l'état d'âme et son expression langagière, après sa conceptualisation.

mal envisagé. Il reste donc à cuirasser l'entendement par une éducation rigoureuse, pour que le *surmoi* permette à l'homme d'exprimer seulement *ce qu'il veut*, en retenant *ce qu'il ne veut pas*. *En fait, au fondement de l'abus de lange, n'y aurait-il pas plutôt un défaut d'entendement ?*

Ainsi, la conquête de la rigueur a de multiples implications dans la vie de l'homme pris individuellement comme collectivement, au sens où, bien pensée et capitalisée, la rigueur devrait être toujours au cœur du progrès éthique de l'Humanité.

e. Thèse 5

La cinquième thèse du *Tractatus* s'énonce ainsi : « *La proposition est une fonction de vérité des propositions élémentaires (la proposition élémentaire est une fonction de vérité d'elle-même) »* (Wittgenstein L., *Tractatus,* 5). Ici, l'enjeu est, pour L. Wittgenstein**,** de parvenir à une définition suffisante de ce que, dans l'horizon de la philosophie analytique, on appelle *« proposition »,* en recourant à la méthode analytique, qui consiste à éclater sémantiquement les différentes composantes de la proposition, avant d'en conceptualiser l'esprit.

Ainsi, les propositions élémentaires sont les arguments de véridicité des propositions. Ici apparaît la nuance entre *« proposition élémentaire »*, expression simple de l'atome existentiel qui dit le monde en particulier, et « *proposition »* tout court, c'est-à-dire, en général, qui est la sommation ou la conceptualisation des propositions élémentaires en une proposition générale. De même, la confusion entre les *arguments* de fonctions et les *indices* des noms est aisément repérable : la significativité du signe est leur propriété commune. Exemple : « +c » = «c », est l'indice du signe d'addition, pour les nombres cardinaux ; la désignation arbitraire de *p* comme argument est différente de l'indice *p*. Et cette *confusion de l'argument et de l'indice* se trouve à la base de la théorie de Frege relativement à la signification des propositions et des fonctions. Pour Frege, en effet, les propositions de la logique étaient des noms et les ar-

guments de ces propositions les indices de ces noms (les idées générales et leurs cas *particuliers*)[375].

Ainsi, l'ordonnancement en séries des fonctions de vérité constitue la base de la théorie des probabilités. Le schéma présenté à la page 65 du *Tractatus* permet de décrire les fonctions de vérité de chaque nombre de propositions élémentaires, dont les fonctions « *sensificatrices* »[376] se disent « *raisons de vérité* ». Ainsi, si nous considérons deux propositions, les raisons de vérité de l'une sont nécessairement valables pour l'autre, dans la mesure où la véridicité de certaines se transfère à toutes les *autres*[377]. Et le monde créé par Dieu fonctionne forcément suivant ce schéma : c'est en ce sens que Leibniz parlait de la *compossibilité.* Pour lui, il y a différents mondes possibles, mais au sein de chaque monde possible, chaque chose doit être compossible, connectable avec toutes les autres qui en font également *partie*[378]. La véridicité d'une proposition résulte de celle des autres, en ce que ces propositions se rapportent les unes aux autres. Ces relations sont internes à leurs structures logiques et existent dès et du fait que ces propositions existent. Celles-ci ont en commun la structure logique : S---P, et le sens est leur critère épistémologique de véridicité. Toutefois, *la proposition n'est pas un fait naturel*, mais une *construction de la pensée* qui, après s'être pensée (le cogito) pense le pensable au moyen de la raison conceptuelle et s'exprime à travers la parole vive qui se peut codifier pour être sue des autres, intersubjectivement.

Toujours en déployant la cinquième thèse du *Tractatus,* consacrée à l'étude de la structure épistémologique de la proposition, L. Wittgenstein développe l'idée de l'a priorité de l'inférence logique. Nulle autre proposition ne peut s'inférer

---

[375]- La vocation de la présente réflexion n'est pas de suivre les détails techniques ou de discuter des figures variées du *même projet* de philosophie de la rigueur, mais de présenter le mode opératoire de chacune d'elles, afin d'évaluer globalement la pertinence historique du projet face à son devenir.

[376]- Qui chargent le signe de sens.

[377]- Wittgenstein L., *Tractatus,* 5. 11.

[378]- C'est le fondement ontologique de la théorie de l'*« entente rationnelle »* entre hommes, qu'il élabore alors, sur la base logique de la *caractéristique universelle.* Car, si nous avons en partage un même monde, nous avons des raisons objectives de nous entendre durablement, au-delà des différences mineures que nous pouvons entretenir, par ailleurs.

d'une proposition élémentaire. Le caractère a priori de l'inférence logique consiste en la possibilité de déduire les événements à venir de ceux du présent, au moyen du raisonnement causal. Pour L. Wittgenstein**,** la croyance en la causalité ou son emploi relève de la *superstition*, du fait de la possibilisation du *possible*[379]. Car, à partir des cas actuellement connus, on ne peut rien inférer qui conditionne rigoureusement l'avenir. La proposition *antécédente* suppose la *conséquente* et celle-ci commente celle-là ; ainsi, le savoir et le su se tiennent, épistémologiquement.

Jusqu'ici, la proposition a été caractérisée ontologiquement ; l'autre aspect consiste à l'interroger mathématiquement. De sorte que, sachant les contours et les alentours d'une proposition, on peut en calculer la probabilité de véridicité sur la base de sa *sensitivité*. Les propositions probabilitaires n'ont pas d'objet particulier en propre. Ces propositions, lorsqu'elles n'ont pas d'arguments de vérité communs entre elles se nomment *« propositions indépendantes »*[380]. Deux propositions élémentaires donnent la probabilité l/2. La *certitude*[381] de la conclusion logique est un cas-limite de la probabilité (application à la tautologie et à la contradiction). La probabilité événementielle et propositionnelle n'est pas en soi, ni l'inverse ; entre les deux, il n'y a pas de moyen terme. Très précisément, les fonctions de vérité des propositions élémentaires sont les résultats d'opérations qui ont les propositions élémentaires pour base. Ces opérations montrent le sens de la proposition qui est aussi celui de sa fonction de vérité, dont l'immatérialité est caractéristique de sa nature. C'est-à-dire, que c'est à partir d'un sens donné empiriquement, que l'on construit le signe ou concept pour le saisir par la pensée.

Alors, se précise l'intention de L. Wittgenstein de constituer une axiomatique aux notions primitives claires et réduites : ce fondement est fait de principes, d'axiomes, de définitions, de concepts, de constantes et de propositions, dont le souci logique est la cohérence ou la non-contradiction. Les différentes com-

---

[379]- Wittgenstein L., *Tractatus,* 5. 1361.

[380]- Wittgenstein L., *Op. cit.,* 5. 152.

[381]- Qui fera l'objet de l'ouvrage : *De la certitude,* dont Wittgenstein parachèva la rédaction deux jours avant de perdre conscience : le 28 avril 1951, ainsi que je l'ai indiqué à l'introduction du présent chapitre.

posantes de cet édifice doivent être autosuffisantes et indépendantes les unes des autres ; elles doivent être uniformes et homogènes dans tous les contextes propositionnels.

De la sorte, «~p », négation de la proposition p, comme «~ (*p v q*) », négation du rapport disjonctif et non strict liant *« p »* à *« q »*, doivent être valables pour toute proposition : distributivement. Cette généralisation extrême fait des concepts basiques de la logique des catégories (des concepts dont l'extension est parvenue à terme et qui ne peuvent plus évoluer, comme l'Univers). Précisément, ce que Frege dit pour l'introduction des signes au moyen des définitions est également valable pour l'introduction des *signes primitifs*[382]. Tout nouvel expédient (concept ou constante) tant significatif qu'implicationnel dans l'espace logique ne doit pas être introduit innocemment dans la symbolique logique. Ce reproche est applicable au *« Principia mathematica ».* En effet, dans l'espace logique, tout doit être justifié et les expédients occupent des places uniformes et homogènes, de sorte que nombres prééminents, coexistence et classification y sont inexistants. La règle d'or y est que la *« simplicité »* doit caractériser la solution des problèmes logiques, en direction de leur fondement.

Pour serrer d'avantage la définition attendue de la proposition dans l'espace logique, tenons que la forme générale de la proposition est aussi son essence, qui se dualise ainsi : dévoilement ou description de l'essence du monde, et description du signe exclusif et primitif principal et générique de la logique, avec le souci que chaque proposition logique soit caractérisée par l'autosuffisance et la saturation, ce qui implique un déterminisme rigoureux écartant toute possibilité d'accident ou *d'erreur*[383]. Ce souci tient à ce que la conscience logique est immanente à tout homme et « *impossibilise* » la possibilité délibérée de penser contre ses principes : illogiquement. Ainsi, polémiquant avec *Frege***,** Wittgenstein écrit *: « Frege dit : chaque proposition régulièrement constituée doit avoir un sens et moi je dis : chaque proposition possible est régulièrement formée, et si elle n'a pas de sens, cela ne peut tenir qu'au fait*

[382]- Wittgenstein L., *Tractatus,* 5. 451.
[383]- Wittgenstein L., *Tractatus,* 5. 473.

que nous n'avons pas donné de signification à *quelques-unes de ses parties constitutives »*[384].

L'enjeu ici, est de constituer un *symbolisme rigoureux*, tel que, tout concept ou signe (unité du signifiant et du signifié) renvoie à un sens ou à une référence objectale précise, alors que le *« sens »* est idéal et relève de *l'intériorité du langage*[385]*,* la référence pose le problème de *l'extériorité du langage :* sa capacité ontologique à se constituer de façon à signifier quelque chose d'autre qui n'est pas *lui*[386.] À ce niveau, l'allure du raisonnement devient structurale : *« Il s'agit uniquement de former un système de signes d'un nombre déterminé de dimensions, d'une multiplicité mathématique déterminée »*[387]. L'accent ici est plus nettement mis sur la *forme* du discours que sur son *contenu* : ce schéma logique est aussi structuraliste. En effet, le schéma structuraliste qui est un paradigme davantage méthodologique que doctrinal (de la linguistique, aux mathématiques, en passant par l'anthropologie et la philosophie), est repérable chez L. Wittgenstein**,** qui épure la logique de tout contenu empirique et qui interprète, en réalité philosophiquement, la linguistique naissante.

Tout au-delà, et en vue de la fonction de vérité, la détermination des valeurs d'une variable suppose, selon lui, la description des propositions dont la variable tient lieu. Cette description propositionnelle se donne en trois modes : l'énumération directe ou indication de ses valeurs constantes, l'indication de la fonction (par exemple *fx*), dont la valeur pour *x* est la proposition à décrire et l'indication d'une loi formelle présidant à la formation des propositions, dont le principe est la « *sensification »* ou donation de sens au signe que dit le langage (oral ou écrit).

Toujours, pour préciser la nature de la proposition logique, Wittgenstein aborde une dimension essentielle de sa pensée, celle du signe comme reflet de la réalité, base de son symbolisme précis, qu'il exprime ici, en une question : *« Comment la logique, qui embrasse toute chose, qui reflète le monde, peut-elle avoir recours à des attrapes et à des manipulations aussi*

---

[384]- Wittgenstein L., *Op. cit.,* 5. 4733.

[385]- Au sein de la proposition.

[386] Ricœur P., « Signe et sens », in *Encyclopedia Universalis*, 1976, vol. 16, pp. 881-884.

[387]- Wittgenstein L., *Tractatus,* 5. 475.

spéciales ? ». La raison en est que les instruments opératoires de la pensée logique (concepts et constantes) se tiennent dans un ensemble cohérent, infiniment subtil, se donnant au grand miroir où le signe représente l'entièreté du monde, de sorte que les propositions positive et négative s'impliquent ontologiquement et dialectiquement. En fait, il n'y a de réel que positif ; la négation est une construction artificielle de la pensée. Une autre dimension est celle du *symbolisme de généralité,* où Wittgenstein *« déconstruit »* les analyses de Frege et de B. Russell. Pour ceux-ci, en effet, la généralité est essentielle au *produit* ou à la *somme* logique, d'où la difficulté de saisir les propositions telles que : (x). *Fx* dans laquelle les deux idées sont liées. Pour en sortir, il suffit d'abstraire le concept *« toutes »* de la fonction de vérité.

Dans la mesure où le symbolisme de généralité se donne comme argument de la proposition, de sorte que, de *certains* objets donnés empiriquement, soient du coup vus intellectuellement *tous* les objets (en vertu du lien ontologique entre le tout et la partie : *par subalternation ?*), la particularité du symbolisme de généralité est double : il se réfère à un paradigme logique et souligne les constantes[388]. Ainsi, on peut décrire intégralement le monde par des propositions généralisées, sans coordonner préalablement un nom à un objet précis. L'identité de l'objet se dit par celle du signe et non par un signe d'identité ; la différence ontologique des objets par celle des signes ; cela montre que *l'identité n'est pas une relation entre objets, mais la caractéristique ontologique de chacun d'eux*. Dans la mesure où la proposition exprime le sens saisi par la pensée, l'identité qui renvoie à la chose même, fait aussi signe vers l'égalité. Wittgenstein s'en prend d'abord à la définition de l'égalité formulée par B. Russell**,** d'après laquelle, l'identité ontologique de deux objets est impossible à établir logiquement : il n'est pas dicible, sans abus de langage, que deux objets ont en commun les mêmes propriétés, sans se réduire l'un à l'autre. Jugeant insuffisante cette définition russellienne de l'égalité, Wittgenstein affirme que *l'identité ontologique de deux choses est une absurdité*, de même qu'affirmer l'identité d'une chose par rapport à elle-même n'accroît, épistémologi-

[388]- Wittgenstein L., *Tractatus,* 5. 522.

quement, pas notre connaissance à son *sujet*[389]. L'aporie dans laquelle est tombée Russell, et que dénonce Wittgenstein**,** est due au fait que le signe d'identité n'est pas essentiel à la notation ou à la conceptualité logique ; il est un paradigme discriminatoire pour évacuer les *pseudo-propositions*, dont la disparition implique celle des *pseudo-problèmes*, entraînant la *pseudoscience*.

Se trouve encore une fois posé *le problème du décalage ontologique entre le signe et le sens* : le signe (le concept même en tant qu'il parcourt les trois niveaux de la figuration : image, son et écrit) dit le sens (la référence objectale, qui est en pratique l'idée de la chose que l'entendement traduit en concept) qui fonde le *discours*. Ainsi, ce qui chez B. Russell était : *« f (a, b).a = b » devient* chez L. Wittgenstein : *« f (a, a) »* ou *« f (b, b) ».*

Comme on le voit, la négation de l'identité ontologique des objets pose le problème leibnizien de l'*identité des indiscernables*, ainsi formulé : deux choses spatio-temporellement différentes peuvent-elles exister ou s'uniraient-elles pour former une monade ? Pour L. Wittgenstein**,** la fausseté de la proposition affirmant des indiscernables ne fait pas perdre à celle-ci sa *« significativité »,* puisqu'elle affirme quelque chose de ce qui existe dans l'univers : l'identité des indiscernables ne doit donc pas être décidée a priori et n'est pas immanente à l'architecture formelle du monde, n'étant pas un principe logique. Fondamentalement, au-delà du constat empirique de R. Carnap, s'avisant des différences spatiales des indiscernables leibniziens, L. Wittgenstein transcende ce constat et veut *supprimer l'usage même du symbole d'identité*. Parce que l'identité d'une chose par rapport à elle-même n'a pas besoin de se dire, puisqu'elle se montre, se laisse être et voir ontologiquement.

La recherche de la définition conceptuelle de la *« proposition* « dans l'horizon de *« la première pensée wittgensteinienne* « exprimée dans le *Tractatus,* nous oblige, d'abord, à épuiser tous ses contours épistémologiques, avant d'en conceptualiser l'esprit, au regard de la nouvelle dimension de la proposition qui apparaît, et qui concerne la capacité de la proposition à dire le dicible dans la mesure de son infinité. Ce problème de

[389]- Ressortissant au registre des propositions analytiques.

l'infinité du dicible a d'abord été posé par B. Russell**,** dans *l'« Introduction à la philosophie mathématique »*, où il en dégage l'axiome, ici rendu par le traducteur du *Tractatus*[390], signifiant qu'il y a au moins une classe infinie ou que le « *nombre des choses individuelles de l'Univers »* n'est pas fini, mais infini. Voulant constituer des mathématiques pures à partir de la logique, suivant le *logicisme de* Frege**,** qui se distingue du *formalisme de* Hilbert et de son école, qui ne fait pas intervenir une semblable préoccupation, B. Russell a jugé indispensable cet axiome. Ainsi, à partir de *l'axiome dit de l'infini,* montrant qu'il y a une infinité de noms de significations différentes, on pourrait démontrer le troisième postulat de G. Peano, à savoir : *« Deux nombres ne peuvent pas avoir le même successeur ».* B. Russell a rejeté l'usage de la méthode axiomatique classique, pour lui substituer un *nouvel axiome,* qui n'est pas purement logique, puisqu'il contient une assertion sur le nombre des choses existant dans l'univers, que L. Wittgenstein estime être un *non-sens* (une incohérence formulationnelle, eu égard aux lois logiques), en raison du caractère strictement *« formel »* de la notion de *« chose ».*

Après tant de détails sur la proposition, serrons-en à présent l'essence. Dans la forme propositionnelle générale, la Proposition, ou proposition de toutes est : *la Proposition générale est en Rapport avec la proposition particulière* (signe R sens : *p R q*). Eu égard à cette longue enquête sur la nature de la proposition, il apparaît donc que celle-ci est l'énonciation (verbale ou écrite) logiquement articulée, dans le cadre des jeux de langage *(ou* sciences particulières), et dans laquelle se trouve dit quelque chose *(général* ou *particulier)* au sujet du monde.

Cette définition de la proposition peut se physicaliser ainsi *: « Proposition* R *sens »* et se lit : *« Toute proposition logiquement valable est en relation nécessaire avec son sens ou sa référence qu'elle exprime alors »*. En la proposition, se trouvent par conséquent réunis les aspects *internes* (le concept) et *externe* (la référence) de la pensée humaine dans sa recherche de la Vérité au sujet du réel. La perspective étant ici épistémologique (objectiviste) et structuraliste, il ressort de tout ce développement que l'âme humaine de la *« psychologie superfi-*

[390]- Wittgenstein L., *Tractatus,* 5. 5302.

cielle d'aujourd'hui » n'est qu'une irréalité. Car, une âme composée se nie. Précisément, le *« sujet pensant »* de la philosophie classique ne joue *« aucun rôle »* en logique et n'est pas supérieur à l'objet, étant une des composantes de la configuration propositionnelle. Cette *« chosification »* du sujet humain écarte toute idée d'humanisme à son propos.

De tout ce qui précède et à ce *niveau*[391], L. Wittgenstein tire la conviction épistémologique que *« le principe fondamental est que chaque question qui se peut absolument résoudre par la logique doit pouvoir se résoudre sans plus »*[392], c'est-à-dire, que la logique est le domaine de référence absolue de tout jeu de langage voulant se donner à voir comme positivité (et non positivisme) rationnelle. Et la logique, d'après L. Wittgenstein, est antérieure à toute expérience du monde par l'homme, qui nous apprend que quelque chose est ainsi ***;*** elle précède le *comment* et le *pourquoi* (qui sont eux-mêmes formulés selon les règles du discours) *;* autrement, elle serait inapplicable. Ici (5. 555) apparaît une distorsion dans la définition acquise tantôt de la proposition : la forme logique de la proposition élémentaire (S-P) est indépendante de la forme générale de la proposition. Cela pose la difficile question ontologique suivante : *comment la réalité doit-elle être faite pour être exprimable par la pensée ?* La réalité n'est saisissable par l'homme qu'au moyen des signes ou concepts, et d'elle, la pensée conceptuelle ne retient pas les détails, mais le caractère commun et constant, c'est-à-dire, *l'essence*. Pour former des symboles selon un système, celui-ci est plus important que les symboles, comme l'inventable (forme) inventé est ce qui permet à l'invention d'avoir lieu. Les formes des propositions élémentaires ne sont pas hiérarchisables. Les plans logique et ontologique s'interpellant et le langage étant constitué pour dire le dicible, la réalité empirique est limitée par la totalité des objets. Cette limite apparaît aussi dans la totalité des propositions élémentaires. Les hiérarchies sont et doivent être indépendantes de la réalité. Ici, la pensée wittgensteinienne tire vers le constructivisme a priori, tendant à constituer un édifice mathématique cohérent sur la base de la

[391]- Wittgenstein L., *Tractatus,* 5.551.

[392]- Par cette affirmation, il nous donne la preuve supplémentaire qu'en Philosophie, la rigueur est d'importation logique.

logique pure : c'est la logicisation des mathématiques : retour à Frege ? Cette logique s'exprimant à travers la métalangue relève du langage idéal. Mais la logicité est immanente aux propositions du langage ordinaire (qui pratique les règles de la syntaxe sans en avoir la conscience *claire*)[393], dont la spécialité n'est pas, selon Wittgenstein**,** de *dire le simulacre* sur base de similitude méthodologique (contre Platon, *Sophiste),* mais la Vérité même. Cela veut dire que l'homme ordinaire le fait en veillant à ne pas se contredire, sans avoir clairement conscience des lois logiques. Quelles sont les garanties épistémologiques pour que la clarification des propositions du langage ordinaire soit digne objet de philosophie analytique ? Wittgenstein ne répond pas à cette question, qui déstabiliserait plutôt son hypothèse, et qui le conduira au renoncement dans la deuxième partie de son œuvre.

Toujours est-il que la nature de la proposition élémentaire se décide à l'occasion de l'application des *lois logiques*[394]. Pour cela, la logique comme *propédeutique* doit s'épuiser nécessairement dans son application dans les sciences ontiques, comme *canon* général de la pensée et *catharticon*, pour débarrasser l'entendement humain de toutes ses scories qui l'empêchent de penser droitement, sous l'autorité de la raison critique. Car, l'inverse serait ineptie et absence de rigueur. Ainsi, en général, parce que le langage dit le dicible ou le monde, *« les limites de mon langage signifient les limites de mon propre monde »*[395]. Les principes de la logique couvrent le monde dans toutes ses dimensions en le conceptualisant et en le catégorisant : de ce monde, la logique alors symbolique, ne saisit pas les détails, mais les principes régulateurs et là, elle devient graduellement ontologie de l'étant et ontologie tout court, c'est-à-dire, celle de l'Être de l'étant multiple. Cela donne à L. Wittgenstein la conviction que l'espace logique de la pensée est absolu, autosuffisant et coïncide avec les dimensions du monde, et

[393]- Au sens où l'on dit qu'Aristote a « *inventé* » les lois logiques, alors que tout le monde sait qu'avant lui, les hommes parlaient avec les soucis de cohérence et de non-contradiction.

[394]- Que sont les lois d'identité, de non-contradiction, du tiers exclu et de raison suffisante (...), comme nous verrons, mais qui sont à distinguer des principes logiques.

[395]- Wittgenstein L., *Tractatus,* 5. 6.

comme telle, elle n'a pas d'au-delà, comparée aux autres jeux de langage *: tout le dicible pensable gît dans le monde et l'indicible n'est pas pensable.* L'impensable est indicible et celui-ci impensable : le cercle herméneutique, encore une fois se referme. Telle est, selon L. Wittgenstein**,** la clé de la considération du solipsisme comme vérité. Le sens saisi par la pensée solipsiste ne se dit pas, mais se montre *:* les limites ontologiques du langage me révèlent que le monde est mon expérience intime, autrement intraduisible : *« Le monde et la vie sont un »*[396].

Sans cesser d'exister en lui-même, objectivement, seul l'homme en tant que cogito peut saisir le monde par sa pensée et en témoigner par son langage. Le monde, inconscient de lui-même est monde pour l'homme, qui en fait l'objet de ses sciences et techniques. L'homme ne peut que se représenter le monde au sein duquel il se trouve, alors qu'il n'y est qu'un microcosme, doué d'une intériorité relative. Sans que le monde existe *par* l'homme, on peut dire qu'il est toutefois *pour* l'homme : ainsi, l'homme et le monde sont ontologiquement liés. Le sujet n'est pas la propriété du monde, dont il marque et remarque les limites. Au sein de cette immanence, un sujet entièrement métaphysique, échappant à la vérité et à l'emprise du solipsisme est inconcevable. Il reste toutefois vrai que la supériorité ontologique du *sujet-dasein* n'est jamais déclarée, puisque l'Être de tout étant, ayant fait être l'étant, s'est retiré dans et pour l'Éternité, en laissant la trace qu'est l'Étant en général (qui est immortel, du fait du renouvellement des étants, dialectiquement), mais elle se laisse entrevoir par la triple primauté : ontique, ontologique et ontico-ontologique dont parle Martin Heidegger[397]. « *Il n'y a point un ordre de choses a priori »*[398]*,* écrit Wittgenstein, pour faire apparaître une *dimension oscillatoire et perplexe* de sa pensée qui, plus haut, réduisait le rôle du sujet humain (en logique, bien qu'on puisse généraliser), en évoque à présent le rôle organisateur. La chaoticité et le désordre caractérisent ontologiquement le monde et les choses ; le

396- Wittgenstein L., *Tractatus,* 5. 621.

397 Heidegger M., *Être et temps*, trad. fr. Bohème et de Waelhens, Paris, Gallimard, 1964.

398- Wittgenstein L., *Tractatus,* 5. 634.

cogito les ordonnance au moyen des catégories et des canons de sa pensée : le monde, la nature saisie par l'épistémè s'humanise et, par conséquent, l'anthropocentrisme règne.

Cela, confronté à l'actualité, n'est pas évident : simple remarque qui ne fait pas l'objet de la présentation en cours. Toujours est-il que *« On voit ici que le solipsisme développé en toute rigueur, coïncide avec le réalisme pur. Le* je *du solipsisme se réduit au point sans extension, et il reste que la réalité qui lui est coordonnée »*[399]. Le solipsisme, qui chez G. Berkeley[400] est affirmation d'un immatérialisme pur, est ici affirmation d'un matérialisme rigoureux. Tout au-delà, et reprenant Husserl, celui des *Idées directrices pour une phénoménologie,* Wittgenstein reconnaît qu'il y a donc réellement un sens dans lequel il peut être question d'un moi non psychologique en philosophie. Le moi apparaît en philosophie du fait que le *« monde est notre propre monde ».* Le moi philosophique n'est pas l'homme, ni le corps humain, ni l'âme humaine, dont traite la psychologie, mais le sujet métaphysique, la limite – non une partie du *monde*[401]. D'un côté, l'approche psychologique du moi, comme la mène Husserl dans *Recherches Logiques,* n'appartient pas à la philosophie et n'est pas capable de constituer une épistémè véritable, faute de fondement solide. De l'autre, il y a un sens philosophique véritable en lequel est concevable un moi philosophique, comme *cogito-dasein*. C'est un sujet métaphysique, capable d'exister en pensant le dicible. Il s'ouvre au monde pour le penser, au lieu de se raconter simplement les anecdotes de ses états d'âme.

Au terme de la thèse 5, nous avons conquis l'essence de la proposition logique (générale), en tant que fonction de vérité des propositions élémentaires, dans une mesure où celles-ci sont les arguments de celle-là. Il reste à savoir dans quelle mesure la proposition exprimant la pensée dit le *sens* plutôt que le *non-sens*, et à partir de quel réquisit épistémologique la véridicité propositionnelle s'établit. Cette problématique est au centre de la sixième thèse du *Tractatus.*

---

[399]- Wittgenstein L., *Op cit.,* 5. 64.
[400]- 3 « *Être, c'est être perçu* ».
[401]- Wittgenstein L., *Tractatus,* 5. 641.

f. Thèse 6

La sixième thèse du *Tractatus* s'énonce : « *La forme générale de la fonction de vérité est [p, ξ, N (ξ)]. C'est la forme générale de la proposition »*[402]. Cette formule complexe signifie que, dans l'expression des résultats de la recherche articulés en discours rigoureux, chaque proposition est un résultat de l'application successive de l'opération *N (ξ)* aux propositions élémentaires obéissant à la forme classique S---P, issue d'Aristote. Dans le mode opératoire, l'intelligence de la forme générale de construction de la proposition logique donne inversement accès à l'intelligence de la forme générale de l'opération permettant l'engendrement de propositions nouvelles, au moyen d'une transition logique, qui préserve au discours sa cohérence, dans la mesure où les *nombres* y sont engagés.

Wittgenstein définit le nombre comme « *l'exponent d'une opération »,* en précisant que « *le concept de nombre n'est rien d'autre que ce qu'il y a de commun à tous les nombres, la forme générale du nombre »*[403]. Cette définition du *« nombre »* par le nombre est cyclique et conduit à une *pétition de principe.* Il conviendrait d'éclater ce cercle, pour saisir conceptuellement le nombre et mieux saisir l'esprit de l'approche wittgensteinienne, en tenant compte des trois conditions suivantes de construction de l'axiomatique : les nombres entiers naturels formant un ensemble infini (0, 1, 2…) ne peuvent pas être définis par extension, mais par compréhension, les ensembles comprenant un nombre défini de termes sont eux-mêmes en nombre infini et notre définition du nombre devrait être telle que l'infinité des nombres soit *possible*[404]. Le déploiement conceptuel en vue de cette définition du nombre pourrait s'établir, entre autres, sur la base de la notion de similitude qui elle, s'élabore sur la base des trois propriétés mathématiques de transitivité, de réflexivité et de symétrie. À partir de cette notion de similitude, on comprend celle de *« classe des classes »,* équivalant au *« nombre des nombres ».* Ainsi, dans une *première approche*, le nombre d'une classe peut être envisagé comme la classe de toutes les classes qui lui sont *semblables* : celles dont

[402]- Wittgenstein L., *Tractatus,* 6.
[403]- Wittgenstein L. *Tractatus,* 6. 021-6. 031.
[404]- Rejoignant ainsi l'*axiome de l'infinité* de B. Russell, qu'il a critiqué.

les éléments sont en rapports avec la classe qui en est l'ensemble, ce qui exclut toute *dissemblance*. En une *seconde approche*, le nombre est ce qui représente le nombre d'une classe des classes. Cette seconde définition du nombre, en général, échappe au cercle et n'enfreint aucune loi logique. La première définition s'applique *simplement* aux classes qui sont semblables (les duos) et la deuxième à *toutes* les classes possibles : ici et ainsi se trouve écartée la notion de similitude dans la définition du nombre. Dans la mesure où à l'origine de la première définition se trouve la *similitude*, elle est insatisfaisante, parce qu'impliquant que ce concept de nombre ne couvre que le *champ fini*, en évacuant l'infinité des nombres naturels, et pour cause.

Un concept fini de nombre permet de penser des réalités physicalisables connues *actuellement,* et non pas une réalité indéterminée comme l'imprévu ou l'impossible. À cet égard, le recours à Peano nous semble d'une efficacité avérée. En effet, Giuseppe Peano ayant développé l'essentiel de son axiomatique dans *Les principes de l'arithmétique, nouvelle méthode d'exposition* (Turin, Bocca, 1889), l'on peut en retrouver aujourd'hui les traces, notamment, chez Paul Rozière, « Logique et théorie des ensembles » (Paris 7, M63010, 28 novembre 2011) et Hervé Le Ferrand, « Six lettres de Giuseppe Peano à Robert de Montessus de Ballore » (hal, 00709080, version 1, 17 juin 2012). L'exploitation croisée de ces travaux fait voir que la similitude opérationnelle requérant la présence empirique des classes, il faudrait *étendre* la deuxième définition des ensembles finis aux ensembles infinis, au moyen de la cinquième proposition de l'axiomatique de G. Peano, pour espérer sortir de ce cercle, entre autres *: Toute propriété appartenant à 0, ainsi qu'à son successeur immédiat, appartient, donc par induction, à tous les nombres entiers naturels.* Les quatre premières autres sont : *zéro est un nombre ; zéro n'est le successeur d'aucun nombre ; le successeur d'un nombre est un nombre ; deux nombres ne peuvent avoir le même successeur.* Ainsi, la *postérité* d'un nombre comprend le nombre lui-même et tous les autres qui lui sont supérieurs. Alors, les nombres naturels sont la postérité de zéro et dérivent de la *relation de prédécesseur immédiat.* De la sorte, l'on peut espérer atteindre la *généralité du concept de nombre,* en sortant du cercle wittgensteinien et de

l'immédiateté des propositions de G. Peano[405] qui sont simplement postulées, et non démontrées.

Ces indications montrent mieux que *« la théorie des classes est parfaitement superflue en mathématique »*[406], de ce que la généralité mathématique n'est pas accidentelle. C'est le défaut commun des axiomatiques, de devoir reposer sur la postulation, comme le relève Robert Blanché : « *Voici donc les conditions fondamentales auxquelles, pour être vraiment rigoureux, doit satisfaire un exposé déductif : que soient énoncés explicitement les termes premiers à l'aide desquels on se propose de définir tous les autres ; que soient énoncées explicitement les propositions premières à l'aide desquelles on se propose de démontrer toutes les autres ; que les relations énoncées entre les termes premiers soient de pures relations logiques, et demeurent indépendantes du sens concret qu'on peut donner aux termes ; que seules ces relations interviennent dans les démonstrations, indépendamment du sens des termes (ce qui interdit, en particulier, de ne rien emprunter à la considération des figures)* »[407].

De là vient que les propositions logiques sont *tautologiques* ou *analytiques* et, par conséquent, n'induisent rien de nouveau sur le monde, au-delà des énoncés *connus*[408]. Ce caractère tautologique des propositions logiques montre leurs propriétés formelles ; la logique étant issue de la pensée abstraite, s'exprime par le langage qui dit le monde. Le symbole propositionnel caractérise la nature de la proposition, et ce fait, fonde, d'après Wittgenstein, toute la philosophie de la logique, *c'est-à-dire,* le sens immanent des propositions. Inversement, la proposition seule n'indique pas la nature des propositions non logiques (…). Toute l'argumentation développée concourt à la

---

[405]- Giuseppe Peano, *Les principes de l'arithmétique, nouvelle méthode d'exposition,* Turin, Bocca, 1889 ; Paul Rozière, « Logique et théorie des ensembles », Paris 7, M63010, 28 novembre 201, et Hervé Le Ferrand, « Six lettres de Giuseppe Peano à Robert de Montessus de Ballore », hal, 00709080, version 1, 17 juin 2012.

[406]- Wittgenstein L. *Tractatus,* 6. 031.

[407]- Robert Blanché, *L'Axiomatique,* Paris, PUF, 1980, p. 31.

[408]- Ici, l'on peut remarquer que Wittgenstein travaille à l'innovation scientifique à partir des moyens techniques improductifs : les propositions analytiques de la Mathématique et de la Logique, tout en réduisant la Philosophie à se convertir à la clarification des énoncés des sciences du fait.

fondation de la vérité de la proposition, et fait voir que les propositions de la Logique démontrent les propriétés logiques *(universelles)* de la proposition, en les combinant de manière à produire des propositions qui ne disent rien sur l'actualité de l'étant. Cela montre que la forme du raisonnement est l'objet entier de la logique, par l'exclusion de l'hétérogène étantique. La logique n'étudie pas les phénomènes (elle serait alors une science ontique), mais les principes mêmes qui rendent possibles toute étude. Ainsi, dans la proposition logique, des propriétés sont mises en équilibre les unes par rapport aux autres et leur état d'équilibre indique alors la procédure de constitution de ces propositions.

En conséquence : « *Les propositions logiques ne peuvent pas être confirmées par l'expérience, pas plus qu'elles ne peuvent être réfutées par elle* »[409]. Sur le plan axiomatique, les vérités logiques sont *postulées* au moyen d'un symbolisme rigoureux qui, alors, se donne à voir comme la *« théorie des formes et de l'interférence »*[410]. C'est, ici, l'occasion pour Wittgenstein de déconstruire la *théorie russellienne des types,* en affirmant que des lois ne doivent pas être subordonnées à d'autres, et qu'« *une loi de contradiction particulière à chaque type »* ne peut pas logiquement exister, ayant de la sorte perdu sa généralité opératoire, qui seule en fonde la *scientificité.* Cette *théorie*[411], Russell l'énonce ainsi : « *Il y a un type* τ *tel que si* φ *est une fonction pouvant prendre un objet donné ayant "a" comme argument, il existe aussi une fonction* ψ *du type* τ *formellement équivalente à* φ *»*[412]**.**

Selon Ludwig Wittgenstein**,** cette théorie est une absurdité. Car la validité générale ne caractérise pas les propositions logiques, puisqu'elle renvoie à l'accidentalité occurrentielle de l'état de choses, la validité générale logique essentielle étant a priori. L'objet de cet *axiome russellien de réductibilité* est de

---

[409]- Wittgenstein L. *Tractatus,* 6. 1222.
[410]- Wittgenstein L. *Tractatus,* 6. 1224.
[411]- Il s'agit précisément de l'axiome de réductibilité.
[412]- Cette thèse, que Bertrand Russell développe dans son *Introduction à la philosophie mathématique,* trad. fr., de G. Moreau, Payot, 1928, est reprise ici par le traducteur du *Tractatus* en l'aphorisme 6. 1232, en guise de commentaire.

permettre l'utilisation de la *théorie des types* sous sa forme ramifiée (qui exclut les définitions circulaires), sans sacrifier la possibilité de construire des propositions parlant de *« toutes les classes »* composées d'objets d'un *type quelconque*. L'argument pour déconstruire l'axiome de réductibilité est que celui-ci renvoie à la *réduction phénoménale*, ce dont la logique *(science principielle)* ne s'occupe pas, puisque ses propositions représentent le monde, sans l'être, au risque de devenir une science *ontique*[413]. Elles présupposent la signification des noms et le sens des propositions élémentaires, entendu que *la signification* renvoie à la cohérence du discours se disant dans la proposition générale et le *sens* à la référence objectale et exogène (par rapport à la pensée) du discours. Wittgenstein souligne ici l'objectivité ou l'universalité de la pensée logique et du savoir qu'elle induit : « *En logique, ce n'est pas les secondes qui expriment. Mais cela veut dire qu'en logique ce n'est pas* nous *qui exprimons, au moyen des signes, ce que nous voulons, mais qu'en logique, c'est la nature des signes naturellement nécessaires qui elle-même se manifeste »*[414].

La pensée logique nécessaire s'expérimente principiellement et non empiriquement. Pour cela, il ne pourrait jamais y avoir de surprise en logique : *« On peut déterminer si une proposition*

413- Ce point de doctrine, la classification des sciences peut mieux l'éclairer. Pour nous, l'une des meilleures manières d'aborder cette problématique, qui est éminemment épistémologique, est de croiser historiquement la nature de l'objet et de la méthode de chaque science, pour dégager les grandes régions du savoir qui se donnent à voir à un moment donné de l'histoire des Sciences. Ainsi envisagée, la *classification des Sciences* donne à distinguer aujourd'hui quatre régions épistémologiques : les *sciences formelles* ou hypothético-déductives (mathématique, logique), où l'on ne peut principiellement pas se tromper, les *sciences naturelles* (*nature : végétale, animale et minérale)*, ou expérimentales (physique, chimie, biologie, géologie…), les *sciences humaines* ou sociales (histoire, sociologie, psychologie, anthropologie, économie, linguistique…), dites aussi molles, qui empruntent la « *méthode expérimentale* » à la région précédente, et essaient péniblement de l'adapter infructueusement à leur cas, les *sciences cognitives* ou neurosciences (biologie, psychologie, informatique), qui emploient les techniques de modélisation et de simulation informatiques, pour comprendre ce qui se passe dans la frontière psychosomatique de l'homme lorsqu'il recherche la *Vérité*, afin de satisfaire à son irrépressible *curiosité*.

414- Wittgenstein L., *Tractatus,* 6. 124.

appartient à la logique en déterminant les propriétés logiques du symbole »[415]**.**

Cela signifie que dans l'espace logique de la pensée, processus et résultat sont équivalents ; le cercle épistémologique se referme, et donc, point de surprise *: « La preuve en logique n'est qu'un expédient mécanique pour reconnaître plus facilement la tautologie là où elle est compliquée »*[416]*,* dans un contexte théorique où, processus et résultat sont équivalents. La logicité d'une proposition se prouve donc *à* partir d'elle-même. Mais la *preuve logique* d'une proposition diffère de la *preuve en logique*. Le sens et la signification d'une proposition en sont la preuve. Ayant la même forme générale, les propositions logiques s'équivalent : il n'y en a pas qui soient *primitives* et d'autres *dérivées,* comme en axiomatique. En outre, avec et contre Frege, Wittgenstein pense que le concept de *« Lois logiques fondamentales »* est une absurdité et qu'on peut le réduire et le singulariser en suivant les principes de Frege[417], dont l'esprit en contesterait l'absence d'évidence immédiate ; il s'en prend *à* Frege qui fait de l'évidence un critère logique de véridicité propositionnelle.

La logique, dont se réclame Wittgenstein, et qui doit injecter sa rigueur à la Philosophie, afin de débarrasser celle-ci de ses malentendus métaphysiques, « *n'est pas une théorie, mais une image réfléchie du monde. La logique est transcendantale »*[418]. Il prend le concept *« transcendantal »* au sens où Kant appelle « *transcendantale* » toute connaissance qui ne porte point en général sur les objets du monde, mais sur notre manière de les connaître a priori. Dans ce sens, tout ce qui est a priori étant analytique n'élargit en aucune façon le contenu de notre connaissance, et même, n'est pas une connaissance, stricto sensu, mais le résultat d'une réflexion sur la connaissance : une épistémologie.

Mais, dans cette logique, la mathématique est au logicien Wittgenstein**,** ce que la logique était au philosophe Aristote (une propédeutique philosophique) *: « Les mathématiques sont une*

415- Wittgenstein L., *Tractatus,* 6. 126.
416- Wittgenstein L., *Tractatus,* 6. 1262.
417- Wittgenstein L., *Tractatus,* 6. 1271.
418- Wittgenstein L., *Op. cit.,* 6. 13. La direction pour l'ontologique est assez clairement indiquée.

méthode logique », consistant en équations, véritables pseudo-propositions et par conséquent, n'exprimant pas une pensée. *Les équations mathématiques n'ont aucune prise sur la vie humaine,* tandis que, par exemple, toute thématique philosophique requiert une minutieuse et perpétuelle recherche élucidante du sens et atteint les profondeurs de la vie même du philosophe. La logique se représente le monde et le montre à travers ses tautologies. Elle utilise (à titre instrumental) les équations mathématiques pour se physicaliser, en prenant la forme *symbolique*[419]. Wittgenstein reprend l'idée, déjà développée à propos du *sens*, cette fois-ci pour *l'identité*, à savoir que l'identité de la signification de deux expressions ne peut s'affirmer, puisqu'elle se montre, en se laissant être et entrevoir. En reprenant Frege, il montre que les deux expressions : « 1+1+1+1 » et « (1+1) + (1+1) » ont la même signification ou structure logique, mais ont un sens différent, ceci n'a pas besoin d'être affirmé, étant évident. Il demeure que les expressions mathématiques, comme celles de la logique, ne s'expérimentent pas empiriquement.

Dans cet effort en cours de logicisation des mathématiques, Wittgenstein pose ici[420] *le problème de l'importance de l'intuition*[421] *dans la solution des problèmes mathématiques.* Pour lui, l'intuition, pour importante qu'elle soit, intervient non pas au niveau de la *pure pensée silencieuse,* mais dans sa *proférération langagière* dans la parole articulée. Cela se donne à voir au cours du processus du calcul, qui n'est pas une expérience, et montre encore une fois que les mathématiques sont une méthode de logique. L'esprit mathématique consiste à physicaliser l'intuition dans des équations pour rendre ainsi opératoire le raisonnement qui, alors, laisse voir l'évidence de ses propositions. Il utilise aussi la substitution progressive des équations. Ici, nous touchons, *le point de bascule,* qui tient précairement les deux versants du *Tractatus : « L'investigation logique constitue l'investigation de toute régularité. Et hors de la logique, tout n'est qu'accident »*[422]. Il récuse le statut épistémologique

---

[419]- Wittgenstein L., *Tractatus,* 6. 22.

[420]- Wittgenstein L., *Op. cit.,* 6. 233.

[421] - L'on se souviendra que Frege a voulu simplement l'évacuer de la chaîne du raisonnement, en la percevant comme une lacune dans l'objectif de la rigueur absolue.

[422]- Wittgenstein L., *Tractatus,* 6. 3.

de l'*induction* à être une loi logique, au double motif qu'elle est une proposition ayant un sens, et qu'elle ne saurait fonctionner comme une loi *a priori*. Dans la mesure où, après Aristote**,** et avec la mathématisation de la logique, les philosophes, se sont occupés accessoirement de logique, ce retour wittgensteinien à la *logique comme propédeutique philosophique*[423], est révélateur d'un véritable *changement de perspective.* En effet, ce propos marque le *paradoxe central du Tractatus.* Il étale l'écartèlement de la pensée wittgensteinienne qui, partie de la logique pour recuirasser la philosophie, finit par disqualifier celle-ci du champ du savoir interrogé. C'est une pensée épistémologiquement *délirante,* qui travaille à s'affirmer en manquant de nature et d'ambition prospective. La logicisation des mathématiques, dont nous avons parlé plus haut, l'est aussi de la philosophie. Tout jeu de langage, pour accéder à la positivité rationnelle, devrait se reposer sur un fondement régulier, que seule la Logique peut fournir. *Ce privilège revient la Logique, parce que celle-ci construit des propositions douées de sens et cohérentes, à même de servir de paradigme aux autres jeux de langage.* Ce faisant, et à cette lumière, la philosophie lui apparaît comme ne méritant pas le *statut de savoir rigoureux,* étant un simple *pseudo-savoir* fondé sur des *pseudo-propositions* que justifient mal des *pseudo-problèmes, exprimés par des pseudo-concepts.*

À rebours, tout savoir périphérique est irrégulier, accidentel. Ici se trouve clairement exprimée l'essentielle préoccupation de Wittgenstein sur *l'abus de langage,* en tant qu'obstacle sur le chemin de la rigueur en philosophie. Pour cela, *le modèle de régularité* est fourni par les sciences naturelles. Ainsi, dans cette lancée déconstructiviste, « *la soi-disant loi d'induction ne peut en aucun cas être une loi logique, car elle est de toute évidence une proposition ayant* un *sens » :* elle est la *généralisation abusive d'un cas particulier*, alors que la logique doit être *générale*. De même elle ne peut pas être une loi *a priori*. *L'induction,* comme *la déduction,* n'est pas une loi logique, mais un type de raisonnement. La première *généralise* à partir d'un socle empirique précaire, et la deuxième *induit* principiellement. Elle ne peut pas non plus tenir lieu de logique, au sens

[423]- Pour rester dans la terminologie aristotélicienne.

où dans *Philosophie de la logique,* Quine pense que la philosophie de la *logique inductive* ne serait en aucune façon discernable du principal thème de la philosophie, à savoir, la théorie de la connaissance. De la même manière, la *causalité* n'est pas une *loi,* mais *la forme d'une loi ;* elle est un *nom de classe.*

La loi est un énoncé constant et régulier, explicatif de l'état de choses ; sa régularité se joue entre la cause et l'effet. *C*'est en cela que la causalité constitue la forme de la loi. Ainsi, la *causalité* qui n'est pas la loi, mais sa forme, est à l'œuvre dans les sciences du fait ou naturelles, dites par ailleurs *expérimentales,* pour leur méthode, comme la physique. Les propositions ou les principes régulateurs qui font avancer la science en général sont le fait de l'intuition a priori[424]. C'est le cas de la mécanique newtonienne qui, comme toute mécanique :

« *Est une tentative pour construire selon un plan unique toutes les propositions vraies dont nous avons besoin pour la description de l'univers »*[425]. Entre la Logique, *domaine de référence absolue* pour tout jeu de langage voulant accéder à la rigueur discursive, et la physique, existe les rapports suivants : la logique élabore des lois formelles qu'elle laisse à la disposition de la physique, qui en physicalise les canons, ainsi qu'il l'indique *:*

« A travers l'appareil logique tout entier, les lois physiques parlent…, des objets du monde »[426]. L'interprétation mécaniste du monde garde de son ancrage logique la généralité de la description et ne s'occupe pas de faits matériels déterminés. La causalité l'est du descriptible étantique ; le processus d'induction consistant à croire à la possibilité d'accorder la loi la plus simple avec notre expérience du monde, n'a pas de fondement logique, mais *psychologique*. Ce développement montre que les *sciences ontiques* n'inventent pas la nécessité ou la causalité sur laquelle elles s'appuient à titre paradigmatique. Mais, cette nécessité est de *provenance* logique et *d'épuisement* scien-

---

[424]- En effet, l'histoire des sciences montre que, c'est par l'intuition que l'on *découvre*, et la raison n'intervient que pour *justifier* cette découverte selon les protocoles admis/partagés, pour convaincre la communauté des chercheurs.
[425]- Wittgenstein L., *Tractatus,* 6. 343.
[426]- Wittgenstein L., *Op. cit.,* 6. 341.

tifico-ontique. Cette idée que Wittgenstein développe *ici*[427] prend sa source dans le débat épistémologique entre Hume et Kant, à propos du fondement de la nécessité, autrement appelé « *problème de l'induction* ».

Plus près de nous, ce problème a été particulièrement abordé, entre autres, par Jean-René Vernes dans *Le Principe de Pascal-Hume et le fondement des sciences physiques*[428], qui conclut l'examen de sa problématique dans les termes suivants : *« La matière est un "quelque chose" qui permet d'expliquer l'ordre apparent des perceptions. Il est étrange de constater que les deux systèmes philosophiques qui dominent la pensée contemporaine, la philosophie analytique, inspirée de Hume, et la phénoménologie, issue du kantisme, partagent une même conviction : elles dénient l'une et l'autre toute place à la matière dans la connaissance du monde… la seule connaissance possible serait celle des phénomènes qui se présentent à la conscience et c'est à partir d'eux et seulement d'eux qu'il faudrait comprendre la réalité »*[429]. Il poursuit sa conclusion ainsi : « *Sans doute une telle conviction tient-elle à des raisons profondes, sans lesquelles elle n'aurait pas pu voir le jour. Elle n'en est pas moins surprenante. Elle est en opposition totale à la fois avec le sens commun et avec toute la philosophie* antérieure *à Kant. Mais ce qui surprend peut-être le plus, c'est qu'elle est incompatible avec la* conception scientifique du monde[430]. *Il est chimérique de prétendre établir une théorie de la connaissance sans recourir à la notion de matière. Elle ne saurait ni garantir l'avenir, ni expliquer le passé. Pour en être convaincu, il faut renoncer à la conception rigide de la raison que la pensée classique a forgée à partir de la géométrie et qui conduit à un déterminisme intransigeant, pour introduire parallèlement à la raison déductive une raison aléatoire, fondée sur la notion de possible a priori et mise en évidence par le calcul des probabilités. L'existence de la matière ne résulte pas du principe de causalité, comme Hume l'a très justement montré,*

---

[427]- Wittgenstein L., *Tractatus,* 6. 37.

[428]- Vernes J. R., *Le principe de Pascal-Hume et le fondement des sciences physiques,* Paris, L'harmattan, 2005, 70 pages.

[429]- Vernes J. R., *Le principe de Pascal-Hume et le fondement des sciences physiques*, Paris, L'Harmattan, 2005, p. 66.

[430]- Sur laquelle s'appuieront les membres du Cercle de Vienne.

mais elle peut être établie avec la même certitude avec laquelle Hume a ruiné la croyance dans le principe de causalité »[431].

Le *Tractatus* étant né quatre fois[432], n'est pas une anecdote en philosophie*,* mais un événement, plus qu'un avènement pour la pensée philosophique, en général, et l'épistémologie, en particulier. Ces observations techniques de Jean-René Vernes valent leur peson d'or et sont à rattacher avec aux positions aussi bien de Gaston Bachelard que de Stéphane Lupasco, en ce que ces deux auteurs ont en commun l'idée que la philosophie des sciences, ou l'épistémologie, devrait se déployer en tenant réellement compte de l'état de la science en train de se faire.

Ainsi, Bachelard reconnaît cette parenté : « *Dans le sens de ce rapprochement, nous pouvons citer les travaux de Stéphane Lupasco. Dans sa thèse importante sur* Le dualisme antagoniste et les exigences historiques de l'esprit, *Stéphane Lupasco a étudié longuement toutes les dualités qui s'imposent à la connaissance tant du point de vue scientifique que du point de vue psychologique. Stéphane Lupasco a développé sa philosophie dualiste en la référant aux résultats de la physique contemporaine*[433] *dans un travail qu'il a bien voulu nous communiquer en manuscrit »*[434]. En 1935, Stéphane Lupasco, que Léon Brunschvicg salue comme le *« Hegel du XX*e *siècle »,* publie en deux volumes sa thèse chez Vrin : *Du devenir logique et de l'affectivité, I, Le dualisme antagoniste et les exigences historiques de l'esprit, II,* avec comme sous-titre : *Essai d'une nouvelle théorie de la connaissance.* Il publie *L'expérience*

431- Vernes J. R., *Op. cit.,* pp. 66-67.

432- Une première fois en 1921, avec sa publication en allemand ; une deuxième fois en 1922, avec sa traduction en anglais ; une troisième fois en 1933, avec l'amélioration de cette traduction, et une quatrième fois en 1929, avec sa considération par les membres du Cercle de Vienne comme l'un de leurs ouvrages de base, après sa présentation comme thèse sur travaux devant un jury composé de Moore et Russell, le 18 juin 1929, la même année de création officielle du Cercle.

433- En effet, l'auteur de la *Logique dynamique du contradictoire,* fondée notamment sur la notion de *Tiers inclus,* travaille à l'élaboration d'une conception globale de la Logique, dans laquelle, la logique classique issue d'Aristote devient un cas particulier, pour rendre compte d'un devenir tripolaire du réel ou matière-énergie, déclinée sur trois dimensions : matière-énergie macrophysique, matière-énergie vivante et matière énergie psychique, justifiant ainsi les « *trois matières* », objet de son ouvrage le plus célèbre.

434- Bachelard G., *La philosophie du non,* Paris, PUF, 2005, p. 136.

microphysique et la pensée humaine aux PUF, en 1941, après l'avoir publié à Bucarest en 1940, la même année où Gaston Bachelard publie *La philosophie du non* chez PUF, c'est-à-dire, quatre ans après la mort ou l'essoufflement du *Cercle de Vienne,* qui a considéré le *Tractatus* (qui se sera signalé ou imposé de 1921 à 1933) comme l'un de ses principaux ouvrages de base, les *Investigations* ne paraîtront qu'en 1953, deux ans après la mort de Ludwig Wittgenstein, en 1951.

Ces indications historiques montrent que Ludwig Wittgenstein ne devait pas ignorer ces travaux majeurs d'épistémologie sur la science en train de se faire. Aussi, pense-t-il, que la *nécessité* a pour source, selon Hume, *l'accoutumance*, la répétition empirico-temporelle du même geste étantique, alors que pour Kant**,** elle est toujours *a priori*. Et c'est cette idée kantienne de la nécessité que Wittgenstein reprend, quand il pense que, « *de même qu'il n'est de nécessité que logique, de même, il n'est d'impossibilité que logique »*[435]. Toute nécessité étant logique, ce qui n'est pas pensable dans et par l'espace logique de la pensée, ne le peut être d'aucune autre manière : strictement impossible. Se trouve alors dénoncée la conception moderne du monde reposant sur l'illusion que les *« prétendues lois naturelles constitueraient les explications des phénomènes naturels ».* Ces lois naturelles énoncées par la science sont considérées comme des évidences intangibles présentant l'apparence de tout expliquer.

À ce *niveau*[436] apparaît une *difficulté d'ordre épistémologique :* si la pensée se constitue, en se donnant un arsenal de principes, de méthodes et de concepts, à la recherche permanente du sens du réel, c'est que le réel et la pensée ne se confondent pas ontologiquement, puisque *« le monde est indépendant de ma volonté »*. Une coïncidence éventuelle entre notre volonté, notre désir et l'ordre du monde s'expliquerait par des *raisons métaphysiques*, c'est-à-dire, mystiquement : « *Même si tous nos vœux se réalisaient, ce serait pourtant seulement, pour ainsi dire, une grâce du Destin, car il n'y a aucune interdépendance* logique *entre le vouloir et le monde qui garan-*

[435]- Wittgenstein L., *Tractatus,* 6. 375.
[436]- Wittgenstein L., *Op. cit.,* 6. 373.

tirait qu'il en soit ainsi, et l'interdépendance physique supposée, quant à elle, nous ne pourrions encore moins la vouloir »[437]. Ici, et ainsi, apparaît limpidement, mais contre l'esprit positiviste du premier Wittgenstein, la *dimension mystique* de sa pensée. Le point de bascule thématique de l'intention du *Tractatus,* que nous avons évoqué plus haut, se confirme et se précise davantage ici[438], à travers la visée déconstructionniste de la philosophie, ou métaphysique, de son piédestal. Wittgenstein retrouve la philosophie, pour mieux la quitter, en posant un énoncé dont il déconstruit les prolongements logiques. Ainsi : « *Le sens du monde doit être en dehors de lui »*[439]. Le monde, l'étant en général, n'ayant pas sa raison d'être ou son fondement ontologique en lui-même, nécessita un autre Être qui lui fût transcendant pour faire être son être. Et logiquement, cet Être ne peut pas être immanent au monde, où règne la contingence : *« Il faut que cela réside hors du monde »*. Ce monde-ci est historique, éphémère et périssable ; sa raison d'être, son sens, *son Être est le Temps*.

C'est l'occasion de revenir sur le titre de l'ouvrage de M. Heidegger**,** *« Être et Temps »*[440] et de tenter d'expliquer l'impossibilité pour lui de terminer la rédaction de tout l'ouvrage. Celle-ci s'explique, d'après nous, par le fait que seul l'étant, qui n'a pas sa raison d'être en lui-même, subit le Temps en s'historicisant, tandis que l'Être, situé en dehors de l'Espace et du Temps, n'est pas *en* relation avec le Temps, mais *est* le Temps même : non pas *l'histoire,* qui est morcellement en moments (passé, présent et futur, auxquels correspondent la *rétention, perception* et *protension* comme modes d'appréhension du réel) du Temps, mais le *Temps*, c'est-à-dire *« Tempus »* et *« Kronos »* (temps subjectif et objectif) comme *Éternité*. L'Être *du* monde étant transcendant *au* monde, toute attitude pensante, tout jugement sur le monde et tendant *à* mettre en cause l'ordre de celui-ci, doit avoir pour auteur un sujet qui soit lui-même en dehors du monde, pour qu'il puisse en parler d'en haut et afin que le penseur et le pensé ne se con-

---

[437]- Wittgenstein L., *Tractatus,* 6. 374.
[438]- Wittgenstein L., *Op. cit.,* 6. 41.
[439]- Wittgenstein L., *Op. cit.,* 6. 41, où, .par « *sens* », il conviendrait d'entendre la *Raison d'être du monde.*
[440]- Paru en 1927.

fondent d'aucune manière. Par conséquent, logiquement, la philosophie morale, l'éthique universelle est *impossible,* parce que le sujet moral doit alors n'être pas au monde pour pouvoir le juger objectivement ou prétendre le changer d'en *haut*[441] : autrement, tout n'est qu'abus de langage. Car, *« il ne peut y avoir de propositions éthiques. Les propositions ne peuvent rien exprimer de Supérieur. Il est clair que l'éthique ne se laisse pas énoncer. L'éthique est transcendantale (Éthique et esthétique sont une seule et même chose) »*[442].

Wittgenstein assimile la transcendantalité de l'*éthique* à celle de l'*esthétique*, en ce que, pour pouvoir fournir les règles a priori de jugement ou d'appréciation des belles œuvres, il faut être Beau en soi*,* condition qu'aucun humain ne peut remplir. Cette impossibilité à remplir cette condition absolue, impossibilise toute esthétique logiquement et en vertu du symbolisme précis que prône Wittgenstein**.** La morale peut toutefois exister en tant qu'abus de langage constitué de pseudo-propositions, qui ne seront jamais appliquées et dont l'auteur ne servira pas de modèle pour leur application. Mais l'éthique, qui repose sur la simple possibilité que soient appliqués les principes moraux (con*jonc*turels et con*jec*turels) est impossible, parce que ces principes n'ont pas toujours l'occasion d'être appliqués, ne trouvant pas de sujet sérieux pour le faire. Par exemple, quand l'éthique commande *: « Tu dois… »,* il s'agit d'un impératif catégorique que l'homme *(vulgaire)* mû par *l'impératif hypothétique* n'est pas *« obligé »* de suivre : alors l'éthique devient inepte. Cela pose le problème général du *fondement de la morale : il* est facile de construire un édifice moral, principiel, mais il est difficile de fonder la morale. C'est-à-dire, répondre à la question : *« Comment, sans contrainte extérieure, conditionner le sujet moral à pratiquer le Bien par l'exclusion du Mal ?* »

---

[441]- Sur le plan pragmatique, cette indication pose d'énormes problèmes, notamment concernant le management de l'Administration publique.

[442]- Wittgenstein L., *Tractatus,* 6. 42-421. Cette assimilation de l'éthique à l'esthétique se justifie par le fait que, les deux visant respectivement le Bien et le Beau en soi, qui s'incarnent respectivement sous les formes du bien-être et de la beauté, ont en commun le même fondement qu'est Dieu, où l'Être de tout étant, Cause causante non causée de toute cause causée.

Tout cela montre que la volonté, en tant que phénomène psychologique, ne peut pas être le sujet de l'éthique. En fait, la morale naît du constat de l'injustice sociale et de la volonté d'améliorer cet état de faits. Mais cette volonté bonne ne peut changer positivement que les limites du monde, non point les faits ou ce qui peut être exprimé dans et par le langage. Il s'agit de transmuer entièrement le monde, le transfigurer. Il est alors le jugement que chaque homme porte sur le *statu quo* est conditionné par son statut social, dont l'amélioration le précipitera dans le silence de la jouissance. Ainsi, *« dans la mort, le monde n'est changé, mais cesse »*[443], pour celui qui le quitte. Et la mort étant la limite extrême entre la vie et sa néantisation, n'est ni un événement pour cette vie, ni vivable par celle-ci, l'homme et *la mort* ne se rencontrant jamais. La question de la mort appelle celle de l*'immortalité de l'âme* qui, pour Wittgenstein, est une hypothèse qui n'est garantie d'aucune manière, et par conséquent, l'énigme de la vie demeure : nous naissons, vivons et mourons sans l'avoir décidé et sans savoir pourquoi, sérieusement. Dans ces conditions, « *la solution de l'énigme de la vie dans le temps et dans l'espace se trouve hors de l'espace et du temps. (Ce n'est pas la solution des sciences de la nature qui est ici requise*[444]*) »*[445]. Ces problèmes ne sont plus métaphysiques, mais méta-métaphysiques, au sens où la *métaphysique* est la tentative sur terre d'explication transcendantale des raisons suffisantes d'être du réel sur terre, tandis que la *méta-métaphysique* serait la représentation par l'homme sur terre de ce qui se passe dans l'au-delà.

Pour Wittgenstein**,** Dieu ne se révèle pas dans le monde ; il se donna et s'est retiré en laissant la *trace* qu'est l'étant (dont la modalité d'être n'intéresse pas Dieu) ; *les faits sont liés au problème, pas à sa solution : « Ce n'est pas* comment *est le monde*

---

[443]- Wittgenstein L., *Tractatus,* 6. 431. Ce passage me semble mieux traduit par Pierre Klossowski : *« à la mort, le monde ne change pas, mais cesse ».*

[444]- Comme nous le verrons plus loin, Wittgenstein est très lucide sur la question.

[445]- Wittgenstein L., *Tractatus,* 6. 4312. Ici, aussi, Pierre Klossowski traduit mieux : « *Ce ne sont pas des problèmes des sciences de la nature que nous avons à résoudre* ».

qui est le Mystique, mais qu'il soit »[446]. Les sciences ontiques ont suffisamment décrit le monde dans sa donation empirique ; ce qui fait problème, c'est son *origine*, à propos de laquelle les interprétations religieuse, métaphysique et scientifique se contrarient. La position de la question de l'origine du monde est d'ordre mystique et consiste à se représenter le monde dans sa totalité, ce dont aucun homme n'est capable, lui-même étant en un petit lieu de l'espace et du temps. La sagesse recommande à l'homme de se taire là-dessus. À partir de ce lieu *pensé*[447], la pensée wittgensteinienne s'engage dans un *processus oscillatoire,* balancée entre la logique et le Mysticisme : « *D'une réponse qu'on ne formuler, on ne peut non plus formuler la question »*[448]. Ce passage, difficile à interpréter, le traducteur l'a rendu dans sa note commentant l'aphorisme 6.5 : l'énigme de toutes les énigmes, celle du sens de la vie, ne peut pas exister en tant que telle ; une question dont la formulation impossibilise toute réponse, n'existe plus en tant que question. C'est ainsi que ce *« problème insoluble »* réputé n'est même plus, en vertu des règles de la syntaxe logique, un problème, stricto sensu, mais un *« pseudo-problème »,* prototype des problèmes métaphysiques, dont Wittgenstein déconstruit le schéma d'élaboration. C'est en ce sens que les théoriciens de l'*École de Vienne* ont interprété les travaux de Ludwig Wittgenstein**,** qui lui-même accentue, ici, autant la logique que la mystique, c'est-à-dire, la logique *et* la métaphysique, peut-être conscient du constat bachelardien : « *L'esprit peut changer de métaphysique ; il ne peut se passer de métaphysique »*[449]. Car, si l'énigme n'existe pas, c'est en raison de ce qu'elle n'est en fait pas une question, mais le fondement ontologique de ces questions, ce qui présuppose toutes

---

[446]- Wittgenstein L., *Tractatus,* 6. 44. P.

[447]- Wittgenstein L., *Op. cit.,* 6. 5.

[448]- C'est de ce propos wittgensteinien que je tire la *conviction éthique,* que je développe dans le dernier chapitre de l'ouvrage en cours, à savoir que le philosophe renoncerait réellement à son *devoir* s'il se contentait, ainsi que certains l'ont écrit (Sartre et Popper, notamment), de poser des questions auxquelles lui-même ne se prescrit pas l'obligation épistémo-éthique d'apporter des tentatives de réponses, donnant de la sorte de la philosophie l'image d'une blague intellectuelle subventionnée par le contribuable, dans un monde où les problèmes les plus ordinaires ne sont pas encore résolus dans tous les pays, ainsi qu'en témoigne l'actualité sociopolitique mondiale.

[449]- Bachelard G., *La philosophie do non,* Paris, PUF, 2005, p. 13.

les questions, leur *archè,* qui n'est pas une question. Mais, ce qui n'est rien en tant que question n'est pas rien en tant que tel. Et tel est bien *le statut de l'ineffable,* que s'il faut le taire par définition, c'est parce que, selon Wittgenstein, dans un éblouissement, une aveuglante clarté, il se « *montre* ». De là aussi l'accusation de « *mythologie* » dirigée contre lui par R. Carnap qui, ainsi, n'arrive plus à justifier son positivisme logique. À cette lumière, *« le scepticisme* n'est pas *réfutable, mais évidemment dépourvu de sens, quand il veut élever des doutes là où l'on ne peut poser de question »*[450]. La question fonde le doute ; toute question appelle une réponse et celle-ci, la possibilité de l'expression. À ce titre, les questions scientifiques finissent par être solutionnées, à long terme. Mais l'essentiel demeure : les questions de la vie, qui ne sont fondamentalement même pas abordées par le protocole analytique. Et, cette absence de question en constitue aussi la réponse, puisque : *« La solution du problème de la vie, on la perçoit à la disparition de ce problème »*[451]. Celui qui médite en doutant longuement, par exemple, sur le sens de la vie, n'arrive finalement pas à en rendre compte. Ce qui prouve à suffisance l'existence de *l'inexprimable* qui, se montrant seulement, est l'élément mystique. Ce qui se *montre*, se laisse *voir* et ne se dit pas, ce qui se dit ne se montre pas. Les rapports entre l'Être et l'étant sont tels que l'Être fait être l'étant et se retire, tandis que l'étant est par l'Être ; celui-ci est visible à partir de l'étant qui le physicalise et qui est saisissable, exprimable au moyen des énoncés des sciences ontiques, tandis que l'Etre dont aucun savoir ne peut physicaliser le *concept* (au sens où Kant parle du Noumène) échappe aux possibilités du langage humain et, par conséquent, est *l'ineffable en soi,* sur lequel, la sagesse recommande que l'homme se taise, pour ne pas abuser du langage.

Voilà pourquoi, en guise de *conclusion* à cette longue thermalisation mouvementée, Wittgenstein pose que « *la méthode correcte en philosophie consisterait proprement en ceci : ne rien dire que ce qui se laisse dire, à savoir les propositions de*

---

[450]- Wittgenstein L., *Tractatus,* 6. 51.

[451]- Wittgenstein L., *Tractatus,* 6. 521. La façon dont Gilles-Gaston Granger traduit ce passage est pratiquement un contre-sens, en comparaison de celle de Pierre Klossowski : *« La solution du problème de la vie est une façon de vivre qui fasse disparaître le problème ».*

la science de la nature – quelque chose qui, par conséquent, n'a rien à faire avec la philosophie, *puis quand quelqu'un d'autre voudrait dire quelque chose de métaphysique*[452]*, lui démontrer toujours qu'il a omis de donner, dans ses propositions, une signification à certains signes. Cette méthode serait insatisfaisante pour l'autre… mais ce serait la seule strictement correcte »*[453].

Ce texte déconstruit une certaine idée de la philosophie considérée comme savoir absolu, et prône *le retour à la philosophie comme science rigoureuse,* où les droits de la relativité sont préservés. En effet, tandis que l'opinion bavarde**,** tient des discours incohérents et ineptes sur des sujets qu'elle ne maîtrise pas, sans s'imposer le silence de la méditation, le philosophe, articulant un discours rationnel, cohérent, conceptuel et sensé parle**,** pour signifier quelque chose : ce dont il est question dans son discours. Le savoir véritatique étant fourni par les sciences ontiques, la Philosophie, *alors devenue épistémologie,* doit en clarifier les énoncés au moyen des canons logiques : c'est le prix à payer pour tirer la Philosophie des pseudo-problèmes où elle est plongée depuis des siècles. Selon cette conception, dont Popper prédit la chute dans la *doxa*[454], la Philosophie ne peut

---

[452]- Le traducteur relève bien en la note commentant l'aphorisme 6. 522 que, « *pour Wittgenstein, la destruction de la métaphysique (située au-delà des possibilités du langage) entraîne celle de la philosophie. Il ne saurait donc être question pour lui de se rallier à un positivisme ou de construire une philosophie antimétaphysique comme ont cru pouvoir le faire pour leur propre compte les théoriciens de l'École de Vienne ».* Cette importante note montre que, parlant de philosophie, Wittgenstein parle en réalité aussi de métaphysique, et vice-versa, et que, par conséquent, le traducteur n'a pas perçu la contradiction que recèle ce propos.

[453]- Wittgenstein L., *Tractatus,* 6. 53. L'esprit de ce propos permettrait de comprendre pourquoi les membres du Cercle de Vienne ont considéré Wittgenstein et le *Tractatus* comme le fondement épistémo-éthique du Positivisme logique, mais, naturellement, porté par l'esprit réductionniste qui les caractérise, ils ont manqué de tenir dialogiquement compte de l'esprit de l'aphorisme 6. 5.

[454] - En notant à propos de Feigl : « *Mais je me souviens combien je le choquai quand je prédis que la philosophie du Cercle sombrerait dans une nouvelle forme de scolastique et de verbalisme. Cette prévision s'est révélée juste, je pense. Je fais allusion à la conception programmatique selon laquelle la tâche de la philosophie serait "l'explication des concepts" » (*Popper K., *La Quête inachevée,* Paris, Calmann-Lévy, 1981, p. 118). Ce que Popper

pas penser *l'étant* ; c'est le privilège des sciences ontiques. Ce qu'elle étudie, *l'Être*, elle ne peut pas en rendre compte au moyen de propositions apodictiques, qui soient réfutables, parce qu'expérimentées. Ainsi, elle manque d'une *méthode rigoureuse.* Ce manque expliquerait ses *errements* et justifierait ce propos Wittgensteinien : « *La philosophie, on devrait, pour bien faire, ne l'écrire qu'en poèmes*[455] *»,* un peu comme faisaient les présocratiques, dont Wittgenstein loue la lucidité, et qu'Heidegger a fini par retrouver vers la fin de son itinéraire philosophique. Comme quoi, la pensée vraie est crue, illogique. Alors, sans commentaire, on peut comprendre l'énoncé terminal, la septième thèse du *Tractatus.*

g. Thèse 7 : « Sur ce dont ne peut parler, il faut garder le silence »[456]

Ce dernier aphorisme du *Tractatus,* saturé par lui-même, ne nous semble pas devoir être commenté outre mesure. Il montre et marque le point d'aboutissement de la pensée du premier Wittgenstein, à savoir, la scission, dans l'objet du discours rationnel, de ses dimensions dicible et indicible, un peu comme Kant distingue le *phénomène* (objet des sciences naturelles) du *noumène* (Dieu, l'immortalité de l'âme et la liberté), plaçant ainsi la science, la technoscience dans une opposition irrémédiable (contradiction) d'avec la foi, la métaphysique, que Hans Jonas tentera de surmonter dans *Principe Responsabilité*[457]*,* sans laisser indifférent Ernest Bloch (*Principe Espérance)*[458].

---

appelle « *verbalisme »,* c'est que je propose d'appeler « *abus de langage »,* en tant que « *signe sans sens ».*

[455]- En termes clairs, voulant « *logiciser* » la philosophie, pour la « *sauver* », Wittgenstein en vient à renoncer à la Logique comme fondement du recuirassement du discours philosophique, en recourant au *langage poétique*, que recoupe si bien la nature *ineffable* de l'objet de la philosophie. Ce double renoncement s'amplifie dans *De la Certitude.* Le *Tractatus* et son auteur, pour ne pas abuser du langage, sont ainsi *inclassables.*

[456]- Wittgenstein L., *Tractatus*, 7.

[457]- Jonas H., *Le principe Responsabilité : Une éthique pour la civilisation technologique,* 1979, traduction française édition du CERF, 1990.

[458]- Bloch E., *Le principe espérance,* 3 volumes, traduction française de Françoise Wuilmart, Paris, Gallimard, 1976, 19882, 1991.

Voilà le *Tractatus,* que nous avons préféré *sentir,* en le commentant sans recourir à ses nombreux commentateurs et critiques, dans le seul objectif de voir comment s'y déploie la lutte contre la métaphysique, à travers la déconstruction de l'abus de langage, en tant que figure wittgensteinienne du projet historial de philosophie de la rigueur. Mais ce choix aussi se justifie par le fait que Wittgenstein lui-même a invalidé la pertinence des analyses de ses critiques et commentateurs. À cet effet, l'on peut dire que, s'il est établi que la traduction de Pierre Klossowski comporte de nombreuses fautes, l'honnêteté oblige à dire que celle de Gilles-Gaston Granger n'est pas satisfaisante, et qu'elle-même est désagréable sur certains points décisifs.

Méthodologiquement, l'on aura compris que, l'esprit de l'hypothèse fondamentale de notre ouvrage étant de considérer que la philosophie analytique s'est coupée de l'objectif-Sagesse de toute philosophie de bonne tenue, pour s'être embourbée et dispersée dans des procédures techniques importées des sciences voisines (logiques, mathématiques, sciences expérimentales), pour travailler à ramener le projet analytique sur le chemin fondamentalement philosophique (celui de la prospective du sens historique), nous ne formalisons point. Car, la formulation concerne la lettre du discours, dont l'esprit reste intact, un peu comme Gaston Bachelard s'en est bien aperçu[459].

Sur la base de cette présentation de l'esprit du *Tractatus,* le propos va à présent essayer de montrer précisément comment fonctionne le dispositif wittgensteinien[460], en articulant, dans le cadre de la « *trans-pensée* »[461], ses conceptions philosophiques

---

[459]- Bachelard G., *La philosophie do non,* Paris, PUF, 2005, p. 13.

[460]- Ici, on peut noter que Wittgenstein ne respecte pas les règles classiques de l'écriture littéraire ou scientifique : il *préface* quelquefois ses livres (*Tractatus, Investigations)*, mais *ne les conclut jamais* (*Tractatus, Investigations, De la certitude)* ! Que peut bien signifier ce style, sinon un manque de professionnalisme philosophique ?

[461]- Ni dialectique, ni dialogique, ni transcendance, ni même la synthèse hégélienne, « ***trans-penser*** », c'est capturer la positivité de la confrontation de deux idées basiques opposées, en laissant tomber la négativité de leur rapport : c'est par cette technique que le *signe herméneutique* extrait de la tradition un *sens* que la philosophie de l'actualité élabore, mais dont la vérité est dans le futur, où sa pertinence-praticabilité peut s'avérer ou non aux yeux de la postérité.

développées respectivement dans le *Tractatus,* les *Investigations* et *De la Certitude* sur la thématique précise de la lutte contre la métaphysique ou l'abus de langage.

III.1.a. Idée précise du « Tractatus » par rapport à l'abus de langage[462]

La présentation des sept thèses du *Tractatus* a montré que cet ouvrage aborde différents figures de la philosophie ayant trait aux thématiques liées à la théorie de la connaissance, à la théorie du langage, à l'ontologie et au mysticisme, à partir de l'ambition de base de *logiciser la philosophie, pour repréciser à cette lumière, sa nature, ses méthodes, son domaine de compétence et ses enjeux,* ambition à laquelle il renonce à la fin de l'ouvrage, en conseillant à la philosophie de se saborder en adoptant le langage poétique. En fait, et conformément à la prescription de Wittgenstein lui-même, nous aurions dû nous taire sur cette thématique indicible, où l'auteur *retire* à la de la réflexion une problématique qu'il avait lui-même *posée* au départ.

Le substrat ontologique du *Tractatus* est constitué de trois concepts majeurs : *la chose, le fait et le monde*. Dans ce triptyque conceptuel, la « *chose* » renvoie *à « ce qui a lieu »*[463], c'est-à-dire, une production occurrentielle particulière s'avérant dans le monde en s'événémentialisant, ce que vulgairement on appelle des faits ou événements particuliers et réels qui se produisent au jour le jour sous nos yeux ; le *« fait »* renvoie, pour sa part, à ce qui arrive, (au)… fait, (qui,) est l'existence d'états de choses, c'est-à-dire, à l'articulation ontologique des choses du monde qui ne peuvent prendre sens qu'à partir de cette articulation : ce qui veut dire que les choses du monde ne se tiennent et ne subsistent pas dans leur ipséité radicale, mais constituent un tissu relationnel qu'est le fait**.** Enfin, si « *Ce qui a lieu, le fait, est la subsistance d'états de chose »*[464]*,* c'est que le monde est tout ce qui arrive,…, l'ensemble des faits, non pas des choses. Le monde est déterminé par les faits, que

---

[462]- Du point de vue du style rédactionnel, l'on peut observer que les aphorismes du *Tractatus* sont assertoriques.
[463]- Wittgenstein L., *Tractatus,* 1.
[464]- Wittgenstein L., *Op. cit.,* 2.

l'ensemble des choses constitue, pendant que l'ensemble des faits constitue le monde.

L*'ontologie* que constituent ces concepts de base du *Tractatus* (faits, états de choses et monde) n'est pas la philosophie première d'Aristote, celle du sens de l'Être, mais l'ontologie de l'étant. Il y a le monde, l'étant en général. Il y a aussi l'homme *(étant spécifique)* au milieu de l'étant. L'homme-dasein, en vertu de sa triple primauté ontique, ontologique et ontico-ontologique, dont parlait Heidegger, se posant la question du fondement ontologique de tout étant (qui, par lui-même, ne peut pas rendre compte de son fondement et de son statut ontologiques), trouve l'Être de tout étant *(qui s'est retiré dans et pour l'Éternité en se donnant, en se physicalisant à travers l'étant*) et peut, alors, peut alors rendre compte et faire le point sur ses idées au sujet du monde. Ainsi, la troisième thèse du *Tractatus : « L'image logique des faits est la pensée »*[465], marque la transition de l'ontologie à la théorie de la connaissance. Et à ce propos, la thèse fondamentale du *Tractatus* est que l'homme, finitude ontologico-rationnelle, ne peut saisir le monde ou le *sens* qu'au moyen du *signe* que le *langage*[466] exprime. Donc, dans le rapport du signe avec le sens, la dialogique est essentielle. Le concept, comme le prouve toute l'histoire de la pensée philosophico-scientifique, est l'unique moyen par lequel l'homme peut connaître le *monde*. Malgré les évolutions sémantiques et épistémologiques transhistoriques qu'il subit, sa fonction cognitive reste constante.

Entendu que nous connaissons la structure ontologique du monde, ainsi que les pensées que l'homme s'en fait, la *théorie du langage* consiste à étudier la nature des propositions sensées et celle du langage qui les exprime. À partir de la quatrième thèse, Wittgenstein étudie le langage dans tous ses contours. Mais celui-ci n'est plus, chez lui, la faculté pour l'homme de tout dire, mais *l'ensemble des énoncés doués de sens* (donc scientifiques) et qui se présentent comme des moyens pour formuler les pensées, la pensée étant elle-même un énoncé doué de sens. Les thèses cinq et six traitent, quant à elles, de la structure

---

[465]- Wittgenstein L., *Tractatus,* 3.

[466]- Qui peut se physicaliser dans et par l'écriture sans s'y épuiser ontologiquement.

interne du langage. Pour cela, il construit *un schéma* dans lequel doit entrer tout énoncé doué de sens. Celui-ci consiste en ce que tout signe ou concept doit se constituer pour signifier un sens *précis*, pour être traductible par le langage. Autrement, le signe, devenu inepte, est déserté par le sens, et le discours devient un pseudo-discours. Conséquences *: tout sens physicalisable relève des sciences ontiques, qui alors seules sont crédibles et véritatiques* ; *de sorte que tout sens qui ne peut se physicaliser d'aucune manière, relève de l'ineffable qui, comme tel, ne peut être signifié par aucun discours ;* il peut relever de la métaphysique ou de la mystique.

En dépoussiérant ainsi le langage, pour que les pensées qu'il exprime deviennent recevables, parce que sensées, Wittgenstein se rend compte que *les problèmes philosophiques sont mal posés, et qu'il y a des malentendus linguistiques non doués de sens.* Le langage s'incarne donc dans ses différents jeux. À un moment de sa vie intellectuelle, L. Wittgenstein s'était mis à lire les mystiques, comme Angelus Silesius et l'aspect mystique de sa pensée est repérable vers la fin du *Tractatus.*

Globalement et en réalité, la pensée de Wittgenstein**,** qui ne se présente pas en un système systématique, mais non systématique, est proprement oscillatoire, et comme telle, elle oscille entre l'affirmation et la négation absolues : affirmation de la nouvelle crédibilité scientifico-expérimentale, qui regarde interrogatairement la face phénoménale du réel, dont les limites ontologico-cognitives lui donnent l'occasion de contempler silencieusement l'irrationnel, *l'archè* qui se montre sans jamais se pouvoir dire adéquatement. La dimension mystique de la pensée wittgensteinienne consiste à poser un problème ontologique, celui du sens de la vie en général, pour le résoudre irrationnellement. Ainsi, éparpillé à travers l'ouvrage, ce problème, Wittgenstein le formule de plusieurs manières. Il considère que la philosophie n'est, essentiellement et méthodologiquement, aucune des sciences de la Nature. Son but est la clarification logique des propositions issues de celles-ci, dont elle limite le domaine discutable, par ailleurs. En délimitant le concevable, elle limite aussi l'inconcevable de l'intérieur et représente clairement le dicible, entendu que ce qui peut être montré ne peut pas être dit. Dans ces conditions, le monde est indépendant de la volonté humaine, qui ne saurait être le sujet

de l'éthique, du fait que l'homme ne peut sortir de l'embrigadement spatio-temporel que par la mort, et ne saurait, inversement, plus prêcher le discours sur le Beau et le Bien en soi. N'étant pas un événement de la vie, la mort ne peut être vécue. Comme elle, la solution aux énigmatiques problèmes qui se posent à l'homme dans l'espace et le temps ne peut se trouver qu'en hors de l'espace et du temps (le monde), où Dieu ne se révèle pas (…).[467]. Voilà le problème, l'énigme, celle du sens de la vie, au sujet de laquelle la pensée cesse d'être rationnelle pour devenir irrationnelle, mystique, tout en se préservant le statut de « *rationalité »,* puisqu'elle se réfère après tout à la philosophie, à laquelle Wittgenstein a réellement consacré sa vie. La philosophie peut gérer ou user de l'irrationnel sans tomber dans l'irrationalité : qu'on songe à la mythologisation de la pensée rationnelle par Platon**.** En réalité, cette énigme suprême ne subsiste pas pour elle-même *;* elle ne vient à exister qu'en devenant ***« problema »,*** obstacle placé sur le chemin de la pensée et qu'alors celle-ci cherche à traiter au moyen de la raison. À partir de ce moment, la possibilité de répondre au problème de l'énigme du sens de la vie devient possible. Ainsi que cela se donne à voir, l'objectif du *Tractatus* est de tracer de l'intérieur du langage des limites au-delà desquelles les propositions sont dénuées de sens. L'Histoire retient que Wittgenstein lui-même contestait de son vivant la manière dont ce texte a été compris et situé dans l'histoire de la Logique comme dans celle de la Philosophie. La posture de la *philosophie du langage idéal* qu'il prône dans le *Tractatus,* il la nuance au point du renoncement dans *Investigations philosophiques,* où il adopte celle de la *philosophie du langage ordinaire.*

En somme, et comme le relève Wright : « *On peut considérer le* Tractatus *de Wittgenstein comme une synthèse de la théorie des fonctions de vérité et de cette conception du langage, « peinture »*[468] *de la réalité. De l'étroite association des deux thèmes, l'auteur dégage une autre conclusion, savoir que*

[467]- Wittgenstein L., *Tractatus,* 4. 11 ; 4. 111 ; 4. 112 ; 4. 113 ; 4. 114 ; 6. 373.
[468]- Quand l'auteur du *Tractatus* met l'une en face de l'autre les idées que : « *Le langage est la peinture de la réalité »* et « *Le langage travestit la pensée »,* la loi de non-contradiction est violée.

certaines choses ne peuvent être dites, mais seulement montrées »[469].

III.1.b. Idée précise des « Investigations » par rapport à l'abus de langage[470]

Nous voudrions brièvement faire une présentation des *Investigations philosophiques*, pour voir comment Wittgenstein y mène la lutte contre l'abus de langage qu'il a entreprise depuis le *Tractatus,* en quatre moments : commentaire prospectif de la préface, en notes de bas de pages, présentation de la structure de l'ouvrage, commentaire de quelques remarques, en guise d'illustration et contextualisation actualisante de l'esprit de l'ouvrage.

Ainsi, préfaçant *Investigations philosophiques,* Wittgenstein écrit : *« Dans les pages qui vont suivre je publie des pensées, résidus d'investigations philosophiques*[471] *qui m'ont occupé pendant ces seize dernières années. Elles concernent maints objets : les concepts de la signification, de la compréhension, de la proposition, de la logique ; les fondements des mathématiques, les états de consciences, et autres choses de ce genre ».* Il précise : « *Toutes ces pensées, je ne les ai rédigées qu'en tant que remarques*[472]*, en de brefs paragraphes. Tantôt sous forme de longs enchaînements sur le même objet, tantôt sous forme de transition rapides d'un domaine à l'autre. Mon intention, dès le début, était de rassembler tout ceci en un volume, dont je me faisais, à différentes époques, différentes représentations quant à la forme qu'il prendrait. Il me paraissait cependant essentiel*

---

[469]- Wright G. H., « Notice biographique » à *De la certitude,* p. 15.

[470]- Les remarques des *Investigations* sont assertoriques, autour de trois concepts fondamentaux : penser, comprendre et signifier, envisagés comme actes ou modes d'activités dans les contextes divers des jeux de langage.

[471]- Le *dogmatisme* juvénile de Wittgenstein l'a conduit à *trouver* avant de *chercher ;* et, puisque les *Investigations,* marquées par ailleurs de l'influence de plusieurs de ses grands contemporains, sont un *renoncement au Tractatus,* l'on peut considérer qu'il n'a finalement *rien* laissé : on le cite à titre historique, aussi longtemps que ce que l'on prétend comme étant la contribution de Wittgenstein à la Science universelle n'est pas justifiable dans *De la certitude :* telle est ma posture…

[472]- Ici, il y a évolution du vocabulaire : le *Tractatus* parle d'*aphorisme,* tandis que *Investigations* et *De la certitude* parlent de *remarques.*

que les pensées y dussent progresser d'un objet à l'autre en une suite naturelle et sans lacune »[473]. Cela ne l'empêche pas de se rendre compte que, « *après maintes tentatives avortées pour condenser les résultats de mes recherches en pareil ensemble, je compris que ceci ne devait jamais me réussir. Que les meilleures choses que je pusse écrire ne resteraient jamais que des remarques philosophiques ; que mes pensées se paralysaient dès que j'essayais de leur imprimer de force une direction déterminée, à l'encontre de leur pente naturelle. – Ce qui tenait sans doute étroitement à la nature de l'investigation même*[474]. *Elle nous oblige, en effet, à explorer en tous sens un vaste domaine de pensée. Les remarques philosophiques de ce livre sont pour ainsi dire autant d'esquisses de paysages nées au cours de ces longs voyages nés de mille détours ».* Préoccupé par le souci de précision, Wittgenstein ajoute que « *les mêmes points, ou presque les mêmes, n'ont pas cessé d'être approchés par des voies venant de différentes directions, donnant lieu à des images toujours nouvelles*[475]. *Une quantité innombrable de ces esquisses étaient manquées ou dépourvue de caractère, trahissant toutes les maladresses d'un médiocre dessinateur*[476]. *Et dès que l'on éliminait ces dernières, il en restait un certain nombre à demi réussies, qu'il s'agissait désormais d'arranger et de retoucher souvent pour qu'elles suggérassent au contemplateur un tableau de paysage. Ainsi ce livre ne constitue en réalité qu'un album ».*

Il ajoute : *« Jusqu'à une date toute récente, j'avais proprement renoncé au projet de faire publier encore de mon vivant ces recherches. Projet qui n'en fut pas moins ranimé de temps en temps ; et en effet force me fut de constater que les résultats de mes recherches, que j'avais divulgués dans des conférences, des manuscrits, des discussions, circulaient sous une forme plus ou moins édulcorée ou mutilée, donnant lieu à de fausses interprétations. Ma vanité s'en trouva irritée, et j'eus quelques*

---

[473]- Dans *Tractatus,* Wittgenstein travaille dans l'esprit d'une méthode *simple et rassurante,* dont l'infaillibilité est la marque.

[474]- Ce paradoxe a déjà été signalé : Wittgenstein a découvert la modestie après l'assurance, l'investigation après le traité, qui suppose le savoir conquis.

[475]- Tout en revenant sur les mêmes préoccupations, Wittgenstein tient à faire évoluer son discours.

[476]- Wittgenstein est désormais sur le chemin du *faillibilisme épistémologique.*

peines à la calmer »[477]. Non oublieux, Wittgenstein se souvient : *« Cependant, lorsqu'il y a quatre ans j'eus l'occasion de relire mon premier livre,* le Tractatus logico-philosophicus, *et d'en expliquer les pensées, il m'apparut soudain que je devais publier dans un ensemble les anciennes avec les nouvelles pensées : ces dernières ne se trouveraient placées sous leur vrai jour qu'en se détachant sur le fond de mon ancienne manière de penser*[478]*, et par le contraste qui en résulterait »*[479].

Ce souvenir aura toute son importance dans la suite de l'œuvre : *« En effet, depuis l'époque où j'avais recommencé à m'occuper de philosophie, voici seize ans, il m'avait fallu reconnaître de graves erreurs dans ce que j'avais publié antérieurement*[480]*. C'est à reconnaître ces erreurs qu'a contribué – dans une mesure que je ne puis à peine apprécier moi-même – la critique de mes idées faite par Franck Ramsay avec qui j'ai pu la discuter en d'innombrables entretiens, durant les deux dernières années de sa vie. Plus encore qu'à cette critique – toujours vigoureuse et sûre – je suis redevable*[481] *à celle qu'un professeur de l'Université de Cambridge, M. P. Straffa, exerça inlassablement sur mes idées durant plusieurs années. C'est à cette dernière* stimulation *que je dois les idées les plus conséquentes, les plus fécondes de cet ouvrage »*[482].

C'est pourquoi : *« Pour plus d'une raison, ce que je publie ici touche à ce que d'autres écrivent aujourd'hui. Si mes remarques ne portent pas l'empreinte qui les caractérise comme*

---

[477]- C'est clair, Wittgenstein se dit avoir fait l'objet d'un procès mal instruit. Pensant avoir été mal compris, il conteste la validité et la pertinence des critiques et commentaires formulés contre et sur son œuvre. Compte tenu de cela, et afin de ne pas tomber sous le même reproche à titre posthume, j'ai choisi de le lire *directement*, pour ne mentionner les critiques et commentateurs historiques qu'en note de bas de pages, pour autant que l'incursion s'impose.

[478]- Ce passage montre qu'*Investigation* est la trahison du *Tractatus*.

[479]- Wittgenstein L., *Investigations philosophiques,* traduction française de Pierre Klossowski, Paris, Gallimard, 1990, p. 112.

[480]- Rarement philosophe ne s'est exprimé ainsi ; au-delà, l'heure n'est plus au *traité,* mais à l'*investigation.*

[481]- Pour qui n'a lu que le *Tractatus,* c'est plus simple de douter que ces propos soient de Wittgenstein ; cela se sent par le style modeste qu'il adopte depuis lors.

[482]- Wittgenstein L., *Investigations philosophiques,* traduction française de Pierre Klossowski, Paris, Gallimard, 1990, p. 112.

miennes – je ne chercherai pas d'avantage à les revendiquer comme ma propriété[483]*. C'est avec des sentiments mélangés que je les livre au public. Il n'est pas impossible qu'il soit réservé à cet ouvrage, en dépit de sa pauvreté et des ténèbres de ce temps*[484]*, de jeter quelques lumières dans tel ou tel cerveau ; mais ce n'est, évidemment, guère probable. Je ne voudrais pas, par cet ouvrage, dispenser d'autres de réfléchir. Mais s'il se pouvait, inciter tel ou tel à des pensées personnelles, j'eusse volontiers produit un bon livre. Mais le sort en a décidé autrement ; et le temps est révolu, qui m'eut permis de l'améliorer »*[485].

Cette préface présente clairement l'esprit de cet ouvrage de 2*55 pages*, articulées sur deux parties, déployant globalement *693 remarques philosophiques*. La première partie s'étale de la page 115 à la page 307, soit *192 pages*, tandis que la deuxième court de la page 309 à la page 364, soit 55 pages. À titre illustratif, et ainsi que l'indique Wittgenstein lui-même, nous allons relever quelques extraits des *Investigations philosophiques*, pour voir précisément en quoi cette nouvelle manière de penser se détache sur le fond de celle du *Tractatus.* Dans l'esprit d'un *pragmatisme contextualisé*, Wittgenstein a pu écrire :

> « *1. […] Les mots du langage nomment des objets – les propositions sont des liaisons de pareilles dénominations. – On trouve ici l'origine de l'idée que chaque mot a une signification. Cette signification est coordonnée au mot. Elle est l'objet dont le mot tient lieu… »*[486] ;

---

[483]- Tout recoupement fait, cette renonciation au droit d'auteur est d'autant plus justifiée que le *Investigations* ne représentent pas pour moi un ouvrage original, mais le résultat d'un éclectisme épistémo-méthodologique, sans ambition, allure, ni détermination. *Investigations est un ouvrage de renonciation à la Philosophie*, la trahison de son ambition, un livre très « *pauvre* », comme il le reconnaît lui-même, obligé de passer le témoin à d'autres.

[484]- C'est la perpétuation de la crise de sens que Husserl avait déjà annoncée.

[485]- Wittgenstein L., *Investigations philosophiques,* annexées au *Tractatus,* pp. 109-364, *préface*, pp. 111-113. Wittgenstein n'était, sûrement, pas platonicien : il voyait venir l'heure de son inévitable rendez-vous avec la mort, l'organisme tout affaibli, la conscience subissant la terrible pression du corps, qu'il ne peut alors transcender.

[486]- Wittgenstein L., *Investigations philosophiques,* traduction française de Pierre Klossowski, Paris, Gallimard, 1990, 1. Jusqu'ici, les habitants de

« *2. Ce concept philosophique de signification est bien à sa place dans une représentation primitive de la façon dont fonctionne le langage. Mais on peut dire aussi qu'elle est la représentation d'un langage plus primitif que le nôtre*[487] *»*[488] ;

« *23. […] Il est d'innombrables et diverses sortes d'utilisation de tout ce que nous nommons "signes", "mots", "phrases". Et cette diversité, cette multiplicité n'est rien de stable, ni de donné une fois pour toutes ; mais de nouveaux types de langage*[489]*, de nouveaux jeux de langage, pourrions-nous dire, tandis que d'autres vieillissent et tombent en oubli. (Nous trouverions une image approximative de ceci dans les changements des mathématiques). Le mot "jeu de langage"*[490] *doit faire ressortir ici que le parler du langage fait partie d'une activité ou d'une forme de vie »*[491] ;

« 108. […] Nous parlons des mots comme des pièces d'un jeu d'échecs, en indiquant les règles du jeu, non pas en décrivant leurs propriétés physiques » ;

« 432. Chaque signe, isolément[492]*, semble mort. Qu'est-ce qui lui donne vie ? Il n'est vivant que dans l'*usage *est-il son souffle ? »*[493]

---

l'univers du discours restent les mêmes que ceux du *Tractatus :* mot, objet, proposition, signification, langage…

[487]- Mais ces mêmes habitants sont désormais régis par une nouvelle constitution, celle de la *philosophie du langage ordinaire,* profanation du savoir, que Kant aurait appelée : « *doxosophie* ».

[488]- Wittgenstein L., *Op. cit.,* 2.

[489]- La *clôture* épistémologique succède à *l'ouverture*, y compris à des nouveaux types de langage.

[490]- Signe de l'ouverture épistémologique, ce nouveau concept n'est pas désincarné, mais renvoie à des contextes de vie réels, où le langage se pratique comme une série d'activités ayant des règles fixées d'avance.

[491]- Wittgenstein L., *Investigations philosophiques,* traduction française de Pierre Klossowski, Paris, Gallimard, 1990, 23.

[492]- Ici, l'idée de contextualisation du discours prend corps et forme. Le critère fondamental de l'*usage* est le souffle de vie du *signe*.

[493]- Wittgenstein L., *Investigations philosophiques,* traduction française de Pierre Klossowski, Paris, Gallimard, 1990, 432.

Trois activités intellectuelles fondamentales sont cœur du dispositif conceptuel des *Investigations* : penser, comprendre et signifier, envisagées comme *actes* ou modes *d'activités* dans les *contextes* divers des jeux de langage. L'auteur y a renoncé au *positivisme*, non pas logique, mais épistémologique, pour *l'ouverture*, en abandonnant la *philosophie du langage idéal* au profit de celle du *langage ordinaire*. C'est une vraie dégringolade du penser dans la doxa, alors qu'il pouvait investir dans les vertus d'un *rationalisme ouvert*, sans renoncer aux conditions minimales pour sa rigueur : *critique, objectivité et universalité.*

III.1.c. Idée précise de l'abus de langage dans « De la certitude »[494]

Comme pour les *Investigations philosophiques* tout à l'heure, nous voudrions à présent procéder à une brève présentation de l'ouvrage de *676 remarques philosophiques*, dont Wittgenstein a bouclé la rédaction deux jours avant de quitter ce *monde*[495], et qu'il a intitulé : *De la certitude*[496]. Le fait d'avoir tenu à finir cet ouvrage indique, pour nous, deux grands repères d'interprétation, sur le plan de l'*herméneutique de la subversion*[497] *:* ce livre contient, en puissance et en acte, la *dernière*

---

[494]- Renonçant à l'assurance tranquille du *Tractatus* et à la frilosité des *Investigations,* dans *De la certitude,* Wittgenstein retrouve le style platonicien du *dialogue interrogataire,* sans investir le personnage qui assumerait sa voix. *Ce changement brusque de style nous paraît tellement suspect et intentionnel*, que nous proposons de l'interpréter, sur les questions techniques, où son point de vue est attendu, mais dissimulé, de *transformer la phrase interrogative en affirmative.* Ainsi, par exemple, la remarque 87 devient : « *87- Une proposition assertorique qui pourrait fonctionner comme hypothèse* peut être *utilisée également comme un principe fondant la recherche et l'action ».*

[495]- En effet, Wittgenstein acheva de rédiger *De la certitude,* le 27 avril 1951, avant de mourir le 29 avril de la même année, sans oublier qu'il était né le 26 avril 1889. Ainsi, il a vécu pendant 62, soit 51 années d'existence consacrées à la Philosophie, puisque sa première rencontre avec Frege date de 1911, quand Husserl publiait *La philosophie comme science rigoureuse.*

[496]- Wittgenstein L., *De la certitude,* traduit de l'Allemand par Jacques Fauve, notice biographique établie par Georg Henrik von Wright et traduit de l'Anglais par Guy Durand, Paris, Gallimard, 2002, 152 pages.

[497]- Celle que je pratique, et qui consiste à dégager le sens du *Tout* à partir de sa *partie* considérée comme *symbole,* le « *symbole donnant à penser »,* selon Paul Ricœur.

pensée de Wittgenstein sur les différentes thématiques du débat philosophique mondial auxquelles il a mêlé sa voix, et en conséquence, par-delà les approches diachronique, synchronique et analytique, c'est-à-dire, dans le cadre de la « *trans-pensée »,* ce livre est le seul recours pour *reconstituer* la position de Wittgenstein sur une thématique l'ayant préoccupé et se trouvant présentement en discussion dans les milieux des spécialistes. La présentation de l'ouvrage terminal de l'itinéraire philosophique wittgensteinien, qui devrait nous permettre de dégager sa *dernière posture* sur la lutte contre l'abus de langage, comme figure de la philosophie de la rigueur chez lui, se fait en trois moments : présentation de la structure de l'ouvrage, commentaire de quelques remarques, en guise d'illustration et tentative de reconstruction de la posture de l'auteur sur la lutte contre l'abus de langage.

De la certitude se donne à lire sur 152 pages, déclinant 676 remarques philosophiques, dont nous avons sélectionnées quelques-*unes*[498], en essayant à la fois de les interpréter prospectivement et d'y répondre, un exercice qui sort de l'ordinaire, et qui vise la réappropriation de l'œuvre par l'humanité présente pour la postérité :

> « *1. Si tu sais que c'est là une main, alors nous t'accordons tout le reste »*[499] ;
>
> *« 2. De ce qu'à moi, ou à tout le monde, il en* semble *ainsi, il ne s'en suit pas qu'il* en *est ainsi »*[500] ;
>
> *« 3. À quelqu'un qui dirait : "Je ne sais pas qu'il y a là une main", on pourrait dire : "Regardez-y de plus près" – cette possibilité de bâtir sa conviction appar-*

[498]- Afin de trouver réponse aux trois questions épistémo-pédagogiques suivantes : comment le savoir advient-il ? Comment le savoir se sait-il vrai ? Comment le savoir vrai se transmet-il ?

[499]- Wittgenstein L., *De la certitude,* traduit de l'Allemand par Jacques Fauve, notice biographique établie par Georg Henrik von Wright et traduit de l'Anglais par Guy Durand, Paris, Gallimard, 2002, 1. Conformément à la technique de l'herméneutique de la subversion, *la certitude est le savoir qui se sait sans autre preuve que cela.*

[500]- Wittgenstein L., *Op., cit.,* 2. Cette *conviction individuelle* est plus forte que le *consensus* sur la question ; elle porte le jeu de langage.

tient au jeu de langage ; en est un des traits essentiels[501] ;

« 4. Je ne sais pas que je suis un être humain – Pour douter, ce qui me manque, ce sont les raisons ! »[502] ;

« 5. Qu'une proposition puisse en fin de compte se révéler fausse, cela dépend des déterminations que je répute valides pour cette proposition »[503] ;

« 6. Peut-on (comme Moore) faire une énumération de ce que l'on sait ? »[504] ;

« 7. Ma vie montre que je sais, ou que je suis sûr qu'il y a là un piège, une porte… »[505] ;

« 8. La différence entre les concepts "savoir" et "être sûr de" n'est pas du tout d'une grande importance ; sauf dans le cas où "Je sais" est censé vouloir dire : "Je ne peux *pas me tromper" »*[506] ;

« 9. Est-ce que, dans la vie, je teste la vérité de la proposition qui dit que je sais qu'il y a là une main (plus précisément ma main) ? »[507] ;

« 10. Je sais qu'il y a là, couché, un homme malade ? Non-sens ! »[508] ;

---

[501]- Wittgenstein L., *Op. cit.,* 3.

[502]- Wittgenstein L., *Op. cit.,* 4. Ici, Wittgenstein est victime de sa fermeture contre l'histoire de la philosophie, où Descartes avait déjà réglé le problème : je peux douter de tout, sauf du fait que je doute, qui me prouve que je suis, la main étant une partie de moi-même. De même, l'*époché* phénoménologique husserlienne révèle le moi métaphysique à lui-même.

[503]- Wittgenstein L., *Op. cit.,* 5. La dialogique signe et sens reste au fondement de la signification dans le cadre de la précision symbolisante.

[504]- Wittgenstein l., *Op. cit.,* 6.

[505]- Wittgenstein L., *Op. cit.,* 7. Cet appui pour la certitude est trop fragile pour être mis en avant.

[506]- Wittgenstein L., *Op. cit.,* 8. C'est l'inverse qui est vrai. Car, alors la réplique est chargée de preuves.

[507]- Wittgenstein L., *Op. cit.,* 9. Pour la vie, ce problème ne se pose pas, car il relève de l'évidence, que Descartes a interdit d'interroger.

[508]- Wittgenstein L., *Op. cit.,* 10. Soit ! Parce que qui n'a pas fait d'enquête n'a pas droit à la parole. En réalité, l'homme couché et malade, c'est lui-même.

« 11. C'est qu'on ne voit pas à quel point l'emploi de "Je sais" est spécialisé »[509] ;

« 14. Il faut d'abord qu'il se révèle savoir »[510] ;

« 15. Ce qui doit se révéler c'est qu'il n'y avait pas d'erreur possible. Donner l'assurance "Je le sais" ne suffit pas. Car elle n'est que l'assurance que je ne peux pas me tromper (en cela) ; or que je ne me trompe pas en cela *doit pouvoir être confirmé de façon* objective »[511] ;

« 20. Douter de l'existence du monde extérieur ne veut pas dire que par exemple on met en doute l'existence d'une planète… »[512] ;

« 24. La question que pose l'idéaliste se formulerait de la sorte : "De quel droit ne douté-je pas de l'existence de mes mains "? »[513] ;

« 28. Qu'est-ce qu'apprendre une règle ? »[514] ;

« 29. Les exercices d'emploi d'une règle montrent aussi ce qu'est une faute dans son utilisation »[515] ;

« 30. La certitude est comme *un ton de voix selon lequel on constate un état de faits, mais on ne conclut pas de ce ton de voix que cet état est fondé »*[516] ;

---

[509]- Wittgenstein L., *Op. cit.,* 11. En fonction de chaque jeu de langage ou du contexte de la proposition, la défense ne sera évidemment pas la même.

[510]- Wittgenstein L., *Op. cit.,* 12. Si le savoir advenu se sait, il reste qu'il se révèle comme tel, pour échapper au requestionnement.

[511]- Wittgenstein L., *Op. cit.,* 15. La difficulté sera de réconcilier l'attachement à l'exigence épistémo-éthique d'*objectivité* avec la philosophie du langage ordinaire qui, portée par sa visée *pragmatiste de l'usage,* n'a pas toujours l'objectivité comme souci, de telle façon qu'une coïncidence heureuse entre les deux serait même accidentelle.

[512]- Wittgenstein L., *Op. cit.,* 20.

[513]- Wittgenstein L., *Op. cit.,* 24.

[514]- Wittgenstein L., *Op. cit.,* 28.

[515]- Wittgenstein L., *Op. cit.,* 29. Au sens où l'usage contextualisé détermine la connaissance de la règle.

[516]- Wittgenstein L., *Op. cit.,* 30. En définissant la *certitude* par la *similitude*, qui n'implique pas l'*identité*, Wittgenstein semble s'éloigner de l'objectivité.

« 31. Les propositions auxquelles, comme envoûtés[517]*, nous sommes sans cesse ramenés*[518]*, je voudrais les extirper du langage philosophique »*[519] *;*

« 33. Nous extirpons donc les propositions qui ne nous font pas aller plus loin »[520] *;*

« 76. *Mon but, naturellement, doit être d'indiquer quels sont les énoncés que l'on souhaiterait faire ici, mais auxquels on ne peut pas attacher de sens »*[521] *;*

« 80. À la vérité *de mes énoncés, on vérifie la* compréhension *que j'ai de ces actes »*[522] *;*

« 83. La vérité *de certaines propositions empiriques appartient à notre système de référence »*[523] *;*

---

[517]- Ici, la pensée est dite « *envoûtée* », quand il lui arrive de se déployer sans l'éclairage des règles de la syntaxe logique.

[518]- Wittgenstein L., *Op. cit.,* 3. Ici, il s'agit des propositions métaphysiques sur le sens de la vie, qui reviennent sans cesse pendant les moments de crise existentielle. On peut observer que l'auteur, malgré son état de santé, a réussi à ne pas aborder ces questions dans le présent ouvrage, bouclé deux jours avant de quitter ce monde. Il a pratiqué ses convictions.

[519]- Wittgenstein L., *Op. cit.,* 31. Si les questions concernant le sens de la vie sont retirées du langage philosophique, il resterait à la philosophie la clarification des énoncés des sciences du fait. Il faut espérer que la physique ne fasse pas partie de ces sciences. Sinon, comme nous verrons avec Bernard d'Espagnat, la science elle-même soulève des interrogations métaphysiques, auxquelles elle ne peut pas répondre en tant que telle : c'est le cas de la grave question sur l'origine de l'univers, à laquelle travaillent notamment les partisans de la *Théorie du big bang* en astrophysique.

[520]- Wittgenstein L., *Op. cit.,* 33. Si on évite par principe une question qui n'évitera pas de se poser à l'homme, est-ce un *progrès ?*

[521]- Wittgenstein L., *Op. cit.,* 76. Wittgenstein reproche à Moore de faire le décompte de ce qu'il sait ; n'est-ce pas la même chose quand il entreprend de faire le décompte des questions métaphysiques, afin de les éviter par l'application du schéma de la dialogique signe-sens comme fondement de la signification, schéma sur lequel par ailleurs, Wittgenstein, quoi qu'il en dise, est resté très redevable à Frege ?

[522]- Wittgenstein L., *Op. cit.,* 80. Cette remarque articule clairement les trois gestes de base de l'ouvrage : *De la certitude,* à savoir : penser, comprendre et signifier.

[523]- Wittgenstein L., *Op. cit.,* 83. La vérité des propositions repose sur leur relation avec la base du discours, tandis que celle des propositions métaphysiques ne repose que sur l'intention de dire le sens du réel : l'Être de l'étant. Dans ce livre, Wittgenstein évite soigneusement de prononcer ce qu'il veut exclure de son univers du discours.

« 87. Une proposition assertorique qui pourrait fonctionner comme hypothèse ne peut-elle pas être utilisée également comme un principe fondant la recherche et l'action ? »[524] ;

« *360. JE SAIS que ceci est mon pied. Il n'y a pas d'expérience que je serais susceptible d'accepter comme preuve du contraire… »*[525] ;

« 378. Le savoir en fin de compte est basé sur la reconnaissance »[526] ;

« 670. On pourrait parler de principes fondamentaux de la recherche humaine »[527] ;

« 674. Il y a des types déterminés de cas dans lesquels je dis à bon droit que je ne peux pas me tromper… »[528]

« 676. Même si je ne peux pas me tromper dans de tels cas, n'est-il pas possible que je sois sous l'effet d'un narcotique ? […] Même si on rêve on a en réalité un lien avec le bruit de la pluie qui tombe »[529].

Telle est la dernière phrase de « *De la certitude* » : une phrase timide, morose, indécise, sans une allure faisant penser à la *conclusion* de l'ouvrage. Si on considère le *style* de ce livre

---

[524]- Wittgenstein L., *Op. cit.,* 87. Ici, Wittgenstein est plus kantien que jamais : un même principe peut avoir deux usages ; un usage théorique, pour la recherche, et un usage pratique, pour l'action. Ce principe repose en amont sur la distinction de tous les objets de pensée en *empiriques* et *métaphysiques.*

[525]- Wittgenstein L., *Op. cit.,* 360. Le fondement ultime de la certitude est la conviction indémontrable, qui repose sur des arguments aussi bien objectifs que subjectifs.

[526]- Wittgenstein L., *Op. cit.,* 378.

[527]- Wittgenstein L., *Op. cit.,* 670. Pour Wittgenstein, la recherche humaine porte uniquement sur l'aspect empirique du réel. Dans son esprit, les *sciences sociales* actuelles sont un abus de langage. Par l'accentuation de ce dualisme épistémo-axiologique, Wittgenstein peut commencer à cesser d'être considéré comme un auteur inclassable. Car, ici, on voit qu'il est bien enraciné dans Kant.

[528]- Wittgenstein L., *Op. cit.,* 674. L'erreur est universelle. Sa possibilité peut porter aussi bien sur un objet empirique que sur un objet métaphysique.

[529]- Wittgenstein L., *Op. cit.,* 676. Ainsi, le livre se termine discrètement, sans assumer philosophiquement la portée des problématiques soulevées : c'est en cela que consiste sa frilosité.

au *premier* niveau, on trouvera qu'il n'a rien dit. Tandis qu'*en transformant principiellement ses interrogations en affirmations sur les points décisifs*, en guise de *deuxième* niveau de lecture, ainsi que nous le suggérons, on trouvera bien que Wittgenstein s'est prononcé sur chaque question : cette *subversion de l'œuvre* peut nous révéler ce qu'elle nous *occulte*[530]. C'est une autre façon d'*inventer la rigueur de l'intérieur de la philosophie*, par l'accentuation de la critique, au lieu d'en importer. Ainsi, et pour la préoccupation qui est la nôtre, à savoir *la déconstruction de l'abus de langage comme figure de sa philosophie de la rigueur*, nous pouvons dire que *Wittgenstein n'a pas varié d'un pouce depuis le Tractatus :* c'est un des rares points par lequel le renoncement n'est pas passé. En effet, le principe de la rigueur, tel le rasoir d'Ockham, est resté la *dialogique entre le signe et le sens*, eu égard aux *règles de la syntaxe logique*. La séparation des types d'objets est formelle, et appelle l'élaboration des discours correspondant à la nature de chacun d'eux. Celle-ci aboutit à l'élimination de l'*objet métaphysique* qui est renvoyé, comme chez Kant, au *domaine de l'action*. La grande nouveauté thématique qu'apporte *De la certitude* est que l'élimination de l'abus de langage du *champ de la connaissance* ouvre la possibilité de sa prise en charge éthique, dans le cadre du *champ de l'action* portant sur les questions relatives au sens de la vie humaine sur terre, ainsi que nous pouvons nous en rendre compte dans le tableau ci-après :

Tractatus	*« Ce dont on ne peut parler, il faut le taire »*[531].
De la certitude	*« 31.* Les propositions *auxquelles, comme envoûtés, nous sommes sans*

[530]- Le *Tractatus* s'est tellement attiré de critiques, y compris les plus sûres, notamment, celles de Sraffa, qui n'était pas philosophe, mais économiste, que Wittgenstein, fragilisé par ailleurs par son état de santé, n'a plus eu besoin de s'attirer une telle vindicte intellectuelle : il s'est mis, à la limite, à la recherche du *convenable*, si ce n'est du *convenu*. C'est, en fait, du minimalisme épistémologique, un renoncement.

[531]- Il s'agit clairement des propositions métaphysiques, que Wittgenstein exclut en les *rangeant*, sans indiquer comment il réussirait à les contenir, afin que jamais elles ne perturbent l'ataraxie de l'homme, du chercheur.

	cesse ramenés, je voudrais les extirper du langage philosophique *»*[532] *;* *« 87. Une proposition assertorique qui pourrait fonctionner comme hypothèse ne peut-elle pas être utilisée* également *comme* un principe[533] *fondant la* recherche[534] *et* l'action[535] *? »*[536]

Pour moi, et sur cette question précise, comme sur bien d'autres, il convient épistémologiquement de s'interdire d'invoquer Wittgenstein *historiquement*[537], aussi longtemps que le *phylum* de la problématique considérée n'est pas tracé à travers l'œuvre, c'est-à-dire, ses différents ouvrages traitant de la *question*[538]*,* avec un accent particulier sur le(s) dernier(s) ou-

---

[532]- Wittgenstein L., *De la certitude,* traduit de l'Allemand par Jacques Fauve, notice biographique établie par Georg Henrik von Wright et traduit de l'Anglais par Guy Durand, Paris, Gallimard, 2002, 31. Ces propositions sont clairement celles qui abusent du langage, notamment de la métaphysique portant sur le sens de la vie. Pour appréhender la transition, l'accent est mis ici sur « *également* ». La proposition n° 31 reprend le *Tractatus* et fait une passe intelligemment à *De la Certitude,* pour ne plus « *ranger » l'Ineffable,* mais en faire un autre usage.

[533]- Ce principe symbolise la raison humaine elle-même dans sa curiosité infinie.

[534]- Il s'agit de la *recherche théorique* portant sur le phénomène.

[535]- Complémentairement à la *recherche théorique*, le *principe de l'action* indique la responsabilité et la sériosité de la raison humaine à prendre en charge les problèmes du sens dans le cadre de l'action éthique, vu que, même si l'homme les exclut du langage, elles ne manqueront assurément pas de se poser à lui, avec le plus grand souci, pour lequel, même la médecine moderne n'a pas de traitement : qu'on pense aux *envoûtements* des cadres l'administration publique ou dans les familles, aux incertitudes de l'amour…

[536]- Wittgenstein L., *Op. cit.,* 87. Ici, Wittgenstein est plus kantien que jamais : un même principe peut avoir *deux usages* ; un usage théorique, qui limite le champ de la recherche, et un usage pratique, qui possibilise l'action, en tirant les leçons de l'action, afin que « *recherche* » et « *action* » se complètent au lieu de s'opposer. Ce principe repose en amont sur la distinction de tous les objets de pensée en *empiriques* et *métaphysiques.*

[537]- C'est-à-dire, en s'appuyant de façon réductionniste sur l'un de ses ouvrages, pour espérer y trouver son point global et définitif sur la question au sujet de laquelle il a été invoqué, vu que ce point de vue, pour le cas de Wittgenstein, ne reste pas toujours constant d'un livre à un autre.

[538]- Pierre Raymond a pu écrire : « *Le courant issu de Wittgenstein et de son* Tractatus logico-philosophicus (1921) *offre des effets distincts de la phéno-*

vrage(s), où est censé s'exprimer le dernier souffle philosophique de l'auteur. Car, comme on dit en droit, lorsque deux textes s'opposent, le plus récent s'applique.

Voilà où Wittgenstein a laissé la réflexion sur la lutte contre l'abus de langage comme figure de la philosophie de la rigueur. Dans *Tractatus,* Wittgenstein n'a pas formulé et chassé l'abus de langage comme une problématique expresse pour la pensée. Il en parle allusivement, anecdotiquement : ici, le *sens* manque d'un *signe* pour le prendre en charge. Pourtant, il est là ! Le propos a consisté à le repérer, à reconstituer et à disposer l'œuvre autour de cette problématique, pour voir à titre d'hypothèse comment elle pourrait y adhérer. Une telle démarche n'aurait pas été possible si la lecture de l'œuvre de Wittgenstein s'était appuyée sur les commentaires qui, généralement obstruent l'entendement.

III.1.d. L'essoufflement post-wittgensteinien du projet positiviste de lutte contre la métaphysique

Après Wittgenstein, Carnap a poursuivi cette *réflexion*[539], dans un cadre de pensée où, les sciences du fait qui, usant de la *méthode expérimentale*, partent toujours de l'*observation* d'un phénomène, quelles essaient d'interpréter selon une *hypothèse*, qui peut s'avérer *concluante ou non*, parviennent à des conclusions *certaines*, mais phénoménalement *limitées*. Mais, dans la

---

ménologie par bien des côtés : séparation nette, *à la Pascal,* entre discours scientifique et discours philosophique, refus de la liaison métaphysique entre système de valeur et sciences, *philosophie conçue comme corps de thèses s'élucidant les unes les autres et explicitant rigoureusement l'activité scientifique réduite à ses composantes linguistiques… Cette doctrine allie, d'une manière qui la constitue : la réduction de toute la philosophie à un discours épistémologique, ou plutôt méthodologique, qui s'annule dans la révélation de l'implicite des sciences, l'imposition du* silence *à toute autre conception de la philosophie et le rameutage de tous les principes de la métaphysique classique, mais sous la forme d'un ineffable, donc d'un indiscutable »* (*Op. cit*., pp. 30-31). Sur la base de la lecture textuelle que nous avons faite de l'œuvre de Wittgenstein, nous contestons la justesse de l'interprétation figurant dans le passage souligné en gras, où l'auteur repère la ***coupure*** chez Wittgenstein, en fait entre la connaissance ***et*** l'action.

[539]- Le *Tractatus* est publié en 1921 ; dix ans plus tard (1931), Carnap publie l'article : « *Le dépassement de la métaphysique »,* avant de fixer les règles de ce dépassement en 1934, dans *La syntaxe logique.*

mesure où les attendus, le contenu et les enjeux de ces sciences ne sont pas toujours clairement perçus, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de la Science, Wittgenstein a formulé la nécessité que la philosophie s'occupe désormais de la *clarification*[540] du contenu de leurs *protocoles épistémologiques,* pour le *Tractatus,* et[541] en basculant l'objet métaphysique dans le domaine de l'action. C'est ce réductionnisme du *Tractatus* qui est discutable. En fonction d'un tel but, la *clarification* du contenu des propositions des sciences naturelles, ne pourrait pas résoudre notre problème, à savoir : *comment la lutte contre l'abus de langage participe-t-elle du projet de philosophie de la rigueur ?* Car, si l'abus de langage se révèle dans l'expression, *son origine est bien antérieure à l'expression du sens (pensé) par le langage,*[542]c'est-à-dire, dans un défaut d'entendement. Les propositions des sciences ontiques prennent tellement le sens au sérieux, que leur dispositif ne laisse pas de place à l'abus de langage. Elles *l'évacuent*, mais sans réussir à *l'étouffer*.

Le dispositif wittgensteinien est, nous venons de le voir, radicalement inopérant face à l'abus de langage, qu'il laisse entrevoir, *sans le formuler en préoccupation explicite,* pour laquelle il aurait cherché à trouver une solution précise. De ce point de vue, l'objectif d'éliminer la métaphysique, l'ineffable, *à* travers le recours au dispositif des sciences expérimentales est loin d'être atteint : l'œuvre de Wittgenstein ne répond pas à notre préoccupation. Même son basculement dans le champ de la métaphysique sans indiquer le mode opératoire, ne nous avance que principiellement. *Il est alors évident que, si l'on veut une tentative de solution, qui soit totalement curative et préventive*[543] *de l'abus de langage*[544]*, il faudrait chercher ailleurs le fondement d'une telle approche.* La première pensée de Wittgenstein exprimée dans le *Tractatus,* a beaucoup donné à penser au XX^{e} siècle, mais pas toujours dans le sens de

[540]- Qui suppose que le sens est entendu.
[541]- Il s'agit bien du conjoncteur « *et* » et non « *mais* ».
[542]- Que l'on pourrait appeler « *décalage antéprédicatif* ».
[543]- C'est-à-dire, *diagnostique* et *pronostique*.
[544]- Bien que factuellement il ne soit pas possible d'éliminer l'abus du langage humain, entendu que les humains eux-mêmes, pris dans les différentes possibilités de jeux de langage, où les conduit la vie réelle, y ont intérêt.

l'auteur[545]. Les philosophes néopositivistes du *Cercle de Vienne,* par exemple, dont Schlick, Carnap, Neurath, tout en disqualifiant la partie portant sur l'éthique, s'accordent quant au fond sur sa *philosophie du langage et de la logique*, bien qu'ils ne s'alignassent sur les thèses du *Tractatus* qu'au prix d'un certain *malentendu,* par lequel ils les règlent sur leur propre conception de fond. Cela sera *manifeste* avec la rencontre progressive de Wittgenstein avec les membres du Cercle, de 1929 à 1932. Il le signifie dans la *préface* aux *Investigations philosophiques.*

Ainsi, et globalement, les néopositivistes *pensaient que le langage évoqué dans le Tractatus est un langage idéal*, entendu que les langages artificiels symboliques sont supérieurs aux *langages naturels*, réputés confus (théorie de l'image et de la vérifonctionnalité) et que, pour cela, la lecture empiriste du *Tractatus* est la seule sensée. À ce titre, elle met en avant l'idée que, la *réduction* de toutes les propositions à des fonctions de vérité des propositions élémentaires est une fondation de l'édifice de la science sur la base d'énoncés d'expérience. La piste de sauvetage ouverte par Wittgenstein, celle de *l'analyse logique*[546], est engloutie, ainsi que l'essentiel de la première pensée wittgensteinienne, dans ce fossé creusé par Wittgenstein lui-même, et par conséquent, lors que l'on y revient, devrait être considéré comme une vaste parenthèse : *« Cependant, lorsqu'il y a quatre ans, j'eus l'occasion de relire mon premier livre,* le Tractatus logico-philosophicus, *et d'en expliquer les pensées, il m'apparut soudain que je devais publier dans un ensemble les anciennes avec les nouvelles : ces dernières ne se retrouveraient sous leur vrai jour qu'en se détachant sur le fond de mon* ancienne manière de penser, *et par le contraste qui en résulterait. En effet, depuis l'époque où j'avais commencé à m'occuper de philosophie, voici seize ans, il* m'avait fallu reconnaître de graves erreurs dans ce que j'avais publié antérieurement. *C'est à reconnaître ces erreurs qu'a contribué… la critique de mes idées faite par Franck Ramsay avec*

---

[545]- Hadot P., *Wittgenstein et les limites du langage,* Paris, Vrin, 2004.

[546]- Par laquelle, toutes les propositions sont réduites *à* des fonctions de vérité des propositions élémentaires, comme une fondation de l'édifice de la science sur la base d'énoncés d'expérience, en tant que stratégie pour tirer la pensée philosophique des *non-sens* où elle est plongée.

qui j'ai pu la discuter en d'innombrables entretiens, durant les deux dernières années de sa vie »[547].

L'*approche analytique* marque, pour eux, la *lutte contre la métaphysique,* la métaphysique étant vue comme retirant au discours scientifique sa rigueur, en spéculant sur des choses non vérifiables ou prouvables, comme *le Noumène*. Notre préoccupation à ce niveau de la présente thèse est plutôt *l'abus de langage,* qu'ils n'ont pas entrevu *clairement*, mais qui, selon nous, déstabilise la constitution du discours philosophique en discours rigoureux. Car, en plus de s'exprimer par la *démagogie (*généralisable à toute la vie sociale), le *mensonge* et l'*hypocrisie*[548], la *méprise*, elle sape les bases de l'*honneur*, de la *dignité* et de la rigueur de l'action de l'homme sur terre, appliquée à l'éthique, depuis la pensée pure jusqu'à la religion, en passant par l'action politique pour le développement de la société. Après tout le déblayage effectué, il convient à présent de serrer le raisonnement sur l'objectif visé : *cibler l'abus de langage, pour préserver la pensée et l'action humaines de la démagogie, du mensonge et de l'hypocrisie,* afin de pendre en charge l'articulation éthique de la connaissance *et* de l'action postulée par Wittgenstein dans *De la certitude.*

J'appelle *« abus de langage* », ce que les analytiques appellent, en général, *« énoncés non doués de sens* », dont la métaphysique n'est qu'un cas typique. J'observe que les discours de démagogie, d'hypocrisie, de mensonge et de méprise,

---

[547]- Wittgenstein L., *Investigations philosophiques,* trad. fr. Pierre Klossowski, Paris, Gallimard, 1990, préface, p. 112. Cet aveu montre que *le premier et le meilleur critique de Wittgenstein, c'est lui-même*. Voilà pourquoi, je ne recours pas systématiquement aux commentateurs et critiques, que Wittgenstein lui-même a récusés, pour valider mon analyse, qui travaille à une préoccupation précise, mais *inédite*, celle consistant à montrer qu'au fond, et voulant tracer dans le langage la frontière entre le dicible et l'indicible, l'auteur du *Tractatus* lutte contre l'abus de langage. Récusant la pertinence de ses critiques et commentateurs, il écrit à la préface des *Investigations : « Les résultats de mes recherches, que j'avais divulgués dans des conférences, des manuscrits, des discussions,* circulaient sous une forme plus ou moins édulcorée ou mutilée*, donnant lieu à de* fausses interprétations*. Ma vanité s'en trouva irritée, et j'eus quelques peines à la calmer ».* L'auteur étant seul mieux placé pour savoir ce qu'il entend par ce qu'il a écrit, je n'ai pas voulu m'appuyer sur ces « *fausses interprétations* », sans garantie que la mienne est la bonne.

[548]- On connaît assez le paradoxe du menteur.

que nous tenons tous les jours, violent la structure formelle du discours rigoureux et témoignent de l'enracinement de l'abus de langage dans nos mentalités, de la même façon qu'il est plus facile pour l'homme de faire le *mal* que le *bien*, d'être *intolérant* que *tolérant*. Ainsi, le critère vérificationniste, que les analytiques pratiquent comme technique de disqualification de la métaphysique du champ des discours rigoureux, est *déjà réductionniste,* pour lire le sens dans sa généralité. En *changeant d'hypothèse* tout en *gardant le même objectif,* cette fois-ci : disqualification des discours abusant du langage, la métaphysique, en tant que *philosophie première,* serait bien sensée, si l'on se décide à régler la nature du discours sur la catégorisation kantienne de celle de l'objet du discours, afin de tirer finalement celui-ci vers la *rigueur*. En vue de cette fin, *la confusion,* que les analytiques dénoncent à travers le discours métaphysique, eux-mêmes la pratiquent, en réduisant le *sens* à l'empirie, alors que, tout compte fait, de l'objet du discours en général, *l'observable expérimentalement* est étudié par la *science,* tandis que *l'inobservable expérimentalement* préoccupe la métaphysique : cette *brisure de l'objet du discours* nous installe plutôt heureusement dans *la complexité dialogique*[549]*,* qui permet d'articuler les deux niveaux du réel, à la recherche duquel le physicien Bernard d'Espagnat a *travaillé* : « *Pour rendre les paragraphes qui précèdent plus convaincants, il conviendrait, je le concède, d'en développer le contenu plus en détail. J'espère seulement en avoir dit assez pour bien montrer que si tel ou tel physicien contemporain fait quelques incursions du côté de la théorie de la connaissance, et ainsi évoque la métaphysique, ce n'est pas nécessairement parce qu'il a un goût pervers pour les extrapolations abusives. Notre discipline elle-*

[549]- Les derniers sondages montrent que la demande de consultations de parapsychologie et de marabouts africains est en nette augmentation, du fait de l'angoisse existentielle des gens, qui vivent pourtant dans des sociétés matériellement « *développées* ». Cela montre que le développement matériel n'a pas de valeur, si en plus il n'est pas spirituel et moral. C'est le mérite de Wittgenstein d'avoir entrevu l'articulation entre la connaissance et l'action dans *De la certitude.*

même nous fournit de vraies raisons de nous intéresser à ces domaines » [550].

Bernard d'Espagnat ajoute que « *la physique de notre temps avait découvert la grande complexité des phénomènes, qui fait que, contrairement aux vues anciennes, la connaissance des lois fondamentales n'éclaire pas tout… Tel que nous le voyons, le monde est une représentation : c'est là le message que tout esprit un peu philosophique doit, en premier lieu, lire entre les lignes des très savants traités de physique mathématique contemporains* »[551]. Pathétique, ce texte se passe de tout commentaire.

Reprenant l'esprit de la démarche wittgensteinienne, quoique de manière nuancée, certains philosophes, dits analytiques, pratiquent l'analytique propositionnelle comme la technique idéale pour éliminer les pseudo-propositions de la philosophie, qu'ils appellent *métaphysique.* Dans cette mesure, la préoccupation majeure *qu'articule l'éthique,* et qui appelle à *la tolérance épistémologique,* se manifeste par *l'interdisciplinarité* pensée *à* partir du *faillibilisme épistémologique*[552]*,* pour avoir tiré la leçon gödelienne, selon laquelle, aucun système axiomatique n'est suffisamment saturé, pour pouvoir démontrer sa propre consistance ou non contradiction. Ici, nous trouvons la *limite essentielle de l'analyse logique,* dont se sont servis les analytiques, pour récuser la métaphysique, et pensons qu'*il serait possible de maintenir le projet de philosophie de la rigueur, mais en changeant seulement l'angle d'attaque de l'abus de langage,* par le recours au *carré logique,* non pour travailler au *perfectionnement de l'instrument historique,* mais pour *abstraire le vecteur épistémique signe-sens* de la définition technique de la catégorie de *l'opposition* et l'injecter au projet de philosophie de la rigueur, afin de *refortifier complexement le discours philosophique de l'intérieur et*

---

[550]- D'Espagnat B., (auteur de *À la recherche du réel,* Gauthier-Villars, 1980), « Physique, métaphysiques et rationalité *»,* in Esprit, n° 191, mai 1990, pp. 91-98.

[551]- Idem, pp. 94-96. C'est dit avec le plus grand sérieux par un physicien qui reçut le Prix Nobel.

[552]- Tel que le pratique Sémou Pathé Guéye, dans *Faillibilisme épistémologique et réformisme libéral : Popper, critique de Marx,* Dakar, PUD, 2000.

arrêter d'importer la rigueur des savoirs voisins[553] *:* voilà le sens de notre démarche à partir de maintenant. Il s'agit de conférer au discours rigoureux, et de l'intérieur de la philosophie, une structure technique, mais non forcément formaliste, qui le guérisse et le préserve de l'abus de langage, dont on n'ignore pas la *capacité de tirer le discours vers la doxa,* pourtant supposée avoir été dépassée au moment de la constitution de *la science,* au sens où, dans *Le Sophiste,* Platon l'appelle *savoir rigoureux*[554].

Aussi, à titre d'illustration de la faiblesse du dispositif de la philosophie analytique, quant *à* sa visée d'élimination des propositions non sensées du champ du discours rigoureux sur le pensable, allons-nous brièvement regarder le cas Carnap[555]**,** pour tenter de relever, comme le note Pierre Jacob qui, dans *L'Empirisme logique. Ses antécédents, ses critiques (*Paris, Minuit, 1982, 306 pages) travaille à montrer que *« Tout le programme empiriste de réduction du langage théorique des sciences dans un langage des observations fut un échec*. *Mais un échec important* ». Dans l'objectif d'établir le *constat de cet échec dans la recherche philosophique actuelle*, parlant bien sûr du Carnap de l'article : *« Le dépassement de la métaphysique par l'analyse logique du langage* »[556], nous avons stratégiquement préféré le prendre à travers ses critiques et commentateurs, en dérogeant partiellement à la clause que nous avons fixée plus haut et concernant Wittgenstein[557]. En croisant le regard sur le texte de Carnap, les aspects ci-après seront brièvement relevés : dette machienne ; but ; stratégie et cas Heidegger. L'histoire retiendra les efforts de Carnap pour contribuer à l'élaboration de la doctrine du *Cercle de Vienne,* en tant que tentative pour

---

[553]- Cette piste sera développée dans le cinquième chapitre de l'ouvrage.

[554]- Dans *Théétète,* il écrit : « *Ce n'est […] point dans les* impressions *que réside la* science*, mais dans le* raisonnement *sur les impressions ; car c'est par cette voie semble-t-il qu'on peut atteindre l'essence de la vérité »* (*Œuvres complètes*, Garnier-Flammarion, p. 128).

[555]- Ne visant pas la présentation du dispositif carnapien, mais la façon dont la pensée contemporaine prend acte de l'échec de son ambition à dépasser la métaphysique par l'application de la syntaxe logique, je cite les travaux actuels *sur* Carnap et non *de* Carnap lui-même.

[556]- In Soulez, « L'ancienne et la nouvelle logique », trad. Vuillernin, Paris, Hermann, 1933.

[557]- Qui invalidait lui-même la pertinence de ses critiques sur son œuvre.

fonder la validité de la science sur l'expérience, dont témoignent les sciences ontiques. Mais rétrospectivement, nous pouvons aussi relever qu'en lui donnant le monopole de la connaissance valide, et en généralisant le modèle ainsi monté, Carnap s'est inspiré à la fois des travaux logiques de Russell et Wittgenstein, et des réflexions épistémologiques d'Ernest Mach, pour bâtir un *projet philosophique original*, caractérisé par *deux axes* essentiels : *rejet de la métaphysique* et *affirmation d'un langage logique et unique pour La science universelle*.

Ernest Mach, en effet, qui a hérité de la *Chaire d'Histoire et de philosophie des sciences inductives* de l'Université de Vienne depuis 1921[558], travaille pour une *épistémologie reconstructive*, semblable à celle de Comte, et qui se donne pour tâche d'analyser de manière critique la formation et le développement des principaux concepts scientifiques, à partir de la méthode historico-critique, dans le but de répondre à ses questions sur le travail du physicien, sur la validité des théories, sur les concepts de mesure, d'observation, de loi scientifique et d'explication. Comme le note Maxim Bonin : « *Mach en vient à une théorie nommée « empirisme pur* ». *Son enquête épistémologique a pour idée régulatrice que la certitude provient exclusivement de l'observation. Selon lui, les théories scientifiques sont un amas d'observations et de concepts divers.* Le *travail de l'épistémologue est de purger de la science les concepts n'ayant aucun corrélat observationnel. Il en viendra donc à éliminer la métaphysique de la science en affirmant que* les sensations sont donc les données ultimes sur lesquelles repose toute notre connaissance. *Il n'y a pas d'objet derrière les sensations : substance, chose en soi, causalité sont des concepts métaphysiques, anthropomorphiques, formés par abstraction en isolant certains aspects d'expériences répétées et en projetant derrière les phénomènes des entités ou relations fictives* »[559].

---

[558]- Date de publication du *Tractatus.*

[559]- Bonin M., Faculté de philosophie**,** Université Laval, dans une conférence donnée à Laval, le 28 avril 2003, intitulée : « *Rudolf Carnap : son empirisme logique initial, ses sources et ses critiques »,* [en ligne], http://www.dogma.lu/txt/MBonin-carnap.htm, consulté le 4 novembre 2014. L'intérêt d'interroger Carnap à travers des chercheurs contemporains (Popper, Jacob et Bonnin), est pour moi, de montrer comment le projet de philosophie

Tout en s'inspirant de Mach, Carnap *s'en distingue* en même temps par l'*abandon de la méthode historico-critique au profit de l'analyse logique du langage*[560], qu'il puise chez Russell et Wittgenstein, qui postulaient l'existence de données ultimes, les atomes, bien qu'ils ne s'accordent pas sur le contenu épistémologique de *l'atomisme logique,* du fait que, pour ces derniers, la réalité est constituée de particules distinctes, séparées, et dont les constituants ultimes sont des *atomes,* par ailleurs constituants ultimes du langage, et non pas du monde physique, que la physique étudierait. Ainsi qu'il apparaît, le *primat du langage sur le monde physique* distingue l'atomisme logique du positivisme de Mach, repris par Carnap, entendu que, pour Russell et Wittgenstein, le constituant ultime est *la proposition atomique,* alors que pour Mach, que commente Carnap, c'est *la sensation.* Mais cette *opposition de doctrine* entre les deux sources immédiates d'inspiration de Carnap, se double d'une autre *opposition de méthode*. En effet, la méthode machienne est historico-critique, tandis que celle adoptée par Russell est logique. Par l'analyse historico-critique des concepts de la science, Mach en est arrivé à une donnée primaire, la sensation. Russell est arrivé aux atomes logiques *« en tant que résidus ultimes de l'analyse* ».

Pour cela, et tirant les leçons de cette confrontation épistémologique, Maxim Bonin résume : *« En somme, pouvons-nous conclure que ces deux doctrines ne s'opposent pas, parce qu'elles ne parlent absolument pas de la même chose ? Mach parle du* monde *et Russell, du* langage. La *théorie initiale de l'atomisme logique de Russell avait pour clé de voûte la* thèse de l'isomorphie. *Cette thèse implique* qu'il y a une identité structurelle entre le langage et la réalité. *Donc, si l'analyse logique réduit le langage à des propositions atomiques, il doit exister des faits dans le monde dénotés par ces dernières. En fait, l'atomisme logique se révèle être le plus ambitieux projet de l'histoire de la philosophie analytique. Comme nous l'avons*

---

de la rigueur est vu dans l'univers de la recherche philosophique aujourd'hui, en situant son *essoufflement complet,* ce que n'aurait pas montré l'interrogation de l'œuvre de Carnap elle-même, qui donnerait même l'impression d'avoir encore un *avenir*.

[560]- La première est au cœur de la philosophie continentale, tandis que la deuxième est à la base de la philosophie analytique.

vu, l'analyse logique implique une certaine théorie du monde, une certaine ontologie. Russell *a donc posé l'existence, dans le monde, des faits généraux, des relations, des faits existentiels, etc. Quant à lui,* Wittgenstein se refusait à réifier les éléments de la logique. *Il affirma donc que les propositions de la logique sont tautologiques ou contradictoires, c'est-à-dire, qu'elles ne disent rien sur le monde et qu'elles sont vraies ou fausses en vertu de leur seule forme* »[561].

Dans ces conditions, le projet initial d'empirisme logique de Carnap est la *synthèse* de ces deux grands projets philosophiques, et consiste en une *reformulation formelle* de tout discours à portée cognitive, dans le but de le tirer vers la rigueur, au moyen de l'analyse logique du langage, dans la mesure où celle-ci peut permette à l'épistémologue d'établir une démarcation entre le véritable domaine de la science et le champ de la métaphysique, à travers précisément la *théorie de la signification*. De sorte que, pour être porteur de sens, l'énoncé complexe doit pouvoir se *réduire,* tout compte fait, à des données empiriquement observables, afin qu'inversement, tout énoncé qui n'a pas de corrélat avec la base empirique soit jugé insensé. Cette dégénération du discours s'exprime en *pseudo-énoncés*, constitués de *pseudo-concepts*, dont l'ensemble donne la *pseudoscience*, domaine par excellence de la philosophie métaphysique : abus de langage majeur ! Par sa critique de la philosophie en tant qu'elle construit des théories abstraites, *Carnap invalide la thèse de Wittgenstein, affirmant que la seule philosophie valide est celle qui se fait critique du langage, par la clarification des concepts de la science*. Carnap veut construire un langage formel unitaire, langage parfait, ou syntaxe logique du discours, qu'il fait en même temps fonctionner comme le *critère* de validité et le *facteur* unificateur de la Science. Naturellement, *l'approche carnapienne fit l'objet de plusieurs critiques*, l*'ayant obligé à l'assouplissement et à la correction de sa théorie initiale.* Parmi ces théories, il y a celle de Karl R Popper**[562]**, quant à l'inefficacité de son critère de démarcation.

---

[561]- Idem.

[562] Qui n'est pas l'objet du présent ouvrage, bien qu'il émarge au projet global de philosophie de la rigueur, ainsi que je l'ai montré dans le tableau. La *Syn-*

Le renversement de Hilbert**,** par le théorème d'incomplétude de *Gödel* formulé en 1931, contribua combinatoirement à l'*assouplissement du projet carnapien d'un langage parfait, unitaire et absolument consistant*. En effet, le titre même de l'article de Mark van Atten : « *Brouwer et Gödel : deux frères ennemis »,* illustre le type de relations orageuses qui prévalut entre les deux hommes, type de relations qu'il est par ailleurs bon de comprendre. Concernant Brouwer, Atten note : « *A l'aube du XX^e^ siècle, les travaux de L. Brouwer et de K. Gödel ont marqué pour la logique et les mathématiques, deux révolutions. En introduisant de nouvelles techniques, Gödel a inauguré l'approche mathématique de la logique telle qu'on la pratique aujourd'hui. En ce sens, il fut le premier logicien moderne. Brouwer a développé le premier système mathématique, à la fois cohérent et incompatible avec les mathématiques classiques. Cependant, Brouwer et Gödel édifiaient leurs mathématiques sur des convictions philosophiques personnelles, aussi contestées à leur époque qu'elles le sont aujourd'hui »*[563].

Tenant à être précis, l'auteur ajoute que *« les mathématiques ont-elles besoin de fondements philosophiques ? Les philosophes américains Willard Quine et Hilary Putnam, entre autres, prétendent le contraire depuis les années 1960, et leur opinion reste encore la plus partagée. Pourtant, Brouwer, Gödel et la plupart de leurs contemporains ont tenu à poser de tels fondements »*[564].

Cela lui permet de conclure que « *Brouwer et Gödel ont forgé l'essentiel de leurs conceptions philosophiques alors qu'ils étaient encore de jeunes étudiants, et y sont restés fidèles durant toute leur carrière mathématique. Ces conceptions opposaient les deux hommes de leur vivant. Aujourd'hui, toutefois avec le recul du temps, on reconnaît leurs points communs et on comprend mieux comment le travail de Brouwer inspira à*

---

taxe logique et *Le dépassement de la métaphysique* de Carnap sont sortis en 1930 et 1931, tandis que la *Logique de la découverte scientifique* de Popper est sortie en 1934.

[563]- Atten M., « Brouwer et Gödel : deux frères ennemis », in *Pour la Science,* dossier n° 49, octobre-décembre 2005, p. 24.

[564]- Atten M., article précité, p. 24.

Gödel son théorème d'incomplétude »[565]. Dans cette citation, le passage souligné par nous montre qu'*en science, on conçoit jeune*, *et le reste du temps et de l'œuvre est consacré au commentaire de l'unique découverte*, comme si l'invention scientifique ne s'accommode pas bien des esprits âgés, qui caressent le préjugé de l'expérience. Cette observation est constante et vérifiable en histoire des sciences.

Toutefois, Brouwer et Gödel se devaient de considérer d'abord l'œuvre de Hilbert, selon qui, les mathématiques manipulent des signes et des formules n'ayant pas de significations en eux-mêmes, au sens où en dehors des formules, l'objet mathématique (nombre, mesure, quantité, figure…) ne dispose pas d'une existence vérifiable. Cela ouvrirait la possibilité d'une formalisation complète des mathématiques. Atten poursuit ainsi son article : « *Avec le temps, Brouwer a convaincu Hilbert (comme Henri Poincaré l'avait déjà indiqué) qu'une théorie des systèmes formels doit inclure au moins l'arithmétique des nombres naturels et l'induction complète pour permettre la démonstration rigoureuse des propriétés importantes. En effet, à cette condition, la preuve de la validité d'une loi pour tous les nombres comporte deux étapes : d'abord, on montre que cette loi est valide pour le nombre 0, puis on montre que, si elle est valide pour un nombre quelconque, alors elle l'est aussi pour le nombre suivant*[566]*. En outre, il semblait préférable qu'un système formel comporte deux propriétés particulières : la cohérence et la complétude. La première assure que toute formule que le système est capable de montrer peut être interprétée comme une proposition mathématique vraie. La deuxième assure que tout énoncé valide admet une démonstration formelle dans ce système »*[567].

De cela, il découle que, « *suivant ces préceptes, Hilbert proposait de commencer à formaliser une petite partie des mathématiques, simple et dénuée de problème philosophique. À partir de cette partie, on serait ensuite passé à des fragments de plus en plus grands des mathématiques, pour lesquelles, on aurait établi la complétude et la cohérence de systèmes formels.*

---

[565]- Atten M., article précité, p. 24.
[566]- L'axiomatique de G. Peano trouve, peut-être, ici une de ses origines.
[567]- Atten M., article précité, p. 25.

Finalement, en un nombre fini d'étapes, toutes les mathématiques classiques auraient été formalisées d'une façon cohérente et complète. Ce projet, que l'illustre mathématicien allemand proposa en 1900 lors du Congrès international des mathématiques de Paris, constitue ce que nous appelons « le programme de Hilbert » ; il occupa de nombreux mathématiciens de deux générations suivantes »[568].

On voit que la démarche hilbertienne est *classique,* et va du simple au complexe. Ayant considéré ce travail de Hilbert, Brouwer et Gödel peuvent alors *émerger*, avec le souci de fonder les mathématiques en rigueur. Essayons de voir les grandes lignes de leurs principaux résultats. Se ménageant une pause dans son projet intuitionniste de 1909 à 1913, Brouwer crée la *topologie moderne*, cette branche des mathématiques qui étudie les déformations continues dans l'espace, et qui l'a rendu célèbre. Il fournit la première *définition de la notion de dimension d'un espace,* en démontrant son théorème du point fixe, d'après lequel, la déformation continue d'une boule laisse toujours au moins un point inchangé. Pour sa part, Gödel, devenu platonicien vers 1925, pense que les objets mathématiques existent en eux-mêmes, indépendamment de l'esprit humain et des constructions mentales. Contrairement à Brouwer, qui pense que les vérités mathématiques sont construites, Gödel pense qu'elles sont plutôt platoniciennement découvertes. Cette contradiction principielle voile mal le point au sujet duquel l'accord s'établit entre les deux : *les mathématiques et leurs objets ne sont pas de nature linguistiques.* Ce point met Gödel en désaccord aussi bien avec Hilbert qu'avec le Cercle de Vienne, dont il *assiste* les réunions à partir de 1926, c'est-à-dire, cinq ans après la publication du *Tractatus* de L. Wittgenstein, en 1921. Le Cercle de Vienne est tenu, entre autres, par trois de ses professeurs : Rudolf Carnap, Moritz Schlick et Hans Hahn, qui se définissent comme des positivistes logiques, considérant la logique et les mathématiques comme des *langages sans signification indépendante*, ayant le statut simple d'*outils* servant à organiser les sciences de la nature. Cette familiarité n'est pas allée jusqu'à corrompre l'entendement logico-philosophique de Gödel, que l'attachement au platonisme empêche de partager pour

[568]- Atten M., article précité, p. 25.

l'essentiel les opinions du positivisme logique qui règne alors. Le principal intérêt pour lui était de se familiariser avec les problématiques et articles philosophiques de l'époque. Ayant réussi à préserver son autonomie de pensée, Gödel a obtenu des *résultats remarquables*, comme le note Mark van Atten : « *Le premier résultat obtenu par Gödel, présenté dans sa thèse de doctorat de 1929, est le théorème de complétude pour la logique du premier ordre, c'est-à-dire une logique qui s'applique à des objets, et non aux relations entre ces objets (qui serait une logique du deuxième ordre). Ce théorème peut s'énoncer ainsi : tout énoncé valide de la logique du premier ordre admet une démonstration formelle dans son système qui formalise cette logique. En termes informatiques d'aujourd'hui, si un énoncé de cette logique est vrai, on peut commander à un logiciel de produire une preuve formelle de cet énoncé, alors que ce logiciel ignore totalement le sens de cet énoncé* »[569].

Vu l'importance de la méthode dans une recherche, Atten indique *« la méthode qu'emploie Gödel pour montrer ce théorème illustre sa modernité. Non seulement il sait distinguer les systèmes formels et leurs interprétations mathématiques – distinctions bien connues depuis quelques décennies, mais il sait aussi étudier les systèmes formels eux-mêmes par des méthodes de la théorie classique des ensembles, en utilisant librement, lorsque nécessaire, des techniques non constructives, tel que le raisonnement par l'absurde. Cela le distingue de Hilbert ainsi que d'autres contemporains, dont le Français Jacques Herbrand, qui a pressenti la possibilité de montrer le même théorème de complétude que Gödel, sans y parvenir, parce qu'il refusait les méthodes non constructives dans les métamathématiques »*[570].

Il en découle le jugement que *« le théorème de complétude de Gödel est une avancée dans le programme de Hilbert. En 1930, toutefois, au moment de la publication de ce théorème dans une revue mathématique, l'esprit de Gödel comporte déjà en germe son célèbre théorème d'incomplétude qui ruinera définitivement les espoirs de Hilbert : « Pour tout système cohé-*

[569]- Atten M., « Brouwer et Gödel : Deux frères ennemis », in *Pour la Science,* dossier n° 49, octobre-décembre 2005, p. 26.
[570]- Atten M., article précité, p. 26.

rent qui inclut l'arithmétique, il existe des énoncés que ce système ne pourra ni montrer ni réfuter[571] *». Et ce germe, c'est Brouwer qui l'y a semé »*[572]. La fructuosité de l'étude de cette partie de l'histoire de la logique nécessite un regard comparatiste sur les œuvres respectives de Brouwer, de Hilbert et de Gödel, dont la découverte du deuxième théorème vient de l'approfondissement critique des travaux que Hilbert présenta en *1928*[573], au travers des conférences qu'il donna alors sur les fondements intuitionnistes des mathématiques et l'analyse *intuitionniste*[574]. Des témoignages attestent de cette *dette du sens*[575] de Gödel à l'égard de Brouwer : « *Un an et demi plus tard, le 12 décembre 1929, Gödel rencontre Carnap chez un de ses pâtissiers de Vienne, comme le rapporte Carnap dans son journal, lui explique que les mathématiques sont inépuisables. Carnap ajoute : "[Gödel] a été incité à cette idée par la conférence de Brouwer à Vienne. On ne peut pas complètement formaliser les mathématiques. Il semble qu'il ait raison". La suite du rapport de Carnap montre que Gödel avait en tête un argument de la seconde conférence de Brouwer. En premier lieu, le continu nous est donné par l'intuition a priori du temps (…). En second lieu, le continu ne se laisse appréhender par aucun langage qui ne contiendrait qu'une quantité dénombrable d'expressions (parce que les nombres réels ou les points de la ligne sont, eux, indémontrables) »*[576]. La conclusion en est que, « *pour cette raison, aucune formalisation ne pourra saisir toutes les mathématiques. Au contraire, toute formalisation ratera des vérités sur le continu, vérités que seules de nouvelles intuitions pourront atteindre. Pour accepter cet argument, on*

---

[571]- Ces énoncés sont alors dits « *indécidables* ».

[572]- Atten M., « Brouwer et Gödel : Deux frères ennemis », in *Pour la Science,* dossier n° 49, octobre-décembre 2005, p. 26.

[573]- Année où Wittgenstein présenta le *Tractatus* sous forme de thèse de doctorat devant Russell et Moore.

[574]- On rapporte la présence de l'éminent Wittgenstein à au moins la première de ces conférences, et que celle-là l'aurait fait retourner à la philosophie.

[575]- Le sens de cette dette chez Gödel est la *solidarité des instants du Temps logique*, au sens où, la découverte de *1931* structurera pour longtemps *l'avenir* de la science logique, alors qu'elle prenait critiquement appui sur les travaux passés du Brouwer des années 1928 et 1929.

[576]- Atten M., « Brouwer et Gödel : deux frères ennemis », in *Pour la Science,* dossier n° 49, octobre-décembre 2005, p. 27.

doit admettre qu'i existe dans le fondement des mathématiques un élément non formel, ou ce qui revient au même, non linguistique »[577].

Gödel lui-même, dans une lettre de 1931 au mathématicien allemand Ernest Zermelelo précise : « *L'essentiel de mon résultat*[578] *n'est pas qu'on puisse, d'une manière ou d'une autre, dépasser tout système formel (cela découle déjà de la méthode de la diagonale) [par laquelle Cantor prouve que les nombres réels ne sont pas démontrables] ; l'essentiel est que, pour tout système des mathématiques, il existe des énoncés exprimables dans ce système, et que ces énoncés sont assez simples, puisqu'ils appartiennent à la théorie des nombres entiers positifs »*[579].

À cette étape du projet rigoriste, la brève plongée à l'intérieur de l'œuvre du triumvirat logico-philosophique Hilbert, Brouwer et Gödel s'imposait, aussi, pour mieux montrer leur commun rapport avec Carnap, au moment où nous énoncions l'idée du caractère décisif de la critique poppérienne, ayant conduit Carnap à abandonner son projet initial de dépassement de la métaphysique par l'analyse logique du langage. Tels étant, chaotiquement, la *dette du sens*[580] et le but de la dé-

---

[577]- Atten M., « Brouwer et Gödel : deux frères ennemis », in *Pour la Science,* dossier n° 49, octobre-décembre 2005, p. 27.

[578]- Atten M., article précité, p. 27. Dans le cadre global du renouvellement de *l'esprit analytique*, je vois à travers ce terme de Gödel, que, s'il est vrai que la recherche, ailleurs comme dans ce qu'on appelle « *sciences humaines »,* commence par un *problème* qui se présente à l'intérieur de la discipline où il émerge comme un *obstacle*, il n'est pas, sous aucun prétexte, *intellectuellement responsable* de déployer indéfiniment ladite recherche, sans entrevoir quelque chose qui serait de l'ordre du *résultat*, des *solutions* au problème, bien que leur caractère historiquement *précaire* ou *réfutable* soit garanti et préservé. Si la non-concluabilité d'une recherche est garantie dès le départ, autant ne pas la démarrer, pour ne pas inutilement y engouffrer les financements du contribuable, dont la précaire situation attend justement ces résultats pour s'améliorer !

[579] - Rapporté par Atten M**.,** article précité*,* p. 27.

[580]- Dans la relation causale d'implication ontologique, il s'agit, en général, de la reconnaissance et de la gratitude de l'effet à l'égard de la Cause qui a bien voulu le causer. Éthiquement, cet acte évacue l'ingratitude des comportements humains, tandis qu'ontologiquement, il tire l'étant de la contingence, pour la nécessité. Logiquement, le règlement de la dette du sens témoigne de l'application du principe de *raison suffisance* formulé par Leibniz. Le réflexe de payer la dette du sens ne retire pas à l'homme le sens de l'initiative pros-

marche carnapienne, il nous reste à dire un mot sur la *stratégie pratique d'effectuation de l'analyse logique du langage,* comme mode de récusation de la métaphysique, expression de l'abus de langage, à partir du cas Heidegger**,** dont Carnap ne comprend pas la capacité d'avoir envoûté les intellectuels européens du XX^e^ siècle autour de la *catégorie*[581] *de l'Être.* En effet, dans l'article de 1931, *Le dépassement de la métaphysique par l'analyse logique du langage,* Carnap mène une critique très virulente de la métaphysique, notamment sous sa figure heideggérienne. Pour bâtir une science unitaire et rigoureuse sur les ruines de la métaphysique, il a repris la même piste wittgensteinienne de l'analyse logique, autant que Quine**,** dont il a été le Professeur. Il a connu la même impasse, ainsi que la relève Maxime Bonin **:** *« Finalement, cet extrait nous présente comment Carnap entend fonder l'unité et la validité de la science grâce à une* réduction *aux notions primitives des concepts scientifiques. Grâce à la* « logique appliquée *», qui est l'analyse logique des concepts scientifiques, Carnap démontre que l'ensemble des concepts des diverses sciences peut se* réduire *à une souche commune. De là, il en infère qu'il n'existe pas plusieurs sciences spécifiquement différentes mais bien une seule et même science. Notons qu'ici, le projet ultime de Carnap,* l'élaboration d'un langage unitaire de la science, *n'est pas encore développé »*[582]. Il s'en suit qu'« *un tel langage parfait assuré par une syntaxe logique était supposé fonder l'unité et la validité de la science et* empêcher la formulation d'énoncés métaphysiques. *Par l'étude de ce texte de 1930, nous sommes en mesure de voir que l'unité de la science se voulait d'être établie grâce à la* seule *analyse logique. L'idée du langage de la science unitaire se trouve dans le texte* Le dépassement de la métaphysique *de 1931. Malgré tout, ce langage parfait ne fut jamais achevé.* Les critiques de *Popper* et d'autres eurent raison de cette entreprise ambitieuse. Ainsi*, Carnap abandonna le*

---

pective. Il lui permet d'aborder l'avenir avec une conscience libérée de tout endettement.

[581]- Un concept devient *catégorie,* lorsque son extension-généralisation logique parvient à terme et ne peut plus évoluer, comme *l'univers.*

[582]- Bonin M., « *Rudolf Carnap : son empirisme logique initial, ses sources et ses critiques »,* [en ligne], http://www.dogma.lu/txt/MBonin-carnap.htm, consulté le 4 novembre 2014.

projet d'une syntaxe logique et se fit pionnier du développement de la sémantique »[583].

Chez Carnap**,** la *stratégie pratique d'effectuation de l'analyse logique du langage* passe par le schéma global d'évacuation du non-sens qu'il a incarné dans la métaphysique[584]. Pour cela, il tente une démarcation entre science et non science, par une théorie de la signification, inspirée du *Tractatus* de Wittgenstein, et qui envisage le domaine de la signification, en distinguant, d'un côté, les *énoncés analytiques,* qui tirent leur valeur de vérité de leur forme même (tautologie et contradiction), et de l'autre, tous les *autres énoncés doués de sens,* considérés comme *synthétiques a priori,* c'est-à-dire, les énoncés sur la forme du monde, en tant que celui-ci contient des potentialités d'expérience qui, en s'avérant, donnerait lieu à des *énoncés synthétiques a posteriori.* La règle voudrait alors qu'un énoncé soit signifiant s'il est déductible d'énoncés d'observation du genre : *« Ngalebaye Danielle Espérancia Frède est une belle fille* », de sorte que tous les autres soient récusés et ravalés au titre de *pseudo-énoncés,* en tant qu'énoncé portant sur un non-sens, exprimé par des *pseudo-concepts,* dont il est l'articulation. Ce genre d'énoncés, ne signifiant et ne visant rien en propre, abusent du langage ! Par conséquent, la métaphysique, qui en fait partie, doit être rejetée, afin que la piste conduisant au savoir soit défrichable, principiellement, de façon à en garantir la rigueur. Influencé à fond par le *Tractatus,* Carnap ressent la métaphysique à la fois comme un *ennemi théorique et personnel*[585], dont l'incarnation se trouve être Heidegger, auteur de la fameuse *catégorie de l'Être*[586], qu'il a retravaillée et mise à l'honneur au XX^e^ siècle. À partir de

---

583- Par-delà cette dimension, l'on pourra voir, contrairement à une mention de Bruno Jarrosson, que Carnap est le modèle qui sait se reconvertir aux vertus supposées du « *nouveau* » paradigme, quand l'ancien s'est écroulé.

584- Sur le cas de Carnap, comme un peu sur celui de Popper, j'applique un type de raisonnement que je propose d'appeler : « *raisonnement par objectif »,* qui consiste à mesurer les limites d'une pensée à partir et au moyen des pensées critiques des auteurs qui environnent l'auteur-objet.

585- C'est peut-être, ici, l'une des raisons de l'irritation de Wittgenstein contre les lectures que ses critiques et commentateurs font de sa pensée. Car, la lecture du *Tractatus* et *De la certitude* ne permet pas de conclure à une telle radicalité.

586- Exprimée dans *Être et Temps*, publié en 1927.

l'arme antimétaphysique, qu'est l'analyse logique, dont il s'est doté, Carnap se disait prêt à *dépasser* ou même à *éliminer* la métaphysique, fond du critère de vérification de la signification du mot et de l'énoncé, sous lequel tombent les mots métaphysiques, sans signification, ce que révèle pathétiquement le problème du verbe *« être* ». Deux démarches permettent alors à Carnap de mener ce combat. D'un côté, la démarche *officielle* est l'*analyse logique*, tandis que la démarche *officieuse* est la *méthode historico-critique,* qu'il a héritée de Mach, et qu'il met à contribution, pour récuser la validité des concepts de la métaphysique. Précisément, sa critique contre la métaphysique porte sur les termes *« principe »* et « *Dieu* », en procédant de manière historique, plutôt que par une analyse formelle, pour faire observer qu'à l'origine, le mot *principe* avait une signification, entant que *commencement dans le temps.* D'après lui, cette signification, les philosophes l'ont vidée de son contenu empirique, en lui assignant un sens transcendant, au point de ne plus pouvoir rendre compte de la relation temporelle et causale, étant désormais engagé, pour signifier une relation ambiguë. Par cette idée, Carnap paie mal sa dette machienne du sens. Mach quant à lui faisait état « *des concepts métaphysiques formés par abstraction en isolant certains aspects d'expériences répétées et en projetant derrière les phénomènes des entités ou relations fictives* »[587].

Il convient de relever ici, que, tout en s'inspirant de Mach, Carnap n'emploie la méthode historique que pour illustrer la manière dont un mot perd sa signification, mais sans en recouvrer une nouvelle. Il revient au critère vérificationniste, lors qu'il faut élaborer la problématique du non-sens de la métaphysique. Carnap critique les métaphysiciens d'exploiter les failles du langage ordinaire, à partir du moment où, les *« carences logiques du langage* » rendent possible la formulation de pseudo-énoncés, ce qui, pour les contourner, montre la nécessité de construire un langage idéal, échappant aux confusions doxiques, langage, qui par ailleurs, a été au principe de la *Syntaxe logique.* Pour illustrer cela, et s'appuyant sur les phrases fétiches de Martin Heidegger, il réduit celles-ci à leur forme logique, pour mettre à jour leur invalidité et indique, à ce propos, que l'erreur

[587]- Bonin M., article précité.

de Heidegger tient au fait qu'il utilise les mots *« néant »* et « *rien »* comme des *noms d'objets,* alors qu'ils devraient être utilisés comme des *énoncés existentiels négatifs,* qu'il traduit par « L1 » (plus grands philosophes), comme *si, constater* permet aussi de les *déconstruire,* puisque son ambition est de *dépasser* la métaphysique. S'en prenant au verbe *être,* Carnap soutient que *la majorité des fautes logiques commises par les métaphysiciens sont dues à un mauvais usage du verbe « être* », comme servant à la fois d'indicateur d'*existence* (j'existe) et de *copule* entre un prédicat et un sujet (je suis un philosophe). *« Dans le langage ordinaire,* poursuit Maxim Bonin, *celui qu'utilise le métaphysicien, la distinction entre ces deux fonctions logiques n'est pas explicite. Dans cette optique, Carnap, dans son entreprise d'élimination de la métaphysique, loue le développement de la logique moderne… L'épistémologie carnapienne trace la démarcation entre science et métaphysique par une théorie de la signification. Il s'agit de l'innovation qu'ont apportée les néopositivistes au positivisme. »*[588]

Comme telle, cette théorie carnapienne de la signification prend pour critère la réduction à un énoncé élémentaire d'observation. Elle est établie par rapport aux règles logiques d'un langage idéal, qui est, en réalité, celui des *Principia Mathematica* de Russell et Whitehead, dont il adopte les règles de la théorie des types, en plus de prétendre pouvoir poser ces règles métalogiques à l'intérieur de ce même langage. Il est clair que cela conduit à une *pétition de principe,* consistant à définir le terme à définir par ce terme lui-même, comme : vivre, c'est être en vie !

En fait, et à l'inverse de la position de Carnap, qui s'appuie sur l'idéographie moderne issue de Frege, qui précisément, *« ne se préoccupe pas d'analyser la signification des termes pour distinguer l'énoncé existentiel de l'énoncé prédicatif »,* notre démarche, consiste *plutôt* à préserver le projet de philosophie de la rigueur, illustré ici, non plus par la *lutte contre la métaphysique,* mais par *celle contre l'abus de langage,* celui-ci étant le générique basique, dont celui-là est le mode d'expression particulier. Nous tentons de renouveler le projet de philosophie de la rigueur, en travaillant à l'invention endogène du principe de la

[588]- Bonin M., article précité.

rigueur, afin de cesser d'importer celui-ci des savoirs voisins. Il s'agit de l'établir autrement que ne l'ont fait les analytiques, en général, en le débarrassant de sa gangue positiviste, et en le retravaillant dans le cadre du *faillibilisme épistémologique* d'essence poppérienne, par la *restructuration de la formule du discours rigoureux*, qui implique l'exclusion simultanée de celle de l'abus de langage. Car, et beaucoup plus même que ce que relève Maxim Bonin, *l'erreur* de la critique carnapienne de la métaphysique consiste, *plutôt*, dans le fait de *vouloir lire logiquement ce que Heidegger a écrit ontologiquement,* c'est-à-dire, qu'il y a la *confusion des niveaux de réalité* qui donne celle des niveaux de langage. Et c'est en cela que consiste, précisément, l'*abus réductif de sens*. En effet, à la suite de Parménide, le problème de Heidegger est plus grave que la gymnastique logique carnapienne ne le relève, parce qu'engageant le *destin global de l'Humanité*.

Il s'agit de répondre à la Question des questions, que Jean Pierre Lalloze**,** commentant, par ailleurs, le principe leibnizien de raison suffisante, a bien reformulée en ces termes : « *Pourquoi y a-t-il l'étant et non pas plutôt rien* ? »[589], entendu que cette question permet, d'un côté, de tirer le séjour de l'homme au monde de la *contingence*, pour une *nécessité* qui lui confère en même temps des raisons d'espérer pour un mieux-être sociétal, et de l'autre, elle permet de tirer l'explication de l'étant de la *dispersion* pour une *unicité explicative* : le principe de cette question ontologique articule la connaissance et l'action. Ainsi, l'Être est la Cause causante non causée qui causa le causalisme universel, tout en permanant hors de l'espace-temps, sans avoir eu besoin d'une autre cause qui ait causé sa cause : auquel cas, la Cause causante devenant une autre cause causée, celle-ci manquant de cause causante serait fantomatique. Cette question de l'Être a une histoire mouvementée. Kant la traduit ainsi : « *Tout conditionné qui est donné suppose relativement à son existence, une série complète de conditions jusqu'à l'inconditionné absolu, qui seul est absolument nécessaire pour*

[589]- Lalloze J. P., « Pourquoi y a-t-il l'étant et non pas plutôt rien ? », in *Revue de Métaphysique et de Morale*, n° 3-juillet 1982, Paris, Armand Colin, pp. 364-388.

qu'un changement existe comme conséquence »[590]. Heidegger**,** visé par la critique carnapienne, l'a senti : *« En vérité, l'objet éternel de toutes les recherches passées et présentes, le problème toujours en suspens, c'est : qu'est-ce que l'étant ? La philosophie recherche l'étant visé dans son être… L'Être de l'étant repose dans l'étantité »*[591].

Cette question de l'Être, que Husserl met au cœur de l'approche phénoménologique, tous les grands *philosophes*[592] l'ont posée, historiquement, et chacun à partir de sa conceptualité et de sa méthode propres : c'est le *Noun* des Égyptiens ; *l'Être* de Parménide ; *l'Air* d'Anaximène ; *l'Idée* de Platon ; le *Dieu moteur* d'Aristote ; le *Dieu cartésien ;* le *Noumène* de Kant ; *l'Absolu* de Hegel ; le *Il* y *a* de Levinas… Les appellations changent, ainsi que les approches, mais la problématique demeure la même fondamentalement, en deçà et au-delà des questions particulières relevant des préférences intellectuelles de chaque philosophe. Cette pluralité d'appellations de 1'Etre désoriente les esprits non éveillés, qui y voient de la multiplicité ontologique, sans s'apercevoir qu'*« Il aime à se dérober à nos yeux* », comme l'a dit Héraclite[593]. Ainsi, un historien de la philosophie éveillé, le seul, à notre avis, comme Alexis Philonenko**,** qui l'ait vu à ce jour peut-il écrire : « *Le ridicule en histoire de la philosophie consiste à passer son temps à la tâche entièrement vaine de dénoncer les contradictions des philosophes. Les vrais et grands philosophes ne se contredisent absolument jamais. Trouver des contradictions dans leurs pensées, c'est non seulement chose indigne, se croire supérieur à eux, mais encore produire une œuvre stérile. Dans le repas céleste, on échange les idées, on ne les oppose pas. Platon est l'ami d'Aristote, qui lit avec plaisir les livres de Descartes ou de Kant* »[594]. Ce problème est problématique, *« non seulement parce qu'il ne trouvera peut-être jamais de solution, mais en-*

---

[590]- Kant E., *Critique de la raison pure,* trad. fr. Émile Chambry, Paris, GF, 1989, p. 392.
[591]- Heidegger M., *Introduction à la philosophie,* Paris, Gallimard, 1989, p. 24.
[592]- Ceux qui tentent d'y répondre pour l'avoir formulée.
[593]- Héraclite**,** *Fragment,* 123, texte de Jean Voilquin, et 106, dans ma reprise.
[594]- Philonenko Al., *Qu'est-ce que la philosophie ?* Kant et Fichte, Paris, Vrin, 1991, p. 15.

core, c'est déjà un problème de savoir pourquoi nous posons ce problème »[595]. L'homme, *étant spécifique*, parmi les *autres étants*, s'étonne du monde au moment où celui-ci se donne déjà à être et essaie par la pensée d'en reconstituer *l'origine*, à partir de sa *trace ontologique* qu'est l'étant en général. Cette trace peut-elle conduire à l'Être de tout étant ? Rien n'est moins sûr.

La curiosité pousse l'homme à poser la question du sens de l'Être. Mais dès et/ou pendant qu'il tente de l'élaborer, *le Temps* (forme et sens métaphysique de notre expérience interne) le temporalise en *le néantisant,* lui rappelant ainsi que l'homme n'est qu'un *étant*, dont le statut ontologique est de *subir le Temps,* bien qu'il *se passe pour l'Être même.* Contre toutes les critiques dont la métaphysique était l'objet, Heidegger ironisait : « *La convenance du dire de l'Être comme destin de la vérité est la loi première de la pensée, et non les règles de la logique qui ne peuvent devenir règles qu'à partir de la loi de l'Être »*[596]. Ainsi, il montrait que le discours analytique était superficiel : en amont comme en aval. L'homme n'étant qu'un étant, *la mort* est un rappel nécessaire à la vie, comme est lamentable la confusion que Sartre fait entre l'étant et l'Être, dans *L'Être et le Néant* (1943), reprenant ainsi mal *Être et Temps* de M. Heidegger, même s'il en a pris *acte*[597]. Quand Heidegger dit : *« Dehors, il n'y a rien* », en transposant cela dans un énoncé positif d'existence : *« Dehors, il y* a *le Néant »,* il conviendrait d'entendre, non plus logiquement, mais ontologiquement, qu'« *en dehors de l'hypothèse causale de l'Être,*

---

[595]- Aubenque P., *La question de l'Être chez Aristote,* Paris, PUF, 1989, introduction.

[596]- Heidegger M., *Question III,* traduction française d'André Préau, de Julien Hervier et Roger Munier, Paris, Gallimard, 1989, p. 153.

[597]- Dans « Quand Sartre découvrait Husserl et Heidegger » (in *Le Magazine littéraire,* n° 320, avril 1994), Frederick Towarnicki écrit : « *Sartre reconnut en 1961, à l'École Normale Supérieure, qu'il avait fait sur Heidegger "un contre-sens total" »* (p. 49), qui a consisté en la confusion simplement conceptuelle entre l'Être et l'étant. Pour l'éviter, Heidegger prévenait, entre autres : « *La pensée est dans son essence, comme pensée de l'Être, revendiquée par l'Être. La pensée se rapporte à l'Être comme l'avenant… C'est pourquoi les penseurs essentiels disent constamment le même. Ce qui ne veut pas dire : l'identique »* (Heidegger M., *Question III,* traduction française d'André Préau, de Julien Hervier et Roger Munier, Paris, Gallimard, 1989, p. 152).

l'étant en général demeure contingent ». Et cette ontologique, nous suggérons sa construction au sortir du carré logique, non pas pour rechercher le perfectionnement de l'instrument en lui-même, mais pour y rechercher, en le considérant comme acquis épistémologique, *la possibilité de refonder le discours en rigueur et en vigueur.* Cette prospection est d'autant plus justifiée que la conclusion de l'article de Maxim Bonin, citant la critique de Popper comme ayant conduit Carnap à renoncer à son projet est claire : *« L'idée du langage de la science unitaire se trouve dans le texte* Le dépassement de la métaphysique de 1931. *Malgré tout, ce langage parfait ne fut jamais achevé.* Les critiques de Popper[598] et d'autres eurent raison de cette entreprise ambitieuse ». *Carnap* abandonna *le projet d'une syntaxe logique et se fit pionnier du développement de la sémantique.*

La critique poppérien a eu raison du projet de *Dépassement de la métaphysique par l'analyse logique du langage.* Popper écrit alors : « *Exprimée en quelques mots, ma thèse est la suivante. Malgré ses efforts, Rudolf Carnap n'a pas réussi à démontrer que la démarcation entre la science et la métaphysique et la démarcation entre le sens et le non-sens coïncident. La raison de son échec est que le concept positiviste de « signification » ou de sens (...) ne permet pas d'effectuer cette démarcation – la métaphysique, en effet, sans être la science, n'est pas pour autant dépourvue de signification ».*

L'auteur en conclut que « *toutes les variantes du critère de signification par absence de signification ont fini par être* simultanément trop larges et trop étroites *: contrairement aux intentions et aux affirmations explicites, les théories scientifiques sont, selon ce critère, dénuées de signification et donc exclues, alors que cette partie de la métaphysique qu'on appelle la « théologie rationnelle », ne peut même pas l'être… »*[599].

Pour invalider et remplacer la démarche carnapienne pour la ruine de la métaphysique, Popper, qui est très lucide à l'égard de la métaphysique, écrit un article dévastateur, mais dont la puissance de persuasion ne nous semble pas suffisante. Cet

---

[598]- Philosophe anglais d'origine autrichienne, ayant vécu de 1902 à 1994.

[599]- Popper K. R., « La démarcation entre la science et la métaphysique », in *De Vienne à Cambridge. L'héritage du positivisme logique,* trad. fr. Pierre Jacob, Paris, Gallimard, 1980, pp. 131-192, résumé, p. 131.

article est intitulé : *« Le Mythe du cadre de référence »,* publié dans *De Vienne à Cambridge* (pp. 14-41). En mettant l'introduction de ce texte en face de sa conclusion, voici la tonalité qui s'en dégage : « *L'un des traits inquiétants de la vie intellectuelle du temps présent est la façon dont l'irrationalisme est si largement soutenu, et les doctrines irrationalistes considérées comme admises. Selon moi, l'une des principales composantes de l'irrationalisme moderne est le relativisme (la doctrine selon laquelle la vérité est relative à notre arrière-plan intellectuel ou cadre de référence : selon laquelle elle peut changer d'un cadre de référence à un autre), et, en particulier, la doctrine de l'impossibilité de la compréhension mutuelle entre différentes cultures, différentes générations ou périodes historiques. Dans cet article, je discute du problème du relativisme. Je prétends que derrière ce problème gît ce que j'appelle "le mythe du cadre de référence". J'explique et critique ce mythe, et je commente aussi des arguments dus à Quine, Kuhn et Whorf qui ont été utilisés pour le défendre »*[600].

Popper résume ainsi son propos : « *Les cadres de référence, comme les langues, peuvent être des barrières, mais un cadre de référence étranger, exactement comme une langue étrangère, n'est pas une barrière absolue. Et franchir un cadre de référence est exactement comme franchir une barrière linguistique : c'est difficile, mais cela vaut vraiment la peine, et nous récompense souvent de nos efforts non seulement en élargissant notre horizon intellectuel mais aussi en nous offrant beaucoup de plaisir. Un franchissement de cette sorte est une découverte pour nous, et peut en être une pour la science »*[601]. Dans l'extrait qui suit du même article, Popper dit toute sa conviction épistémologique, dans toute sa catégoricité, comme c'est rare chez lui, et en excluant toute possibilité de réfutabilité : « *Aussi longtemps que la science sera la recherche de la vérité, elle sera la discussion rationnelle critique entre les théories en compétition, et la discussion, et la discussion rationnelle critique de la théorie révolutionnaire »*[602].

---

[600]- Popper K. R., article précité, p. 13.

[601]- Popper K. R., article précité, pp. 13-41.

[602]- Popper K. R., article précité, p. 37. Le passage souligné en gras, volontairement redondant, montre que la *critique* est le métaprincipe de la raison au

Face à cet arsenal critique, Carnap, le « *dernier* » philosophe de la rigueur positiviste, est tombé sous les balles de la *réfutabilité* de Popper, qui défend un *rationalisme ouvert,* bien qu'il hypostasie une *technique* que l'histoire de la pratique scientifique réelle ne permet pas de considérer comme une *méthode* de conquête du savoir, qui avant d'être « *réfuté »,* a bien besoin d'être *établi*. La *réfutabilité* poppérienne n'est pas une méthode d'établissement du savoir, mais une *technique* testant et vérifiant le *degré d'assurance* d'une théorie scientifique donnée. La nature ayant horreur du vide, à la suite de *l'impulsion* poppérienne sur la véridicité des théories scientifiques qui sert de recadrage du souci pour la rigueur en philosophie, tout un débat a été engagé sur la *Vérité au XX^e siècle*, « *Vérité* » que nous avons présentée dès le début comme l'*objet de la curiosité*. L'on a pu ainsi se rendre compte que la « *rigueur »,* qui est au cœur du projet en cours examen, n'est pas elle-même son propre *objet*. Elle est plutôt le *moyen* par lequel s'accomplirait un *objectif* plus grand : la *Vérité,* dont la complexité pousse les chercheurs à affiner leur arsenal méthodologique. De ce point de vue, *le devoir nous oblige à dire que jusqu'ici, le débat porte sur le* moyen*, en laissant* l'objectif *subsister dans son ipséité*. Mais, cela ne nous empêche pas d'indiquer que Popper n'a pas clôturé le débat. Car, autour de l'interrogation épistémologique sur la *nature de la science,* qu'il a lancée par l'occasion de sa critique contre Carnap, Popper lui-même a été pris à partie par Thomas Kuhn[603], critiqué à son tour par Imre Lakatos[604], que n'a pas raté Paul Feyerabend[605].

Ainsi, et à titre simplement illustratif, encore une fois en captant le débat dans ses appréciations actuelles, Bruno Jarrosson[606], dans l'article « *Le quatuor des épistémologues* »[607],

---

moyen duquel, la communication et la compréhension épistémologiques entre paradigmes ou cadres de références est possiblement fructueuse.

[603]- Scientifique et historien des sciences américain, né en 1922.

[604]- Épistémologue hongrois, qui a vécu de 1923 à 1974.

[605]- Philosophe américain d'origine allemande, né en 1924.

[606]- Intervenant en Philosophie des sciences à l'École centrale de Paris.

[607]- Revue *Sciences et Avenir*, novembre 1992, pp. 78-81. L'auteur y suit, sûrement, l'ordre historique du débat entre ces épistémologues pris en échantillon. L'ordre de parution des ouvrages de base qui alimentent ce débat donne plutôt : **1979** : Paul Feyerabend ; **1981** : Karl Popper ; **1983** : Thomas Kuhn ; **1984** : Imre Lakatos.

montre qu'en épistémologique, l'échange entre Popper, Kuhn, Lakatos et Feyerabend sur la nature de la science et l'élaboration des théories scientifiques, a été l'un des plus grands débats philosophiques du XX[e] siècle. L'auteur indique ainsi le socle de la réflexion : *« La science a mis le monde en équations. C'est du moins ce que l'on a cru pendant deux siècles. Cet exploit est dû à Issac Newton et date de 1687, avec la publication des* Principia mathematica. *Dans ce livre, le savant anglais propose un modèle mathématique qui permet de déterminer par le calcul les mouvements passés et à venir des objets célestes et terrestres. Au cours des XVIII[e] et XIX[e] siècles, la théorie de Newton sera tenue pour une vérité définitive et indépassable que les faits corroboraient excellemment »* [608].

Il poursuit ainsi son propos : *« La physique newtonienne prévoit une rotation du* périhélie[609] *des planètes. Or, il se trouve que la rotation observée du périhélie de la planète Mercure ne correspond pas exactement à la théorie. Ce phénomène ne peut pas être expliqué par la physique newtonienne. Ce sera l'un des grands succès de la relativité einsteinienne de rendre compte de l'orbite de Mercure. La théorie de la relativité dépasse et réfute la physique newtonienne qui ne peut plus être considérée comme une vérité indiscutable. La révolution scientifique de la relativité vient bousculer la vision traditionnelle de la science »* [610].

Popper en conclut : *« Comment a-t-on pu croire vraie pendant deux siècles la théorie newtonienne qui finalement ne l'était pas ? Tout simplement parce qu'elle était remarquablement confirmée par l'expérience. Mais une confirmation expérimentale, si elle constitue une intéressante présomption de véracité pour une théorie, ne peut jamais être érigée en preuve »*[611].

Il convient de rappeler que Wittgenstein avait condamné la philosophie à ne s'occuper plus que de la clarification des énoncés des sciences exactes. Or, voici qu'en plein cœur de cette science, une expérimentation concluante n'est plus signe de

---

608- Jarrosson B., *article précité,* p. 78.

609- Le périhélie d'une planète est le point de son orbite où celle-ci se trouve le plus proche du Soleil.

610- Jarrosson B., *article précité,* p. 78.

611- Jarrosson B., article précité, p. 78.

véracité pour une théorie scientifique. De cet étonnement est parti le débat du XX^e siècle sur la Vérité, autour de Popper, Kuhn, Lakatos et Feyerabend et que nous essayons de reconstituer au moyen de l'article susmentionné de Bruno Jarrosson. Pour essayer de comprendre le fondement théorique de cet étonnement, Popper pense qu'en réalité, la physique newtonienne n'a jamais été prouvée, et ne peut se prétendre vraie tant qu'elle procède par affirmation. Car, dit-il : « *Seul a un caractère scientifique ce qui peut être réfuté. Ce qui n'est pas réfutable relève de la magie ou de la mystique ».* Ainsi, une expérience qui aboutit au résultat prévu par la théorie ne prouve pour cela pas l'exactitude de celle-ci, qu'elle se contente juste de *ne pas réfuter*. Il prend l'exemple du *cygne,* pour montrer que le fait de n'avoir jamais observé un cygne qui ne soit pas blanc ne prouve pas la véracité de l'affirmation : « *Tous les cygnes sont blancs ».* Par contre, l'observation d'un seul cygne noir suffit à réfuter cette affirmation. Il en résulte que les *certitudes* de la science ne peuvent porter que sur les réfutations. Sa conviction est alors faite : la *science est donc faite de conjectures, d'hypothèses que l'on ne tente pas seulement de confirmer, mais aussi de réfuter ; elle n'est pas vraie, mais conjecturale.* C'est la thèse qu'il défend dans *Conjectures et réfutations*[612]. Bruno Jarrosson écrit alors : « *Popper définit le critère de réfutabilité comme ligne de partage entre les disciplines scientifiques et le reste. Une théorie est scientifique si on peut essayer de la réfuter, si elle joue son existence sur une expérience. Si la comète de Halley revient à la date prévue, la conjecture newtonienne n'est pas réfutée. Sinon, elle l'est »* [613].

Il poursuit : *« En donnant un tel poids à la réfutation, Popper ne commet-il pas une faute logique ? Toute réfutation s'appuie, en effet, sur une mesure dont on admet la validité. Considérer une mesure comme valable, c'est supposer que les instruments ont fonctionné comme d'habitude, et par conséquent, tenir pour vraie la science de son temps. S'il n'existe pas de certitude, mais seulement des conjectures, il est logiquement*

[612]- Paris, Payot, 1985.

[613]- La stratégie pour nous de citer ici, non pas directement l'auteur concerné, mais ses critiques, vise un objectif restreint : il s'agit de voir comment les philosophes de la rigueur sont appréciés dans et par les chercheurs contemporains dans le domaine du concept.

contradictoire de tenir les réfutations pour certaines… D'où cette question : les faits sont-ils vrais ? »[614]. Cette conception poppérienne de la science appelle généralement plusieurs observations, parmi lesquelles, celle qui lui reproche de *décrire la démarche scientifique telle qu'elle devrait être et non telle qu'elle est :* on sait pourtant que toute amélioration doit partir de l'existant. Le risque est alors d'oublier que toutes les théories scientifiques, qui se sont imposées, ont toutes été d'abord réfutées par les faits. Or, dans la pratique scientifique quotidienne, la séparation entre théorie et fait, que Popper[615] a tracée, n'est pas aussi nette. Car, un fait contient toujours implicitement de multiples théories susceptibles de l'expliquer. La réfutation, sans porter toujours sur la *conjecture nouvelle*, peut bien plutôt porter sur une des *théories implicites contenue dans le fait en observation*.

À ce niveau, Thomas Kuhn[616] intervient dans le débat, en constatant que *Popper croit aux faits avec une confiance totale*, sans s'apercevoir qu'en réalité, toute observation des faits est liée à une *intention*, ce qui fait qu'il n'y a pas des faits en soi, mais des faits observés, déjà et toujours selon un certain schéma théorique. Remettant en cause le schéma poppérien, selon lequel, la science procède par conjectures et réfutations, Kuhn pense que ce jugement est incompatible avec la réalité de l'activité scientifique. C'est ainsi que, dans *La structure des révolutions scientifiques*[617], il essaie de décrire la science, non pas telle qu'elle devrait être, mais telle qu'elle est. Il montre que, même quand une théorie est réfutée par les faits, les scientifiques ne l'abandonnent généralement pas pour *autant*[618]. Car, chaque scientifique met dans sa théorie un c*œur méthodologiquement irréfutable*, qu'il appelle « *paradigme* », ainsi qu'il le

---

614- Article précité, p. 78.

615- Philosophe anglais d'origine autrichienne ayant vécu de 1902 à 1994.

616- Scientifique et historien des sciences américain, né en 1922.

617- Paris, Flammarion, 1983, réagissant ainsi à *La Quête inachevée,* Paris, Calmann-Lévy, 1981, puisque *Conjectures et réfutations* ne sortira qu'en 1985, chez Payot.

618- L'une des exceptions, ce sera peut-être Carnap qui, contraint d'abandonner son schéma de dépassement de la métaphysique et sa théorie unitaire de la science par la critique de Popper, en prît acte et se mît à l'école de la théorie sémantiste de la Vérité naissante d'Alfred Tarski. Au nom de la rationalité, ce geste me paraît plus louable que son égarement positiviste.

relève : « *Toute théorie scientifique contient un cœur que l'on ne peut pas remettre en question sans renoncer à la théorie elle-même* ». Ce propos signifie que les scientifiques *croient* à leurs théories, d'abord, parce qu'ils croient à un paradigme, en fonction duquel, ils essaient d'interpréter les faits, ensuite. Comme le commente Bruno Jarrosson : « *Le paradigme détermine l'interprétation d'un phénomène. Dans le paradigme d'Aristote, il n'y a pas de mouvement sans cause. Par ailleurs, la cause et l'effet sont simultanés. Donc, quand une flèche suit sa trajectoire, c'est qu'elle est poussée par une force à chaque instant. On en conclut… que l'air pousse la flèche à chaque instant. Kuhn part d'une constatation historique. Lorsqu'un paradigme est dominant, comme le fut par exemple le paradigme newtonien pendant deux siècles en mécanique, il n'est pas réfutable. Les faits qui contredisent le paradigme ne sont pas considérés comme des réfutations, mais comme des anomalies. La réfutabilité de Karl Popper ne rend donc pas compte de l'histoire des sciences* ».

Cela lui inspire le commentaire que, « *pour Thomas Kuhn, au moment où un nouveau paradigme concurrence un ancien, la discussion ne se situe pas seulement au niveau des réfutations et des faits mais aussi au niveau de la croyance en un paradigme… La plupart des tenants de l'ancien paradigme ne changent pas d'avis, quelles que soient les « preuves » expérimentales. Cette résistance à l'évolution ne procède pas d'un refus sénile de reconnaître les preuves. Simplement, les preuves n'ont force de preuve qu'associées au nouveau paradigme. Dans l'ancien paradigme, elles ne sont pas lisibles. C'est pourquoi, la science ne peut pas avancer seulement de façon progressive, mais aussi par ruptures. La science avance aussi parce que les vieux scientifiques qui défendent les anciennes idées meurent avant les jeunes scientifiques qui défendent les nouvelles idées* »[619] et prennent la relèvent.

[619]- Article précité, p. 80. La dernière phrase de cet extrait montre qu'en sciences, aussi le conflit de génération est vif, et s'exprime au moyen d'humeurs auxquelles les auteurs concernés donnent un caractère et un contenu « *scientifiques* ».

Thomas Kuhn, à son tour, a reçu le reproche d'avoir commis le péché mortel de parler de *sociologie de la science*[620], ce qui donne l'impression que *la vérité scientifique doit être portée aux voix des scientifiques*. Ce faisant, il destitue réellement la vérité scientifique de sa *posture d'objectivité* qui justifiait l'unanimité à propos de ses protocoles. À partir de cette brèche, Bruno Jarrosson restitue ainsi la position d'Imre Lakatos dans ce débat : « *Sensible comme Thomas Kuhn aux objections que l'on peut opposer au schéma conjecture et réfutation de Karl Popper, Imre Lakatos reproche cependant à Kuhn d'accorder trop d'importance aux conditions sociologiques dans lesquelles la science s'élabore. La science vraie serait définie, si l'on suit bien Kuhn, par ce que croient les grands chercheurs et les grands professeurs d'une époque. Cette façon de dire que la vérité émane de la majorité choque Lakatos qui propose une démarche moins relativiste ».*

Pour montrer l'articulation entre épistémologie et histoire des sciences, Jarrosson précise que, « *Quand Galilée fait rouler des billes sur un plan incliné pour découvrir la loi de la chute des corps, il est clair qu'il n'entreprend pas cette expérimentation sans idée préconçue. Il sait d'emblée qu'il doit mesurer les distances parcourues en fonction du temps. L'idée précède l'expérience. Lakatos appelle structure cette idée centrale, ce noyau dur de la théorie »*[621]. Dans l'esprit de Lakatos, l'expérience par la pensée a force de preuve et cette structure prime sur le fait. Il dit alors : « *En science, on trouve d'abord et on cherche ensuite. Il n'y a pas de faits en soi mais des faits observés ».* Ce propos montre qu'en science, on découvre par *intuition,* et la *recherche* ne consiste dans ce cas qu'en l'élaboration des procédures de la preuve, pour convaincre la communauté scientifique à partager la nouvelle idée. La première réaction face à un noyau dur n'est pas de se demander s'il est vrai ou faux, mais bien quel programme fructueux de recherche on peut en déduire, dans la mesure où la science,

---

[620]- Dont l'un des grands héritiers est aujourd'hui Bruno Latour. Par ailleurs, l'ouvrage de Terry Shinn et Pascal Ragouet, *Controverses sur la science. Pour une sociologie transversaliste de l'activité scientifique* (Paris, Raisons d'agir, 2005) est très éloquent à cet effet.

[621]- Article précité, p. 81.

comme l'a bien vu Popper, est une *quête inachevée*[622]. Le débat entre les noyaux durs n'est du genre de celui entre les paradigmes. Car, ceux-là ne s'excluent pas les uns les autres, mais peuvent permettre l'élaboration de plusieurs programmes de recherche concurrents en même temps, bien que comme le paradigme, le noyau dur aussi puisse subir l'assaut d'anomalies, ainsi qu'il le montre dans son livre : *Preuves et réfutations, essai sur la logique de la découverte mathématique*[623].

Dans ce livre, Lakatos parle d'« *anneau protecteur* », comme d'hypothèse environnante que l'on élabore, pour protéger le noyau dur contre les anomalies. On peut observer que la démarche de Lakatos est plus proche de celle de Kuhn qu'elle ne l'est par rapport à Popper, à la différence que, là où Kuhn voit une concurrence parfois féroce entre paradigmes, Lakatos propose des programmes de recherche entre lesquels, la confrontation peut être évitée. On peut aussi observer qu'il a une vision un peu angélique. Car, non seulement, les chercheurs sont amenés à *évaluer et comparer les programmes de recherche par rapport à l'idéal de vérité*, mais aussi les bailleurs de fonds n'acceptent de financer que les projets qui présentent les caractéristiques d'avoir un *impact réel sur la marche du monde,* en vue d'un retour d'investissement garanti. L'accumulation de ce genre d'observations a inspiré Paul Feyerabend qui, dans : *Contre la méthode, Esquisse d'une théorie anarchiste de la connaissance*[624]*,* procède à une critique plus radicale de la nature de la science saisie par les théories scientifiques. Il y constate que le développement de la science doit se faire par un *apport créatif et que la créativité ne fait pas bon ménage avec la méthodologie*. Il s'interroge de la sorte : « *Comment une méthode unique, normative, telle que la propose Popper par exemple, pourrait-elle nous conduire à tous les coups au résultat ? ».* Sa réponse est claire : *pour voir dans le monde ce que personne n'y a encore vu, comme le font tous les génies, il faut justement savoir se rebeller*[625] *contre les mé-*

622- Paris, Calmann-Lévy, 1981.
623- Paris, Hermann, 1984.
624- Paris, Le Seuil, 1979.
625- En fait, le bon terme serait la *révolte,* qui renvoie à l'exacerbation de la critique, le fait de dire non, qui pousse à la justification argumentative, no-

thodes usuelles. Pour Feyerabend : « *L'idée que la science peut et doit être organisée selon des règles à la fois fixes et universelles est utopique et pernicieuse ».* Ce fond spéculatif amène Bruno Jarrosson à noter que « *Feyerabend en déduit l'aphorisme à quoi souvent l'on résume sa pensée : « Tout est bon ». Caricature qui laisse penser que, pour Feyerabend, toutes les théories sont bonnes. Il ne s'agit naturellement pas de cela, mais seulement d'affirmer que toutes les méthodes sont bonnes pour arriver au bon résultat. Feyerabend s'en prend aux méthodologies censées fournir des règles de conduite aux scientifiques*[626]*. Il reconnaît en Lakatos un frère en anarchie, puisque Lakatos ne propose pas de critère de choix entre différents programmes de recherche »*[627].

Au-delà des limites de chaque auteur, qu'il souligne, et qui ne nous intéressent pas ici, la conclusion de l'article de Bruno Jarrosson est philosophiquement instructive : « *Au XX^e^ siècle, le chaos et le hasard ont fait irruption dans la science. La philosophie des sciences a dû s'affiner pour accompagner cette évolution sans se retrouver elle-même rejetée dans ce chaos. On ne sait pas si la science est vraie, mais on peut affirmer tout de même qu'elle s'appuie sur des faits et sur des idées, sur des expériences et sur des paradigmes. On doit également renoncer à démontrer la primauté du fait sur l'idée. L'époque n'est plus aux philosophies fermées, mais aux idées complexes, ouvertes, comme aurait dit Gaston Bachelard. Les faits et les idées s'influencent réciproquement, avancent ensemble, cahin-caha. Ainsi marche la connaissance, d'un pas d'écrevisse vers un but indéfini »*[628].

Bien que l'avenir n'ait pas de visage, je risque le pari que ce débat sur la nature de la Vérité à travers la recherche scienti-

---

tamment dans le débat politique, tandis que la *rébellion,* est le passage à la violence armée dans un tel débat, faute d'arguments techniques.

[626]- Comme je l'avais indiqué plus haut, c'est cette *distraction* sur les procédures qui a détourné les philosophies de la rigueur de leur objectif premier : la *conquête de la Vérité pour la Sagesse.* Cela a conduit la philosophie à importer le modèle de rigueur des savoirs voisins, au point où il lui devient difficile de reprendre de l'initiative aujourd'hui. Un pays qui sort d'une grave crise économique aura tout le mal à retrouver le niveau d'un commerce extérieur excédentaire.

[627]- Article précité, p. 81.

[628]- Article précité, p. 81.

fique se poursuivra au fil des décennies et des siècles, tant que l'homme pourra penser et que, par la médiation épistémologique, la réflexion philosophique elle-même en sera toujours affectée, dans le sens que souhaitait Bachelard dans *La philosophie du non*[629]. La focalisation logico-mathématique sur les procédures de recherche de la Vérité, dont le rôle pédagogique sur la formation de l'entendement est connu, par ailleurs, *distrait toutefois le chercheur*, en l'éloignant de cet objectif-Vérité, ainsi que l'a montré le débat que le XX^e^ épistémologique lui a consacré, à la suite de Carnap. Ainsi, qu'on le voit clairement, *l'analyse logique du langage,* comme technique employée par Wittgenstein[630] et ses continuateurs (discontinuateurs ?), dont Carnap, pour dénoncer et destituer les *discours non sensés*, a été pour de nombreuses raisons, abandonnée par eux, au point où, si nous voulons sauvegarder le *projet initial de philosophie de la rigueur,* qui était au principe de leur pensée commune, *il nous semble nécessaire de changer d'hypothèse,* dans le sens déjà indiqué : de conquérir un vecteur épistémique dialogique signe-sens au moyen de l'herméneutique du carré logique. À ce titre, nous suggérons *la restructuration du paradigme même de philosophie de la rigueur[631] au moyen de la dialogique signe-sens dans le but de dégager un concept pertinent de signification[632] qui soit aussi l'invention endogène de la rigueur en philosophie, par le biais de l'herméneutique du carré logique.*

Une autre perspective aurait consisté à confronter les théories philosophiques du signe analysées ici (celles de Husserl, Frege et Wittgenstein) aux travaux de sémiotique émargeant à partir de la linguistique des auteurs comme Benveniste, Jakobson, Greimas, Ducrot, Barthes, Todorov, Louis Marin (…), avec la présupposition d'« *accréditer* » le concept philosophique d'« *abus de langage »* et de l'asseoir épistémologiquement, ou même philosophiquement. Nous avons soigneusement évité une telle perspective, qui n'aurait eu pour fondement et finalité qu'un *malentendu paradigmatique*. Car, l'un des modèles de

---

[629]- Paris, PUF, 2005, 145 pages.

[630]- Qui lui-même la tient de Frege et Russell, ainsi qu'il l'indique à la préface du *Tractatus :* « *Il se peut que ce livre ne soit compris que par celui qui aura lui-même déjà pensé les pensées qui y sont exprimées ».*

[631]- Cette restructuration porte sur l'objet, l'esprit de la méthode et l'objectif.

[632]- Informé de l'intériorité et de l'extériorité du discours.

classification des sciences pratiqué en épistémologie *aujourd'hui*[633], modèle monté à partir de la combinaison de la nature de l'objet de chaque science d'avec la nature de la méthode qu'elle emploie pour le domestiquer, est de catégoriser la linguistique parmi les *sciences humaines ou sociales,* conformément à l'argument husserlien : « *La vraie*[634] *méthode suit la* nature des choses *soumises à l'investigation et non nos* préjugés *ni nos perceptions »*[635].

L'on sait que les sciences humaines n'ont pas de méthode propre, mais qu'elles essaient d'adapter la méthode expérimentale empruntée aux sciences du fait à la nature de leur objet (psychique). À cet effet, les sciences humaines en général, et la linguistique en particulier, sont *descriptives.* En conséquence, les mettre à contribution dans cette problématique de l'abus de langage*,* reviendrait à s'appuyer sur une *approche descriptive* en face de l'approche philosophique du langage essentiellement *conceptuelle*. Ce clivage procédural n'aurait pas permis de conduire une telle enquête visant à dégager ou établir la responsabilité du langage quant aux écarts de pensée et de conduite de l'homme dans la société.

La confrontation des théories philosophiques du signe avec la sémiotique à fondement linguistique aurait été ainsi non rigoureuse et infructueuse, que j'ai choisi de chercher à (re)conquérir la rigueur du discours sur le sol strictement philosophique, ici : *l'herméneutique du carré logique*. Tel est le terme du troisième chapitre du présent ouvrage. Avant d'entamer le quatrième, consacré à l'impasse du projet analytique, et comme promis à l'introduction du chapitre III en cours, il est stratégiquement utile de *faire le point sur la définition technique du concept de rigueur* qui est au cœur de la démarche en construction, et dont l'intérêt est d'éclairer la suite de la re-

---

633- On distingue alors : les sciences formelles ou hypothético-déductives (mathématique et logique) ; les sciences expérimentales (physique, chimie, biologie…) ; les sciences humaines (sociologie, histoire, géographie, anthropologie, économie…) ; les neurosciences ; les nanosciences.

634- En fait, il convient de signaler, ici, un abus de langage : car, l'écart sémantique entre *réalité* et *vérité* (l'une relevant de la langage-objet et l'autre du métalangage), n'autorise pas rigoureusement une telle réduction, si nous dialogisons signe et sens ; le terme approprié ici est : la *pertinence*.

635- Husserl Edmund, *Recherches logiques,* I, Paris, PUF, p 80

cherche. Cette tentative de redéfinition de la rigueur se fait en s'appuyant sur les six repères suivants : l'acception commune, l'esprit de la rigueur partagé par les figures étudiées du projet analytique (Husserl, Frege et Wittgenstein), les soucis méthodologiques de la démarche analytique, les prescriptions des méthodologistes, les principes et lois logiques et les exigences épistémo-éthiques de la recherche scientifique, telles qu'elles sont transversales à toutes les régions épistémologiques (sciences formes, sciences expérimentales, sciences humaines, sciences cognitives, nanosciences).

On peut espérer que cette redéfinition de la rigueur se donne les moyens, d'une part, de servir de charnière entre l'évaluation du projet analytique et sa tentative de reconfiguration, et d'autre part, de créer les conditions techniques indispensables à l'élaboration d'une réflexion prospective sur les problèmes du développement des sociétés humaines[636], vers leurs légitimes

---

[636]- Pratiquement, l'articulation technique entre *philosophie analytique* (visant la disqualification méthodique des questions métaphysiques et l'analyse logique des énoncés issus des sciences empiriques, en s'appuyant sur le langage logico-mathématique) et les *problèmes du développement des Nations* qui, malgré tout, financent la recherche et l'enseignement supérieur, consiste à considérer la *conception scientifique du monde*, mise en avant par le *Cercle de Vienne,* comme l'*argument technique* devant faciliter et inciter à la prise d'une *bonne décision politico-sociale*, visant la résolution progressive des problèmes susmentionnés. Travailler à établir et démontrer cette articulation est un défi majeur, dans la mesure où le politique comme l'un des objets du discours de la philosophie analytique n'est apparu que récemment, ainsi que le relève Solange Chaval, dans son article : « La philosophie politique analytique » (Chaval S., « La philosophie politique analytique », [en ligne], philo.labo.univ-poitiers.fr, 26 pages, consulté le 27 novembre 2014…). : « *L'histoire de la philosophie politique analytique commence par une longue absence. Pendant toute la première moitié du XX^e siècle, tandis que se constitue, s'enrichit et se complexifie la réflexion sur les questions du langage, de la logique, de l'épistémologie ou encore du rapport corps-esprit, les interrogations politiques restent pour l'essentiel absentes de la philosophie analytique… La philosophie politique analytique s'est donné, depuis Rwals, un objectif clair : expliciter nos principes de justice et tenter de les justifier avec la plus grande cohérence possible, en employant une méthode d'analyse rigoureuse de nos concepts politiques. Cette méthode a largement démontré sa fécondité : explication de nos principes de justice et réflexion sur le bon objet du souci égalitariste, réflexion sur la possibilité d'une justice globale, modification du concept de souveraineté à l'ère de la mondialisation, débat sur la place des minorités et du multiculturalisme, réflexion de métaphysique sociale sur la nature des agents collectifs… Les acquis de quarante ans de*

aspirations au mieux-être sur terre, à partir des protocoles analytiques, établissant ainsi l'angle sous lequel, le chercheur-philosophe peut se faire résolument utile à la recherche des solutions sociopolitiques aux problèmes de son bailleur de fonds (le contribuable), sous la forme d'un retour d'investissement, mais contre Popper, Sartre, et tous ceux qui pensent que les problèmes sont plus importants que les solutions en philosophie, et que le philosophe est exonéré de l'obligation épistémo-éthique de proposer des tentatives de solutions aux problèmes d'intérêt général qu'il soulève. Ainsi, communément la « *rigueur* » est considérée comme la *« dureté extrême »* ou la *« logique inflexible »*[637], en incompatibilité totale aussi bien avec l'épistémologie de la raison ouverte et socialement partagée, prônée notamment par Popper (*La société ouverte et ses ennemis)*, Habermas (*Morale et communication*), qu'avec la nécessaire démocratisation des institutions, cultures et pratiques sociopolitiques, dans le contexte contemporain où la mondialisation hésite à s'approfondir sous la figure de la mondialité, telle que l'a propulsée le débat mondial suscité par *La fin de l'Histoire et le dernier homme* de Francis Fukuyama. Car, le philosophe étant d'abord un citoyen comme les autres, quoi qu'ayant réussi à passer du simple usage du « bon sens » pour celui du *sens bon* (méthodique), ne peut pratiquement pas penser sans tenir compte du contexte.

La présentation des avatars du projet de philosophie de la rigueur dans la deuxième partie de la thèse en cours, déployant le protocole analytique, montre que Husserl[638], Frege et Wittgenstein considèrent globalement « *les grands problèmes »* (Popper) de la Philosophie (Métaphysique)*,* sont à ranger soigneusement comme de « *faux problèmes »*, objet de pseudo-discours, très éloignés de la rigueur, que l'Homme ne devrait retrouver qu'en se rapprochant et en important le style scientifique du traitement des « *problèmes* ». En privilégiant les procédures importées des sciences voisines, la figure de la philosophie qui en découle se coupe réellement de l'objectif séculaire de toute Philosophie de

---

philosophie analytique depuis la Théorie de la justice *sont nombreux et solides »* pp. 1 ; 25.

[637]- C'est en ce sens que la prend Jacqueline Russ dans son *Dictionnaire de la philosophie,* Paris, Bordas, 2004, p. 252.

[638]- Moyennant quelques réserves de formulations.

bonne tenue, à savoir, la Sagesse, dont la rigueur ne devrait que l'instrument ou le moyen permettant d'y accéder. Ainsi, la rigueur est, pour eux, une manière de philosopher, qui emprunte sa méthode aux sciences voisines, mais qui oublie son objectif ; c'est une philosophie sans objectif, ou pour laquelle, le moyen technique (la méthode) domestiquant l'objet (la Vérité) tient aussi lieu d'objectif (Sagesse). C'est une façon assez scandaleuse de gérer l'héritage de Pythagore, Socrate, Platon, Aristote (…), pour lesquels *clarté*, *précision* et *rapprochement du style scientifique* d'argumentation technique dans la construction et la conduite du discours philosophique sont les grandes exigences ou soucis épistémiques de ce que l'on pourrait appeler « *méthode de la philosophie analytique* », pour parler dans le dos de Descartes.

En face, on peut relever certains travaux actuels de méthodologie de la recherche scientifique, dont le souci majeur est de dégager un esprit commun à tous les protocoles épistémologiques régionaux. De tous, les articles majeurs de Pierre Collerette (« Méthodologie. L'étude de cas au service de la recherche », in *Recherche en soins infirmiers,* n° 50 – septembre 1997, pp. 81-88), de Céline Pelletier (« Méthodologie. Les critères de rigueur scientifique en recherche », in *Recherche en soins infirmiers,* n° 68 – mars 2002, pp. 35-42) et de Christiane Gohier (« De la démarcation entre critères d'ordre scientifique et d'ordre éthique en recherche interprétative », in *Recherche qualitatives,* Vol. 24, 2004, pp. 3-17).

Pierre Collerette présente ainsi le profil de son article :

« *L'étude de cas consiste donc à rapporter une situation réelle, prise dans son contexte, et l'analyser pour découvrir comment se manifestent et évoluent les phénomènes auxquels le chercheur s'intéresse. Un des intérêts de l'étude de cas consiste alors à fournir une situation où l'on peut observer le jeu d'un grand nombre de facteurs interagissant ensemble, ce qui permet de rendre compte de la complexité et de la richesse des situations comportant des interactions humaines, et de faire état des significations que leur attribuent les acteurs concernés… Si la technique de l'étude de cas permet de s'approcher de la fluidité et de la complexité des situations humaines et sociales, il est indispensable qu'elle soit utilisée de façon très rigoureuse pour*

produire des résultats crédibles »[639]. L'auteur épingle la significativité contextuelle du cas étudié comme indicateur heuristique devant et pouvant permettre d'en dégager des conclusions dignes de l'universalité du savoir, en considérant *« l'étude de cas »*, non pas comme une « *méthode »,* mais comme une *« technique »*.

De son côté, Céline Pelletier résume ainsi sa démarche : « *L'optique de cet article est de présenter les critères de rigueur pertinents à la fois à la recherche qualitative et quantitative. Les fondements philosophiques sont revus, entre autres, en regard du positivisme, du post-positivisme et du constructivisme. Enfin sont retenus les quatre critères de rigueur proposés par Lincoln et Guba pour la recherche qualitative et quantitative ».*

Le traitement de sa problématique lui a permis de tirer les conclusions ci-après : « *Nous avons constaté que les quatre critères de rigueur (véracité, applicabilité, consistance et neutralité) sont applicables autant en recherche qualitative que quantitative. Cependant, il est aussi important que les quatre critères liés à l'approche qualitative (crédibilité, transférabilité, fiabilité, confirmabilité), soient simultanément présents pour justifier la confiance dans les résultats de l'étude, comme le sont les critères de validité interne et externe, de fidélité et d'objectivité pour les recherches quantitatives »*[640].

Pour la construction en cours, l'intérêt de la critériologie de Céline Pelletier est qu'elle articule les statuts, fonctions et attentes aussi bien du chercheur, de l'institution qui finance la recherche que du citoyen consommateur, utilisateur des résultats de la recherche. Prospectivement, cette *collaboration entre acteurs* émargeant sur la chaîne de production des connaissances scientifiques (chercheurs, bailleurs de fonds, consommateurs) aux statuts, fonctions et attentes différentes, et non toujours divergentes, appelle une réflexion globale visant la redéfinition des principes de cette collaboration, en préservant autant les statuts, fonctions et attentes des uns et des autres que

[639]- Collerette P., « Méthodologie. L'étude de cas au service de la recherche », in *Recherche en soins infirmiers,* n° 50, septembre 1997, pp. 81 ; 87.
[640]- Pelletier C., « Méthodologie. Les critères de rigueur scientifique en recherche », in *Recherche en soins infirmiers,* n° 68, mars 2002, pp. 35 ; 42.

la spécificité du métier de chasseur de Vérité. Christiane Gohier en reconnaît la nécessité, ainsi qu'elle l'indique : « *La place du chercheur en tant qu'acteur social commande également cette intégration. Le chercheur est un acteur de la société dont il reçoit souvent son mandat, financé [avec] les deniers publics, et est redevable envers celle-ci des résultats de sa recherche autant que du contexte dans lequel elle a été effectuée, dans le respect de tous. La pertinence sociale de sa recherche, ses visées et la valeur qu'elle a font partie intégrante de celle-ci »*[641]. L'une des incidences de cette réflexion devrait être la définition d'un contenu d'objectivité scientifique qui soit applicable dans et par toutes les régions épistémologiques, au nom et pour l'intérêt de l'universalité du Savoir. Elle devrait aussi permettre de surmonter les clivages théoriques actuels entre « *sciences dures* » et « *sciences molles* », tout en servant de base à la réorganisation et au regroupement des disciplines scientifiques, artistiques, littéraires, et autres, dans les établissements universitaires, où règnent présentement bien de méprises et confusions conceptuelles, à cet effet. Enfin, l'article de Christiane Gohier peut être profilé comme suit : « *Les critères de scientificité qui cautionnent la valeur d'une démarche scientifique diffèrent selon la conception de la science qui les sous-tend. Dans le cas d'une conception néopositiviste de la science, on parlera de validité scientifique alors que dans le* paradigme interprétatif[642]*, on fera référence à la rigueur méthodologique. Les tenants du paradigme interprétatif ont formulé des critères de crédibilité "parallèles" à ceux des défenseurs du* paradigme positiviste[643].

641- Gohier C., « De la démarcation entre critères d'ordre scientifique et d'ordre éthique en recherche interprétative », in *Recherche qualitatives,* Vol. 24, 2004, p. 13.

642- Ayant l'interprétativité, la compréhension, la transférabilité, la contextualisation et l'implication du chercheur comme posture épistémique ; l'ethnographie, l'herméneutique, la phénoménologie et la théorie ancrée comme méthode ou stratégie de recherche, et l'observation participante, l'entrevue semi-dirigée ou ouverte en profondeur, le journal de bord, le récit historique, les photographies et les histoires de vie, comme instruments de saisie et d'analyse des données.

643- Caractérisé par l'observation, l'explication, la généralisation, la décontextualisation des faits et l'objectivité du chercheur, comme *posture épistémique* ; l'expérimentation complète ou partielle comme *méthode ou stratégie* de recherche, avec le questionnaire, l'entrevue dirigée, l'observation, les modèles

Se sont par ailleurs ajoutés des critères "relationnels" qui, bien qu'appartenant à un autre registre, sont présentés comme des critères assurant la qualité, donc la valeur globale de la recherche. On s'interroge ici sur la nature de ces critères qui apparaissent d'ordre éthique plutôt que méthodologique et sur la pertinence de leur inclusion en tant critères de rigueur de la recherche interprétative »[644]. Dans son schéma, le paradigme interprétatif a l'interprétativité, la compréhension, la transférabilité, la contextualisation et l'implication du chercheur comme posture épistémique ; l'ethnographie, l'herméneutique, la phénoménologie et la théorie ancrée comme méthode ou stratégie de recherche, et l'observation participante, l'entrevue semi-dirigée ou ouverte en profondeur, le journal de bord, le récit historique, les photographies et les histoires de vie, comme instruments de saisie et d'analyse des données.

En face, le paradigme positiviste est caractérisé par l'observation, l'explication, la généralisation, la décontextualisation des faits et l'objectivité du chercheur, comme *posture épistémique* ; l'expérimentation complète ou partielle comme *méthode ou stratégie* de recherche, avec le questionnaire, l'entrevue dirigée, l'observation, les modèles mathématiques, les statistiques et graphiques comme *instruments de saisie et d'analyse des données*. De cette recherche, Céline Gohier tire la conclusion suivante : « *Une recherche interprétative fondée sur une épistémologie constructiviste qui prône la prise en compte du sujet/acteur de la recherche qui ne ferait pas montre de préoccupations éthiques dans le rapport à l'autre serait en contradiction avec cette posture épistémologique et en porte-à-faux avec ses propres fondements. En ce sens, on peut affirmer que les critères d'ordre éthique font partie intégrante et nécessaire de la démarche de recherche, sans qu'ils fassent pour autant partie des critères méthodologico-scientifiques en tant*

---

mathématiques, les statistiques et graphiques comme *instruments de saisie et d'analyse des données*.

[644]- Gohier C., « De la démarcation entre critères d'ordre scientifique et d'ordre éthique en recherche interprétative », in *Recherche qualitatives,* Vol. 24, 2004, p. 1.

que tels »[645]. Cette conclusion lucide de Céline Gohier montre la nécessité pratique d'articuler, dans le parcours de la recherche scientifique, les critères proprement épistémiques et méthodologiques d'avec des considérations d'ordre éthique, certes, mais qui concourent complémentairement au bon accomplissement de la chasse au sens du réel. Ce tout pris ensemble, nous suggérons de l'appeler « *exigences épistémo-éthiques de la recherche »*, qu'il convient à présent d'appliquer aux soucis analytiques, pour en obtenir l'élargissement conceptuel.

Mais, la construction de la définition de la rigueur à laquelle nous travaillons ne saurait se faire dans l'ignorance explicite des principes et lois logiques, ou simplement, des principes de la raison, dont Descartes a dit qu'elle était la chose la mieux partagée du monde. Même dans les travaux « *sérieux* », il n'est pas rare d'observer des confusions conceptuelles entre *principe (*norme de pensée et d'action s'appliquant à un champ universel) et *règle* (norme de pensée et d'action s'appliquant à un champ particulier). Ainsi, lors que l'on travaille à la conquête du Sens du réel sur une partie du Monde, il est bon de se soucier (concernant l'objet, la méthode et les résultats) de la réception que lui accordera la Communauté philosophique mondiale, consacrant, ainsi, l'Universalité de la pensée philosophique, elle-même appuyée sur l'universalité des *principes de la raison*, souvent confondus avec ses *règles*.

À cet effet, l'on peut citer :

1. *le principe de la bivalence,* qui est déterminant dans la logique classique et qui suppose que « *toute proposition (tout jugement), qu'elle soit analysée sans prise en compte de sa structure interne (calcul des propositions) ou en prenant en considération sa figuration structurelle (calcul des prédicats), ne peut et ne doit avoir que l'une des deux valeurs de vérité que sont la véridicité (V) ou la fausseté (F) »*[646]. Ce *principe* de bivalence se

---

[645]- Gohier C., « De la démarcation entre critères d'ordre scientifique et d'ordre éthique en recherche interprétative », in *Recherche qualitatives,* Vol. 24, 2004, p. 13.

[646]- Bowao C. Z., « Identité et pluralité logique », in Actes de la 3e Semaine congolaise de Philosophie, *« Philosophie et histoire »*, Brazzaville, 4-6 juin

physicalise à travers les lois logiques principales, à savoir :

- la *loi d'identité* qui, fondant la constance et la clarté permanentes de l'ordre conceptuel portant sur la dynamique évolutive objective, s'énonce ainsi : *un être donné doit être en tout espace et en tout temps identique à lui-même, pour que la pensée en prenne acte : A = A ;*
- la *loi de non-contradiction,* qui s'énonce : *sous un même rapport de temps et d'espace, il n'est pas vrai qu'un être soit à la fois lui-même et autre chose :* ┐*(A ^ A) ;*
- la *loi du tiers exclu,* qui rejette principiellement la possibilité d'une troisième voie entre l'affirmation et la négation, en postulant que l'une d'elle doit être nécessairement vraie et l'autre fausse : p v ┐p[647] ;
- la *loi du tiers inclus* qui, issue de Stéphane Lupasco, postule qu'une *actualisation (et la potentialisation du terme antagoniste) n'est jamais totale, mais laisse toujours une ouverture pour la possibilité d'une troisième actualisation minoritaire contradictoire, notée : T (tiers inclus) ;*

2. le *principe de l'interpermutabilité*, pour lequel, de deux propositions ayant la même valeur logique, il est autorisé que l'une soit permutée dans l'autre, quel que soit le contexte ; ce principe tire la logique classique au-delà d'elle-même ;
3. le *principe de l'existentialité,* qui postule l'existence d'un domaine d'interprétation des expressions qui ne doit pas être un ensemble vide, de façon que chaque signe de l'univers du discours puisse y trouver un sens pertinent ;

1992, Brazzaville, Éditions Presse et Culture, 1993, pp. 59-75. Sans impliquer la dualité, ce principe sera élargi par les logiques plurivalentes, notamment chez Heyting, qui distinguent : le vrai, le faux et l'indécidable.

[647]- Il convient de signaler que ces trois premières lois relèvent précisément de la logique classique d'ancrage aristotélicienne.

4. le *principe de l'abstraction de l'infini actuel*, qui permet techniquement de construire des raisonnements sur des objets non constructifs, ainsi que la possibilité de les hypostasier au moyen des collections infinies prenant la forme des constructions transfinies ;
5. le *principe de la double négation,* qui postule que la double négation d'une proposition donnée équivaut plutôt à son affirmation : ¬ ¬ p = p ; il est la base logique du raisonnement par l'absurde ;
6. le *principe de raison suffisante,* dont l'ancrage leibnizien[648] inspire l'idée qu'aucune cause ne peut être donnée au monde sans Cause causante ; ce principe non logique, mais ontologique, Didier Ngalebaye propose de le physicaliser de la sorte : (A ← b), pour montrer comment l'étant a besoin de justifier son existence par le recours à l'Être de tout étant, afin de sortir de la *contingence* et accéder à la *nécessité* ontologique[649]. De la sorte, et au-delà des principes et lois logiques, le *métaprincipe critique*, transversal à tous les autres dont il est le fondement et la finalité, se met en œuvre, à travers ces principes et lois logiques, implicitement ou explicitement, sous la forme d'un souci et d'une vigilance constants de l'entendement humain d'éviter l'erreur, dans sa chasse au réel, ou d'être pris à défaut par le réel.

Ces principes et lois logiques s'expriment déjà à travers les prescriptions opératoires des méthodologistes, à savoir : consistance, neutralité, véracité, confirmabilité, crédibilité, applicabilité, fiabilité, transférabilité. En combinant et généralisant ces prescriptions opératoires des méthodologistes avec les principes et lois logiques, on obtient les *grandes exigences épistémo-éthiques de toute recherche scientifique* ci-après : *objectivité, universalité, impartialité et pertinence*, on peut s'apercevoir que ces exigences sont pratiquement transversales

---

[648]- Leibniz, *Nouveaux essais sur l'entendement humain,* Paris, PUF, pp. 93-94.

[649]- Ngalebaye D., *Idées directrices pour une autre politique en Afrique. Essai de prospective du sens historique politico-africain,* Brazzaville, Imprimerie Saint-Paul, 2006, p. 141.

et s'appliquent à et dans les protocoles de recherche relevant des régions épistémologiques aussi bien des sciences formelles ou hypothético-déductives, naturelles ou expérimentales, humaines ou sociales, cognitives ou neurosciences que des nanosciences[650]. Or, il se trouve que tout le recoupement de ce que nous n'avons pas eu les moyens techniques d'appeler « *méthode analytique* », sur la base de l'étude comparée et illustrative de quelques figures du projet analytique (Husserl[651], Frege et Wittgenstein), ne nous a amené qu'à les appeler « *soucis méthodologiques » du projet analytique,* que sont : la *clarté*, la *précision* et le *rapprochement du style scientifique* d'argumentation technique qui caractérisent le processus d'analyse logique du langage.

À ces trois soucis plutôt *épistémo-éthiques* qu'*épistémologiques*, il conviendrait d'ajouter un quatrième, dit « *approche par problème* », très concrète. Ce corpus

---

[650]- Techniquement, ces regroupements sont effectués en combinant la nature de l'objet de chaque science, émargeant dans une région épistémologique donnée, avec la nature de la méthode qui y est à l'œuvre, encore une fois, suivant la prescription husserlienne, selon laquelle : « *La vraie méthode suit la* nature des choses *soumises à l'investigation et non nos* préjugés *ni nos perceptions »*.

[651]- Moyennant quelques réserves de formulation, malgré lesquelles, le lecteur pourrait, légitimement, s'interroger sur les raisons de l'alignement de Husserl dans cette généalogie, plutôt que Russell. En réponse, il suffirait d'indiquer, non seulement, que tout choix stratégique paraît toujours arbitraire du point de vue opposé, mais aussi, certains auteurs ont pu se rendre compte que Husserl n'est pas innocent dans l'avènement de la philosophie analytique. C'est le cas de Bruno Leclercq qui, dans *Introduction à la philosophie analytique* (préface de Ali Benmakhlouf, Bruxelles*,* 2008), a pu écrire : « *Comme la phénoménologie, la philosophie analytique est avant tout une méthode, une stratégie particulière pour aborder et, si possible, résoudre les problèmes traditionnels de la philosophie. Dès lors, ce sont les grands principes directeurs de cette méthode, tels qu'ils ont été développés et mis au point dans une série de travaux fondateurs, mais aussi tels qu'ils éclairent l'ensemble des travaux postérieurs… Une différence notable d'avec* [l'*Introduction à la méthode phénoménologique* de Denis Seron] *réside cependant dans le fait que, là où Denis Seron pouvait s'en tenir essentiellement à l'œuvre fondatrice d'Edmund Husserl, il nous a paru indispensable de nous référer aux travaux de plusieurs pères fondateurs de l'école analytique, pour montrer comment le paradigme s'est progressivement constitué, mais aussi sensiblement modifié, dans le courant du XX^e^ siècle, jusqu'à être presque entièrement remis en question et réélaborés par l'une de ses plus grandes figures, le philosophe américain Willard Van Orman Quine »* (pp. 2-3).

d'exigences épistémo-éthiques nous semble plus apte à permettre à la philosophie analytique, et sur un problème donné, de procéder à sa description *précise* (il en est déjà ainsi de la théorie des descriptions définies de Russell), à son identification *claire* et à la recherche d'une solution conjoncturelle appropriée (usage de l'approche synchronique), là où la philosophie continentale interrogerait l'histoire, souvent pour conclure à la diversité des approches, avec l'alibi qu'en philosophie les problèmes seraient plus importants que leurs solutions. En procédant de la sorte, la philosophie justifie mal sa dérogation à ne pas contribuer à la recherche d'une approche de solution théorique pouvant inspirer et/ou alimenter la prise d'une bonne décision politico-sociale, dont la qualité et l'ampleur rétroagissent aussi bien sur les capacités de refinancement de la recherche que sur le contexte sociopolitique de l'application des résultats de celle-ci.

L'élargissement des *soucis primitifs* du protocole analytique de l'analyse logique du langage (*clarté, précision, rapprochement des sciences, approche par problème*) aux *exigences épistémo-éthiques*, que nous venons de déduire de la confrontation et de la généralisation des prescriptions opératoires des méthodologistes avec les principes et lois logiques, à savoir : *objectivité, universalité, impartialité et pertinence*, nous permet de proposer au devenir de la recherche analytique et philosophique, en général, les mêmes exigences épistémo-éthiques d'*objectivité,* d'*universalité,* d'*impartialité* et de *pertinence.* Cette proposition se justifie, d'une part, par le fait que, dans la réalité quotidienne de la recherche scientifique, la *clarté,* la *précision* et l'*approche par problème* ne sont que des soucis pratiques que le chercheur observe*,* mais que l'on ne peut pas élever au rang de « *méthode* », et d'autre part, la recherche étant un métier, son exercice ne se fait pas suivant la disjonction stricte des exigences proprement épistémiques, qui structurent la relation du chercheur à l'objet de sa recherche, d'avec les exigences épistémo-éthiques qui, elles, structurent la double implication relationnelle entre le chercheur et son environne-

ment socio-existentiel pendant sa vie de chercheur, qui ne se coupe pas de celle de citoyen[652].

Le grand avantage méthodologique de ces exigences épistémo-éthiques est qu'elles sont transversales à toutes les régions épistémologiques. Et, c'est en application de ces exigences que nous allons, à présent, tenter de proposer une évaluation et une reconfiguration du projet analytique de philosophie de la rigueur.

[652]- En ce sens, *« être rigoureux et sérieux »*, dans la recherche individuelle et collective, dans le comportement individuel et collectif, dans l'exercice du métier d'enseignant-chercheur, dans la communication et la vie sociale, dans l'accomplissement des responsabilités publique, dans la gestion du foyer, dans les relations intersubjectives, dans la gestion des relations professionnelles (…), en somme, revient à savoir et pouvoir articuler pratiquement la *rigueur,* ou l'attachement rationnel aux exigences épistémiques, et la *sériosité,* ou l'attachement aux exigences morales (localistes) et éthiques (universelles). Cela amène pratiquement à être capable de construire un discours où toute conclusion est tirée strictement à partir d'un énoncé argumenté (écartant ainsi les préjugés et le bavardage), penser toujours au moyen de principes clairement énoncés, d'articuler dialogiquement le signe et le sens (pour éviter d'abuser du langage), de vérifier la pertinence du dispositif épistémique par rapport à la communauté scientifique et à la société qui finance la recherche (testant ainsi sa capacité d'apporter des réponses aux problèmes de l'environnement sociologique, qui devraient permettre de le transformer), de prendre acte des faiblesses du dispositif et travailler à les corriger (intégrant ainsi ses propres observations et les critiques reçues), se donner des règles de vie, tout en ayant le souci de leur universalité (évitant ainsi l'opportunisme existentiel, pour penser, agir et vivre comme un citoyen du Monde), de fonctionner suivant des principes et règles tout en gardant une ouverture critique sur la tolérance (pour être capable de marquer la frontière éthique entre le tolérable et l'intolérable) et de redéfinir et d'adapter sans cesse ces principes de pensée et d'action aux exigences sans cesse actualisées de la vie en communauté, en ayant l'éthique comme horizon prospectif du sens historique. Ainsi envisagées, la rigueur et la sériosité ne sont les choses du monde les mieux partagées nulle part, mais demeurent le sens de nos conquêtes quotidiennes.

Chapitre IV.
Impasse actuelle du projet de philosophie de la rigueur

Dans le troisième chapitre de l'ouvrage en cours, il a été montré comment, par-delà l'*unicité du projet* (conquête de la rigueur comme moyen d'accès à la Vérité sur les matières traitées), se déploie la *diversité des figure*s ou avatars (divergence sur la manière de structurer cette conquête) répondant de ce projet dit de « *Philosophie de la rigueur ».* Le traitement systématique des propositions philosophiques au moyen de la technique de l'analyse logique du langage par les analytiques a permis de mettre en évidence le paradoxe philosophique, que les analytiques ont appelé tantôt *non-sens,* tantôt, *pseudo-proposition* (…)*,* et que je propose d'appeler clairement *abus de langage*, comme obstacle majeur dressé sur le chemin conduisant à la rigueur du discours philosophique. Il a été aussi montré que cet abus de langage procède beaucoup plus d'un *défaut d'entendement* que d'une *défaillance de la langue d'expression de la pensée,* pour justifier des montages laborieux comme *l'idéographie* de Frege. Cette hypothèse analytique selon laquelle le langage est coupable de tous les maux du discours humains me paraît méprisante et mutilante, dans le sens où un *mauvais diagnostic* prépare et appelle un *pronostic de même nature*.

Sur cette base, le but de ce quatrième chapitre est de *présenter l'abus de langage comme problème fondamental de la philosophie de la rigueur*. Deux opérations sont alors indispensables pour établir cette hypothèse. La première revient à *démasquer l'abus de langage à travers tout discours humain,* au moyen de sa structure logique, compte tenu des différents jeux de langage, et à montrer comment il a *investi* et infesté le langage, à cause du défaut d'entendement qui lui permet de

passer au langage. La deuxième montre combien, ayant accédé au langage qui engage l'homme agissant, il *travestit finalement l'action humaine*, en vidant la *notion d'engagement* de tout contenu éthique, qui justifierait le *sérieux de l'homme pensant et agissant*[653] intersubjectivement, dans le contexte d'une société moderne qui peine à triompher de ses propres paradoxes. La perception ainsi envisagée, *établirait l'abus de langage comme la deuxième raison du non-règlement principiel de la dette du sens par l'homme pensant et agissant*, la *première* étant un défaut d'éducation, qui n'a pas pu cuirasser l'entendement humain au *point d'honneur,* et qui n'a non plus pu faire du respect de la parole donnée une question d'honneur personnelle.

Ce travail se fait à partir de Wittgenstein**,** mais pour des fins éthiques, et l'intérêt d'une *philosophie pertinente et ouverte de la rigueur*[654] qui soit capable, non plus de se remémorer les instants de la gloriosité de sa propre histoire, mais de traquer l'abus de langage, dont l'isomorphie structurelle avec la démagogique, le mensonge, la méprise et l'hypocrisie cause d'énormes dégâts en régime démocratique. Pratiquement, le quatrième chapitre de l'ouvrage en cours, consacré à l'impasse dans laquelle le projet analytique est tombé, en voulant s'appuyer sur le paradigme logico-mathématique pour se charger en rigueur, au moment justement où ce paradigme lui-même est en crise[655], doit permettre de tirer toutes les conséquences

---

[653]- En fait, la rigueur et le sérieux s'interpellent dialogiquement : la rigueur est censée structurer le mode de pensée, tandis que le sérieux concerne l'homme agissant ; les deux sont au fondement de la responsabilité.

[654]- Le constat de l'échec historique du projet de philosophie de la rigueur amplifié par Maxim Bonin, à la suite de Pierre Jacob et Karl Popper, donne l'occasion de le *reconfigurer*, en ancrant cette fois-ci *la rigueur* dans *l'espace public*, moins froid que la raideur des formules logico-mathématiques, pour qu'elle ne soit plus l'*attachement individuel aux règles* que l'on se donne seul et que l'on veut imposer aux autres, mais bien celles que l'on élabore ensemble, afin de discipliner et réguler la vie en société, en préservant la notion d'*intérêt commun bien compris*.

[655]- Assez curieusement, au moment même où Frege, Husserl et Wittgenstein lancent un vibrant appel à l'importation du modèle de rigueur des sciences formelles et expérimentales en philosophie, ces sciences « *exemplaires* » elles-mêmes sont en crise de croissance grave. Ainsi, pour les mathématiques, c'est notamment la crise de ses fondements, que Gödel a révélée, et pour les sciences expérimentales, c'est par exemple, la mort du déterminisme rigou-

épistémologiques de ce commerce non équitable de la philosophie tantôt avec les *sciences du fait* et tantôt avec les *sciences formelles*, en répondant à la question de savoir : *Quel impact, ou quelle responsabilité, cette triple occurrence du constat de « l'importation » de la rigueur en philosophie chez Husserl, Frege et Wittgenstein peut-elle avoir sur l'essoufflement, sinon l'échec du projet de philosophie de la rigueur aujourd'hui ?*

Après avoir déblayé cette question centrale de l'ouvrage, consacrée à l'établissement de *l'impasse dans laquelle le projet analytique est tombé*, au moyen de l'évaluation prospective de ses figures illustratives[656], une réponse précise doit pouvoir lui être apportée, à partir du propos ci-après de Pierre Raymond : « *Les difficultés internes de la logique moderne et l'histoire de sa restriction théorique ont favorisé la montée, par compensation, des philosophies de la rigueur… Husserl, Wittgenstein, Carnap, Popper exploitent de différentes manières la technique logique en faveur d'une attaque en règle contre l'idéalisme anti-empiriste, antisubjectiviste, le matérialisme et en faveur des philosophies empiristes (Hume en particulier) et subjectivistes.* L'apparence de compétence scientifique n'évite pas sans doute à Husserl*, dans* Logique formelle et logique transcendantale, des erreurs considérables, dénoncées par Cavaillès dans Sur la logique et la théorie de la science *(à propos de la notion de nomologie) ; mais ces erreurs étaient essentiellement liées à son projet de préliminaires, de fondations phénoménologiques.* Wittgenstein*, dans le* Tractatus prône le silence en philosophie, mais pour reconnaître un ineffable esthétique, moral et religieux. Carnap *impose le même silence et accuse toute philosophie qui ne serait pas servante logique des sciences.*

---

reux, consacrée inversement par l'émergence de la théorie de l'incertitude de Heisenberg.

656- L'objet du chapitre qui s'annonce *n'est pas d'apprécier la validité et la pertinence techniques des*

Philosophies de la rigueur examinées, mais de *montrer* modestement qu'en elles toutes, le modèle de rigueur est importé des savoirs voisins pour être injecté à la philosophie, qui seulement alors peut gagner en rigueur et en vigueur. Dans ce chapitre, nous nous servons beaucoup du chapitre VII de l'ouvrage *Matérialisme dialectique et logique* de Pierre Raymond (Paris, François Maspero, 1977), intitulé : « *Les philosophies de la rigueur : Husserl, Wittgenstein, Carnap, Popper »* (pp. 145-174), et qui répond si opportunément à l'allure globale de notre préoccupation. Nous lui en rendons hommage.

Jusqu'à Popper *qui met au premier plan un critère scientifique isolé, donc rendu à néant, la falsifiabilité, pour combattre le marxisme, sans distinguer sa politique, son matérialisme historique et sa (?) philosophie. Les brides de philosophie idéalistes qui surnagent un peu partout chez ces auteurs, hormis* Husserl *chez qui l'idéalisme est organisé, la* pauvreté *parfois stupéfiante des propositions philosophiques qui en sont issues chez* Wittgenstein *ou* Popper*, les ignorances prodigieuses qui sont revendiquées par* Wittgenstein *ou affichées par* Carnap*, l'insouciance générale vis-à-vis de* la réalité de la philosophie et de ses fonctions sociales *(réduite à l'affectivité ineffable ou à des propos de sophistes) n'ont pourtant pas empêché la diffusion de ce* terrorisme du silence*... »*[657].

Le texte de Pierre Raymond parle de lui-même, et synthétise mieux qu'un autre la situation de l'impasse dans laquelle s'est retrouvé le projet analytique, englué et embourbé dans des paradoxes internes et connexes permettant de comprendre aujourd'hui les raisons de son essoufflement ou de son échec[658]. Kant, le *précurseur*, avait senti la *grave disjonction* entre la métaphysique occidentale et la rigueur du discours, et a été amené à monter le *projet du criticisme intégral*, dont l'élaboration passe par la radicalisation de la critique, non pas des doctrines philosophiques historiquement repérables, mais bien celle de la raison elle-même qui rend possible les conquêtes épistémiques que l'histoire de la pensée rationnelle donne à lire, en tant que capacité cognitive qui aiguillonne la sempiternelle curiosité humaine de tout savoir. Il s'est aperçu que la raison humaine opérait sur la base d'une *confusion* concernant la nature de l'objet du discours, qui présente pourtant une double face : le *phénomène* (dont l'existence nous est signalée par la *sensibilité* au moyen de nos organes de sens) et le *noumène* (qui, expérimentable d'aucune manière qui soit empirique, peut simplement être postulé comme Idée de la raison,

---

[657]- Raymond P., *Matérialisme dialectique et logique,* Paris, François Maspero, 1977, pp. 145-147.

[658]- L'idée de « *philosophie comme science* », que s'approprie Husserl, est en fait déjà présente chez Descartes qui parle de *mathesis universelle* dans la règle IV, dans le sens d'une *méthode rigoureuse* et non encore comme *connaissance conquise,* projet de fondation des connaissances selon cette méthode qu'on ne trouvera que dans *Méditations.*

dans le cadre de l'usage pratique, c'est-à-dire, moral ou religieux de celle-ci). Mais, alors que réellement les capacités cognitives de l'homme ne devraient lui permettre de connaître que le *phénomène* sous le mode de la *science,* il *abuse de l'usage de ses capacités naturelles* en les élargissant *aussi* au niveau du *noumène,* où la raison tombe dans les *apories*, autre désignation de l'impasse, parce que conduite par la *dialectique transcendantale.*

Bloqué à ce point, et tenant à faire de la métaphysique une *science rigoureuse*[659], Kant *dut lancer un vibrant et désespéré appel à l'imitation du modèle des sciences formelles et expérimentales*, pour espérer ainsi cuirasser la philosophie dans la vigueur de la rigueur, en ces termes : « *En voyant comment les mathématiques et la physique sont devenues, par l'effet d'une révolution subite, ce qu'elles sont aujourd'hui,* je devais juger l'exemple assez remarquable pour [être amené] à réfléchir au caractère essentiel d'un changement de méthode qui a été si avantageux à ces sciences, et à les imiter ici, du moins à titre d'essai*, autant que le comporte leur* analogie*, comme connaissances rationnelles, avec la métaphysique. On a admis jusqu'ici que toutes nos connaissances devaient se régler sur les objets ; mais, dans cette hypothèse, tous nos efforts pour établir à l'égard de ces objets quelques jugements a priori et par conséquent qui étendirent notre connaissance n'ont abouti à rien »*[660].

De cet exposé des motifs, et en désespoir de cause, Kant lance l'appel à l'imitation et à l'importation ci-après : *« Que l'on cherche donc une fois si nous ne serions pas plus heureux dans les problèmes de la métaphysique, en supposant que les objets se règlent sur notre connaissance, ce qui s'accorde déjà mieux avec ce que nous désirons [démontrer], à savoir* la possibilité d'une connaissance a priori de ces objets qui établisse quelque chose à leur égard, avant même qu'ils nous soient donnés… *En métaphysique, on peut faire un* essai *du même genre,*

---

[659]- Pour Kant, le mot « s*cience* » a un sens différent, selon qu'on est en métaphysique-philosophie ou en mathématique-logique (*Prolégomènes) :* il s'agit d'une ambition pour la connaissance sans expérience ni interne ni externe, ni même mathématique, mais dans le sens de la psychologie.

[660]- Kant E., *Critique de la raison pure,* traduction Jules Barni, Paris, Garnier Flammarion, 1987, p. 41.

*au sujet de l'*intuition des objets*. Si l'intuition se réglait sur la nature des objets, je ne vois pas comment on en pourrait savoir quelque chose a priori ; que si l'objet au contraire (comme un objet des sens) se règle sur la nature de notre faculté intuitive, je puis très bien alors m'expliquer cette possibilité »*[661]. L'appel, lancé en désespoir de cause, est suffisamment clair et n'appelle plus de commentaire abusif. Il montre, simplement, que Kant, *diagnostiquant l'absence de la rigueur en philosophie*, mais remarquant son existence dans les savoirs voisins, a pris le courage de demander à la corporation philosophante de faire ce que l'ancêtre Platon avait interdit : l'imitation ! C'est un aveu d'impuissance, qui montre que *la rigueur est exogène à la philosophie*, qui est condamnée à l'importer auprès des savoirs voisins, tellement elle en a besoin. *Quelle humiliation* pour la pensée et pour les penseurs, incapables d'inventer !!!

Et, comme un malheur n'arrive jamais seul, cet appel à l'imitation, Gilles Deleuze**,** après Husserl qui le dénonce, est l'un des rares à l'avoir entendu et relayé : « *Kant est moins prisonnier qu'on ne croit des catégories d'objet et de sujet, puisque son idée de révolution copernicienne met directement la pensée en rapport avec la terre ; Husserl exige un sol pour la pensée, qui serait la terre en tant qu'elle ne se meut pas ni n'est en repos, comme intuition originaire »*[662].

Au terme de l'étude du projet de philosophie de la rigueur chez Husserl**,** qui en a été explicitement l'*initiateur*[663], sous la figure de la « *philosophie comme science rigoureuse »,* il se dégage l'idée fondamentale qu'après l'élaboration du savoir désintéressé (*épistémologie)*, lorsque le philosophe doit contribuer à la recherche des solutions permettant à l'Humanité d'expérimenter un certain bonheur sur terre, la recherche des solutions efficaces et durables aux problèmes de celle-ci passe,

---

[661]- Kant E., *Op. cit.,* pp. 41-42. En note du bas de la page 43, Kant explique : « *Cette méthode* empruntée *au physicien, consiste donc à rechercher les éléments de la raison pure dans ce que l'on peut confirmer ou rejeter au moyen de l'expérimentation ».*

[662]- Deleuze G. et Guattari F., *Qu'est-ce que la philosophie ?* Paris, Minuit, 1991, p. 82.

[663]- En effet, le tableau résumant l'histoire du projet de philosophie de la rigueur, au début de la deuxième partie, montre que Husserl a publié la *Philosophie comme science rigoureuse* en 1911 ; Russell et Whitehead ont publié *Principia mathematica* en 1913 ; Wittgenstein publié le *Tractatus* en 1921.

non pas par un retour aux sources (quelles sources ?), mais par un retour ou une descente profonde en soi, pour mieux se préparer à aborder l'environnement, dans l'objectif de chercher des solutions endogènes aux problèmes qu'il pose, afin que les solutions exogènes ne soient qu'accessoirement complémentaires. C'est le sens du geste phénoménologique par excellence, au sujet duquel Pierre Raymond écrit avec raison : « *Le projet de Husserl, outre sa prétention à prévoir ou achever l'histoire théorique, est établi sur une c*onfusion du statut théorique de la philosophie et du statut de science de la logique et des mathématiques *; à moins que ces dernières ne délivrent pas de connaissances, et alors, elles ne seraient plus des sciences et la philosophie pourrait être logicisée sans plus ; ou bien que la philosophie délivre des connaissances, et alors soit elle s'évanouirait en une science comme les autres, mais à préciser (…), soit elle serait une science* a priori, *et alors Husserl tenterait simplement de rajeunir le projet kantien grâce à la logique moderne, mais en jouant sur le mot « science ». Pour Kant, il ne peut s'agir en métaphysique d'une science de type logique ou mathématique, et si Husserl gommait ces distinctions, ce serait précisément au profit d'une conception* logicienne *des sciences extérieures à la tradition cartésienne ou kantienne : une connaissance* a priori *qui identifie rigueur méthodique, fondation métaphysique, déduction transcendantale et connaissance scientifique (celle-ci n'étant plus qu'une forme vide affublée d'un appendice empirique) »*[664]. Le reste est abus de langage.

Comme chez Kant, nous pouvons observer que la rigueur n'est pas immanente à la philosophie ; elle est « *importée »* de la *logique*, qui aurait la compétence technique de muer la vocation de la philosophie en une entreprise de clarification des pensées et des *sciences expérimentales*, dont le degré de rigueur a fini de convaincre. Contrairement à Kant, l'appel à l'imitation des savoirs voisins est très explicite chez Husserl, ainsi qu'il l'écrit dès la première page de sa conférence sur la « *Krisis »* : « *Y a-t-il vraiment, si l'on considère la constance de leur réussite, une crise des sciences ? […]. Cela comprendrait une crise*

[664]- Raymond P., *Matérialisme dialectique et logique,* Paris, François Maspero, 1977, p. 29.

de la mathématique pure, une crise des sciences exactes de la nature, que nous ne pouvons cependant cesser d'admirer comme étant les modèles d'une scientificité rigoureuse *et au plus point féconde »*[665]. Le passage souligné, et prononcé par Husserl, avec le plus grand sérieux, la plus grande lucidité et la plus grande responsabilité, permet de conclure avec certitude que, chez lui, *la rigueur n'est pas immanente à la philosophie, mais doit être importée des savoirs voisins.*

Pour sa part, Frege est un mathématicien de formation, dont l'œuvre, comme le remarque Pierre Raymond : « *marque un* retournement *par rapport à celle de Boole : on passe d'une mathématisation partielle de la logique à une sorte de logicisation des mathématiques… L'analyse logique est donc maintenant la base requise ; pour y parvenir, il faut la séparer d'avec la logique traditionnelle, la grammaire, à laquelle la tradition l'avait trop associée (rapport sujet-prédicat par exemple), les symbolismes usuels, naturels ou mathématiques, qui risquent de lui faire perdre son autonomie. Il faut mettre au point une langue neuve, pure, écrite, et seulement attenante au raisonnement.* Il faut réduire les bases mathématiques aux bases logiques, et non l'inverse *: c'est le sens du* logicisme *»* [666].

Frege a travaillé à logiciser les mathématiques, et mettre ce nouvel édifice au service de la philosophie, dans l'espoir que celle-ci puisse alors sereinement pendre en charge les problèmes comme le sens, la signification (…). Mais il se rend vite compte que le langage de la science formelle de son temps comporte beaucoup de *lacunes*, et surtout, de *confusions*, *d'ambiguïtés* ne permettant pas à la pensée d'opérer sainement. Il décide de reconstruire formellement le langage à partir d'un autre modèle, baptisé : *Idéographie.* Voulant construire un langage formalisé et infaillible en logique, on peut dire que la contribution essentielle de Frege dans *Idéographie* est d'opérer dans l'histoire de cette discipline une *rupture* qui consiste en ce que, au lieu de partir des *termes*, dont la composition donne les *propositions-jugements*, comme chez Aristote, il envisage le

[665]- Husserl E., « La crise des sciences comme expression radicale de la vie dans l'humanité européenne », p. 8.
[666]- Raymond P., *Op. cit.,* p. 130.

jugement comme la donnée première de la logique. De ce point de vue, il pense que Boole demeure aristotélicien, malgré ses efforts pour la *quantification du prédicat*[667] : « *C'est bien là une des différences les plus significatives entre ma conception et celle de Boole, et j'ajouterai celle d'Aristote, que je ne pars pas des concepts, mais des jugements »*[668].

À partir de ce moment, la proposition logique s'analyse en « *fonction* » et en « *argument* », et non plus en « *termes* » constituant la proposition. Dans l'entendement de Frege, la *fonction* est la partie *stable* de l'expression, tandis que l'*argument* renvoie à la partie *variable* ou soumise à substitution, en empruntant aux Mathématiques, pour les besoins de la Logique, l'écriture des fonctions habituelles aux mathématiciens. Toutefois, Frege était conscient des *critiques* que les contemporains formulaient à l'égard de son œuvre, ainsi qu'il le reconnaît : « *On m'a reproché, entre autres, de n'avoir pas tenu compte des travaux de Boole. E. Schröder a formulé cette même objection (…). Au terme d'une comparaison entre mon idéographie et le langage formulaire de Boole, il conclut que ce dernier est à tous égards préférable* » [669]. Par ailleurs, dans *Avant-propos à Idéographie,* il écrit : « *L'acquisition d'une vérité scientifique*

667- Boole, en effet, élabore une grammaire philosophique comprenant trois classes : la ***classe I***, celle des signes « *appellatifs* » ou « *descriptifs* », comportant les substantifs et les adjectifs ; la ***classe II***, celle des opérations par les lesquelles, nous réunissons des parties en un tout, ou séparons un tout en ses parties ; la ***classe III***, comprenant tous les verbes qui peuvent, comme chez Aristote, se ramener à la seule copule « *est* » (cf. Diagne S. B., « Les procédures algébriques de Georges Boole et leur signification logique », in Revue sénégalaise de Philosophie, n° 9, janvier-juin 1986, pp. 29-51). Voulant sortir du schéma de la proposition aristotélicienne où, seul, le sujet est quantifié (*Tous les hommes sont mortels)*, et mettant à contribution les travaux d'Auguste de Morgan (1806-1871) et de William Hamiliton (1788-1856), Boole en arrive à quantifier aussi le prédicat, dans l'objectif d'égaler l'extension du sujet à celle du prédicat, entre lesquels, la copule aristotélicienne peut être remplacée par le symbole mathématique d'égalité (=). Pour l'avoir fait, Boole, dans son calcul fondé sur la loi des indices, privilégie l'extension des termes au détriment de leur compréhension, et propose de reformuler la proposition logique de façon à y égaler sujet et prédicat (*Tous les hommes = quelques mortels).*

668- Frege G., « Sur le but de l'idéographie », in *Écrits logiques et philosophiques,* trad. Claude Imbert, Paris, Seuil, 1971, p. 70.

669- Frege, *Op. cit*., in *Logique et fondement des mathématiques,* sous la direction de François Rivenc et Philippe de Rouilhan, p. 1.

parcourt en règle générale plusieurs degrés de certitude. D'abord pressenti à partir d'un nombre peut-être insuffisant de cas particuliers, l'énoncé général s'affermit ensuite graduellement en se trouvant lié à d'autres vérités par un enchaînement déductif, soit au moyen des conséquences qui en résultent et qu'une autre méthode peut vérifier, soit en vertu d'énoncés antérieurement établis, et dont découle l'énoncé lui-même… La réponse dépend de la structure interne de l'énoncé considéré. Il est évident que la démonstration la plus assurée est de nature purement logique [670]*: faisant abstraction des caractéristiques particulières des choses, elle s'appuie essentiellement sur les lois qui fondent toute connaissance. Par suite, l'ensemble des vérités qui requièrent un fondement se divisent en deux catégories, dans la mesure où les unes peuvent être démontrées de manière purement logique, alors que les autres ont besoin de s'appuyer sur les données de l'expérience »*[671].

Pour résumer, on peut dire que, dans l'articulation du concept avec la chose, ou du signe avec le sens, le processus de la connaissance chez Frege procède de quatre actes de pensée : la reconnaissance de l'enchaînement déductif comme procédure universelle pour toute connaissance scientifique, la reconnaissance de l'évidence que la démonstration scientifique la plus assurée est de nature purement logique, la démonstration de la première catégorie des vérités est purement logique et la démonstration de la deuxième catégorie des vérités, par contre, fait appel aux données de l'expérience, *et là se trouve la porte vers l'interdisciplinarité*, qui devrait permettre d'atténuer son positivisme/réductionnisme. Au-delà de la logicisation de toute connaissance scientifique, on peut relever prospectivement que suivant ce schéma frégéen, seules deux régions épistémologiques naîtraient : la région des sciences formelles et celle des sciences expérimentales. L'une des conséquences en est qu'aucune base théorique n'aurait autorisé l'émergence de la région épistémologique actuelle des « *sciences humaines ou sociales* ». Le dispositif ainsi monté, il le met à la disposition de

---

[670]- C'est en cela, comme nous venons de le noter, que la Logique fait partie des sciences dites exactes.

[671]- Frege, *Op. cit*., in *Logique et fondement des mathématiques,* sous la direction de François Rivenc et Philippe de Rouilhan, pp. 1-2.

la philosophie, afin que celle-ci gagne en rigueur et en vigueur, pour le bien de la Science universelle, à laquelle il apporte une conception originale du *signe,* qu'il présente dans trois contextes : le point de vue de la *représentation* (qui est toujours subjectif et inutile à la théorie)*,* du *sens* (le fond commun d'objectivité, qu'il appelle « *fond commun de l'humanité »* et qu'il décompose en deux niveaux : les *fonctions* à place vide où se construit le sens et les *arguments* (qui peuvent être des fonctions de niveau inférieur)) et de la *dénotation (*qui renvoient toujours à des *objets* singuliers, abstraits ou concrets).

Ainsi, il est clair que, pour Frege, *la rigueur en philosophie vient de la logique*, que la formalisation a éloignée, peut-être, définitivement de la nature et de la structure de la philosophie.

Chez Wittgenstein, enfin, l'ontologie alimente la logique, au moyen du symbolisme précis, qu'il présente comme pouvant empêcher l'homme de délirer, d'abuser du langage. Il en résulte la distinction entre les *propositions sensées*, celles qui sont basées sur des atomes ontologiques, et produites par les sciences naturelles, et les *propositions n'ayant pas de sens*, au sujet desquelles, Wittgenstein recommande le silence : *Ce dont on ne peut parler, il faut le taire*[672]. La philosophie, ne pouvant produire du savoir, à cause de la précarité de son socle et de sa démarche, doit se réduire à ne procéder plus qu'à la *clarification* des protocoles épistémologiques des sciences du fait, sous l'éclairage de la syntaxe logique. En évacuant l'ineffable de la science, il lui reconnaît toutefois une possibilité d'existence sur les plans esthétique, moral ou religieux. Le *Tractatus* trace les limites du langage de l'intérieur et ouvre à l'éthique. Fondamentalement, et selon notre grille de lecture de l'œuvre wittgensteinienne, consistant à *transformer ses interrogations en affirmations sur les points décisifs, pour démasquer ses avis apparemment indécidés*, en guise de deuxième niveau de lecture, nous pensons que Wittgenstein s'est prononcé sur chaque question.

Sur cette base, il s'avère que la *rigueur* chez lui, et dans l'approfondissement de la *diérèse* platonicienne, a le même

---

[672]- C'est ici, en fait, que nous avons puisé la problématique du présent ouvrage, qui est aussi le témoignage de ma dette infinie à l'égard de Ludwig Wittgenstein qui, malgré tout, croyait en la Philosophie.

contenu que chez Kant : elle consiste en la distinction ontologique des *domaines* d'intervention de la raison, sur laquelle se règle en conséquence l'élaboration des *modalités* d'intervention, qui couvrent globalement les domaines et modalités de la connaissance et de l'action humaines sur terre. Et, encore une fois, comme chez Kant, Husserl et Frege, la rigueur chez Wittgenstein est importée des savoirs voisins que sont la logique et les sciences expérimentales, à la charge de la philosophie d'adopter le langage poétique, si elle veut mieux faire !

Ce constat historique de l'importation de la rigueur par la philosophie auprès des savoirs voisins, dont elle fût pourtant la *mère,* Pierre Raymond aussi l'a fait : « *La nouvelle période est caractérisée par la double autonomie des mathématiques, qui prétendent se contrôler elles-mêmes, et la philosophie, qui prétend délivrer un savoir particulier et définitif ; cette double idéologie est donc, par nature, interne aux deux sortes d'études ; ses formes sont variables*[673]*, mais différentes de celles d'une philosophie explicite ; latente en tant qu'idéologie, elle a pris l'allure fictive d'une théorie de part en part scientifique, avant de s'exprimer au début du XX*e *siècle, comme* philosophie de la rigueur[674] *; beaucoup plus explicite dans le domaine philosophique, chez Hegel par exemple, elle n'a pas moins laissé implicites et partant irrésolues les questions que la philosophie a dû se poser face à la montée d'une science nouvelle : l'histoire »*[675].

Il précise : *« Les divers aspects de ce passage étaient devenus manifestes dans l'ouvrage évoqué*[676]*. En mathématique, le triomphe du symbolisme, à partir du milieu du XVIII*e *siècle, a centré l'intérêt des savants sur les maniements de symboles et leur maîtrise ; le concept devenait lentement cette maîtrise elle-même, et non plus l'idée intuitive d'un objet extérieur*[677] *;*

673- Cette variabilité des formes en constitue aussi les avatars.

674- Comme nous l'avons montré dans une note plus haut, et dont le premier ouvrage de référence est bien celui de Husserl.

675- Raymond P., *Matérialisme dialectique et logique,* Paris, François Maspero, 1977, pp. 19.

676- Raymond P., *Philosophie et calcul de l'infini* (en collaboration avec Christian Houzel, Jean-Louis Ovaert, Jean-Jacques Sansuc), Paris, François Maspero, coll. « Algorithme ».

677- C'est ici que, comme nous disions, l'attrait technique pour les ***procédures*** a éclipsé et distrait les analytiques sur l'objectif-Vérité de la recherche philo-

l'algèbre remplaçait la géométrie, l'idéologie de la rigueur, d'abord purement pragmatique[678]*, reléguait peu à peu la philosophie, en particulier de l'infini vers une métaphysique de l'objet fictif.* La défiance vis-à-vis de la philosophie s'appuyait sur le sentiment qu'elle était inapte à l'analyse[679] *(…), qu'elle prônait elle-même pourtant d'autre part »*[680].

Il conclut ainsi : *« Alors que les mathématiciens commençaient à prétendre contrôler eux-mêmes l'usage de leurs concepts, les philosophes étaient renvoyés*[681]*… aux domaines littéraires, esthétiques et idéologiques. En philosophie, le divorce a pris des aspects en partie symétriques : l'écart vis-à-vis du travail mathématique s'est parfois transformé en prétention de la philosophie à posséder seule la complétude conceptuelle, du moins quand les philosophes entraient dans un examen détaillé des processus mathématiques (chez Hegel par exemple…) »*[682].

En fait, la thèse que je formule ici, selon laquelle, pour les promoteurs du projet de philosophie de la rigueur, *il y a disjonction ontologique entre la philosophie et la rigueur*, ce qui fait que celle-ci doit en recevoir l'injection de et par celle-là, n'a même pas besoin d'être démontrée, tellement l'idée était évidente et indiscutée dans les esprits des analytiques[683]. C'est

---

sophique qui, au-delà d'elle-même doit être un instrument au service de la vie humaine, dont le sens est à conquérir.

[678]- Eu égard à cette remarque, notre approche consiste à *dénoncer* dans le projet de philosophie de la rigueur, *l'égarement de l'esprit philosophique* dans les querelles analytiques de procédures, en éclipsant l'objectif-Vérité pour l'action. C'est pourquoi, et afin de retrouver le caractère « *purement pragmatique* » qui marquait ses débuts (avec Husserl où, *La philosophie comme science rigoureuse* s'épuise dans la *Krisis)*, et que rappelle Pierre *Raymond*, nous faisons déboucher le point critique et prospectif du projet de philosophie de la rigueur sur le *projet de philosophie de l'actualité*, dont l'élargissement donne allègrement la *prospective du sens historique.*

[679]- C'est-à-dire, abusant du langage.

[680]- Raymond P., *Matérialisme dialectique et logique,* Paris, François Maspero, 1977, pp. 20.

[681]- Pour incompétence technique.

[682]- Raymond P., *Matérialisme dialectique et logique,* Paris, François Maspero, 1977, pp. 21. Ce long extrait souligne assez la différence de *nature* et de *culture* entre la philosophie et les savoirs voisins d'où elle doit importer la rigueur pour se cuirasser.

[683]- Là est l'un des grands points faibles communs à toutes les figures du projet analysées ici, au-delà duquel, ils n'ont plus rien de commun, quand

ainsi que Bertrand Russell, qui en est le grand maître après Frege, a titré l'un de ses ouvrages de base : *La méthode scientifique en philosophie*[684]. Ce titre est explicite en lui-même, et tout commentaire risque de le dénaturer. Toutefois, il montre que la philosophie étant disjonctée ontologiquement de la rigueur, il faut lui appliquer la méthode qui a réussi en sciences, pour mieux la couper de ses préoccupations liées au sens de la vie humaine, ainsi qu'il l'écrit : « *C'est pourquoi la philosophie qu'inspire véritablement l'esprit scientifique s'occupe des matières arides et abstraites, et ne doit pas espérer trouver une réponse aux problèmes pratiques de la vie »*[685]. C'est dit, pour être bien entendu, avec le plus grand sérieux.

Je pense que l'importation de la rigueur en philosophie auprès des savoirs voisins est une aliénation volontaire de l'autonomie méthodologique, sans laquelle, aucune discipline ne peut s'affirmer *épistémologiquement*[686] : *elle est, la Raison des raisons historiques pour laquelle les avatars du projet de philosophie de la rigueur, étudiées dans le troisième chapitre de l'ouvrage, ont fini par échouer, s'essouffler, s'éteindre complètement,* n'eut été, entre autres, le travail ressaisissant de Quine ayant conduit au passage de la philosophie analytique à la philosophie post-analytique. Cette importation de la rigueur en philosophie bute techniquement sur la *faiblesse ontologique de toute imitation*, que condamne Platon, qui discriminait la *science* de la *doxa,* les *impressions* de la *réflexion sur les impressions.* Le philosophe n'ayant pas la formation d'origine des disciplines d'où la rigueur aura été importée, ne pourrait pas la pratiquer avec succès suivant un mode opératoire défini en dehors de son style de compétence, surtout que les thématiques abordées ne sont pas de même nature. Cela justifie l'*échec actuel du projet*, dû à *l'incompatibilité* entre l'objectif et la

---

Husserl plonge vers la *phénoménologie*, tandis que Frege et Wittgenstein s'enlisent dans l'*analyse logique du langage*.

[684]- Russell B., *La méthode scientifique en philosophie,* trad. fr. Philippe Devaux, préface de Marcel Barzin, Paris, Payot, 2002.

[685]- Russell B., *Op. cit.,* p. 62. Il s'agit des problèmes que Kant et Wittgenstein rangent comme appartenant au domaine de l'action, par opposition à celui de la connaissance.

[686]- L'interdisciplinarité suppose d'abord l'existence des disciplines de base, qui ne se mettent ensemble que méthodologiquement, pour mieux faire face à la complexité de leurs problèmes frontaliers.

méthode employée, et à la *distraction historique* sur les procédures, pendant que les *problèmes de la vie eux-mêmes* ont été éclipsés, tout autant que l'objectif-Sagesse de toute la Philosophie de bonne tenue. Or, le Problème essentiel pour l'homme, qui mobilise le regard de la philosophie, demeure le *sens de la vie*, que les sciences formelles et du fait, qui ont « *triomphé* », ne sauraient prendre en charge, et qui ne disparaît pas pour autant des préoccupations de l'homme sur terre, y compris logiciens et physiciens[687].

En considération de ce qui précède, c'est un *défi pressant et urgent pour la pensée philosophique contemporaine que de réussir une invention endogène de la rigueur*, conforme à la nature de l'objet, des styles et objectifs de la philosophie, afin de prendre durablement en charge cette problématique, avec l'ambition de *renverser la situation*, et faire qu'au lieu que la philosophie, qui était la mère des sciences, en vienne pitoyablement à importer le modèle de rigueur des sciences qu'elle a historiquement *engendrées*[688], il faille travailler à ce qu'elle se donne à nouveau les moyens de le fabriquer et de l'exporter vers les *sciences*[689], dans l'esprit de l'interrogation : *à quoi servirait le savoir, s'il ne peut changer la vie de l'homme ?*

Pour notre part, cette réinvention, visant la réconciliation ontologique de la philosophie avec la rigueur, passe par la *double distinction*[690] des formules conduisant à l'*abus de langage*[691]et à la *rigueur du discours*, que l'on pourra contextualiser, en l'appliquant transversalement, comme modèle/souci à différents domaines de la pensée. Ici, se trouve le *dilemme épistémo-*

---

[687]- À cet effet, on peut relever que Ludwig Wittgenstein a dû s'installer chez son médecin traitant et attendre sa mort, deux jours avant.

[688]- Un proverbe congolais dit : « *Quelle que soit leur taille, les épaules ne peuvent pas dépasser la tête ».*

[689]- Car, ce qu'on a déjà fait une fois, on peut le faire une deuxième fois. À cet effet, le besoin d'éthique ressenti dans la démarche scientifique actuelle va bien dans cette direction, ainsi qu'en témoigne l'adoption du principe de l'accompagnement de la recherche sur l'humain par la création des Comités d'éthique.

[690]- Cette double distinction est pour nous le moyen de sortir du carré logique par l'épistémologie.

[691]- Dont l'installation au cœur du dispositif philosophique a donné aux sciences le prétexte de dénigrer la philosophie, en lui proposant sa rigueur disponible, piège dans lequel, les « *philosophes »* sont tombés.

éthique de l'engagement philosophique, dont les termes reviennent à faire un choix rationnel et responsable entre la *piste conduisant à l'abus de langage* et celle qui *conduit à la rigueur du discours.* Si l'homme choisit la première piste, il en connaît les *vices.* Mais, s'il choisit la deuxième, ce serait en fonction de la connaissance des *vertus* épistémo-éthiques qui y sont attachées, en tant qu'elles priment sur les vices, comme les opportunités qu'elles présentent l'emportent nettement sur les menaces.

Car, *c'est dans l'engagement que se situe la liberté du philosophe*[692]. Mes indications relatives au choix épistémo-éthique entre les deux volets de l'alternative feront l'objet du cinquième chapitre de l'ouvrage qui s'annonce.

[692]- Il s'agit de l'engagement pour la Vérité, dont la mesure de la relativité est prise grâce au faillibilisme épistémologique, qui justifie la conquête et la culture de la tolérance ; au-delà de la Vérité, c'est un engagement pour l'honneur et la dignité, que le philosophe cristallise et capitalise à la fois comme mode de penser et de vie.

Chapitre V.
Perspectives d'invention endogène d'un modèle de rigueur philosophique

L'objet du chapitre qui commence est de montrer, contre la pratique positiviste des philosophies de la rigueur examinées dans le troisième chapitre, qu'il est bien possible d'inventer un modèle de rigueur de l'intérieur de la philosophie, sans avoir à l'importer des savoirs voisins, et sans être inutilement obligé de recourir à la formalisation, précisément à la « *frontière* » de la philosophie avec la logique, sous le rapport de l'*herméneutique*. Pour cela, le *socle sur lequel repose la définition de l'opposition dans le carré logique* est interrogé, pour comprendre notamment comment la *contradiction* arrive à ne pas être la *contrariété* dans le carré logique, et comment ces deux figures principielles de l'opposition sont aussi les seules qui peuvent garder *sens* et *opérativité* en dehors du carré logique.

Ici, ce qui nous intéresse fondamentalement, c'est la façon dont *l'opposition* comme catégorie se définit techniquement dans le carré logique. Pour cela, je laisse stratégiquement de côté les travaux visant le *perfectionnement de l'instrument*, en retravaillant son histoire : dans le carré logique, *l'invariant* nous préoccupe beaucoup plus que ce qui est soumis à répétition. À cet effet, Jean-Claude Pariente, dans « Termes vides et théorie des idées à Port-Royal », retrace un peu le type de discussions, épistémologiquement utiles, sur la partie variable de l'histoire du carré logique : « *Dans le précédent volume de* L'Âge de la science, *Marc Dominicy a consacré une étude à l'ouvrage que j'ai publié en 1985 sous le titre de* L'Analyse du langage à Port-Royal. *Cette étude reprend une partie d'un compte rendu qu'il avait publié dans les* Archives et documents de la Société d'histoire et d'épistémologie des sciences du langage (1988), *à la suite d'un débat au cours duquel S. Aroux, lui et moi, avions*

essayé de cerner les points de convergence et de divergence entre nos analyses de la Grammaire *et de la* Logique *(ci-après LAP) de Port-Royal »*[693].

L'auteur circonstancie son propos : *« Je ne reviendrai pas aujourd'hui sur l'ensemble des problèmes soulevés. Je me bornerai à analyser les questions que pose aux commentateurs contemporains le statut des termes vides dans la LAP. D'une part, en effet, il s'agit là d'une question déterminante pour la constitution d'un système formel ; d'autre part, nous sommes au moins d'accord, M. Dominicy et moi, sur la gravité du désaccord qui est le nôtre sur cette question. En essayant de la clarifier, peut-être serai-je conduit à esquisser l'examen des conditions mêmes de ce désaccord et, par-là, à comprendre comment un corpus de textes relativement étroit et clos peut donner naissance à des interprétations aussi divergentes. En isolant un problème assez délimité, et en tentant d'expliquer pourquoi il a été traité de deux manières différentes, je voudrais apporter une contribution, si modeste soit-elle, au problème général de l'interprétation »*[694].

Cela lui inspire le commentaire suivant : *« La question des termes vides surgit à propos de l'analyse que nous donnons l'un et l'autre du carré des oppositions. M. Dominicy conclut (1991, p. 191) la discussion de mon analyse en écrivant qu'elle "n'échappe pas plus que la [sienne] à des difficultés graves au niveau strictement logique". En 1984, en effet, il donnait des quatre types de propositions catégoriques, une présentation qui ne légitimait ni la subalternation, ni la contrariété, ni la subcontrariété, et, conformément à une tradition déjà ancienne, il ne retrouvait ces relations* que moyennant une condition extralogique *: ne pas introduire dans les propositions d'idée correspondant à l'ensemble vide. C'est par ce qu'il appelle "*un passage à l'épistémologie*"*[695] *(1984, p. 57 ; 1991, p. 187) qu'il reconstituait le carré des oppositions. J'ai, pour ma part, avan-*

693- Pariente J. C., « Termes vides et théorie des idées à Port-Royal », in *L'âge de la science. Lectures philosophiques 5. Philosophie de la logique et philosophie du langage II,* sous la direction de Gilles-Gaston Granger, Paris, Éditions Odile Jacob, 1993, p. 23.

694- Pariente J. C., article précité, p. 23.

695- Et, c'est bien par le moyen d'un tel passage à l'épistémologie que nous sortons du carré logique pour en faire un usage herméneutiste.

cé la thèse qu'une autre analyse des propositions permettait d'obtenir l'ensemble des relations présentées dans le carré logique sans recourir à l'épistémologie (1985, pp. 281-283) »[696].

Entendu qu'un tel débat peut se poursuivre indéfiniment sans jamais se conclure fermement, j'ai choisi la partie « *stable* » du dossier, et j'opte pour l'approche de Dominicy, dont l'idée de « *passage à l'épistémologie* », comme moyen de contourner les termes vides, les signes sans sens, m'intéresse à plus d'un titre, dans la mesure où, ainsi que j'espère le montrer, des quatre types de relations entre les propositions, seules la contradiction et la contrariété peuvent garder sens et opérativité en dehors du carré logique, tandis que les autres ne le sont point. Ce moment où le signe s'ouvre au sens est proprement l'attitude du philosophe qui interroge le réel. Au moyen de ce passage à l'épistémologie, je fais un usage herméneutiste de ce *paradigme logique*[697], que je reformule ontologiquement, pour montrer les possibilités de son opérativité et de sa pertinence en philosophie, c'est-à-dire, en dehors de la logique. Dans ce cadre, *l'herméneutique* étant une discipline philosophique, la logique garde le statut de *propédeutique philosophique*, indiqué par Aristote et rappelé par Frege, pendant que le statut philosophique de l'herméneutique est incontesté. La finalité de cette élaboration est de montrer que l'invention de la rigueur en philosophie est bien *possible*, en même temps qu'elle *réconcilie* et met ensemble science (logique) et philosophie (herméneutique) dans la conquête d'un Savoir, où *connaissance* et *action* s'interpellent dans la *complexité* et la *tolérance* pour la vie humaine sur terre, dont les « *grands problèmes »* avaient été classés par la philosophie analytique.

Étudiant les *figures de l'opposition dans le carré logique*[698], ma préoccupation n'est pas de contribuer au *perfectionnement de l'instrument*[699], mais bien, en considérant celui-ci comme un *acquis historique*, d'essayer d'extraire de la *définition technique de l'opposition* qui s'en dégage, un vecteur épistémique pou-

---

696- Pariente J. C., article précité, pp. 23-24.
697- Il s'agit du vecteur épistémique signe-sens.
698- Dans le prolongement de notre mémoire de DEA.
699- Ce dont nous n'avons ni l'ambition, ni les moyens techniques.

vant servir de *nouveau dispositif pour la restructuration rigoureuse de la proposition exprimant le savoir,* conclusion de la recherche sur le sens du réel*,* dans le but de tirer ce dispositif de l'abus légendaire de langage qui le déstabilise et l'éloigne de son objectif (la Sagesse). Cet acquis logique a un *ancrage historique* dans l'œuvre d'Aristote, bien que la logique moderne ait amélioré son *mode de présentation*. Entre l'*invariant* et le *variant,* j'ai choisi de m'appuyer sur *l'invariant logique*, en trois articulations. Chez Aristote, et pour commencer, le carré logique et l'opposition se donnent à saisir ensemble : celui-là est le cadre théorique d'expression de celle-ci. Mais, pour permettre à l'hypothèse que je défends ici, à savoir que l'*architecture dialogique qu'est le carré logique permettrait l'élaboration d'une philosophie de la rigueur non positiviste et qui prévienne la récurrence de l'abus de langage*[700], là où Frege a travaillé à la construction d'un langage infaillible, et afin de disposer d'un fondement épistémologique éprouvé, j'ai dû les « *séparer* », de la même façon qu'Aristote reprochait à son maître Platon d'avoir « *séparé* » l'Idée du sensible. La théorie aristotélicienne de l'opposition prend source doublement dans la physique présocratique et dans l'opposition parménidienne de l'Être et du non-Être. En effet, la physique présocratique, qu'Héraclite conceptualise merveilleusement, étudiait déjà les *concepts dédoublés*, que l'on peut appeler aujourd'hui « *complexité dialogique* ».

Sans les *séparer*, Héraclite étudiait, dans le cosmos, la *contrariété* des couples opposés, comme le froid et le chaud ; le sec et l'humide, le lisse et le rugueux. Cette dualité, expression de la complexité ontologique, caractérise tout *étant* (saisi non selon la *simultanéité*, mais suivant la *successivité*), dont le changement s'expliquera comme *passage* d'une propriété dans l'autre. Ces deux propriétés *contraires* et non *contradictoires*, qui définissent la structure de l'étant montrent le « *spectre* » de ce qu'Edgar Morin appellera « *dialogique* », comme perspective

[700] Héraclite, Fragments. Il se trouve que dans la numérotation des fragments d'Héraclite dans le texte de Jean Voilquin (Voilquin J., *Les penseurs grecs avant Socrate. De Thalès à Prodicos*, Paris, Garnier-Flammarion, 1988, pp. 75-81) les n° 13 et 14, ainsi que bien d'autres, sont *sautés* ; cela implique la reconsidération du nombre total des fragments d'Héraclite, qui n'est plus *126*, mais *90*.

pensante qui tient ensemble deux principes *différents*[701], mais qui sont en même temps complémentaires. Pour Héraclite, le changement caractéristique de l'étant multiple suppose un *Inchangeant ontologique inexpliqué* qui fait passer inexorablement ces qualités contraires les unes dans les autres. Cet Invariant, cause de toute variation, il l'appelle le Feu. Kant le traduira ainsi : « *Tout conditionné qui est donné suppose relativement à son existence une série complète de conditions jusqu'à l'Inconditionné absolu, qui seul est absolument nécessaire pour qu'un changement existe comme conséquence* »[702].

Ainsi, au-delà de l'opposition congénitale à et en l'étant, lors qu'Héraclite dit : « *Le monde n'est* un et commun *que pour* ceux qui sont éveillés[703]*, mais pendant le sommeil chacun possède un monde à part* »[704], qu'entend-il par-là ? Il est possible que cela veuille dire que, sous cette apparente mobilité universelle ontologique de la multiplicité étantique (« *Tout coule !* »), un fond ontologique homogène, permanent et stable demeure, fond que seul le *sage éveillé* perçoit grâce à la raison critique qui est en lui et qui le tire du sommeil ou de la dispersion des sens, pour le communiquer au vulgaire qui, bercé par la multiplicité de l'expérience sensible, n'y voit que de l'éparpillement : ce fond, support ontologique de l'étant, c'est *l'Un* ou l'Être. D'autre part, Aristote s'inspire de l'opposition que Parménide repère entre l'Être et le non-Être. « *Il faut dire et penser que l'Être est ; le non-être n'est pas* », dit-*il*[705]. « *Il faut* », c'est l'impératif, impératif épistémologique, métaphysique ou intolérance intellectuelle, nul ne sait. Mais, à y regarder de près, il semble que l'Être, s'étant engendré lui-même, au sens où il n'eut point besoin d'un autre être qui fît être son être, ce dont la raisonne ne saurait rendre compte, ayant engendré le non-Être ou l'étant, le multiple, et s'étant retiré dans et pour l'Éternité,

---

[701]- Différence principielle dont la nature logique n'est pas précisée : contraire ou contradictoire ?

[702] Kant E., *Critique de la raison pure*, p. 392.

[703]- C'est-à-dire, ceux qui ont compris le principe de raison suffisante, énoncé par Leibniz, et qui savent que sous l'étant gît l'Être, comme l'Un sous le multiple.

[704] Héraclite**,** *Fragments***,** *fragment 89, in* Voilquin J., *Les penseurs grecs avant Socrate. De Thalès à Prodicos*, Paris, Garnier-Flammarion, 1988.

[705] Parménide*, Fragments***,** *in* Voilquin J., *Les penseurs grecs avant Socrate. De Thalès à Prodicos*, Paris, Garnier-Flammarion, 1988.

l'Être, donc, ne doit pas, en toute rigueur conceptuelle, se confondre avec le *non-Être*, qui n'a pas sa raison d'être en lui-même, étant fini dans l'espace-temps. Sur le *plan métaphysique*, Aristote tentera de résoudre cette opposition en distinguant *l'acte* de la *puissance,* avec l'a priori métaphysique qui veut que, de la même façon que chez Héraclite l'étant est voué au *changement*[706], la puissance doive s'actualiser. En ce sens, l'histoire de l'étant, en général, de la *nature* (minérale, végétale et animale) est la somme de ses deux moments constitutifs (acte et puissance), comme l'homme est en acte adulte ce qu'il était en puissance enfant. Ici, le plus important, c'est la *notion de « passerelle »* qui plane : si l'étant ne coule ou ne se dialectise pas, son passage de la puissance à l'acte serait impossible. Il y a là un *optimisme métaphysique* sur lequel se fonderont les philosophies du *développement*[707]. Et, sur le *plan logique*, il veut surmonter cette opposition entre l'Être et l'étant en distinguant la *contrariété* de la *contradiction*. Mais, la difficulté, c'est que, si les couples contraires (chaud et froid, guerre et paix…) caractérisent l'ancrage de l'étant dans le monde, il ne serait pas, strictement pertinent, de leur appliquer le *couple contrariété-contradiction*[708], qui ne se saisit qu'*au niveau de la proposition*, qui suppose l'*expression* et non plus l'*élaboration* de la pensée du réel et que le carré logique permet de comprendre. La cohabitation entre l'ontologie et la logique n'est à ce point pas pacifique. Pendant ce temps, *l'ontologique aristotélicienne*, accordant dans la proposition le primat à *l'ancrage de la Vérité*, nous semble par trop timide, morose et indécise : sans allure nette, pour justifier une *propédeutique philosophique*. Le *schéma*[709] suivant peut résumer toute la théorie aristotélicienne de l'opposition et ses modes :

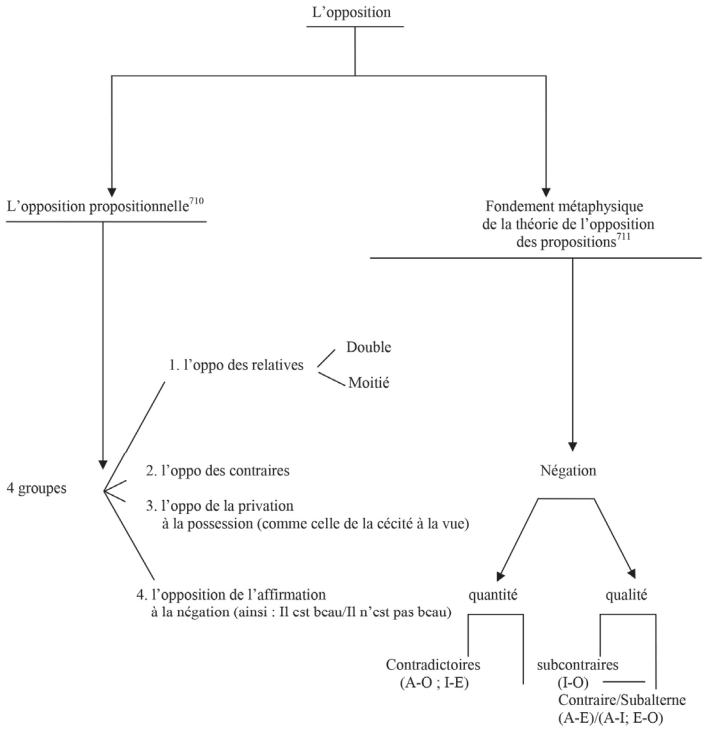
---

[706]- C*hanger* ou *couler*, c'est naître accidentellement, pour l'étant ; vivre dans la souffrance gratuite et mourir nécessairement, sans pouvoir s'y opposer, ni différer l'échéance.

[707]- Notamment chez Engels (*Dialectique de la nature).*

[708]- Au risque de confondre les niveaux logique et ontologique.

[709]- Ce schéma, que nous avons monté, résume et physicalise l'esprit du discours aristotélicien sur l'opposition, en en montrant aussi bien le fondement métaphysique que le déploiement. Il montre que l'opposition a un *fondement ontologique* et *une expression logique*, que le carré logique résumera.



Métaphysiquement, *l'opposition vient de la puissance de négation se trouvant ontologiquement dans l'étant* ; elle vient de la force d'altération que les modes propositionnels expriment et qui, en inscrivant le principe du changement comme consubstantiel à l'étant multiple, le rend irrémédiablement instable, changeant et incohérent historiquement. Sur le *plan ontologique*, l'opposition est l'altération de l'Être en étant, dont la multiplicité donationnelle est proportionnelle à celle de ses modes d'expression. Sur le *plan logique*, ainsi que le relève Armand Cuvillier, l'opposition est le « *mode de déduction immédiate consistant à conclure d'une proposition principe à la proposition opposée, c'est-à-dire, ayant même sujet et même attribut, mais différant de la première, soit par la quantité, soit*

par la qualité, soit par les deux à la fois »[710]. En tant que tel, l'espace de l'opposition est structuré par le carré logique, qui n'est qu'ontologique, et qui définit les quatre types de relations classiques que sont : la contrariété, la contradiction, la subcontrariété et la subalternance.

Sur ces deux premières figures de l'opposition, qui m'intéressent particulièrement, Aristote écrit : « *On nomme* contraires *ceux des attributs différents par le genre, qui ne peuvent coexister dans un même sujet, ceux qui diffèrent le plus dans le même genre, ceux qui diffèrent le plus dans un même sujet qui les reçoit, ce qui diffère le plus dans ce qui tombe sous la même puissance, enfin ce dont la différence est maxima, soit absolument, soit en genre, soit en espèce »*[711] ; il définit la contrariété ailleurs : « *Puisque les choses différant entre elles peuvent différer plus ou moins, c'est donc qu'il y a aussi une* différence maxima*, et je l'appelle* contrariété […]. *La distance des extrêmes, et, par conséquent aussi des contraires est la distance maxima »*[712]. S'agissant de la *contradiction*, il écrit : « *la contradiction consiste […] en une opposition dont l'un ou l'autre membre est nécessairement vrai d'un sujet quelconque, c'est-à-dire, sans aucun intermédiaire »*[713]. Dans *Organon. De l'interprétation*, il dit : « *Appelons* contradiction *l'opposition d'une affirmation et d'une négation* »[714]. Cette dernière définition est plus rigoureuse que la première où, la différence entre contrariété et contradiction n'est pas nette.

Ainsi, sans en dégager la forme actuelle, Aristote en entrevoit, toutefois clairement, l'idée qu'exprime la seule forme propositionnelle normale, au travers de laquelle, le *sujet* (l'être dont on affirme quelque chose) se rapporte au *prédicat* (la qualité dont on gratifie ou non le sujet) par la *copule* (symbolisée par le verbe « *être* »), c'est-à-dire : S est P ou S-P. Comme telle, cette forme propositionnelle normale, se réalise selon la *qualité* et la *quantité,* chacune se dualisant. Prise selon sa qualité, la proposition logique est soit *affirmative,* soit *négative.* Mais,

---

[710] Cuvillier A., *Vocabulaire philosophique*, Paris, Armand Colin, 1956, p. 164.
[711]- Aristote, *La Métaphysique*, Paris, J. Vrin, liv. Δ, §10, tome 1, p. 278.
[712]- Aristote, *La Métaphysique,* Paris, J. Vrin, liv. I, § 4, tome 2, p. 546.
[713]- Aristote, *La Métaphysique*, Paris, J. Vrin, liv. I, § 7, tome 2, p. 565.
[714]- Aristote, *Organon. De l'interprétation,* Paris, J. Vrin, § 6, p. 87.

prise quant à sa *quantité,* elle est *universelle* ou *particulière,* selon qu'on en considère toute *l'extension* (l'ensemble des habitants de l'univers du discours dont notre concept-problème est le *signe)* ou seulement une partie de cette extension.

De ces quatre formes propositionnelles symbolisées : *« a, i, e, o* », selon l'organisation scolastique de l'aristotélisme (**A**f**fi**rmo : a, i ; n**eg**o : e, o) se dégagent principiellement les relations suivantes :

- les relations entre l'universelle affirmative (a) et l'universelle négative (e) se caractérisent selon le concept de *contrariété,* dont la règle est que « *les deux ne peuvent pas être vraies en même temps* », signifie une *opposition partielle* entre les deux. Ainsi, il est évident que les deux propositions : « *Toutes les Congolaises sont des belles femmes* » (a) et « *Aucune Congolaise n'est belle* » (e) ne peuvent pas aller ensemble ;
- entre l'universelle affirmative (a) et la particulière affirmative (i), ou l'universelle négative (e) et la particulière négative (o), il existe un rapport de *subalternation*, dont la règle veut que « *la subalterne inférieure suive la vérité de la subalternante supérieure* ».

De la sorte, « *Toutes les Congolaises sont des belles femmes* » donne : « *Quelques Congolaises sont des belles femmes* » ;

- entre les deux particulières affirmative (i) et négative (o) existe le rapport de *sub-contrariété*, dont la règle veut que *les deux ne puissent pas être fausses en même temps*. C'est pourquoi les deux propositions : « *Quelques Congolaises sont des belles femmes* » et « *Quelques Congolaises ne sont pas des belles femmes* », « *ne sauraient être fausses ensemble* », au regard du principe du tiers exclus : (A v B) ;
- enfin, les relations entre l'universelle affirmative (a) et la particulière négative (o) ou la particulière affirmative (i) et l'universelle négative (e) se caractérisent sous le mode de la c*ontradiction*, tel que l'affirmation de l'une

implique la négation de l'autre ; ce mode marque sémantiquement une *opposition totale* entre ces différentes propositions et s'énonce : ╕(A ∧╕A). Ainsi, entre « *Toutes les Congolaises sont des belles femmes* » (a) et « *Quelques Congolaises ne sont pas des belles femmes* » (o) ou « *Quelques Congolaises sont des belles femmes* » (i) et « *Aucune Congolaise n'est une belle femme* » (e), on voit bien qu'il n'y a rien de commun.

Comme on peut s'en apercevoir, dans ce strict univers du discours qu'est le carré logique, Aristote élabore quatre formes de propositions (A, E, I, O) qui gouvernent tout le discours humain et qui se laissent entrevoir sous la *catégorie générale de l'opposition nivelée*, dont la saisie dialogique donne à voir les quatre relations basiques : contrariété, contradiction, subcontrariété et subalternance comme ses *figures*. Ces relations entre propositions, qu'Aristote étudie dans *De l'Interprétation,* permettent d'effectuer logiquement un certain nombre *d'inférences immédiates* découlant nécessairement de ces relations, à partir desquelles je pense qu'il est possible de *fonder une philosophie de la rigueur non positiviste*. La figure du carré logique sera revisitée et sans cesse redéployée par la postérité (de disciples) d'Aristote. L'étude de la proposition, lieu d'expression des idées, conduisit Aristote à élaborer le *concept technique et stratégique de carré logique,* dont la genèse peut s'expliquer par la relation entre ces deux autres concepts aristotéliciens : *« acte »* et *« puissance »*. Comme je l'ai montré à travers le schéma supra, *L'Hermeneia* étudie le fonctionnement métaphysique de la théorie de l'opposition des propositions, centrée sur la *notion de « négation »*, que l'on peut lire selon la *quantité* et selon la *qualité.* Cela fait qu'avec le choix de la *proposition apophantique* (vraie ou fausse), et en combinant quantité et qualité de la proposition, on trouve les quatre types de propositions susmentionnés.

Ce cheminement permet de tirer *trois types de conclusions*. D'abord, le carré logique est *en puissance* chez Aristote (qui ne l'a pas formulé), ce qu'il sera *en acte* chez ses successeurs. Ensuite, les relations entre ces quatre types de proposition canoniques permettent un certain nombre *d'inférences immédiates (calcul des propositions* et *conversion)* découlant de ces

relations. Enfin, le vecteur relationnel va de « A » vers « A » en passant par « E » et « O », et n'est pas dialectisable, inversable. Le complexus formalisant, qu'est le carré logique, détermine rigoureusement le contenu, les contours et les alentours techniques et stratégiques de la catégorie logique de l'opposition, en laquelle se trouvent surmontées la compatibilité et l'incompatibilité. L'idée essentielle qui s'en dégage, c'est que *l'opposition n'est pas à considérer massivement, mais de manière précisément technique*, *spécifiée,* eu égard aux quatre types opposés et relationnés principiellement. Chez aucun auteur, le carré logique ne se trouve traité de manière suffisamment complexe et achevée, pour servir de base certaine et incontournable à toutes sortes de thématisations rassurantes. Ainsi, Frege a présenté le carré logique dans le langage formulaire de *l'Idéographie,* sans en réinventer les assises. *C*'est une œuvre historique, une synthèse inachevée des contributions des différentes générations d'auteurs pris historialement.

À ce stade, je peux formuler trois remarques. *D'abord*, il se trouve que, pour ne pas confondre et réifier les modes de l'opposition en catégorie oppositionnelle, il convient d'en considérer les six couples les uns après les autres (A-E ; E-O ; I-O ; A-I ; A-O ; I-E), au moyen des *règles* qui régissent les types de relations oppositionnelles entre ces couples. L'application stricte de ces règles permettrait de formuler des propositions sensées dans l'expression par le langage des idées pensées par l'entendement humain. *C'est le premier niveau, pour étouffer la velléité d'abus de langage depuis l'entendement*, où celui-ci prend source avant de glisser furtivement au langage, puisque, ne l'oublions pas, Aristote a dit : « *Les sons émis par la voix sont les symboles des états de l'âme et les écrits les symboles des mots émis par la voix »*[715].

Ensuite, nous pouvons observer que, des quatre modes oppositionnels que comporte le carré logique (A, E, I, O), la *subcontrariété* et la *subalternance* semblent être *absolument dépendantes du contexte carréique*, au-delà duquel, il serait totalement absurde de parler de subcontrariété ou de subalternance entre deux idées, deux projets de société, par exemple.

[715]- Aristote, cité par Jacques Derrida, *Marge de la philosophie,* Paris, Minuit, 1972, pp. 4-14.

Par contre, en captant la signification de la *contradiction*, en la définissant comme *opposition forte ou totale* entre les couples propositionnels A-O et I-E, d'un côté, et de l'autre, en définissant la *contrariété* comme *opposition faible ou partielle* entre le couple propositionnel A-E, on voit clairement que ces deux modes de l'opposition des propositions, pris uniquement quant à leurs significations, même extraits du contexte carréique, continuent pourtant de garder sens et opérativité. En ce sens, en gardant le contenu sémantique « *opposition forte* » et « *opposition faible* », ce « *contenu de pensée* », comme dirait Frege, peut être aisément utilisé comme *comparateur objectif* entre deux idées, deux discours ou deux projets de société ayant en commun les mêmes repères.

Enfin, nous pouvons observer que la différence entre contradiction et contrariété, deux modes oppositionnels issus du carré logique, semble reposer essentiellement sur le *recours au contenu sémantique de ces termes*, alors que la logique ne devrait s'occuper que de la *forme de la pensée*.

Conceptualisant les résultats de cette analyse herméneutiste du carré logique, je peux dire que l'opposition est une *catégorie logique*, dessinée dans le carré logique, qui définit les relations logiques existant entre ses *modes* que sont la contradiction, la contrariété, la subcontrariété et la subalternance. La catégorie s'applique aux *cas universels,* tandis que les *modes* s'appliquent aux *cas particuliers.* Dans les cas pratiques, *l'abus de langage consiste en la réification du mode en catégorie*, que l'on peut éviter en cuirassant suffisamment l'entendement par l'étude et l'éducation. En tenant compte de ces *trois observations* sur la *procédure de dégagement de la définition technique de l'opposition dans le carré logique*, je peux affirmer, par exemple, que l'application de la catégorie de l'opposition au combat politique, dans le contexte démocratique, est un abus de langage, pour plus d'une raison. En effet, considérant la « *République Très Démocratique du Gondwana* »[716], en passe d'organiser l'élection de son Président, en mettant en concurrence *six partis politiques*, que l'on peut ranger idéologiquement dans *trois groupes* : gauche, droite, centre. Or,

[716]- Au sujet de laquelle Mahamane présente quotidiennement ses chroniques très appréciées sur les ondes de Radio France Internationale (RFI).

voici que, prétendant à la Magistrature suprême, les six candidats ont en commun :

1. Le même territoire national ;
2. La même population électrice ;
3. Le développement du pays comme objectif partagé autour duquel gravitent les différents projets de société soumis au peuple souverain ;
4. Les mêmes institutions républicaines comme instruments de la gouvernance ;
5. Les mêmes symboles de la République.

Tout en étant d'*accord sur le fond*, ces six candidats ne s'accordent pas sur *la façon de gouverner* le même pays s'ils étaient élus chacun. La manière de gouverner que propose chacun d'eux subit l'influence de son appartenance idéologique. *On voit qu'il y a plus de points sur lesquels ils s'entendent qu'il n'y en a sur lesquels ils ne s'entendraient pas*. Après le scrutin effectif, des six candidats, *un* seul est élu, et les *cinq* autres basculent normalement dans l'« *Opposition constitutionnelle* ». Quel contenu sémantique donne-t-on à ce terme politique ? À partir du moment où ils ont plus de points en partage qu'il n'y en aurait qui les diviseraient, s'il est sensé de dire que les cinq candidats ayant perdu l'élection *s'opposent partiellement à celui qui l'a gagnée*, leur désaccord n'étant pas *total,* le terme « *opposition »* n'est pas pertinent pour le désigner, étant encore vague et générique, à moins de préciser chaque fois : « *Opposition constitutionnelle partielle* ». À ce moment, le *sérieux* pensant et la *rigueur* du discours voudraient qu'il faille interroger le carré logique, seul cadre approprié pour définir techniquement l'opposition, afin de trouver le mode oppositionnel pertinent à appliquer à ce cas précis. Il s'agit de la *contrariété.* Donc, le désaccord entre le Pouvoir et l'Opposition est de type *contraire,* et non *contradictoire.* Par conséquent, *l'usage du terme « opposition » en politique est un signe sans sens*, qui ouvre par son fait la voie à la démagogie, au mensonge, à l'hypocrisie et à la non-sériosité. Car, si le désaccord n'est que *partiel*, ce qui est normal et inévitable, il n'y a aucune raison de brûler un pays, comme si le ciel tombait. *Ainsi, le*

discours politique repose sur l'abus de langage, pendant que les mots sont ses réalités : unité nationale, paix, cohésion, développement, émergence (…). Alors, il est normal qu'il en sorte la démagogie, le mensonge, la méprise, l'hypocrisie (…), toutes sortes de *vices éthiques,* à cause desquels, l'Humanité n'ira jamais vers le Progrès. En cristallisant à lui seul toutes les figures de l'abus de langage, le discours politique mérite particulièrement d'être déconstruit. L'Humanité n'évitera les dégâts dus à la méconnaissance du carré logique autrement qu'en mettant la connaissance de cet instrument très précieux à la disposition des hommes pensant, parlant et agissant.

Cet instrument, Aristote nous en a laissé le *sens* en héritage, bien que son *signe* ne soit formulé que plus tard. Il avait clairement entrevu les quatre types de propositions, mais ne les a pas formalisés, comme il n'a pas intégré les subalternes à sa théorie de l'opposition. Apulée, par exemple, qui a dressé la première présentation « *in quadrata formula* » des rapports entre les quatre types de proposition logique entrevus par Aristote, ne considère que la contradiction, la contrariété et la subcontrariété, et ne vit pas encore la subalternance, qu'il considère, alors, comme *opposée non accomplie*[717]. Le travail de critique historique est, certes, important : il a permis d'améliorer certaines méprises d'Aristote, qui traite, par exemple, les *contraires* comme des *contradictoires*, en croyant établir la vérité de l'une par la fausseté de l'autre, comme si les deux étaient de même nature. Toutefois, Aristote n'ignore pas ces rapports, mais il ne les intègre pas à sa théorie de l'opposition. Bien que la loi des subcontraires s'obtienne en combinant les lois des contradictoires et contraires, Aristote considère que *I et O ne sont opposées que verbalement.* Le concept *« subcontraire »* n'apparaît qu'avec Alexandre d'Aphrodisias. Ici, et c'est ce qui m'intéresse, *Aristote voit magistralement la nécessité ontologique de penser le concept logique en rapport avec la réalité (le signe et le sens).* C'est ce qui justifie son choix pour la proposition apophantique, que Tarski approfondira dans le cadre de la « *remontée sémantique* » de la Vérité.

[717]- L'intuition que je viens de développer est venue de cette observation d'Apulée.

Comme nous l'avons indiqué plus haut, sur les quatre figures ou modes de l'opposition qui se donnent à voir dans le carré logique, deux nous intéressent particulièrement : la contrariété et la contradiction. La lecture épistémologique de cette *ouverture du carré logique,* grâce au passage de la logique à l'épistémologie, donne à entendre que *l'opposition* est la structuration des relations complexes de compatibilité et d'incompatibilité entre ces quatre types de propositions, dont la place est définie par le carré logique. Elle gouverne les relations entre ces propositions, qui sont soit *compatibles* (partiellement ou totalement), soit *incompatibles* (partiellement ou totalement). L'exemple que nous avons pris montre que, pour départager les deux figures que nous venons d'abstraire de l'espace quadrique, c'est le *recours à la sémantique*, non plus *logique,* mais *ontologique,* qui permet de comprendre ces relations entre types de propositions au sein du carré logique, suivant la *dialogique signe-sens* et non au regard du formalisme strict. Dans ce cadre carréique, la véridicité de certaines lois logiques autorise certaines *inférences*[718] d'une proposition à *l'une* de ses opposées, partant de la validité apophantique des règles.

De toutes les lois logiques qui ont été rappelées ci-haut, Aristote présente le *« principe de non-contradiction »* comme le sommet de la hiérarchie et en fait le principe fondamental de toute pensée, en ce qu'il *est par nature à l'origine de tous les autres.* J'ai déjà montré que, sémantiquement, le *principe* (universel) n'étant pas assimilable à la *loi* (particulière), ce qu'il convient de dire rigoureusement à ce niveau est que le seul principe est celui de *bivalence*, dont la « *non-contradiction* » est une des lois, à côté des lois d'identité et du tiers exclus. Car,

[718]- Ces inférences sont justement au principe de la formalisation, que nous récusons comme l'astuce technique à partir et à cause de laquelle, l'analyse logique du langage, dans le cadre de la philosophie de la rigueur, a glissé de l'objectif vers le moyen, en s'aliénant complètement celui-là. Dans le cadre de l'interdisciplinarité, qui n'annule pas l'autonomie des sciences d'origine, notre souci en recourant au carré logique, dans le cadre de la recherche des moyens techniques pour déconstruire l'abus de langage, est de voir comment la catégorie logique de l'opposition y est définie, et aussi voir comment il serait possible d'en extraire un vecteur épistémique moyennant la dialogique entre le signe et le sens s'en trouverait clarifiée et précisée. Cette astuce technique est pour nous le moyen de vérification du postulat que nous avons posé dès l'introduction.

poser la non-contradiction comme « *principe fondamental de la pensée* » reviendrait à raisonner par l'absurde, au moment où aucun édifice épistémique n'est encore construit. Par contre, comme souci majeur dans le contrôle de l'identité et de la stabilité du discours, la non-contradiction est indiscutable, mais elle se mue en « *règle* », alors : une règle de contrôle de la conformité de la logicité du discours rationnel. Ainsi, et pour reconstituer, l'on peut dire que la *notion d'opposition* n'est plus *un concept* (idée générale et abstraite qui, d'une réalité ne retient que les *traits structuraux essentiels,* en lieu et place des *aspects descriptifs empiriques*[719]), mais *une catégorie,* un concept dont l'universalisation est parvenue à terme, et qui comme tel, ne peut plus évoluer ou être généralisé davantage. Dans ces conditions, la *contradiction*[720], la *contrariété*[721], la *subcontrariété*[722] et la *subalternance*[723] sont les *figures* ou les *modes* de cette catégorie logique universelle qu'est l'opposition.

En guise de commentaire herméneutiste de la présentation logique du carré logique que je viens de faire, et sur le *plan logique*, on peut voir que l'opposition est une catégorie logique, que dessine le carré logique, et qui se déploie à travers des figures ou des modes normés que sont la contradiction, la contrariété, la subcontrariété et la subalternance, dont le sens et l'opérativité sont liés à leur inscription dans cet *univers du discours*[724], en dehors duquel chaque mode pris individuellement perd son enracinement sémantique. Sur le *plan ontologique*[725], l'opposition structure *la différence,* le *conflit* ou le *désaccord,* en général. En combinant les plans logique et ontologique, il se

---

[719]- Dans la proposition, cette idée générale et abstraite de la chose empirique en est le *sens*, dont le *signe* est l'un des modes d'expression que sont : l'image, le son ou l'écrit, correspondant aux différents niveaux du processus pensant : l'entendement, la voix et le texte.

[720]- Opposition totale entre A et 0 ou entre I et E.

[721]- Opposition partielle entre deux propositions toutes fausses : A et E.

[722]- Opposition partielle entre deux propositions toutes vraies : I et O.

[723]- Opposition de l'universelle (affirmative ou négative) avec la particulière (affirmative ou négative), telle que la vérité de la première affecte la deuxième.

[724]- Chaque type de proposition n'est pas pris individuellement, mais en dualité avec son vis-à-vis.

[725]- En combinant les deux topos logique et géométrique, nous avons le signe et le sens entrelacés, comme dirait Platon.

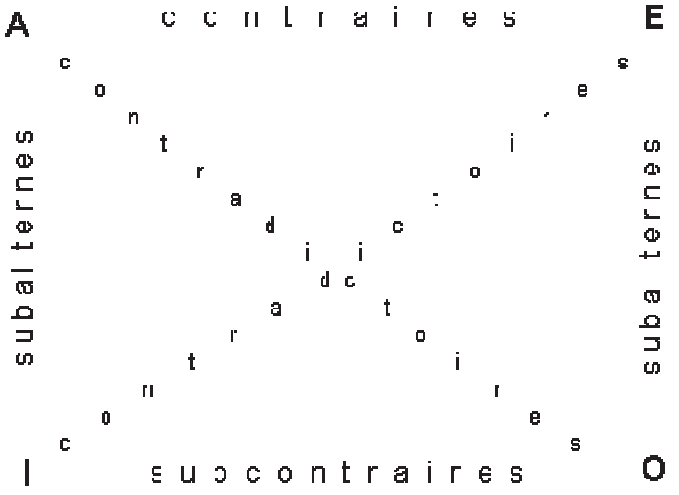
donne à voir que l'opposition, en tant que catégorie ontologique, n'est pas réductible à l'un de ses *modes*[726], si bien qu'elle reste une notion aussi générale que vague, tant qu'elle n'est pas spécifiée. Car, seule, la spécification permet d'éviter de réifier le mode en catégorie, qui est une faute ontologique.

Or, l'on observe que, dans le traitement et la manipulation de cette notion, nombreux *(historiens de la philosophie, professeurs de philosophie)* en viennent simplement à réifier *le mode* en *catégorie.* Il est nécessaire, pour toutes fins utiles, de démasquer ces constructions fallacieuses, qui sur le fond, n'ont rien de *logique.* Face à ce cadre de référence pour la définition technique de la catégorie de l'opposition, il y a *deux attitudes possibles,* au moins : celle qui vise le *perfectionnement de l'instrument* carré logique, pour autant que ses limites éventuelles sont identifiées, et celle qui considère celui-ci avec ses failles comme un *acquis historique,* pour de là, déployer de nouvelles problématisations : j'ai choisi la deuxième option.

À titre juste indicatif, je voudrais relever deux de ces *failles***,** qui justifient mon option de faire un autre type d'usage du carré logique. D'abord, dans la *figure géométrique* qui le figure, le carré n'est finalement pas *logique*, mais *quadrique*, ainsi que l'affirme Krishna Amen Ndounia[727]. En effet, en considérant :

[726]- Ce que la diagrammatisation montre clairement.

[727] Ndounia Amen Krishna, « Du carré logique au carré magique », inédit, 21 pages, Université Marien Ngouabi, avril 2005, réponse à « Carré logique et philosophie de la rigueur de la rigueur *»,* article inédit de Didier Ngalebaye.



Il se trouve qu'il n'y a pas de relations circulaires entre *types* de proposition, mais entre *couples opposés* de types de propositions : A-E, E-O, O-I et I-A, en le parcourant de la droite vers la gauche. De A à O, en passant par E, il y a *circulation*, sans que l'inverse soit possible ; de I à O, il y a *passage*, sans pouvoir monter jusqu'à E ; de même, de I, on ne peut accéder à A, à cause de l'unidirectionnalité de la subalternance, entre la subalternante A (ou E) et la subalternée I (ou O). Cette *figure*[728], dite *carré logique*, est en réalité plus *quadrique* qu'elle n'est *logique* : c'est par abus de langage qu'on la dit telle. *Ensuite*, des quatre figures de l'opposition, seules la *contradiction* et la *contrariété* disposent d'un statut épistémologique particulier, au sens où, *extraites du cadre quadrique*[729], elles gardent pourtant *sens* et *opérativité*, en rendant possible des propositions ontologiques, dont l'opérativité demeure pertinente au-delà des cadres habituels de références. Ainsi, l'on peut parler de contradiction et/ou de contrariété entre deux idées, deux hommes, deux pays ou deux projets, en mettant en concurrence leurs termes de réfé-

[728]- Ici, j'exploite la figure de présentation du carré logique de l'article y relatif de Wikipédia.

[729]- Et c'est sur la base de cette considération que nous tenterons d'en faire un usage herméneutiste extracarréique.

rences, pour dégager leurs *points communs* et leurs *points de divergence*, et mesurer si l'écart oppositionnel entre eux est *fort* ou *faible* : dans le premier cas, il s'agirait de la contradiction, et dans le second, de la contrariété.

C'est de cette façon que le socle de la définition technique de l'opposition quitte la logique, pour gagner l'ontologique, où elle se prête bien à l'herméneutique. Sur cette base, l'on peut élaborer un tableau statistique pour rendre visibles ces écarts. Au-delà de ces quelques *failles*, la définition technique de l'opposition, que malgré tout, le carré logique permet de dégager, m'inspire la construction du *vecteur épistémique signe-sens*, qui lui-même permettrait la relecture ontologique d'un certain nombre de *propositions philosophiques*[730] historiques, pour conclure qu'il s'agit en réalité d'abus de langage qui laissent persister les problèmes.

Le vecteur épistémique signe-sens, que je tente de dégager à partir de l'herméneutique du carré logique, s'appuie sur la définition de la sémantique proposée par Alfred Tarski : « *La sémantique a pour objet l'étude des rapports entre les expressions d'une théorie et les objets qu'elle représente »*[731]. Ici, il convient de noter qu'en dehors de l'identification d'un *carré magique*[732], il y a d'autres types d'approches du carré logique.

---

[730]- Là où l'analyse logique les avait mutilées : comme de simples puzzles ou malentendus linguistiques.

[731]- Cf. « Sur la théorie des modèles », article publié dans L'Age de la science. Lectures philosophiques, 5, Philosophie de la logique et Philosophie du langage, II, Éditions Odile Jacob, novembre 1993, pp. 137-158, reprenant une communication qu'il fit à Paris, entre le 26 septembre et le 1er octobre 1955, à l'occasion du 70e Colloque international du CNRS sur le thème : « Raisonnement en Mathématiques et Sciences expérimentales ».

[732]- L'article qui présente ce concept sur Internet relève notamment : « *Il pose une énigme aux êtres humains depuis près de 2000 ans. En effet, on suppose qu'il fut composé approximativement en l'an 79 de notre ère, puisqu'il fut découvert dans les ruines de la ville de Pompéi, détruite la même année par l'éruption du Vésuve. Fréquemment recopié jusqu'à la Renaissance, ce diagramme possède un riche passé historique que l'on retrouve dans de nombreux pays, notamment : en France, où l'on peut découvrir son inscription ; en Indre-et-Loire, dans les châteaux de Chinon et de Loches ; en Charente, dans le château de Jarnac ; dans le Puy-de-Dôme, dans la Maison d'Agnès Sorel, favorite de Charles VII ; en Haute-Loire, dans une maison du Puy-en-Velay ; dans l'Isère, dans la maison de justice de Valbonnais ; en Ardèche, à Rochemaure, en l'église Saint-Laurent ; elle fut aussi dessinée dans une bible carolingienne de 822, sur un parchemin du XIIIe siècle ainsi*

Ainsi, on parle de *logique épistémique*, comme chez Pascal Engel, qui interroge la possibilité de concevoir un *carré épistémique*. De même, il se développe des études de *sémantique argumentative*, plus précisément, dans le cadre de la *Théorie des blocs sémantiques* chez Marion Carel et Oswald Ducrot, qui vont jusqu'à proposer un "*carré argumentatif*", inspiré du carré d'Aristote, mais qui relie les propriétés formelles des "*prédicats argumentatifs*", avec un accent terminologique sur les "*aspects argumentatifs*" en "*donc*" et en "*pourtant*", qui permettent de conclure en nuançant le discours. Cela montre qu'à partir du carré logique plusieurs chemins ou applications sont possibles. Dans ce cadre, sur la base des travaux d'Algirdas Julien Greimas, l'un des principaux sémioticiens français, le groupe constitué par Denis Bertrand, Alexandre Dézé et Jean Louis Missika, dans une approche croisant la *sémiotique générale littéraire*, la *science politique* et la *sociologie des médias*, a produit l'article : « Le « carré sémiotique » des discours politiques »[733], où ces auteurs montrent que, pour susciter l'adhésion de leur auditoire, les politiques doivent se positionner par rapport à des valeurs partagées. La méthode du « *carré sémiotique* » leur permet de comprendre les logiques cachées de l'action politique.

Pour en fixer l'esprit, l'article décline : « *Il existe différentes méthodes pour analyser le discours politique. La lexicométrie, par exemple, procède par comptage de mots pour faire ressortir les spécificités du vocabulaire employé par les leaders politiques. Issue de la théorie du langage, la sémiotique ambitionne plutôt de comprendre la façon dont se construit le sens du discours. Elle offre à cet égard toute une batterie d'instruments pour en dégager les logiques propres. L'un de ses modèles de base, le « carré sémiotique », permet ainsi de localiser relati-*

---

que sur des amulettes du XVI^e siècle. Mais les chercheurs en font mention également en Angleterre, dans le Pays de Galles, à Circenster, sur les murs d'une caserne romaine (en effet, n'oublions pas que l'Angleterre fut occupée par les soldats romains dans la première moitié du premier siècle). On retrouve encore le Carré en Syrie, dans les ruines de la ville de Doura-Europos, sur l'Euphrate, appelée aujourd'hui Salihye, où ont été découverts, dans la maison d'un particulier, une chapelle chrétienne et un baptistère ».

[733]- Bertrand D., Dezé A., et Missika J. L., *Parler pour gagner. Sémiotique des discours de la campagne de 2007,* Paris, Presses de Sciences Po, 2007.

vement un même ensemble de discours en fonction de grands principes qui les structurent. Conçu par Algirdas Julien Greimas (...), sur la base du carré logique d'Aristote, ce modèle sémantique repose sur un jeu de construction entre catégories qui tout à la fois s'opposent, se contredisent et sont complémentaires »[734].

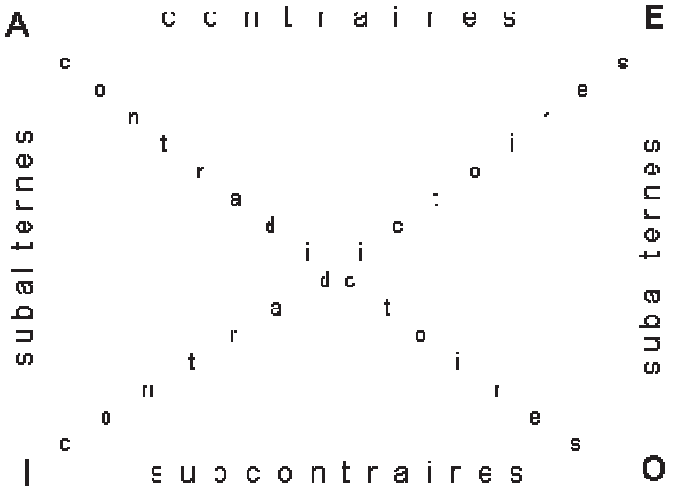
Pédagogue, il produit l'illustration ci-après : *« Prenons un exemple. Si l'on considère l'ordre général des conduites par rapport à la loi, on peut opposer comme des catégories contraires – sur l'axe commun de ce qui est prescrit – ce que l'on doit faire (l'obligatoire) à ce qu'on doit ne pas faire (l'interdit). Chacune de ces positions se définit également par leur opposition respective, selon un principe contradictoire cette fois, à ce que l'on ne doit pas obligatoirement faire (le facultatif) et à ce que l'on ne doit pas impérativement ne pas faire (le permis), ces deux positions exprimant l'univers sémantique du non-prescrit. On obtient ainsi une sorte de grille de lecture qui permet de positionner, en fonction de leur dominante, et sans en épuiser la diversité, les différents discours de prescription des attitudes »*[735].

Ainsi, sur la figure classique du carré logique d'essence aristotélicienne, et à partir du discours politique pris comme objet :

---

[734]- Il y a ici abus de langage. Car *l'Opposition* est une *catégorie logique* (un concept devient une catégorie, lors que son extension parvient à son terme logique, ou atteint l'Universalité, et comme tel, ne peut plus être généralisé), dont les *modes* ou *figures* sont : la contradiction, la contrariété, la subcontrariété et la subalternance, par rapport auxquelles on peut mesurer soit leur compatibilité, soit leur incompatibilité. Et, donc, l'alignement conceptuel qui est là ne se justifie pas techniquement : les « *contradictoires »* ne peuvent pas être *complémentaires*.

[735]- Bertrand D., Dezé A., et Missika J. L., *Parler pour gagner. Sémiotique des discours de la campagne de 2007,* Paris, Presses de Sciences Po, 2007.



Nos auteurs construisent la figure suivante du carré sémantique, qui est sorti de la *logique* par l'*épistémologie* :

A = Vécu partagé..... **E** = Utopie visée

I = Réalité analysée .....**O** = Fiction imaginée (…).

En solidarité argumentative avec ma recherche de la possibilité d'un usage extra-logique des acquis du carré logique, par le moyen du « *passage à l'épistémologie »,* cet exemple montre, d'un côté, qu'une recherche interdisciplinaire à partir du carré logique classique est *possible*[736], et de l'autre, que ce type de recherche peut fructueusement porter sur une thématique de l'actualité en train de s'accomplir, ici : le discours politique contemporain. Elle est une illustration parfaite de la *possibilité*

[736]- Bertrand D., Dézé A., et Missika J. L., *Parler pour gagner. Sémiotique des discours de la campagne de 2007,* Paris, Presses de Sciences Po, 2007. Cette approche développée dans « Le « carré sémiotique » des discours politiques » met autour d'un programme de recherche des spécialistes de sémiotique, de science politique et de sociologie des médias, sans intégrisme disciplinaire.

et de la pertinence du modèle de philosophie de l'actualité, qui fera l'objet du tome 2 du présent ouvrage, en tant que cas et lieu théoriques d'application des conclusions de l'évaluation prospective du projet de philosophie de la rigueur conduite dans l'ouvrage en cours. De même, des débats internes sont même intenses, à l'image de la discussion ouverte par Jean-François Monteil dans l'article[737] « Du nouveau sur Aristote. Remarques sur deux traductions arabes du *de Interpretatione* »[738], publié dans l'*Enseignement philosophique,* en 2003, à partir et contre l'hexagone de Robert Blanché, présenté dans : *Structures intellectuelles,* et publié en 1966. On peut signaler aussi l'article de Georges Barthélemy, « La logique d'Aristote, le carré et l'hexagone »[739]. Jean-François Monteil, par exemple, résume ainsi son article : « *Dans le chapitre VII du* De Interpretatione, *Aristote mutile un système naturel de trois couples de contradictoires naturelles. Il évince le couple où deux universelles naturelles* Les hommes sont blancs, Les hommes ne sont pas blancs *s'opposent contradictoirement. Cette mutilation a des conséquences graves : les deux couples de contradictoires naturelles, qu'Aristote considèrent exclusivement,* Tous les hommes sont blancs *versus* Quelques hommes ne sont pas blancs *et* Quelques hommes sont blancs *versus* Aucun homme n'est blanc *sont identifiés illégitimement aux deux couples de contradictoires logiques constituant le carré logique :* A versus O et I versus E respectivement. *Ainsi, le plan de la langue naturelle et celui de la logique sont confondus. La fâcheuse mutilation aristotélicienne est dissimulée par la traduction des propositions dites* indéterminées. *Pour traduire celles-ci qui, sémantiquement, sont des* particulières, *les érudits, à l'exception de P. Golkhe, emploient les deux* universelles *naturelles évincées par le maître ! L'ouvrage d'I. Pollak, publié à Leipzig en 1913, révèle l'origine de cette faute de traduction quasi universelle :*

---

[737]- Aujourd'hui, plus qu'hier, la recherche en train de se faire s'exprime à travers les articles, que ne rassemble que sur le tard pour en faire des ouvrages, lorsque ceux-là ont franchi le cap de leur réfutation par les pairs.

[738]- Monteil J. F., « Du nouveau sur Aristote. Remarques sur deux traductions arabes du *de Interpretatione* », [en ligne], http://www.apped.net/wp-content/uloads/2012/05/monteil01.pdf.

[739]- Barthélemy G., « La logique d'Aristote, le carré et l'hexagone », **www.geoges-barthélemy.fr**

la version arabe sur laquelle, malheureusement, Alfarabi fonde son commentaire. En ajoutant les postes Y et U aux quatre postes du carré, l'hexagone logique de Robert Blanché permet de comprendre comment sont liés le système logique et le système naturel »[740]. On peut préjuger que ce type de débats techniques ne s'arrêtera pas.

Pour rester sur un objet restreint conforme aux besoins du livre en cours, j'ai choisi de travailler à un vecteur épistémique sémantiste signe-sens, qui prend appui sur le carré historique comme acquis, sans envisager son retravail, dans le type de débat qui vient d'être signalé, dont on peut être sûr qu'il ne s'arrêtera pas. Mon *argument* est qu'au fil des temps et des auteurs, les modes de présentation du carré logique ont beau changer, la base quadru-propositionnelle (A, E, I, O) reste la même. Compte tenu de cela, je préfère m'appuyer sur *l'invariant* que sur ce qui varie avec le temps. Il s'agirait, pratiquement, afin que le discours se charge de signification, d'exiger que le *signe* de celui-ci vise principiellement un *sens précis*[741], afin de gagner en pertinence, entendu que celle-ci tire le discours de l'abus de langage, que composent les *pseudo-concepts* et les *pseudo-propositions*.

À partir de ce vecteur *signe-sens* comme socle du discours rigoureux, il conviendrait à présent de *déconstruire techniquement l'abus de langage*, après en avoir reconstitué la structure formelle, pour ouvrir finalement à un type de discours complexe, dialogique et tolérant, pour lequel la logique constituerait la propédeutique et le précieux instrument, techniquement disposé contre l'abus légendaire de langage qui, sans manquer de raison de se pérenniser dans la praxis humaine, ferait perdre toutefois à celle-ci tout son sérieux. Comment accéder à la structure formelle de l'abus de langage ? Pour tenter d'instruire cette question, un retour prospectif à Wittgenstein s'impose. En effet, dans *Tractatus logico-philosophicus,* Ludwig Wittgenstein distingue « *vide de sens* » et « *non-sens* ». Il appelle vide de

[740]- Monteil J. F., article précité, p. 1.

[741]- Tout en payant la dette wittgensteinienne, il s'agit toutefois, de montrer qu'ici, l'objet a un double statut : empirique et intelligible, que je combine dans le « *faileur* ».

sens, les propositions tautologiques et *contradictoires*[742] qui, étant inconditionnellement vraies ou fausses, ne nous apprennent rien sur ce qui se passe dans le *monde*[743]. Celles qui accroissent le savoir de l'homme sur le monde sont dites *synthétiques*[744].

De la sorte, considérée comme méthode, la *démarche analytique* consiste en deux étapes complémentaires ou dialogiques : dans un problème, supposer le problème résolu et remonter de là aux principes de la solution, et dans un théorème, supposer la conclusion démontrée et remonter de là à une proposition déjà établie, pour déployer le raisonnement analogique au regard du paradigme admis. Ainsi entrevues, les propositions analytiques sont très éloignées des préoccupations du monde intersubjectif, comme l'abus de langage que l'on trouve à l'œuvre dans toutes les institutions sociales ayant pour principal instrument de travail : *le langage (*la Justice[745], l'enseignement, les partis politiques[746], l'administration *publique*[747]…), auquel sont liés le mensonge, la démagogie et l'hypocrisie. Bertrand Russell dit, d'ailleurs, à ce propos : « *C'est pourquoi la philosophie qu'inspire véritablement l'esprit scientifique s'occupe des matières arides et abstraites, et ne doit pas espérer trouver une réponse aux problèmes pratiques de la vie »*[748]. Dans ce cas très

---

[742]- Suivant la conceptualité héritée de Kant, ce sont des propositions analytiques.

[743]- D'ici vient le projet d'une philosophie pertinente de l'actualité auquel nous essayerons de travailler dans le chapitre suivant, avec pour objectif de donner à la Philosophie les moyens d'infléchir le cours du monde plus activement que jamais.

[744]- Celles qui accroissent notre savoir au sujet de l'état des choses.

[745]- En disant : « *Nous jugeons au nom du Peuple »,* quand surviennent des jugements iniques : il y a abus de langage.

[746]- Quand un parti se donne pour slogan, par exemple : « *Tout pour le Peuple, rien que pour le Peuple ! »,* on voit clairement que la barre est quand même trop haute.

[747]- Quand les agents et cadres en fonction dans l'administration générale disent aux usagers du service public : « *Repassez ! Gardons le contact ! »,* pour mieux s'en débarrasser, le temps de corser la garde et le protocole la prochaine fois : n'y a-t-il pas exagération ou détournement du sens du Service public ?

[748]- Russell B., *op. cit.,* p. 62. Il s'agit des problèmes que Kant et Wittgenstein rangent comme appartenant au domaine de l'action, par opposition à celui de la connaissance.

précis, et au-delà de l'élargissement frégéen[749], *le sens* est chez Wittgenstein, l'objet (phénoménal ou nouménal, pour employer la terminologie kantienne) du discours en général, *tel* que saisi par la pensée, quand nous le considérons à travers toute l'œuvre, c'est-à-dire : *l'idée de la chose*. Par contre, il appelle *non-sens,* une combinaison de mots formée au mépris des règles de la syntaxe logique. Mais, ici, *j'emploie « non-sens » uniquement au sens d'abus de langage, au sens de signe sans sens.* Pour moi, il y a abus de langage, quand dans une proposition, l'ensemble des termes employés, résumés dans le « *signe* »[750], désignent impertinemment l'objet du discours, résumé dans le « *sens* ». De la sorte, *il y a abus de langage dans une proposition quand le signe se disjoncte du sens* et que se trouve finalement élaboré un *discours impertinent*, où l'incompatibilité sémantique entre les deux entités est consacrée, sous le mode de la figure oppositoire de la contradiction, qui a supplanté la contrariété, entendu que cet écart nous éloigne et distrait du chemin devant conduire vers la rigueur du discours.

Le souci de relier épistémologiquement le signe et le sens dans la recherche des solutions aux problèmes du monde par la *Science*[751] montre que Wittgenstein est partant pour des *propositions synthétiques*, où le prédicat ajoutant à la compréhension

---

[749]- Où Frege rend la dialogique signe-sens par « *Concept* ***et*** *objet »,* publié dans *Écrits logiques et philosophiques,* trad. Claude Imbert, Paris, Seuil, 1971, pp. 127-140.

[750]- Ainsi, voulant répondre à la question : « *Qu'est-ce que le signe en général ? »,* Jacques Derrida, dans *La voix et le phénomène,* Paris, PUF, 2007, p. 24, et reprenant Husserl écrit : « *Cette question, nous n'avons pas l'ambition d'y répondre pour plusieurs sortes de raisons. Nous voulons seulement suggérer en quel sens Husserl peut sembler l'éluder. «* Tout signe est signe de quelque chose *», pour quelque chose, tels sont les premiers mots de Husserl qui introduit alors immédiatement la dissociation* : « *Mais tout signe n'a pas un sens qui soit « exprimé » avec le signe ».* Par ce passage qui présuppose l'ineffable, il laisse la possibilité à l'abus de langage d'exister.

[751]- Au sens où dans *Le Sophiste,* Platon l'appelle *savoir rigoureux*, critique, ayant triomphé de la doxa, c'est-à-dire, par la bouche de l'Étranger, « *l'art de trier »* (trad. Émile Chambry, Paris, GF Flammarion, 1987, 226b-226c (p. 60)).

du sujet, ferait avancer la connaissance critique que l'homme doit avoir des problèmes qui *l'environnent*[752].

À propos de l'abus de langage ainsi repéré, les bonnes questions seraient : Ontologique : *qu'est-ce que l'abus de langage ?* Épistémologique : *pourquoi est-il plus facile et courant à l'homme d'abuser du langage que de travailler à structurer son discours en rigueur ?* Logique : *quel rapport y a-t-il entre abus de langage, démagogie, mensonge et paradoxe ?* Axiologique : *pourquoi l'homme préfère-t-il abuser du langage que de penser et agir sérieusement ?*[753]. On peut observer que le discours rigoureux est froid, vigoureux et ne passerait que difficilement dans les échanges intersubjectifs où la chaleur est attendue et où abus de langage, la démagogie, le mensonge et le paradoxe passent vraisemblablement mieux. En fait, il y a abus de langage, parce que le langage permet qu'on en abuse, en travestissant le réel lâché par la pensée et capturé au niveau de son expression par le langage. Pour prendre en charge ce quadruple questionnement, c'est par le bord du *dévoilement de la structure ontologique de l'abus de langage* que je voudrais approfondir la recherche. En ce qui concerne *l'archéologie de cette préoccupation*, qui a été aussi celle des *positivistes*[754], bien qu'ils ne l'aient entrevue qu'incidemment, et pour autant que nous avons cherché, c'est à Ludwig Wittgenstein et à l'herméneutique du carré logique qu'il faut recourir et se livrer.

---

[752]- La connaissance critique et prospective de cet environnement alimentera le *projet d'une philosophie pertinente de l'actualité* dans le tome 2 de l'ouvrage en cours.

[753]- Cette préoccupation trouvera sa réponse dans la conclusion.

[754]- Il s'agit du *programme global de lutte contre la métaphysique*, qu'ils veulent éloigner de la science, en évacuant les pseudo-concepts, les pseudo-propositions et les pseudo-discours. On retrouve ce programme chez les partisans de l'École de Vienne, et surtout chez Carnap. Mais globalement, l'abus de langage n'a pas été diagnostiqué par eux comme un problème philosophique explicite, qui sape de l'intérieur les efforts d'élaboration des philosophies de la rigueur. Mon approche consiste à élaborer un instrument sain, que tout type pourrait utiliser, au regard des natures respectives de ses objet, méthode et objectif. Si l'on évite un réductionnisme méthodologique ou paradigmatique d'un le départ, cette démarche permettrait de considérer chaque type de discours comme un jeu de langage qui, comme tel, a ses règles et enjeux, qu'il ne faudrait surtout pas comparer, vu que toute comparaison de ce type se fait généralement à partir et en fonction d'une posture dominante.

Wittgenstein écrit : « *Ce dont on ne peut parler, il faut le taire* »[755]. Cette thèse, qui résume merveilleusement le sens pensé du *premier Wittgenstein*[756], montre que celui-ci avait clairement conscience de l'abus de langage comme *sens*, bien que, d'un côté, il n'en ait pas eu le *signe*, et de l'autre, il pouvait aller jusqu'à interdire de parole ceux qui abusent du langage, sous la figure d'un *langage totalitaire*[757]. Il en ressort que le *discours impertinent*, non seulement, et rigoureusement, ne peut être dit tel que par abus de langage, mais surtout ne mérite pas d'être tenu au nom de la sériosité pensante et agissante. Au nom

---

[755]- Wittgenstein, *Op. cit*., p. 107, 7e et dernière thèse.

[756]- Dans les études wittgensteiniennes, on a pris l'habitude, que nous pensons fondée, de relire son œuvre en deux moments : le premier correspond au *Tractus,* où il bâtit une ontologique ayant la logique mathématique comme référentiel méthodologique unique pour tout discours voulant gagner en rigueur, et le deuxième, correspond aux *Investigations,* où le principe logique du fondement du langage est pluralisé. Cette historicité dans l'œuvre devrait permettre aux historiens d'éviter l'abus de langage consistant à la relire uniment.

[757]- Faye J. P., *Langages totalitaires, Critique de la raison narrative,* Paris, Hermann, 1972. Dans *La Quête inachevée (*Paris, Calmann-Lévy, 1981), Popper rapporte une anecdote qui montre l'intolérance philosophique de Wittgenstein : « *Ceci m'amène à parler de ma rencontre avec Wittgenstein… Au début de l'année universitaire 1946-47, je reçus une invitation du secrétaire du Moral Sciences Club de Cambridge pour faire une communication à propos de quelques "puzzles philosophiques". Il était clair que la formulation était de Wittgenstein et que derrière se cachait la thèse philosophique qui était la sienne selon laquelle il n'existe pas de véritables problèmes philosophiques mais seulement des "puzzles" linguistiques. Étant donné que cette thèse faisait partie de mes aversions favorites, je décidai de parler du sujet suivant : "Y a-t-il des problèmes* philosophiques *?"… À ce moment-là, Wittgenstein bondit sur ses pieds et dit d'une voix forte, sur un ton qui me sembla celui de la colère : "Le secrétaire a fait exactement ce qu'on lui a demandé de faire. Il a agi selon mes instructions…" Wittgenstein bondit à nouveau, m'interrompit et s'étendit longuement sur les "puzzles" et sur la non-existence des problèmes philosophiques… Au moment où je parlai des problèmes moraux, il me mit au défi : "Donnez-moi un exemple de règle morale ?". Je répliquai : "Ne pas menacer les conférenciers invités avec des tisonniers". Sur quoi, Wittgenstein, fou furieux, jeta le tisonnier au sol et sortit de la pièce comme un ouragan en claquant la porte derrière lui »* (pp. 176-177).
Telle est souvent l'ambiance dans les débats philosophiques universitaires. La *critique* qui est présentée comme étant le cœur de la réflexion philosophique n'est pas assumée pratiquement par les philosophes, qui préfèrent *l'argument d'autorité* à *l'autorité de l'argument*. C'est peut-être *le retour du dogmatisme*, après tant d'efforts pour faire de la Philosophie un espace rationnel ouvert.

de *la tolérance*, les premier et deuxième aspects de cette analyse du propos wittgensteinien peuvent être simplement réduits en épochè, pour permettre l'analyse ontologique de la structure du discours qui les a rendus possibles. Entendu qu'*il y a abus de langage dans une proposition quand le signe se disjoncte du sens*, le chercheur, au moment de rendre compte de ses travaux, se retrouve face à deux cas possibles : le *discours rigoureux* ou le *discours abusif*[758], où sont chaotiquement articulés pseudo-concepts et pseudo-propositions. Pour faciliter cette analyse, et physicaliser toute l'idée ontologique qui la sous-tend, appelons inversement *discours rigoureux*[759]*,* celui dans lequel le *signe cible pertinemment son sens,* avec lequel il *se conjoncte,* alors.

Notons : {DR = (S <=> s)}[760] et : {AL = (S <≠> s)}[761], les formules respectives de la rigueur du discours et des abus de langage, marquant la conjonction et la disjonction du signe par rapport au sens. La première formule se lit : « *Le discours rigoureux est la résultante de la double implication du signe et du sens »,* tandis que la seconde se lit : « *L'abus de langage est la résultante de la négation de la double implication du signe et du sens ».* Ces formules ne sont pas *logiques,* mais *ontologiques,* en tant qu'instrument de l'herméneutique philosophique, dont le vecteur signe-sens a été extrait du mode de définition de l'opposition dans le carré logique. Sur cette base, je peux dire que les *autres actes du langage* (mensonge, démagogie, hypocrisie, non-sériosité…), qui en constituent collectivement le *glissement*, peuvent se ranger sous la formule de l'abus de langage, du fait de leur *isomorphie structurelle*, à savoir : {AL = (S <≠> s)}. Dans tout le processus du penser, cette formule pourrait bien s'appliquer, comme souci fondamental et principiel pour la rigueur, à tous les niveaux/formes/jeux du langage : mental, vocal, écrit, auxquels

[758]- Dont il conviendra de réussir d'établir le lien ontologique d'avec le mensonge et la démagogie, vu que les deux ont en commun l'épôchalisation de la vérité au profit du vraisemblable.

[759]- Quatre soucis sont majeurs pour l'élaboration d'un discours rigoureux : la précision, la clarté, la pertinence et la cohérence.

[760]- Dans cette notation, qui peut s'appliquer à tous les niveaux de langage, comme une idée universelle de la rigueur capable de prendre une forme spécifique selon l'univers du discours considéré, par contre, D : discours ; R : rigoureux ; S : signe ; s : sens.

[761]- Dans cette notation, A : abus ; L : langage ; S : signe ; s : sens.

correspondent respectivement l'image, le son et le mot, et à tout type de discours : mythique, religieux, philosophique/métaphysique, scientifique, artistique, amoureux (…), en tant que *figures du Signe*, qui prend une forme et un statut spécifiques en fonction du mode d'appréhension considéré du réel, du langage et des objectifs de l'expression.

Cette reconfiguration de la rigueur du discours philosophique appelle clairement une *nouvelle théorie de l'argumentation*[762] qui, ayant le souci réaliste de *pertinence* et de raser le non-sens, s'éloignerait de la *rhétorique* et de la *péroraison*, en tant que *discours spécieux*, capables de se déployer parallèlement à l'ordre du monde. De la sorte, les tentatives axiologiques qui sont déployées à ce jour versent rapidement dans *la démagogie,* expression politique de *l'abus de langage,* qui fonde les acteurs sociaux à ne pas tenir parole, à ne pas payer leur *dette du sens* par rapport aux engagements pris dans des conditions et pour des raisons connues d'eux et antérieures à la situation actuelle. Ainsi, le *relâchement moral/éthique des pratiques intersubjectives* se manifeste sous des formes variées, comme les rendez-vous qui ratent l'heure, le manque de confiance les uns à l'égard des autres, la suspicion généralisée, l'absence complète de rigueur dans les pensées, idées et actions, ainsi que dans l'organisation de la vie collective (…), formes variées qui sont les effets éloignés de l'abus de langage, dont il résulte les énormes dégâts que voilà dans la société. Quand la *rigueur* vient à manquer dans les principes de pensée et d'action sociale, du fait de la déstabilisation et de la corruption de l'entendement collectif par la possibilité pour l'homme d'abuser du langage, la vie humaine se coupe de toute *civilité*, au point où l'on peut dire inversement que *la culture de la civilité et de la sériosité dans la société passe par la reconquête de la rigueur dans l'entendement individuel et collectif.*

À ce niveau de la réflexion, la question devient : *Comment pratiquement déconstruire l'abus de langage, une fois que l'on a accédé à sa structure formelle ?* Faisant le point critique et prospectif sur l'itinéraire de la philosophie analytique, de ses

---

[762]- Qui redéfinisse le parcours de la langue de l'argumentation au discours argumenté, ainsi que le fait Plantin Ch., *Les Mots, les arguments, le texte,* Thèse, Université de Bruxelles, 1987/1988.

commencements à aujourd'hui, après le constat de son échec, j'ai conclu à la *possibilité de l'invention d'une écriture philosophique médiane entre le style de la philosophie continentale et celui de la philosophie analytique anglo-saxonne*, qui assume et transcende les vices et les vertus de ces deux types de philosopher analysés, écriture dans laquelle se trouverait promu le *discours rigoureux*, par l'exclusion technique de l'*abus de langage*[763], préventivement en tant que *défaut d'entendement*, et curativement, en tant que *travestissement du réel pensé* par et/ou dans le *langage*. Cette évolution devrait conférer au projet transmuté la dimension pragmatiste qu'il avait fini par éclipser après la séquence husserlienne.

Ici, se situe la *grande différence entre l'approche analytique classique*, même celle de la philosophie post-analytique, et la mienne. En effet, *les analytiques rendent le langage coupable de tous les excès*, en innocentant la *pensée* et l'*entendement*, qu'ils n'ont même pas identifiés comme éléments du circuit, tandis que, pour moi, l'abus de langage procédant du circuit : entendement, pensée, langage, la lutte préventive et curative contre ce virus de tous les temps, qui corrompt la pensée et l'action humaines, devrait se faire à rebours par le même circuit. Cette grille d'analyse peut être appliquée à toutes sortes de problématiques de ce genre, pour apprécier rétrospectivement l'histoire de la philosophie, dans la mesure où « *L'identité de l'homme est dans l'avenir plutôt que dans le passé. C'est l'avenir qui invente l'homme* »[764].

Une *objection logique* pourrait être formulée contre la démarche consistant à travailler à l'invention d'un modèle endogène de rigueur en philosophie à partir de l'herméneutique du carré logique, avec l'argument que la base de cette effectua-

---

[763]- Cette exclusion technique de l'abus de langage est plus modeste, et n'a plus rien de l'ambitieuse et mutilante analyse logique des problèmes philosophiques. Il s'agit juste d'un vecteur ontologique, par lequel s'accomplit notre postulat et qui sert de schéma régulateur dans la conception et la formulation des idées philosophiques, dont la structure formelle, basée sur la dialogique signe-sens, rend par principe impossible l'abus même de langage. Intériorisé comme modes d'éducation, de pensée et d'action, sous la figure du ***mérite***, ce vecteur pourrait épargner la société de ses nombreux dégâts que sont : le mensonge, l'ingratitude, l'hypocrisie, la démagogie, la médiocrité…

[764]- Bowao C. Z., *La Mondialité entre histoire et avenir,* Paris, Paari, 2004, p. 77.

tion n'est pas logique. Elle recevrait une réponse simple. Aristote et Frege ont fixé à la logique le statut de *propédeutique* et *d'instrument* au service de la philosophie. Car, pensant le *rapport* entre science (logique) et philosophie (herméneutique) à partir de la posture de double compétence, nuls n'étaient mieux placés qu'eux pour en parler. Ils ne s'étaient pas trompés, et on ne saurait les en accuser pour *délit de non initié*. Conformément à ce *statut historique*[765], et malgré les dénégations intervenues, la philosophie, ici par le biais de *l'herméneutique*[766], traite la matière logique, pour lui conférer une nature philosophiquement manipulable, et ayant la manipulabilité philosophique comme vocation, en vertu du principe esthétique selon lequel, celui qui traite une matière est le créateur du produit qui en sortira, et dont il peut revendiquer les droits d'auteur. Une telle démarche est bien à sa place dans le contexte général des rela-

---

[765]- Ce statut historique est en fait un vibrant appel à l'interdisciplinarité, dans un contexte où les logiciens traitent les philosophes *d'incompétents*, et où les philosophes à leur tour traitent les logiciens de *manipulateurs aveugles* des symboles, sans voir ce que ceux-ci nous occultent : le métaphysique. Ces postures orgueilleuses ne créent pas les conditions pour un dialogue épistémologique fructueux.

[766]- Nous prenons ce concept au sens où Christian Berner conclut ainsi son article : *« Interpréter et traduire la pensée. Réflexions à partir de Schleiermacher » : «* Interprétation et traduction *sont ainsi essentielles au savoir, sans pouvoir effacer cependant entièrement une différence irréductible de la pensée, que Schleiermacher ne réduit finalement que par l'hypothèse métaphysique de l'identité de la raison. La traduction, comme l'interprétation qu'elle suppose, crée donc les conditions d'un dialogue dans lequel quelque chose comme la vérité, la prétention à la vérité et sa contestation peuvent s'établir »* (p. 9).

Le concept « *herméneutique* » a, donc, pour nous le sens philosophique d'analyse des fondements de l'interprétation en général, et notamment de l'interprétation des textes proprement philosophiques, dont les sous-disciplines herméneutiques pourraient mettre le paradigme à contribution.

Le contenu du texte à traduire et à interpréter vient ainsi du passé. Sa traduction et son interprétation visent à en porter le sens ou la vérité à la claire conscience des contemporains, qui sont censés ne pas pouvoir y accéder autrement : *la vérité du sens du texte vient du passé pour le présent*. C'est ce postulat de *l'herméneutique passéiste* que nous contestons, pour lui substituer *une herméneutique dynamique*, pour laquelle, le sens du texte à traduire et à interpréter vient, certes, du passé, mais sa vérité est dans le futur, où ce sens sera soit accompli, soit trahi par la postérité. En ce sens, l'herméneutique devient *une prospective du sens historique*, qu'alimenterait *la philosophie de l'actualité*.

tions techniques entre la philosophie et l'herméneutique qui, du Grec : *hermèneutikè* (sous-entendu, art d'interpréter), est, selon Jacqueline Russ *« la science ou discipline ayant pour objet l'interprétation des textes sacrés, tout d'abord la Bible, de tout autre texte ou ensemble de signes »*[767].

En somme, si les philosophes post-analytiques pouvaient réussir à focaliser leur attention sur l'objectif-Sagesse, par-delà les *procédures*, les clivages épistémologiques (notamment entre la *philosophie du langage idéal* et celle du *langage ordinaire)* devraient s'atténuer, pour disparaître progressivement*,* grâce à l'adoption de la double formule onto-logique qui présente les vertus de détourner l'entendement humain de l'*abus de langage,* libellé : ({AL = (S <≠> s)}), d'un côté, et qui indique de l'autre l'ancrage essentiel pour l'élaboration d'un *discours rigoureux,* formulé : ({DR = (S <=> s)}), dans la recherche de la Vérité, que je suggère à la communauté comme mode d'*invention endogène de la rigueur en philosophie.* Cette adoption pourrait s'avérer fructueuse, pour au moins *deux raisons.* Ces formules font dialoguer les soucis pour la *méthode* avec l'*objectif de la recherche*, de même qu'elles mettent en relief la notion fondamentale de *pertinence de la recherche*, qui réconcilie le *chercheur* avec son *bailleur de fonds*, ainsi qu'avec sa communauté sociale d'attache, qui a forcément des *attentes* sur la recherche engagée localement. Tous ces deux soucis étaient plutôt des faiblesses dans le dispositif analytique. Car, l'histoire des sciences ne montre pas d'exemple d'une recherche innocente, engagée sans tenir compte des besoins de la *société*[768].

Cette ouverture permettrait de reprendre le débat là où Bertrand Russell l'avait laissé, par exemple. En effet, Russell, considéra le formalisme logique comme un *outil* indispensable

---

[767]- Russ J., *Dictionnaire de philosophie,* Paris, Bordas, 2008, p. 123.

[768]- À cet effet, Bruno Latour, dans *Politiques de la nature. Comment faire entrer les sciences en démocratie* (Paris, La Découverte, 2004) se donne l'ambition de combler le fossé apparemment infranchissable séparant la ***science*** (chargée de comprendre la nature) et la *politique* (chargée de régler la vie sociale), séparation dont les conséquences – affaires du sang, de l'amiante, de la vache folle… - deviennent de plus en plus catastrophiques. Il relève que ***l'écologie*** politique avait prétendu apporter une réponse à ce défi, mais peine en réalité à renouveler la vie publique. Il s'agit donc d'obtenir que la politique se fasse en dialoguant avec la science pour le mieux-être de l'Humanité.

pour exposer les structures fondamentales des problèmes philosophiques (un peu comme Carnap). Ainsi, selon le contexte où on le met, le mot « *est* » peut indiquer, la prédication, l'existence ou l'identité. Il inaugura la thèse fondatrice de l'atomisme logique, selon laquelle, *la réalité et la logique mathématique ont la même structure*. Il en découle que *tous* (quantificateur universel) les problèmes ont une formulation logique ! Si ceci était vrai, comment expliquer que Wittgenstein, qui a repris cette doctrine, n'ait plus voulu, ou pu exprimer le *non-sens ?* Telle pourrait être la première objection. La deuxième, serait que Russell s'est pourtant rapproché de la source véritable de la déstabilisation du discours philosophique, mais ne l'a pas vue. Son regard a été *distrait* par les *paradoxes logiques,* comme le montre Joseph Vidal-Rosset, qui dans *Qu'est-ce qu'un paradoxe ?* (Paris, Vrin, 2004, 120 pages), étudie, notamment les paradoxes ensemblistes, de Cantor, de Russell, du Menteur, de Grelling, de Zénon, que Russell présente comme des problèmes philosophiques sérieux, ce qui est loin du compte, si l'on tient compte de la coupure que Koyré a relevée entre le monde des valeurs et celui des *faits*[769].

Pourtant, dans *Signification et vérité*[770], Russell, ainsi que l'indique le texte de présentation, montre que « *l'incidence du langage sur l'expression de la pensée philosophique n'a pas reçu traditionnellement toute l'attention requise. Des linguistes, des psychologues, des sociologues et des épistémologues s'en avisent de nos jours ».* En ce sens, l'analyse logique préparée par Russell a ainsi ouvert la voie, sur laquelle je m'engage *à présent*. Par suite : « *Amplifiant les vertus de l'analyse critique, il appartenait à Russell d'exploiter les ressources sémantiques et syntaxiques de la logique contemporaine ainsi que les ressources psycho-sociologiques de la perception, en vue de déterminer la structure du savoir empirique le plus décisif de nos savoirs naturels, exprimable en langage naturel. Il convient également d'indiquer les limites philosophiques fort controversées de nos jours de l'apport de la linguistique dans la*

[769]- Koyré A., *Du monde clos à l'univers infini,* traduit de l'Anglais par Raïssa Tarb, Paris, Gallimard, 1973, p. 12.
[770]- Traduction de l'Anglais par Philippe Devaud, Paris, Flammarion, 1969.

connaissance empirique. Tel est le thème complexe développé dans Signification et vérité »[771].

Ma formule ontologique permet d'exprimer toute construction intellectuelle aussi bien empirique que métaphysique, ayant pour exigences épistémo-éthiques transversales : la clarté, la précision, la pertinence, l'objectivité et l'universalité. L'abus de langage a reçu historiquement des appellations différentes par les philosophes, notamment venant de la tradition analytique (non-sens, vide de sens, métaphysique…). Pour moi, l'abus de langage le vrai grand problème qui cause l'impertinence au discours philosophique. Il était implicite dans le schéma de Russell, qui était prêt à le voir. Pour cela, *il est le réel obstacle qui prive la philosophie de la possibilité d'être rigoureuse*, *et les hommes de la possibilité d'être sérieux*, de conserver leur dignité et leur honneur. Les philosophes de la rigueur l'ont *entrevu*, sans s'attaquer explicitement à lui. Il le fallait. J'estime l'avoir tenté, et invite d'autres à poursuivre et mieux faire. Car, clairement envisagé, l'abus de langage est l'effet qui survient, lorsque le discours se construit contre les règles de la syntaxe logique, mais dont la cause est plutôt un *défaut d'entendement* que de langage. En effet, la quête de la rigueur est permanente dans le geste philosophique historial, ainsi que j'ai essayé de l'établir jusqu'ici. Mais, l'abus de langage, usage impertinent du langage, par des signes qui ne visent pas strictement leurs sens, afin de garantir l'ampleur de la signification, est immanent et permanent dans le geste philosophique historial, dont il limite l'élan naturel vers la rigueur absolue. En conséquence de cela, tout projet de philosophie de la rigueur devrait intégrer cette donnée basique, sans laquelle, le *diagnostic* me semble superficiel. Ce qui se montre ne se disant en plus pas, le présent ouvrage aura voulu à ce point indiquer combien et comment l'abus de langage déstabilise le discours philosophique, en le mettant en faute par rapport à son idéal de rigueur comme chemin conduisant sûrement à *la Vérité*, qui lutte à la fois contre le penchant vers le *retour au dogmatisme* et le risque de *renoncer au projet*, en replongeant la recherche dans la *doxa*, alors que Platon l'avait déjà impulsée vers l'*épistémè*.

[771]- Cf. texte de présentation de l'ouvrage.

Après avoir étudié l'origine, la structure et les effets pervers, mais aussi les possibilités de sortie de l'abus de langage, *Philosophie de la rigueur et développement, I. Ambitions, figures, impasses et perspectives* suggère un schéma opératoire, qui devrait permettre, d'un côté, de tenir l'abus de langage en respect, à défaut de pouvoir le rendre évitable, et de l'autre, de permettre au discours philosophique de *se déployer dans un espace philosophique ouvert*, en vue de la *conquête d'une signification tolérante de la vie*, par-delà le signe et le sens. Prendre acte de l'échec du projet historial de philosophie de la rigueur, et lui trouver une nouvelle jouvence : tel est le chemin vers un paradigme modeste, mais réaliste, de *philosophie de la rigueur*, pouvant servir de principe pour une réflexion approfondie sur la *complexité des problèmes de notre temps*, et dont la souplesse devrait faciliter l'adaptabilité à et dans les différentes régions épistémologiques, les domaines de l'action et de la contemplation du Vrai, Bien et du Beau, en tant que catalyseurs pour une tolérance épistémo-éthique complète.

Il en sort la notion importante de *pertinence de la recherche*, qui met celle-ci en face des *attentes du contribuable* qui la finance. Alors, le discours philosophique et la culture mondiale pourraient s'en prévaloir, en vue de la création des conditions pour une *entente rationnelle entre les hommes*, tout en *infléchissant le cours actuel du monde*, avec d'avantage de puissance. En ce sens, la philosophie deviendrait « *rigoureuse »* si elle réussit, d'un côté, à se donner des règles de conduite de la recherche répondant aux exigences critiques de clarté, précision, d'objectivité, d'universalité et de pertinence, et de l'autre, à interroger les préoccupations des hommes du moment, pour mieux éclairer leur rapport au Temps.

Si le discours philosophique est inepte aujourd'hui, c'est parce, campé et muré dans l'Université[772]*, il ne porte pas sur ce qui compte pour l'Humanité : l'actualité*, et dont la prise en charge conceptuelle rendrait les philosophes réellement con-

[772]- Ainsi que le relève le propos suivant de Russell, que nous avons cité en épigraphe : *« Une fois je lui disais (à Jean Nicod) que les gens qui étudient la philosophie devraient plutôt essayer de comprendre le monde et pas seulement, comme dans les universités, les systèmes des philosophes du passé. "Oui", a-t-il répondu, "mais les systèmes sont tellement plus intéressants que le monde" »* (B. Russell, Autobiography).

temporains de leur temps. Ainsi, et alors que la *vigueur* des philosophies de la *rigueur* devait conduire à *l'intolérance*, voici son renouvellement servir plutôt de fondement épistémologique à une culture mondialiste de la tolérance entre les *humains*[773], en ayant en partage la relativité d'un savoir ancré dans les problèmes présents et futurs de l'existence humaine.

[773]- Voici la Serendipity !

Chapitre VI.
Essai d'articulation entre philosophie de la rigueur et développement des Nations

Le cinquième chapitre de l'ouvrage en cours vient de montrer que, pour avoir fait en sorte que le rechargement du discours philosophique en *rigueur* se fasse au moyen de l'importation du modèle de celle-ci auprès des savoirs voisins, le projet de philosophie de la rigueur a placé la philosophie elle-même dans un contexte de pensée triplement défavorable face à la complexité des défis du monde actuel :

- En important le modèle de rigueur, elle a perdu l'initiative historique, l'autonomie et/ou la primauté du penser, qui permettraient d'articuler la recherche de la Vérité avec son objectif-Sagesse liée ontologiquement à la nature de la philosophie ;
- En focalisant l'essentiel du questionnement analytique sur les procédures, l'objectif-Sagesse du questionnement philosophique en général a été éclipsé ;
- À cause de cette éclipse des *problèmes à résoudre* et de l'objectif à atteindre par la raison analytique au profit des *moyens techniques* pour « *mieux* » y parvenir, l'abus de langage n'est pas apparu à la tradition analytique comme un problème philosophique à traquer, alors que, souterrainement, c'est lui qui déstabilise le discours humain, à travers le mensonge, l'hypocrisie, la démagogie, la méprise, les engagements non tenus (…), notamment dans les relations intersubjectives.

Il convient de tirer les leçons pratiques de l'évaluation prospective des avatars du projet de philosophie de la rigueur. Entre autres, parce que « *les sons émis par la voix sont les symboles*

des états de l'âme et les écrits les symboles des mots émis par la voix »[774], si le langage abuse du réel en le travestissant, c'est que celui-ci a été mal pensé par l'entendement en tant que faculté des concepts au moyen desquels le sens du réel est capturé. Dans ces conditions, la pensée ne se déploie plus suivant des contraintes éthiques, mais seulement épistémiques. Pour cela, la lutte contre l'abus de langage, au-delà de l'essoufflement du projet de philosophie de la rigueur, qui se renouvelle sous la forme de la philosophie post-analytique, avec des recherches allant désormais dans plusieurs directions, et que je propose de se muer en nouvel esprit analytique, devrait se mener sur deux niveaux dialogiques :

- Procéder à un *recuirassement épistémo-éthique de l'entendement*, afin de le disposer à penser selon les canons, en veillant à la sériosité et à l'honneur personnels du penseur, qui en tant que citoyen, sera bien disposé à pratiquer le canon social sous le mode de la civilité dans son rapport à la *Loi*[775] ;
- Structurer un paradigme de langage d'expression du savoir, qui tienne compte de la pertinence de l'expression, des objectifs éthiques du savoir et de la complexité de la vie sociale, en intégrant les réponses principielles aux deux interrogations suivantes : *Comment la réalité*[776] *doit-elle être constituée pour être exprimable par le langage sans abus* et *comment le langage doit-il être structuré, pour pouvoir exprimer le réel sans le travestir, en tenant ensemble : liberté, responsabilité, sériosité et honneur du penseur face au contribuable qui finance la recherche ?*

Sur le premier volet de la lutte contre l'abus de langage, il conviendrait de noter, ici, que *c'est l'Éthique qui donne la force au Droit :* tel est aussi le contenu que Hegel donne à la *Philoso-*

---

[774]- Aristote, cité par Jacques Derrida, *Marge de la philosophie,* Paris, Minuit, 1972, pp. 4-14.
[775]- À condition que celle-ci préserve le modus vivendi, afin de ne pas ouvrir le chemin de la critique sociale.
[776]- Naturelle et sociale.

phie du droit[777]. Car, quand le citoyen à l'entendement cuirassé pourra se donner l'obligation de faire avec la Loi, pour sauvegarder sa dignité, alors la Loi trouverait l'occasion d'être appliquée. *Le défaut d'entendement conduit ainsi à l'incivisme.* Le deuxième volet conduit à des suggestions pratiques de restructuration de la *proposition intellectuelle*, non pas dans ses *règles*[778], mais dans son *principe*, avec le double souci de combiner la cohérence et la véridicité, afin d'obtenir que les trois approches de la Vérité (la vérité-correspondance, la vérité-cohérence et la conception déflationniste de la vérité) ne fassent plus qu'une seule. Ainsi, dans l'application du principe, cette restructuration pourra monter graduellement de la proposition, au paragraphe textuel, au discours, à l'École, à la Justice et à l'ensemble des institutions de régulation des rapports sociaux, où le *langage* est le principal instrument de travail.

Ce recadrage de la proposition scientifique devrait nous permettre de poser les bases d'un *projet de philosophie de l'actualité*, en guise de « *repragmatisation »* de la philosophie de la rigueur, après l'éclipse post-husserlienne, dans la f*igure du nouveau mode de penser et d'agir à inventer*[779]*,* qui applique à la lutte complexe contre l'abus de langage les résultats de la prospective du sens historique, ainsi qu'au cuirassement de l'entendement des acteurs finalement sociaux : parce

---

[777]- Le texte fondateur de cette discipline philosophique demeure : *Principes de la philosophie du droit* de Hegel (Hegel W. F*., Principes de la philosophie du droit,* traduction française par André Kaan et préface par Jean Hyppolite, Paris, Gallimard, 1989), où l'auteur la définit en ces termes :
« *La science philosophique du droit a pour objet l'Idée du droit, c'est-à-dire, le concept du droit et sa réalisation. La philosophie s'occupe des Idées et non des concepts au sens étroit… La science du droit est une partie de la philosophie. Elle a donc pour objet de développer, à partir du concept, l'Idée, puisqu'elle est la raison de l'objet, ou, ce qui est la même chose, observer l'évolution immanente propre à la matière… Le domaine du droit est le spirituel en général ; sur ce terrain, sa base propre, son point de départ sont la volonté libre si bien que la liberté constitue sa substance et sa destination et que le système du droit est l'empire de la liberté réalisée, le monde de l'esprit produit comme seconde nature à partir de lui-même »* (pp. 47 ; 48 ; 57).
[778]- Les *règles* de l'entendement s'appliquent à un champ relativement limité : le *particulier*, tandis que les *principes,* expression de la raison, s'appliquent à l'*Universel*.
[779]- Dans le cadre de la « *trans-pensée* ».

qu'agissant en plus de penser une réalité qu'ils expriment par le langage.

À présent, et dans le cadre de la philosophie post-analytique, je vais essayer de reprendre et actualiser le projet épistémologique et politique du *Cercle de Vienne*, pour le mettre au service du concept épistémo-éthique de rigueur auquel je travaille ici. Ainsi, structuré dans « La Conception scientifique du monde : Le Cercle de Vienne »[780], le projet du *Cercle* est épistémologiquement à l'origine de *l'empirisme logique*, dont la thèse principale est que toute connaissance scientifique doit être fondée, soit sur l'expérience, soit sur une vérité logique ou mathématique. Cette thèse principale est partagée par ses membres : Rudolf Carnap, Hans Hahn, Otto Neurath, Moritz Schlick, auxquels s'associèrent, quoique sans statut formel, Hans Reichenbach, Philip Frank, Alfred Tarski, Karl Popper, Kurt Gödel, Ludwig Wittgenstein, pour siéger de 1929 à 1936, année où fut assassiné Moritz Schlick (dont le domicile servait de siège) par un étudiant nazi. Cet assassinat aura pour conséquence immédiate la désintégration du Cercle, avec l'émigration de la plupart de ses membres aux USA, pour fuir le Nazisme. Cette thèse fondamentale du *Cercle* prend des formes et contenus spécifiques, selon qu'elle porte sur les thématiques du langage, de la méthode scientifique, du physicalisme et/ou de la métaphysique. Le projet du *Cercle* d'une conception scientifique du monde ne consistant pas en un ensemble d'affirmations, mais en l'adoption d'une attitude empiriste et positiviste associée à la logique, dans le cadre doctrinal du positivisme logique ou de l'empirisme logique, aborde la problématique du *langage***,** comme son premier objet. Considérant le *langage ordinaire* (celui du sens commun, dans et à partir duquel est supposée s'exprimer la métaphysique) comme *imprécis, trompeur et confus*, les membres du *Cercle de Vienne* concluent à la nécessité, dans le domaine philosophique et scientifique, de construire une syntaxe logique devant déboucher sur l'utilisation d'un langage inversement *précis*, *véridique* et *clair*, fondé sur des évidences empiriques, alimentées par des

[780]- Soulez A. (sous la dir.), « La conception scientifique du monde : Le Cercle de Vienne », in *Manifeste du Cercle de Vienne et autres écrits,* Paris, PUF, 1985.

propositions de base, devant correspondre à des faits empiriquement avérés, comme fondement du sens de la proposition, en général. On peut constater le caractère violent de cette thèse, dans le sens où elle dénie les contenus cognitivo-sémantiques, en réduisant/ramenant le langage à une correspondance entre un énoncé syntaxique et un fait empirique, tel que le *sens* serait cette correspondance, ou se changerait en non-sens, si cette correspondance vient à faire défaut. Cette posture est quelquefois désignée par le concept *behaviorisme langagier* ou *behaviorisme logique*, en référence au schéma stimulus-réaction (S<=>R) construit par Watson, pour le comportement de l'homme face à l'environnement.

Concernant l*a méthode scientifique,* la thèse du *Cercle* indique que la connaissance commence par des propositions empiriques élémentaires, dites *"énoncés protocolaires"*, dont chacun est susceptible d'une vérification immédiate, de telle manière que, à partir d'un ensemble d'énoncés vérifiés inductivement, suivant des raisonnements logiques *et* mathématiques, il serait possible de construire une *théorie scientifique* du monde, sur la base de laquelle il serait possible de *prévoir* des faits descriptibles par les énoncés protocolaires, confirmables ou infirmables par *l'expérimentation,* issue de Claude Bernard[781]. Ainsi, les propositions élémentaires sont dites *synthétiques*, en ce qu'elles portent sur le monde, et sont vraies, si elles correspondent au monde, au sens kantien où elles accroîtraient notre connaissance. Alors, cette *correspondance* est aussi leur "*signification*". En face, les propositions logiques et mathématiques sont *analytiques,* et peuvent être vraies (ou fausses) par validité interne, en application des règles de la déduction à partir d'une ou plusieurs hypothèses, indépendamment du monde. Pour cela, elles sont sans significations. En croisant les deux types de cas, la doctrine du *Cercle* esquisse une *généralisation* aboutissant à considérer toutes les théories scientifiques comme pouvant finalement se réduire/ramener à des *systèmes explicatifs de type logico-mathématique*, d'une part, et à des *propositions élémentaires empiriques*, d'autre part. Dans ce schéma, les premières propositions fonctionnent comme des "*explications*", tandis que les secondes constituent

[781]- Voir Cours d'Épistémologie de la psychologie.

la "*justification*" de la théorie explicative, donnant ainsi et inversement la distinction conceptuelle entre le "*contexte de la découverte*", renvoyé du côté des sociologues ou psychologues, et le "*contexte de la justification*". Il est clair que, par sa nature, la philosophie analytique ne peut proposer qu'une *analyse normative de la justification*, en laissant de côté *le contexte de la découverte*, réservé aux sociologues de la connaissance[782]. Sur la base de cette *méthode scientifique* à double face, la doctrine du *Cercle* élabore et défend le *paradigme*[783] *d'une unité de la science à venir*, dont l'effectuation se ferait grâce à un langage commun fondé sur les principes énoncés à l'instant, concernant les propositions synthétiques et analytiques. Elle montre que ce procédé devrait permettre aux langages des différentes sciences (la sociologie ou la biologie) d'être réduits au langage de la physique. S'il n'est pas certain que les *lois de la biologie*, par exemple, puissent se réduire aux *lois de la physique*, par contre, l'on peut aisément envisager que les *énoncés de la biologie* (le tout est plus grand que ses parties…) puissent se réduire aux *concepts physiques* (le temps, l'espace, les corps, le mouvement…). C'est cette réduction de l'ensemble de la démarche scientifique à l'ancrage physique qu'Otto Neurath proposera d'appeler le *physicalisme*. La réduction physicaliste permet aux membres du *Cercle* de tirer une conséquence importante pour la Philosophie, en considérant que l'analyse des énoncés portant sur le monde permet de faire apparaître une *démarcation claire* entre les *énoncés qui portent sur des données empiriques* et les *énoncés dits « dépourvus de signification »*, parce qu'ils ne portent sur rien d'empiriquement constatable, et que Kant appelait « *Noumène* ». Ils sont qualifiés de "*métaphysiques*", dans la mesure où ils portent sur des sujets traditionnellement considérés comme tels. Conformément au schéma de philosophie du langage présenté ci-haut, la possibilité de la métaphysique s'expliquerait par deux types d'erreurs : *l'usage du langage ordinaire comme langage du discours rationnel*, et la *supposition d'une connaissance possible par la seule pensée*, sans

[782]- On peut signaler, à cet effet, les travaux de Dominique Lecourt, Terry Shinn et Pascal Ragouet.

[783]- *La structure des révolutions scientifiques* de Thomas Kuhn, qui valorise ce terme, ne sortira qu'en 1983.

l'aide d'aucune donnée empirique. Cette double critique ruine directement la possibilité de jugements synthétiques *a priori,* tels qu'ils fonctionnent chez Kant. Car, la pensée abstraite ne serait capable que de *jugements analytiques*, procédant déductivement d'un énoncé à un autre, sans pouvoir rien ajouter, qui accroisse réellement notre connaissance sur le monde. En conséquence, la métaphysique, qui prétend fournir des jugements synthétiques *a priori* au moyen du langage ordinaire, est sans fondement. Ce *résumé de l'esprit analytique développé par le Cercle de Vienne* montre que l'instauration et la réification de l'intolérance en idéologie d'État par le nazisme[784] pousseront ses membres à émigrer aux USA, créant ainsi les conditions favorables au développement de l'empirisme logique en tant que doctrine de la philosophie analytique, et éclipsant les origines européennes de la philosophie analytique (Frege, Russell, Wittgenstein), dans le *débat sur le dialogue entre philosophie continentale et philosophie analytique*. Sur le plan strictement épistémologique, on peut noter que le critère de démarcation de la science d'avec la métaphysique, sur la base de la méthode inductive, est le fait qu'un énoncé ait une "*signification*" qui le rende clairement vrai *ou* faux, pour pouvoir être testé, fera l'objet de nombreuses critiques, dont celles de Popper, instruites par Quine, entre autres, et qui *conduiront la philosophie analytique vers une autre orientation, dite globalement : philosophie post-analytique.* Par ailleurs, la radicalité excessive dans la norme méthodologique proposée, selon laquelle, une science ne devrait employer que des termes et énoncés directement référables à la réalité, et que les seuls outils non empiriques acceptables sont logico-mathématiques, témoigne d'une *fermeture épistémo-éthique* qui la privera de la possibilité/capacité de *penser la complexité du réel*[785], finalement avérée, comme pas-

[784]- Les derniers écrits de Frege (1924), par exemple, trahissent clairement ses penchants xénophobes contre le parlementarisme des Français et communistes, et ne cachent pas sa foi dans la politique d'Hitler, dont découleront d'effroyables crimes contre l'Humanité après sa mort (1925). Il a laissé un *cahier* qui décline un plan détaillé d'expulsion des Juifs, et établit son approbation du coup d'État (échoué) d'Hitler.

[785]- À laquelle Bachelard nous invitait pourtant, mais qu'il n'a pas pu propulser, à cause de son ancrage positiviste dans les sciences expérimentales, bien que ce soit le mérite d'Edgar Morin, sorti de ses entrailles.

sage du paradigme de l'épistémologie classique à celui de l'épistémologie non-classique, alors que son projet initial d'une conception scientifique du monde comprenait un double volet épistémologique *et* politique. Ainsi, le *Cercle* n'a pas pu capitaliser l'hétérogénéité de sa composition, faite de philosophes et scientifiques pratiquants, et en est réduit à proposer un *modèle méthodologique rigide* que ne recoupe pas la réalité de la science en train de se faire. Techniquement, la double conséquence en sera, d'une part, que les tentatives de reconstruction des sciences faites sur cette base sont des échecs, et d'autre part, la négation de l'existence de contenus sématico-cognitifs indépendants, et l'option de ramener/réduire la pensée à une démarche opératoire liant faits empiriques et énoncés syntaxiques, se sont avérées un *appauvrissement extrême*, en réalité impraticable, et une mutilation du protocole devant aboutir à la rigueur du discours philosophique, objectif des élaborations de la philosophie analytique, finalement éclipsé sur l'autel des instruments et procédures empruntés aux savoirs voisins.

En considération de ce qui précède, le *sens de la reprise du projet du Cercle de Vienne*, pour son actualisation, est de le croiser prospectivement avec le questionnement husserlien, qui a le mérite de lui être contemporain, à savoir : « *Y a-t-il vraiment, si l'on considère la constance de leur réussite, une crise des sciences ? […]. Cela comprendrait une crise de la mathématique pure, une crise des sciences exactes de la nature, que nous ne pouvons cependant cesser d'admirer comme étant les modèles d'une scientificité rigoureuse et au plus haut point féconde »*[786], le débarrasser de sa dimension positiviste[787], et en guise d'articulation épistémo-éthique entre « *philosophie analytique* » et « *problématique du développement des Nations* », pour faire de cette articulation la base épistémo-éthique d'une approche de la *philosophie du développement*, ayant le « *complexe-tissage* »[788] comme objet, qu'il interroge de façon inter-pluri-trans-disciplinaire, à travers les différentes régions épistémologiques (sciences hypothético-déductives, sciences

[786]- Husserl, *La crise de l'humanité européenne et la philosophie,* trad., Paul Ricœur, Paris, Aubier, 1977, p. 7.
[787]- Le dépassement du positivisme se fait par l'ouverture à l'Éthique de la recherche intégrée.
[788]- À la fois « *fait* » et « *valeur* ».

expérimentales, sciences humaines/sociales, sciences cognitives et nanosciences)[789], dans le cadre de projets de recherche intégrés et portant sur les préoccupations visant le développement des Nations, mais aussi, dont les résultats puissent être capitalisés performativement par et pour l'action publique en train de se faire, dont le contribuable attend les résultats avec impatience, en menaçant les gouvernants de sanctions politiques immédiates. C'est le cas de l'insurrection du peuple Burkinabé qui a chassé le président Blaise Compaoré, après 27 ans d'exercice du Pouvoir. C'est aussi le cas en cours du président français François Hollande qui, à mi-mandat, est traîné dans la boue avec à peine 13 % d'opinions satisfaites (novembre 2014).

En effet, le *Cercle de Vienne*, formé et composé de philosophes qui sont en même temps des scientifiques actifs, ayant en commun le projet de réfléchir sur le fondement et la nature de la connaissance scientifique, avait pour mot d'ordre, l'éviction de la métaphysique, comme symbole de l'irrationalisme, contre lequel luttent ces philosophes, tout en voulant fonder une philosophie rationnelle connectée avec l'actualité de la recherche techno-scientifique en train de se faire, comme le voudra Gaston Bachelard, dans *La philosophie du Non* (1940). Ainsi, *reprendre et actualiser un tel projet*, c'est chercher à montrer comment cet esprit de l'époque peut être *logé dans notre nouveau contexte*[790], qui consacre, malgré tout, d'un côté, la fructuosité de la dialogique entre science et philosophie, à travers la médiation éthique par l'épistémologie, et d'autre part, qui est marqué par la forte prise de conscience par la communauté des chercheurs des limites de la raison, qui les pousse à travailler en équipes inter-pluri-transdisciplinaires sur les problématiques transversales, dans le cadre d'un rationalisme modeste et ouvert. Or, ce nouveau contexte épistémique est

[789]- À l'image du Cercle de Vienne, qui était composé aussi bien de philosophes que de scientifiques pratiquants, unis pour un projet épistémologique et politique d'une conception scientifique du monde, déclinée sous le titre : *Le Manifeste du Cercle de Vienne,* tant il est démontré aujourd'hui qu'autant le « *développement* » se fait sur la base de l'appropriation industrielle/écologique de la technoscience, en même temps, l'ouverture à l'Éthique demeure son horizon prospectif du sens historique.

[790]- Pour lequel le développement reste une perspective pour toutes les Nations, y compris celles dites « *développées* », mais dont la misère est dévoilée chaque jour par les médias.

justement l'état d'esprit qui convient pour penser les problèmes transversaux, globaux et mondiaux actuels du Développement des nations, comme : la crise, la pauvreté, l'iniquité dans les relations internationales et dans la redistribution des revenus des États à toute la population, etc. C'est pourquoi, à partir de *l'objet épistémique « faileur* », je travaille à l'élaboration d'une conception, non plus « *scientifique* », au sens positiviste, mais « *complexe* » du monde, au sens épistémo-éthique de « *complexe-tissage »*. De cette façon, il me semble que le projet positiviste du *Cercle de Vienne* peut être actualisé sous la forme d'un *Manifeste pour le développement équitable des Nations,* qui suppose la prise en charge conceptuelle de la notion de « *crise* », qui a tant préoccupé Husserl, l'un des rares philosophes à avoir capté le message du Temps[791]. Car, en employant ce concept, Husserl lui-même lui donne le sens suivant : « *La crise d'une science, cela ne signifie rien de moins que le fait que sa scientificité authentique – ou encore la façon dont elle définit ses tâches et élabore en conséquence sa méthodologie – est devenue douteuse. Or cela peut bel et bien valoir pour la philosophie, qui menace bel et bien de nos jours de succomber au scepticisme, à l'irrationalisme, au mysticisme* »[792].

Il y a deux volets dans cette explication du terme « *crise* », tantôt appliqué aux sciences et tantôt appliqué à la philosophie elle-même. Relativement à l'esprit du Cercle de Vienne, ici en question, ma préoccupation est de voir comment passer du registre des sciences, c'est-à-dire, de la conception scientifique du monde à la réflexion philosophique sur la gouvernance, sous le rapport du questionnement épistémo-éthique sur tout le penser et l'agir humain. Ainsi, s'il est vrai que la Science fait toujours l'effort d'étudier des problématiques liées, d'une façon ou d'une autre, aux préoccupations de la vie quotidienne, pour rendre l'Homme « *heureux* » sur terre, puisque Socrate ne cessait de répéter : « *Tout homme cherche toujours, partout et nécessairement son bonheur »,* ce *bonheur*, que l'approche analytique a éclipsé comme « *faux problème* », ainsi que la

[791]- La « *Krisis* » sort la même année où commence à se désintégrer le Cercle de Vienne : 1936, avec l'assassinat de Moritz Schlick, qui poussa les autres membres du Cercle à émigrer aux États-Unis d'Amérique.
[792]- Husserl E., *Op. cit.,* p. 7.

Sagesse, au profit de l'investissement sur les *procédures*, devrait retrouver désormais sa noble place de préoccupation centrale de la recherche intégrée, à laquelle travailleraient toutes les régions épistémologiques, chacune compte tenu de sa spécificité. Cette nécessité de la coopération des régions épistémologiques vient et tient compte de la complexité naturelle des problématiques de la vie humaine : le bonheur, la liberté, la justice, la santé, la tolérance, l'éducation, la pauvreté (…).

De la sorte, le *lien* entre la philosophie analytique et la problématique du développement s'établit au moyen du rapport de l'argument selon lequel, aujourd'hui, à travers la gestion de la vie communautaire par les institutions publiques nationales et internationales, ce sont les politiques qui *orientent la réflexion sur le sens du vivre-ensemble*, alors que *penser* n'est pas leur métier premier, ce qui signifierait que les « *penseurs* » ont démissionné. Ainsi, il en résulte la nécessité épistémo-éthique d'inventer, d'une part, un modèle endogène de rigueur, et d'autre part, une forme d'articulation entre la pensée prospective et l'action politico-sociale, que je me propose d'appeler « *philosophie du développement* », pour accompagner les efforts quotidiens des contribuables, qui luttent chaque jour contre le mal-être et pour leur mieux-être.

La mise en exergue d'un modèle de rigueur inventé dans les entrailles de la philosophie elle-même, exportable à tout autre type de discours et de pratique humains, devrait contribuer à recrédibiliser la philosophie dans l'opinion et justifier les financements que reçoivent sa recherche et son enseignement.

Pour ne pas conclure

Dès l'introduction du présent volume, j'ai signalé le défi que les membres du jury de soutenance de ma thèse unique : *Le projet de philosophie de la rigueur : Avatars historiques, actualité et devenir,* m'avaient lancé, de réussir à démontrer l'articulation des recherches sur la philosophie analytique et la réflexion sur les questions du développement des Nations, que j'avais engagée antérieurement dans *Idées directrices pour une autre politique en Afrique. Essai de prospective du sens historique politico-africain* (Brazzaville, Imprimerie Saint-Paul, 2006), *Otwere. La judicature traditionnelle Mbosi face aux défis de la modernité congolaise* (Paris, Publibook, 2010) et *Éléments de philosophie morale et politique en Afrique noire. Essai d'herméneutique prospectiviste* (Paris, Edilivre, 2011).

Les trois ouvrages forment un ensemble cohérent et dynamique. En effet, *Idées directrices,* constatant l'immobilisme des États africains qui, après quarante-six ans d'indépendance n'arrivaient pas à décoller clairement pour leur développement, et analysant les problèmes de leur gouvernance (l'institutionnalisation de l'infra-droit, la mise au pas des intellectuels/universitaires/chercheurs, empêchant inversement l'émergence d'une société civile (apolitique), le manque d'autorité, la chute irrémédiable dans le piège ethniciste, la peur de la critique), comme explications endogènes des guerres civiles qui agitent l'Afrique périodiquement, avait conclu à son immobilisme et recommandé une refonte constitutionnelle prescrivant l'instauration du régime semi-présidentiel et la création d'un poste de vice-président devant revenir au perdant immédiat des élections, dans le cadre d'une pratique politico-administrative *« réfo-lutionnaire »*[793].

[793]- On peut se rendre compte que le livre anticipait les remous actuellement en cours en Afrique liés à la prolongation des mandats constitutionnels par

Voulant comprendre les jeux et enjeux de l'institutionnalisation de l'infra-droit et de l'impunité, qui paralysent la gouvernance développante, *Otwere* s'est donné la tâche d'étudier prospectivement l'histoire des relations conceptuelles entre morale et gouvernance communautaires, pour comprendre comment et pourquoi ces tares, amplifiées par le parallélisme juridique (d'une part, la loi et le règlement officiels, hérités et inspirés du colonisateur, mais que gouvernants et gouvernés sabotent quotidiennement, et d'autre part, la norme coutumière, qui s'impose plus efficacement à tous, mais en privé), et suggère comme piste de sortie de cette situation, la *refondation épistémo-éthique* de toute la législation et la réglementation publiques sur la base de l'évaluation prospective du droit et des morales coutumières endogènes, pour en dégager un ensemble de normes de gouvernance publique acceptées et respectables par tous, comme mécanisme de passage de l'État à la

---

certains Chefs d'État. Compte tenu de l'immobilisme complet de la gouvernance, il suggérait une démarche « *réfo-lutionnaire* ». Ce concept est formé au moyen de la combinaison de la racine **réfo**rmisme d'avec la terminaison de révo**lution**. En effet, il y a « *révolution »,* lorsque les institutions d'un pays donné fonctionnent contre l'intérêt du plus grand nombre, mais au profit de la minorité au Pouvoir d'État, et qu'un illuminé prétendant détenir le *Sens de l'Histoire* (la solution aux problèmes du moment), théorise et organise autour de ses idées, un ensemble de convaincus acquis à sa cause, constituant ainsi une *idéologie* devant servir d'instrument de renversement (souvent violent) du Pouvoir en place, dont il réussit à s'emparer, en promettant de lui substituer un ordre plus juste et apte à défendre/promouvoir l'intérêt général. Le *radicalisme* et l'*intolérance* sont les principales caractéristiques de la révolution. Par contre, il y a « *réformisme »,* lorsque les acteurs du système en place, à défaut de trouver des solutions radicales aux problèmes des populations, s'engagent dans un processus consistant à identifier les faiblesses et à les corriger progressivement par une série de mesures, mais vouées à l'échec, du fait qu'en elles, le sujet et l'objet se confondent : l'homme du Pouvoir. Dieu seul sait que nul homme au monde n'accepte de se faire violence ! La *tolérance,* la *progressivité* et la *complaisance* sont les caractéristiques du réformisme. Ce double échec de la révolution et du réformisme m'a conduit à créer la *réfolution,* dont les valeurs sont : la tolérance, la rigueur, la responsabilité et l'obligation de résultats. J'en tire la conviction épistémo-éthique que, si l'on est dans un pays où la situation est bloquée, pour la déloquer et accélérer le changement développant des mentalités, il conviendrait, d'abord, de changer les hommes, en choisissant ceux dont est sûr qu'ils ont la capacité nécessaire de créer un nouvel état d'esprit et de choses pouvant infléchir et booster la gouvernance générale du pays.

Nation, dans une mesure qui ne remette pas en cause l'essentiel des Conventions internationales dont le Congo est partie.

Au regard du fait que la régulation du vivre-ensemble, concernant notamment les grandes questions de la vie (naissance, mariage, santé, propriété, cohésion sociale, sécurité existentielle, amour, mort, héritage, gouvernance publique…) se fait plus efficacement par les organismes de morale et de droit coutumiers que ne le peuvent les organismes publics, *Éléments de philosophie morale et politique en Afrique noire* cherche à comprendre la genèse du *code épistémo-éthique Otwere*, en suivant inversement la piste de la migration historique ayant permis le peuplement du Congo actuel à partir du foyer est-africain (Kenya-Ouganda-Mozambique), en passant par les rivières traversant l'actuelle RDC, et en procédant à des comparaisons sur les plans linguistiques, d'une part, et anthropo-sociologique, d'autre part. Il aboutit à la conclusion qu'il y a désormais *discontinuité* sur le premier volet, tandis que la *continuité* est encore large sur le second et élargit ces conclusions à l'ensemble des pays du bassin du Congo, dont les populations éprouvent les mêmes types de problème face aux gouvernants, et suggère la mise en place d'équipes de recherche inter-pluri-trans-disciplinaires et internationales, pour étudier prospectivement les thématiques de ce biotope, dans une mesure telle que leurs conclusions puissent infléchir la gouvernance publique en train de se faire, avec la suggestion stratégique que les chercheurs et autres intellectuels n'intègrent pas les partis politiques, où ils perdent le sens critique et deviennent de vulgaires et dangereux fanatiques anti-démocratiques, pour lesquels, les exigences épistémo-éthiques universellement partagées (objectivité, impartialité, universalité, pertinence et responsabilité) ne deviennent plus qu'un lointain et triste souvenir.

Mais, en vue de garantir l'efficacité et l'efficience de ce dernier objectif, une *faiblesse d'ordre épistémo-éthique* apparaissait dans le dispositif de mes recherches ainsi déjà engagées, et dont la solution technique me semble être l'investissement dans le protocole analytique, pour comprendre comment, dans le cadre du Cercle de Vienne, s'organisait l'articulation entre la conception scientifique du monde et la gouvernance, qui était au principe de son *Manifeste,* à travers

l'action de l'*Association Ernest Mach*. C'est l'objectif principiel de l'ouvrage qui s'achève, et qui est le premier d'une série de trois volumes : *Philosophie de la rigueur et développement, I. Ambitions, figures, impasses et perspectives,* qui questionne le constat de l'échec du projet analytique (issu de Frege, Russell, Whitehead et Wittgenstein), développé par les membres du Cercle de Vienne, mais fait, notamment, par Popper, dans *La quête inachevée* et par Pierre Jacob, dans *L'Empirisme logique. Ses antécédents, ses critiques,* sous une formule quasi prophétique : « *Tout le programme empiriste de réduction du langage théorique des sciences dans un langage des observations a été un échec. Mais un échec important* ».

Ce constat s'est transformé en *problème*, au regard de l'échec inévité du projet analytique, malgré l'investissement personnel et collectif de grandes figures comme Frege, Russell, Whitehead, Wittgenstein et les membres du Cercle de Vienne. Le problème ainsi formulé a conduit à un *questionnement complexe* auquel l'ouvrage se devait de répondre. Pourquoi le projet analytique a-t-il fini par échouer ou s'est-il essoufflé ? Quelle forme présenterait-il aujourd'hui ? Serait-il encore possible de le relancer, vu et malgré le fait que la logique contemporaine, qui l'alimente, devenue logistique, est plus proche des mathématiques que de la philosophie ? Globalement, en capitalisant l'héritage du Cercle de Vienne, comment serait-il possible de penser les problématiques du développement des Nations au moyen de l'esprit du projet analytique ? En clair, serait-il possible de penser le développement des nations à partir de l'évaluation prospective du parcours du projet de la philosophie analytique ?

La rédaction de l'ouvrage a été organisée autour et suivant l'*hypothèse* selon laquelle, l'option historique prise par les philosophes objets de l'étude (Frege, Russell, Whitehead et Wittgenstein, développée par les membres du Cercle de Vienne) d'importer le modèle de rigueur auprès des sciences voisines, pour l'adapter à la Philosophie, serait l'*explication fondamentale de l'essoufflement/échec constaté du projet*, d'un côté, et serait aussi le *socle à partir duquel pourrait se faire la relance du projet*, d'autre part, afin que la « *rigorisité* » et la *sériosité* de la Philosophie soient reconnues par les sciences voisines, ainsi que tous les êtres raisonnables finis.

Le pari a-t-il été tenu ? Seul le lecteur peut apprécier. L'examen de la problématique a permis de voir clairement que, de la même façon qu'en économie, un État qui fonde son développement sur le développement des importations, au détriment du développement des capacités endogènes et durables de sa production, est voué au développement perpétuel du sous-développement, tant sa balance commerciale sera toujours déficitaire, et lui-même, endetté, avec une souveraineté au rabais, le projet analytique ne pouvait pas réussir à revigorer la philosophie au moyen de l'importation du modèle de rigueur auprès des sciences formelles et naturelles, malgré le blâme anticipé de Platon, et ayant abouti à la condamnation de la philosophie dans sa « *posture modeste* » actuelle.

Malgré la mise à profit de quelques contributions, parfois significatives, sur le parcours de ce projet, de la philosophie analytique à la philosophie post-analytique, cette *« posture modeste »* demeure, autant que la dichotomie entre « *faits* », objet des sciences positives, foyers du sens, et « *valeurs* », objet de la métaphysique, socle du non-sens. Dans son mode opératoire, le Cercle de Vienne avait bien marqué un *conjoncteur* (« et ») articulant la *« conception scientifique du monde »* avec *l'inflexion* que celle-ci doit produire sur la gouvernance, et dont l'*Association Ernest Mach* devait s'occuper, témoignant ainsi d'un partenariat actif entre le monde de la recherche, celui de la décision publique et la société civile qui, aujourd'hui, n'existe presque plus, au nom de l'intégrisme scientifique. En effet, la Vienne de l'époque fut le centre d'une grande affluence de scientifiques et penseurs, ayant en partage un ferme engagement dans des discussions portant sur la science (empirique) et la théorie de la connaissance, en général, dans la perspective globale et prospective de voir les résultats de la recherche scientifique infléchir la gouvernance politique au profit des populations contribuables finançant la recherche. Au sein de ce *Cercle*, grand laboratoire de la philosophie analytique au XX^{e} siècle, ayant reçu son souffle des maîtres Frege, Russell, Whitehead et Wittgenstein, Schlick prit à sa charge de réunir, progressivement des philosophes de formation scientifique et des scientifiques désireux de *travailler au programme commun d'une conception scientifique du monde*, dont le but est, d'une part, de traiter interdisciplinairement des questions de la vie

(organisation des relations économico-sociales, réforme de l'éducation et de l'école, unification de l'Humanité), et d'autre part, la diffusion des résultats de ces recherches auprès du grand public, par le biais de l'Association Ernest-Mach. Grâce à ce *mode opératoire*, et sans travestir la nature de l'activité scientifique, le Cercle ambitionne de transformer les outils intellectuels destinés à la conquête scientifique de la Vérité sur le monde, solidairement avec les modes de vie (mentalités ou codes épistémo-éthiques communautaires), ainsi que l'ordre social et économique, dans lequel la recherche se mène, en les organisant de manière consciente et cohérente.

Mais, aujourd'hui, et malgré l'appel de Husserl à faire grand cas de la « *crise* » de la civilisation, les choses se passent comme si le *conjoncteur* (« et ») articulant la *« conception scientifique du monde »* avec l'inflexion qu'elle doit produire sur la gouvernance avait été remplacé par le « *disjoncteur* » (« ou »), au point où, il n'y a point de « *collaboration »* franche pour le développement entre les décideurs (puissants et orgueilleux, et qui ne retrouvent la posture modeste que pendant les élections), les « *savants »* et autres experts (arrogants et inaccessibles) et l'opinion (activiste, mais ignorante).

En l'absence d'une *recherche-développement*, et pour tenter de relancer le projet qui était celui du Cercle de Vienne, tel qu'évalué par son parcours de la philosophie analytique à la philosophie post-analytique, en le plaçant dans le contexte de notre modernité, caractérisée par l'absence d'une franche collaboration entre les acteurs sociaux et institutionnels, je pense qu'il faut réussir à construire un modèle endogène de rigueur, pertinent et ouvert, qui puisse permettre de prendre en charge conceptuellement les grands problèmes de la vie, qui sont en résumé ceux du développement, dans lesquels, « *faits* » et « *valeurs* » s'entrelacent dialogiquement, mais que la « *raideur* » de l'analyse logique du langage n'a pas permis de surmonter.

C'est pourquoi, ayant proposé une synthèse de ces deux concepts basiques, mais dichotomiques de la recherche analytique dans le concept complexe et dynamique de « *faileur* » (objet complexe du discours, à la frontière du rationnel avec l'irrationnel), à partir de l'herméneutique du carré logique, j'ai été amené à suggérer les formules ontologiques : ({AL = (S <≠> s)}) et : ({DR = (S <=> s)}), comme mécanismes épisté-

mo-éthiques de lutte contre l'abus de langage et de construction d'un modèle de rigueur, applicable et praticable dans et par toutes les régions épistémologiques, tous les arts et toutes pratiques humaines.

Ce double mécanisme traduit la prise en compte du défi lancé à la postérité par Ludwig Wittgenstein : *Ne rien dire, sinon ce qui peut réellement se dire !* Toute la vie étant l'occasion du discours, celui-ci portant sur le complexe-tissage « *faileur »,* il fallait que la pensée humaine disposât d'un modèle générique de rigueur devant permettre à l'homme de penser, parler et agir toujours dans l'unité dialogique et durable de la rigueur et de la sériosité, du signe et du sens, du fait et de la valeur, de la connaissance et de l'éthique, de la liberté et de la responsabilité, de la dignité et de l'honneur, de la compétence et de la moralité (…).

Ainsi, la recherche menée dans l'ouvrage qui s'achève peut revendiquer les résultats ci-après : démonstration technique des raisons de l'essoufflement ou de l'échec du projet de philosophie analytique par l'hypothèse de l'incompatibilité avérée entre les méthodes importées des sciences formelles et expérimentales d'avec l'objet fait/valeur, les méthodes et l'objectif de la recherche philosophique ; élargissement méthodologique du protocole analytique de *quatre soucis épistémiques* (clarté, précision, rapprochement du style des sciences et approche par problème) *à cinq exigences épistémo-éthiques* (clarté, précision, objectivité, universalité et pertinence) ; démonstration de l'articulation entre le protocole analytique et la problématique du développement des Nations, sur la base de la nécessité d'organiser la recherche de façon que ses résultats soient capables d'infléchir la gouvernance des États au profit du bien-être des populations contribuables, qui la financent, et mise en cohérence, ainsi qu'en perspective des projets apparemment séparés de Husserl, Frege et Wittgenstein, sous le rapport de la quête de la rigueur comme moyen d'atteinte de la Vérité, objet de toute recherche, et dans le droit fil du renouvellement du projet analytique.

L'enlisement de la philosophie analytique dans les procédures importées des sciences voisines l'avait éloignée de l'objectif-Sagesse de toute philosophie de bonne tenue, dont elle gardait, malgré tout, le nom. Avec l'invention du « *faileur* »

comme objet philosophique authentique et complexe, et l'élaboration des formules ontologiques : ({AL = (S <≠> s)}) et : ({DR = (S <=> s)}), comme mécanismes endogènes, mais exportables, d'évitement de l'abus de langage et de construction du discours rigoureux, l'on peut considérer que *Philosophie de la rigueur et développement, I. Ambitions, figures, impasse et perspectives* aura rempli sa part de contrat, laissant à d'autres le soin de continuer et mieux faire.

Un tel aboutissement devrait pouvoir contribuer à arrêter la tradition d'importation des modèles, qui place la philosophie aujourd'hui dans sa triste « *posture modeste* » de clarificateur des énoncés élaborés par les sciences, dont elle est devenue, en quelque sorte, porte-parole. N'est-ce pas choquant et révoltant pour ceux qui ont choisi la recherche et l'enseignement philosophiques comme métier ?

Le tome II de la série d'ouvrages inaugurée ici : *Philosophie de la rigueur et développement, II. Pour une philosophie de l'actualité,* travaillera au dégagement du contenu méthodologique de la philosophie de l'actualité, comme mode pratique d'articulation du renouvellement du protocole analytique d'avec la problématique du développement des Nations.

Brazzaville, le 28 mars 2016,

Otwere_ossoh@yahoo.fr

Bibliographie

ALQUIE F., *La Critique kantienne de la métaphysique,* Paris, PUF, 1968

ARISTOTE, *La Métaphysique, Tome 1*, traduction française Jean Tricot, Paris, Vrin, 1995

ARISTOTE, *La Métaphysique,* Paris, J. Vrin, liv. I, § 4, tome 2

ARISTOTE, *Organon. De l'interprétation,* Paris, J. Vrin

ATTEN M., « Brouwer et Gödel : Deux frères ennemis », in *Pour la Science,* dossier n° 49, octobre-décembre 2005

AUBENQUE P., *La question de l'Être chez Aristote,* Paris, PUF, 1989

BARTHELEMY G., « La logique d'Aristote, le carré et l'hexagone », **www.georges-barthélemy.fr**, consulté le 4 novembre 2014

BACHELARD G., *La philosophie du non,* Paris, PUF, 2005

BERGER G., « Méthode et résultats », in *Prospective* n° 6, 1960

BERTRAND D., DEZE A., et MISSIKA J. L., *Parler pour gagner. Sémiotique des discours de la campagne de 2007,* Paris, Presses de Sciences Po, 2007

BLANCHE R., *L'Axiomatique,* Paris, PUF, 1980

BLOCH E., *Le principe espérance,* 3 volumes, traduction française de Françoise Wuilmart, Paris, Gallimard, 1976, 1982, 1991

BONIN M., « *Rudolf Carnap : son empirisme logique initial, ses sources et ses critiques* », [en ligne], http ://www.dogma.lu/txt/MBonin-carnap.htm, consulté le 4 novembre 2014

BOWAO C. Z., « Identité et pluralité logique », in *Actes de la 3e Semaine congolaise de Philosophie*, « Philosophie et histoire », Brazzaville, 4-6 juin 1992, Brazzaville, Éditions Presse et Culture, 1993

BOWAO C. Z., *La Mondialité entre histoire et avenir,* Paris, Paari, 2004

CHAVAL S., « La philosophie politique analytique », [en ligne], philo.labo.univ-poitiers.fr, 26 pages, consulté le 27 novembre 2014

COMTE A., *Cours de philosophie positive,* introduction et commentaires par Florence Khodos, collection dirigée par Laurence Hansen-Love, édition numérique de Pierre Hidalgo, éditions La Gaya Scienza, décembre 2012, **http://sspsd.u-strabg.fr/IMG/pdf/Comte_discours_philosophie**

CORRIVEAU-DASSAULT A., « Putnam et la critique de la doctrine fait/valeur », in revue *Phares,* vol. 7, 2007

COLLERETTE P., « Méthodologie. L'étude de cas au service de la recherche », in *Recherche en soins infirmiers,* n° 50, septembre 1997

D'ESPAGNAT B., *À la recherche du réel,* Gauthier-Villars, 1980

D'ESPAGNAT B., « Physique, métaphysiques et rationalité », in *Esprit*, n° 191, mai 1990

DE GANDT F., *Husserl et Galilée : Sur la crise des sciences européennes,* Paris, J. Vrin, 2004

DELEUZE G. et GUATTARI F., *Qu'est-ce que la philosophie ?* Paris, Minuit, 1991

DERRIDA J., *Marge de la philosophie,* Paris, Minuit, 1972

DERRIDA J., *La voix et le phénomène,* Paris, PUF, 2007

DERRIDA J., *Du droit à la philosophie,* Paris, Galilée, 1990

DESCARTES R., *Discours de la méthode pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences,* présentation, notes, dossier, bibliographie et chronologie par Laurence Renault, Paris, Flammarion, 2000

DIAGNE S. B., « Les procédures algébriques de Georges Boole et leur signification logique », in *Revue sénégalaise de philosophie,* n° 9, janvier-juin 1986, pp. 29-51

HACKER P., *Wittgenstein's Place in Twentieth-Century Analytic Philosophy*, Oxford, 1996

HADOT P., *Wittgenstein et les limites du langage,* Paris, Vrin, 2004

HEIDEGGER M., *Être et temps*, trad. Fr. Bohème et de Waelhens, Paris, Gallimard, 1964

HEIDEGGER M., *Kant et le problème de la métaphysique,* Paris, Gallimard, 1968

HEIDEGGER M., *Questions III. Le chemin de campagne. L'expérience de la Pensée. Hebel – Lettre sur l'humanisme. Sérénité,* traduit de l'allemand par André Préau, Julien Hervier et Roger Maunier, Paris, Gallimard, 1989

HEIDEGGER M., *Introduction à la philosophie,* Paris, Gallimard, 1989

HEGEL W. F*., Principes de la philosophie du droit,* traduction française par André Kaan et préface par Jean Hyppolite, Paris, Gallimard, 1989

HEINZMANN G., « Mérites et limites des méthodes logiques en philosophie », in *L'âge de la science. Lectures philosophiques 5. Philosophie de la logique et philosophie du langage, II,* sous la dir. De Gilles Gaston-Granger, Paris, Odile Jacob, 1993

HERVÉ Le FERRAND, « Six lettres de Giuseppe Peano à Robert de Montessus de Ballore », hal, 00709080, version 1, 17 juin 2012

HUSSERL E., *La philosophie comme science rigoureuse,* présentée par Quentin Lauer, Paris, PUF, 1954

HUSSERL E., *Recherches logiques,* I, Paris, PUF, 1969

HUSSERL E., *La philosophie comme science rigoureuse,* traduction et commentaires de Quentin Lauer, Paris, PUF, 1955

HUSSERL E., *La crise de l'humanité européenne et la philosophie,* trad., Paul Ricœur, Paris, Aubier, 1977

FAYE J. P., *Langages totalitaires. Critique de la raison narrative,* Paris, Hermann, 1972

FEYERABEND P. K. l, *Une connaissance sans fondements,* introduction, traduction, notes, bibliographie et index par Emmanuel Malolo Dissakè, Paris, Dianoïa, 1999

FREGE G., *Idéographie,* traduction, préface, notes et index de Corine Besson, postface de Jonathan Barnes, Paris, Vrin, 1999

FREGE G., *Écrits logiques et philosophiques,* traduction et introduction par Claude Imbert, Paris, Seuil, 1971

FREGE G., « Sur le but de l'idéographie », in *Écrits logiques et philosophiques,* trad. Claude Imbert, Paris, Seuil, 1971

FREGE G., « Concept et objet », in *Écrits logiques et philosophiques,* trad. Claude Imbert, Paris, Seuil, 1971

FUKUYAMA F., *La fin de l'Histoire et le dernier homme,* traduit de l'anglais par Denis-Armand Canal, Paris, FLammarion, 1992

GOHIER C., « De la démarcation entre critères d'ordre scientifique et d'ordre éthique en recherche interprétative », in *Recherche qualitatives,* Vol. 24, 2004

GRAHAME L., « Quand la philosophie analytique s'analyse », paru dans *L'Aventure Humaine,* Paris, Presses Universitaires de France, n° 9, 1999

GUEYE S. P., *Faillibilisme épistémologique et réformisme libéral : Popper, critique de Marx,* Dakar, PUD, 2000

JACOB P., *L'Empirisme logique. Ses antécédents, ses critiques,* Paris, Minuit, 1980

JAFFELIN J., « Théorie et totalité », in Esprit, n° 5, mai 1993

JONAS H., *Le principe Responsabilité : Une éthique pour la civilisation technologique,* 1979, traduction française édition du CERF, 1990

KANT E., *Critique de la raison pure,* trad. Jules Barni, Garnier-Flammarion, Paris, 1987

KANT E., *Qu'est-ce que les Lumières ?* Introduction, notes, bibliographie et chronologie par Françoise Proust ; traduction par Jean-François Poirier et Françoise Proust, Paris, Flammarion, 1991

KOFFI N., « L'invention philosophique de la démocratie en Afrique », in *Annales de l'Université Marien Ngouabi*, 1992

KOSKO B. et SATORU I., « La logique floue », in *Pour la science*, n° 191, septembre 1993

KOYRE A., *Du monde clos à l'univers infini,* traduit de l'anglais par Raïssa Tarb, Paris, Gallimard, 1973

KUHN T., *La structure des révolutions scientifiques,* Paris, Flammarion, 1983

LALLOZE J. P., « Pourquoi y a-t-il l'étant et non pas plutôt rien ? », in *Revue de Métaphysique et de Morale*, n° 3-juillet 1982, Paris, Armand Colin

LATOUR B., *Politiques de la nature. Comment faire entrer les sciences en démocratie*, Paris, La Découverte, 2004

LECLERCQ B., *Introduction à la philosophie analytique,* préface de Ali Benmakhlouf, Bruxelles, 2008

LEIBNIZ, *Essai de théodicée,* Édition J. Jalabert, Paris, 1962

LORENZ K., « La logique et le problème de la rigueur », in *L'âge de la science. Lectures philosophiques 5. Philosophie de la logique et philosophie du langage, II,* sous la dir. De Gilles Gaston-Granger, Paris, Odile Jacob, 1993

MONTEIL J. F., « Du nouveau sur Aristote. Remarques sur deux traductions arabes du *de Interpretatione* », [en ligne], **http://www.apped.net/wp-content/uloads/2012/05/monteil01.pdf**

NDOUNIA A. K., *«* Du carré logique au carré magique », article inédit, Université Marien Ngouabi, 2005

NGALEBAYE D., « Carré logique et philosophie de la rigueur », article inédit, Université Marien Ngouabi, 2005

NGALEBAYE D., « Le projet de philosophie de la rigueur : Avatars historiques, actualité et devenir », thèse unique de philosophie de l'Université Marien NGOUABI, défendue le 25 février 2012, à Brazzaville, sous la direction du Professeur Charles Zacharie Bowao (Université Marien Ngouabi, Congo), devant un jury présidé par le Professeur Emmanuel Malolo Dissakè (Université de Douala, Cameroun), et comprenant les Professeurs Élie Phambu Ngoma-Binda (Université de Kinshasa, RDC) et Jean Luc Aka-Evy (Université Marien Ngouabi, Congo), comme membres

NGALEBAYE D., *Idées directrices pour une autre politique en Afrique. Essai de prospective du sens historique politico-africain,* Brazzaville, Imprimerie Saint-Paul, 2006

NGALEBAYE D., *Otwere. La judicature traditionnelle Mbosi face aux défis de la modernité congolaise,* Paris, Publibook, 2010

NGALEBAYE D., *Éléments de philosophie morale et politique en Afrique noire. Essai d'herméneutique prospectiviste,* Paris, Edilivre, 2011

OCKHAM G., *Somme de logique,* première partie, trad. J. Biard, TER, Mauvezin, 2e éd., 1993

PARIENTE C., « Termes vides et théorie des idées à Port-Royal », in *L'âge de la science. Lectures philosophiques 5. Philosophie de la logique et philosophie du langage II,* sous la direction de Gilles-Gaston Granger, Paris, Éditions Odile Jacob, 1993

PEANO G., *Les principes de l'arithmétique, nouvelle méthode d'exposition,* Turin, Bocca, 1889

PELLETIER C., « Méthodologie. Les critères de rigueur scientifique en recherche », in *Recherche en soins infirmiers,* n° 68, mars 2002

PHILONENKO A., *Qu'est-ce que la philosophie ?* Kant et Fichte, Paris, Vrin, 1991

PLATON, *Sophiste,* trad. Émile Chambry, Paris, GF Flammarion, 1987

PLATON, *Criton,* traduction et notices d'Émile Chambry, Paris, Flammarion, 1989

PLANTIN C., « Les Mots, les arguments, le texte », Thèse, Université de Bruxelles, 1987/1988

POPPER K. R., *La quête inachevée,* traduction de l'Anglais par Renée Bouveresse, avec la collaboration de Michelle Bouin-Naudin, et l'avant-propos de Christian Schmidt, Paris, Calmann-Lévy, 1981

POPPER K. R., « Le mythe du cadre de référence », in *De Vienne à Cambridge. L'héritage du positivisme logique*, trad. fr. Pierre Jacob, Paris Gallimard, 1980

POPPER K. R., « La démarcation entre la science et la métaphysique », in *De Vienne à Cambridge. L'héritage du positivisme logique,* trad. fr. Pierre Jacob, Paris, Gallimard, 1980

POPPER K. R., *Conjectures et réfutations. La croissance du savoir scientifique*, traduit de l'Anglais par Michelle-Irène et Marc B. de Launey, Paris, Payot, 1985

POPPER K. R., *Logique de la découverte scientifique*, Paris, Payot, 1973

POPPER K. R., *La société ouverte et ses ennemis, t. 1 : L'ascendant de Platon,* Paris, Seuil, 1979

POPPER K. R., *La société ouverte et ses ennemis, t. 2 : Hegel et Marx,* Paris, Seuil, 1979

PUTNAM. H., *Faits/Valeurs : La fin d'un dogme et autres essais,* traduit de l'Anglais (États-Unis) par Jean-Pierre Cometti et Marjorie Caverbe, Paris, Éditions de l'Éclat, Collection tirée à part, 2004

QUINE W. V. O., *Relativité de l'ontologie et autres essais,* traduit de l'américain par Jean Largeault, Paris, Aubier Montaigne, 1977

QUINE W. V. O., *Le mot et la chose,* traduction française par Joseph Dopp et Paul Gochet, Paris, Flammarion, 1977

QUINE W. V. O., *La poursuite de la Vérité,* traduction française de Maurice Clavelin, Paris, Seuil, 1993

QUINE W. V. O., « Les deux dogmes de l'empirisme », in *De Vienne à Cambridge. Héritage du positivisme logique,* sous la direction de Pierre Jacob, Paris, Gallimard, 1980

RAYMOND P., *Matérialisme dialectique et logique*, Paris, François Maspero, 1977

RAYMOND P., *Philosophie et calcul de l'infini* (en collaboration avec Christian Houzel, Jean-Louis Ovaert, Jean-Jacques Sansuc), Paris, François Maspero, coll. « Algorithme »

RICŒUR P., « Signe et sens », in *Encyclopedia Universalis*, volume 16, 1976

RIVINC F. et ROUILHAN P., *Logique et fondement des mathématiques,* Paris, Payot, 1992

ROZIERE P., « Logique et théorie des ensembles », Paris 7, M63010, 28 novembre 2011

RUSSELL B., *La méthode scientifique en philosophie,* traduit de l'anglais par Philippe Devaux et préfacé par Marcel Barzin, Paris, Payot, 2002

RUSSELL B., *Introduction à la philosophie mathématique,* trad. fr. de G. Moreau, Payot, 1928

RUSSELL B., *Signification et vérité,* traduction de l'anglais par Philippe Devaud, Paris, Flammarion, 1969

SALANSKIS J. M. *Husserl,* Paris, Les Belles Lettres, 2004

SERRES M., *Le contrat naturel,* Paris, Flammarion, 1990

SERRES M., *Le Tiers-Instruit,* Paris, Gallimard, 1991

SHINN T. et RAGOUET P., *Controverses sur la science. Pour une sociologie transversaliste de l'activité scientifique,* Paris, Raisons d'agir, 2005

SOULEZ A. (sous la dir.), « La conception scientifique du monde : Le Cercle de Vienne », in *Manifeste du Cercle de Vienne et autres écrits,* Paris, PUF, 1985

SEBESTIK J. et SOULEZ A., *Cercle de Vienne. Doctrines et controverses,* Paris, L'harmattan, 2001

TOWA M., *L'idée d'une philosophie négro-africaine,* Yaoundé, Édition Clé, 1979

VIDAL-ROSSET J., *Qu'est-ce qu'un paradoxe ?*, Paris, Vrin, 2004

VERNES J. R., *Le principe de Pascal-Hume et le fondement des sciences physiques,* Paris, L'Harmattan, 2005

VOILQUIN J., *Les penseurs grecs avant Socrate. De Thalès à Prodicos*, Paris, Garnier-Flammarion, 1988

WITTGENSTEIN Ludwig, *Tractatus logico-philosophicus,* traduction, préambule et notes de Gilles Gaston Granger, Paris, Gallimard, 1992

WITTGENSTEIN L., *Tractatus logico-philosophicus,* traduction de Pierre Klossowski, Paris, Gallimard, 1990

WITTGENSTEIN L., *Investigations philosophiques,* traduction française de Pierre Klossowski, Paris, Gallimard, 1990

WITTGENSTEIN L., *De la certitude,* traduit de l'allemand par Jacques Fauve, notice biographique établie par Georg Henrik von Wright et traduit de l'anglais par Guy Durand, Paris, Gallimard, 2002

ZARADER M., « Être et transcendance chez Martin Heidegger », in *Revue de Métaphysique et de Morale*, n° 3, 1981, Paris, Armand Colin

Index nominum

A
1. ALQUIE F. :
2. PLATON :
3. ARISTOTE :
4. ATTEN M. :
5. AUBENQUE P. :

B
6. BARTHELEMY G. :
7. BACHELARD G. :
8. BERGER G. :
9. BERTRAND D., DEZE A., et MISSIKA J. L. :
10. BLANCHE R. :
11. BLOCH E. :
12. BONIN M. :
13. BOWAO C. Z. :

C
14. CHAVAL S. :
15. COMTE A. :
16. CHAUVIRE S. :
17. CORRIVEAU-DASSAULT A. :
18. COLLERETTE P. :

D
19. D'ESPAGNAT B. :
20. DE GANDT F. :
21. DELEUZE G. et GUATTARI F. :
22. DERRIDA J. :
23. DESCARTES R. :

F

24. FAYE J. P. :
25. FEYERABEND P. K. :
26. FREGE G. :
27. FUKUYAMA F. :

G

28. GOHIER C. :
29. GRAHAME L. :
30. GUEYE S. P. :

H

31. HACKER P. :
32. HADOT P. :
33. HEIDEGGER M. :
34. HEGEL W. F. :
35. HEINZMANN G. :
36. HERVE Le FERRAND :
37. HUSSERL E. :

J

38. JACOB P. :
39. JAFFELIN J. :
40. JONAS H. :

K

41. KANT E. :
42. KOFFI N. :
43. KOSKO B. et SATORU I. :
44. KOYRE A. :
45. KUHN T. :

L

46. LALLOZE J. P. :
47. LATOUR B. :
48. LECLERCQ B. :
49. LEIBNIZ :
50. LORENZ K. :

M

51. MONTEIL J. F. :

N

52. NDOUNIA A. K. :
53. NGALEBAYE D. :

O

54. OCKHAM G. :

P

55. PARIENTE C. :
56. PEANO G. :
57. PELLETIER C. :
58. PHILONENKO A. :
59. PLATON :
60. PLANTIN C. :
61. POPPER K. R. :
62. PUTNAM. H. :

Q

63. QUINE W. V. O. :

R

64. RAGOUET P. :
65. RAYMOND P. :
66. RICŒUR P. :
67. RIVINC F. :
68. ROUILHAN P. :
69. ROZIERE P. :
70. RUSSELL B. :

S

71. SALANSKIS J. M. :
72. SERRES M. :
73. SHINN T. :
74. SOULEZ A. :
75. SEBESTIK J. :
76. SOULEZ A. :

T

77. TOWA M. :

V

78. VIDAL-ROSSET J. :
79. VERNES J. R. :
80. VOILQUIN J. :

W

81. WITTGENSTEIN L. :

Z

82. ZARADER M. :

Index rerum

1. Abus de langage :
2. Analyse logique du langage :
3. Association Ernest Mach :
4. A-venir :
5. Clarté :
6. Carré logique :
7. Cercle de Vienne :
8. Certitude :
9. Contradiction :
10. Contrariété :
11. Contribuable :
12. Crise de sens :
13. Crise de l'humanité européenne :
14. Curiosité :
15. Démagogie :
16. Dette du sens :
17. Développement des Nations :
18. Dialectique :
19. Dialogique signe-sens :
20. Dichotomie faits/valeurs :
21. Discours rigoureux :
22. Entente rationnelle :
23. Essoufflement du projet analytique :
24. Éthique :
25. Faculté de Philosophie :
26. Faits :
27. Faileur :
28. Faillibilisme épistémologique :
29. Fonction critique de l'Université :
30. Herméneutique de la subversion :
31. Hypocrisie :
32. Idéographie :

33. Importation du modèle de rigueur :
34. Interdisciplinarité :
35. Jeux de langage :
36. Langage :
37. Mensonge :
38. Méprise :
39. Mérite :
40. Méthode :
41. Modes de l'opposition :
42. Mondialité :
43. Naturalisme :
44. Objectivité :
45. Paradigme :
46. Passage à l'épistémologie :
47. Patience du concept :
48. Pertinence de la recherche :
49. Phénoménologie :
50. Philosophia :
51. Philosophie de l'actualité :
52. Philosophie analytique :
53. Philosophie post-analytique :
54. Philosophie du développement :
55. Philosophie du langage :
56. Posture modeste de la philosophie :
57. Positivisme logique :
58. Projet d'une conception scientifique du monde :
59. Projet de philosophie de la rigueur :
60. Philosophie comme science rigoureuse :
61. Programme de recherche :
62. Proposition :
63. Prospective du sens historique :
64. Réfutabilité :
65. Responsabilité :
66. Rigueur du discours :
67. Sagesse :
68. Sens de l'Histoire :
69. Signe et sens :
70. Subalternance :
71. Trans-pensée :
72. Travestissement :

73. Universalité :
74. Université :
75. Valeurs :
76. Vertu :
77. Vérité :
78. Vigueur :

Table des matières

Remerciements 7
Dédicace 9
En guise d'introduction 11

Chapitre I.
Généalogie du projet de philosophie de la rigueur 21

Chapitre II.
Ambitions et itinéraire de la philosophie analytique
à la philosophie post-analytique 55

Chapitre III.
Figures du projet de philosophie de la rigueur 91
I. Le projet de « Philosophie comme science rigoureuse chez Husserl » 96
II. La dialogique signe-sens comme fondement du discours rigoureux chez Frege 130
III. La déconstruction de l'abus de langage comme fondement de la rigueur du discours philosophique chez Ludwig Wittgenstein 139
III.1. Tentative de repérage de la problématique de l'abus de langage à travers le *Tractatus* 140
a. Thèse 1 : « Le monde est tout ce qui a lieu » 145
b. Thèse 2 : « Ce qui arrive, le fait, est la subsistance d'états de chose ». 147
c. Thèse 3 : « L'image logique des faits constitue la pensée » 149
d. Thèse 4 : « La pensée est la proposition pourvue de sens » (Wittgenstein L., Tractatus, 4) 155
e. Thèse 5 169
f. Thèse 6 181
g. Thèse 7 : « Sur ce dont ne peut parler, il faut garder le silence » 199

Chapitre IV.
Impasse actuelle du projet de philosophie de la rigueur 265

Chapitre V.
Perspectives d'invention endogène
d'un modèle de rigueur philosophique 281

Chapitre VI.
Essai d'articulation entre philosophie de la rigueur et
développement des Nations.....319

Pour ne pas conclure 331
Bibliographie.....339
Index nominum.....347
Index rerum 351